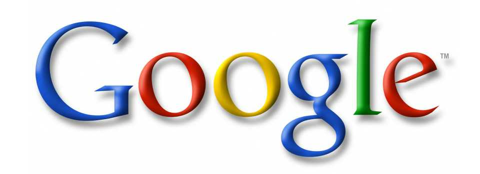


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

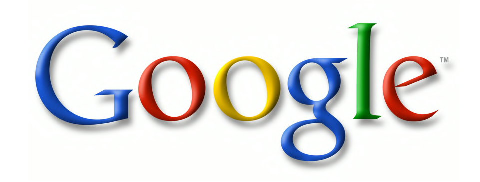
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



77. c. 1.





HISTOIRE

ET

MÉMOIRES

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES

PAR

LE GÉNÉRAL C^{TE} DE SÉGUR

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

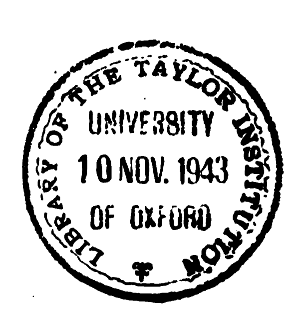
PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1873

Tous droits réservés


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 NOV. 1943
OF OXFORD

AVANT-PROPOS.

Né à Paris le 4 novembre 1780, j'avais neuf ans quand éclata la Révolution. J'en ai donc subi toute l'influence; aussi ne suis-je pas de ceux qui ne l'ont point acceptée. Quelque insensées et dangereuses, quelque détestables et fatales, comme moyen d'amélioration et de perfectionnement, que soient généralement les révolutions, et quels qu'aient été les débuts de celle-ci, le règne exclusif de la loi en fut le principe; le but, d'établir l'égalité de droits entre les hommes; l'effet, d'en convier le plus grand nombre possible aux douceurs du banquet de la civilisation, où tout au contraire, jusque-là, le plus petit nombre seul avait place.

Évidemment, envisagée et acceptée seulement ainsi, cette révolution, la plus considérable après celle de l'Ère Chrétienne, en serait la conséquence! Elle serait comme elle l'œuvre d'en haut! Mais si Dieu fit la première, il n'a fait que permettre la seconde. En effet,

l'une, toute divine, commença douce, patiente et martyrisée; l'autre, tout humaine, en martyrisant! Dans leur délire de destruction nos révolutionnaires ont bientôt tout attaqué, sur la terre, au ciel et jusqu'à Dieu même! Dieu le permit, soit châtiment, soit enseignement, cela fut sans doute dans sa sagesse. Et réellement jamais Dieu à qui, avenir comme passé, tout est présent, pour qui tout existe à la fois, laissa-t-il notre libre arbitre se déployer avec un orgueil plus fougueux et plus démesuré, et jamais montra-t-il plus évidemment et sa grandeur dans la marche invariable de ses desseins, et la folie de notre vanité à nous croire maîtres des événements dont la fin est marquée par sa providence?

Car si l'homme a son libre arbitre dans un cercle immense pour lui, ce cercle n'est rien par rapport à l'immensité infinie de l'univers dont il ne doit point troubler l'ordre universel. Ainsi la terre a ses volcans, ses tremblements et ses cataclysmes, ainsi son propre mouvement sur son propre orbite, mais enchaîné au vaste cercle elliptique qu'elle parcourt autour de l'astre souverain centre du système. Tel est, autant que l'ordre moral se peut comparer à l'ordre physique, notre libre arbitre; libre, mais circonscrit au cercle inflexible des destinées auxquelles tout en nous concourt, nos fureurs comme nos vertus; car, à cette destinée, tout sert, tout est soumis, tout se rapporte.

Cette vérité est de tous les temps, et les soixante années qui viennent de s'écouler en sont la plus grande preuve. Envisageons-les d'un coup d'œil. Foi vive et

pure, mais aveugle; passions orgueilleuses ou cupides; violences abjectes et atroces; puissance et gloire poussées au delà de toutes les bornes, tout a servi, tout sert à cette révolution, dont le Ciel semblait avoir livré la conduite aux hommes! En effet, voyez ces hommes qui se sont tant agités dans son sein, voyez-les tour à tour s'imaginer qu'ils l'ont, ou enfantée, ou entravée; qu'ils s'en sont servis, ou qu'ils l'ont commandée, quand ils n'en ont été que les instruments qu'elle a successivement brisés les uns par les autres, et qui tous ont été dévorés par elle! Et cependant la grande œuvre, seule restée debout inébranlable au milieu de tant de ruines, s'enracine, grandit et s'étend sur le monde dont il semble qu'elle doit couvrir un jour la face entière!

L'historien de cette époque ne doit donc jamais perdre de vue ce vaste ensemble, et il doit tout y rapporter. Toutefois, ce grand cadre mis en évidence, l'histoire des hommes qui y sont renfermés devient sa tâche, et si l'un d'eux en a semblé remplir la plus grande part; bien plus, à nos yeux éblouis s'il parut dominer cette grande révolution dont nous voyons aujourd'hui qu'il ne fut que l'instrument qu'elle brisa à son tour lorsqu'il ne lui fut plus utile; si le Ciel a permis que, hors de proportion avec tout autre, plus libre dans un plus grand cercle abandonné à son libre arbitre, cet homme ait fait à lui seul sa grandeur et sa chute, c'est sur lui surtout que doit s'arrêter l'historien. Ma vie, en traversant ce demi-siècle, cette première période de notre Révolution, fut entraînée dans celle de ce grand homme; en la racontant je

dirai la sienne; ces souvenirs privés et publics montreront en lui le plus remarquable anneau de la chaîne qui doit lier le passé à l'avenir; on y verra le héros dans l'homme, l'homme dans le héros, et sa puissante influence sur les générations dont les derniers restes vont s'éteindre.

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Je commence les souvenirs de ma vie où les Mémoires de mon père ont laissé la sienne; mais trop jeune alors et vivant plus en lui qu'en moi, comment retracer mes premières émotions sans rappeler ce qui lui arriva dans ces années de mon enfance?

On se souvient de l'étonnement qu'il éprouva, à son retour de Russie, au milieu de la France nouvelle. Il y avait dans son caractère un charme qui lui gagnait tous les cœurs. C'était, avec un esprit orné, vif, abondant, fin et profond, une constante bienveillance, une bonne foi pleine de candeur, et la douce gaieté d'un naturel heureux et d'une conscience pure et confiante. Quelle que fût sa perspicacité, une âme si loyale, si douce et si ai-

mante, tombée tout à coup de la cour de Catherine comme d'un autre monde, au milieu de notre Révolution, n'en devait comprendre les passions qu'après en avoir éprouvé les atteintes. Il crut aux vœux que la Reine lui avait confiés; sa douleur l'avait profondément ému; elle venait de lui persuader qu'elle était disposée à des concessions raisonnables.

Et d'abord, il essaya de se servir de ses liens d'amitié et de parenté avec les chefs des différents partis innovateurs, pour les rapprocher de cette princesse. Mais c'était tenter l'impossible. Dans leur rivalité de faveur populaire, aucun de ces chefs, dépassé, entraîné par tous ceux qui l'environnaient, ne pouvait répondre, le jour suivant, de sa parole et de ses intentions de la veille. On fût demeuré seul et déchu de tout ce qui faisait la puissance; on eût été exposé, d'une part à l'animadversion des siens, tandis que, de l'autre, on n'aurait rien regagné dans le cœur d'une Cour et d'une Aristocratie dont l'orgueil révolté et les intérêts blessés étaient implacables.

L'arme que cette aristocratie prétendait posséder exclusivement, était l'honneur! Elle accablait de mépris et traitait de transfuges ceux des nobles qui, plus justes, plus clairvoyants et moins passionnés, n'eussent voulu qu'enrayer le char de cette révolution prêt à tout pulvériser dans l'emportement de sa course. Cette aristocratie oubliait qu'elle-même avait contribué au bouleversement, et qu'entraînée par l'esprit du siècle, elle avait applaudi à toutes les atta-

ques contre les appuis qui la protégeaient, contre les abus dont elle profitait, jusqu'au moment où elle les regretta, les voyant détruire.

La Reine elle-même de son côté, entourée de défiances et de passions, n'était pas plus maîtresse de ses propres déterminations. Aussi, dès ses premiers pas conciliateurs vers les chefs libéraux, quoiqu'il ne les eût tentés que d'après le désir de cette princesse, mon père devint-il l'objet de sa défiance. Il eut en même temps la douloureuse surprise de se voir tout à coup en butte à la haineuse répulsion de tous ceux de ses anciens amis qui, regrettant tout et voulant tout ressaisir, paraissaient à la Reine ses partisans les plus sûrs et les plus fidèles.

Il arriva pourtant à plusieurs reprises, qu'au milieu de cette tourmente de passions ennemies la réputation d'habileté, de modération et de loyauté de mon père apparut à nos malheureux princes comme une branche de salut. Trois fois entre autres, dans leur détresse toujours croissante, ils y eurent recours; d'abord en le choisissant pour leur ambassadeur à Rome; puis en lui offrant le ministère des affaires étrangères, et enfin en le nommant leur ministre plénipotentiaire à Berlin.

Leur premier retour à lui fut infructueux; mon père ne partit même pas pour Rome; le Pape avait refusé de le recevoir; tout accord de ce côté était devenu impossible. Quant à sa mission de Berlin, je tiens de lui-même qu'il ne voulut recevoir d'instructions que du Roi et de la Reine exclusivement. Malheureusement cette précaution fut inutile. Ces instructions fu-

rent toutes pacifiques; mais soit dissimulation de nos princes avec leur ministre plénipotentiaire, soit qu'après son départ ils aient été entraînés dans une autre politique, le fait est que son dévouement fut tourné contre lui-même et qu'il y fut sacrifié! Après s'être épuisé en vains efforts, s'apercevant qu'il était joué et calomnié par ceux qu'il voulait servir, ou plutôt par leurs conseillers aveugles, il lui fallut renoncer à conjurer le péril où sa clairvoyance les jugeait dès lors près de succomber.

Mais avant cette dernière épreuve, un second retour vers lui avait eu une autre issue dont le souvenir aurait dû le rendre plus défiant pour le troisième. L'Assemblée Législative régnait; tout s'était aggravé, et trop clairvoyant pour ne s'être pas aperçu de l'inutilité d'un dévouement dont la franchise pouvait être si cruellement abusée, mon père s'était réduit au rôle de spectateur; il désespérait d'éclairer de ses conseils des partis aveugles, mortellement engagés, sur le bord d'un abîme où tous se précipitaient, satisfaits d'y voir tomber, quelques moments avant eux, leurs adversaires.

C'était alors qu'appelé aux Tuileries, Louis XVI et la Reine lui avaient offert le ministère des affaires étrangères qu'il refusa. Il répondit : « Qu'il y serait « inutile dans ses rapports avec une assemblée où il « avait peu d'amis, où il n'était connu que de réputation, et dont il ne connaissait ni la tactique, ni « les mœurs, ni la langue nouvelle. Il ajouta qu'il redouterait même d'y perdre la confiance de Leurs « Majestés au moment où il les servirait avec le zèle

« le plus absolu, mais en se soumettant aux néces-
« sités qu'imposaient les circonstances.. »

Ici la Reine, se récriant, l'assura d'un abandon entier, et lui demanda quelle était la marche qu'il jugeait la meilleure à suivre. Alors mon père développa un système de politique ferme, loyale et franchement libérale; c'était à ses yeux le seul moyen de rallier au Roi tous les hommes engagés dans une révolution dont l'emportement les effrayait et qui se sentaient eux-mêmes intéressés au rétablissement de l'ordre. Le Roi approuva, la Reine applaudit, et leurs instances pour qu'il acceptât ce portefeuille devinrent si pressantes, qu'enfin ébranlé mon père supplia Leurs Majestés de lui accorder jusqu'au lendemain pour leur répondre. Mais, en se retirant et se retournant pour sortir après une troisième révérence, il aperçut dans une glace en face de laquelle la Reine se trouvait, un geste d'irritation de cette princesse qui lui rendit toute sa défiance. Mon père comprit que trahie, calomniée, insultée de toutes parts, la courageuse et noble fierté de cette reine malheureuse ployait en dépit d'elle-même sous les circonstances; mais qu'intérieurement elle se révoltait des abaissements auxquels elle était réduite; qu'ainsi, tout ministre qui la conseillerait et s'y résignerait, même pour la servir, perdrait son estime, et serait sans crédit sur elle.

Quelques heures plus tard cependant, s'étant enfermé chez lui il méditait, incertain encore si le devoir n'exigeait pas un dernier sacrifice; il était même près de s'y déterminer quand, vers minuit, un homme

enveloppé d'un manteau frappa à sa porte, et, assuré de pouvoir lui parler sans témoins, se fit introduire. Mon père reconnut en lui un ancien premier commis des affaires étrangères, de tout temps attaché à sa famille. Ce mystérieux ami venait bien à propos lui donner l'avis le plus salutaire. Il avait su le choix auquel Leurs Majestés s'étaient décidées; dans son anxiété il venait avertir mon père confidemment, que le ministère qu'on lui offrait ne serait qu'une vaine apparence pour laquelle il exposerait inutilement sa tête; que tous ses efforts pour sauver le trône seraient superflus; qu'ils seraient annulés par un personnage occulte établi dans une Cour étrangère, qui seul était le véritable ministre, le seul qui possédât la confiance entière de la Reine, et le seul écouté par elle. Qu'ainsi démenti d'avance, contredit dans tous ses actes, il ne tarderait pas à encourir la suspicion de l'Assemblée Législative, à être accusé de haute trahison et dans l'impossibilité de se défendre.

Dès lors plus douloureusement affecté que jamais, et convaincu que tout dévouement de sa part serait inutile, mon père écrivit respectueusement pour s'excuser et refuser, en renouvelant ses premières objections sur son impuissance. Les événements qui suivirent ont prouvé qu'il dut la vie à cet avertissement, car on approchait alors de la catastrophe du 10 août et des massacres de septembre.

Quand cette désastreuse époque arriva, rebuté, découragé par la défiance du Gouvernement qu'il avait en vain essayé de servir, il s'était retiré depuis

deux mois à sept lieues de Paris, à Fresnes, chez son beau-frère M. d'Aguesseau, où la nouvelle des profanations démagogiques du 20 juin et les cruautés du 10 août vinrent, sans le surprendre, accroître sa douleur pour l'infortune des vaincus et son horreur pour les fureurs révolutionnaires. Bientôt les atrocités des 2 et 3 septembre s'étendirent jusqu'à la retraite où il ne lui restait plus qu'à s'efforcer de préserver sa femme et ses trois enfants de cette irruption de barbares. Une bande de ces démagogues poursuivait un gros fermier du lieu, suspect de royalisme et dénoncé comme accapareur parce qu'il était riche; ces forcenés s'en étaient saisis, et, sans autre forme de procès, ils apprêtaient son supplice quand mon père accourut : il les harangua avec tant de bonheur que, subitement transformés, ces massacreurs passèrent tout à coup d'une horrible rage à un enthousiasme d'humanité non moins exagéré. Dans leur nouveau transport ils forcèrent de boire et de danser avec eux autour de l'arbre de la liberté, le malheureux fermier encore pâle et tremblant, qu'un instant avant ils allaient impitoyablement pendre aux branches.

Revenu à Paris pendant le sinistre hiver de 1792 à 1793, il y trouva commencée cette Terreur qui ensanglanta, qui déshonora la France et la dégoûta si longtemps de la liberté. C'était un moyen de gouvernement dont on va voir que nos nouveaux historiens admirateurs de Danton ont le droit de lui rendre hommage. En effet, cette invention politique dont il s'est effrontément vanté, date surtout de son

ministère de la justice et des massacres qu'il a organisés et avoués; en voici la preuve.

Quelques semaines après cette boucherie de prêtres, de femmes et de vieillards prisonniers et inoffensifs, mon père le rencontra. Danton l'aborde, engage l'entretien, et mon père, l'interpellant sur les horreurs de ces deux journées, lui dit qu'il n'en comprend pas le motif, le but, et comment lui, ministre de la justice, n'a pu ou les prévenir, ou du moins en arrêter le cours. Tous deux en ce moment marchaient à côté l'un de l'autre; Danton s'arrête, regarde en face mon père, et avec son cynisme trop connu, il lui répond : « Monsieur, vous oubliez à qui « vous parlez; vous oubliez que nous sommes de la « canaille; que nous sortons du ruisseau; qu'avec « vos principes nous y serions bientôt replongés, et « que nous ne pouvons gouverner qu'en faisant « peur! »

On comprend qu'après une telle déclaration, la conversation dut tourner court, et que mon père s'empressa de se séparer d'un monstre capable de se vanter d'un système de forfaits les plus odieux qui aient jamais souillé les pages de l'histoire!

Peu de jours après et à deux reprises mon père fut arrêté. La première fois une de ces tendres amitiés qu'il savait si bien inspirer l'arracha des mains des terroristes; la seconde fois ce fut son courage seul qui le sauva. Conduit devant le Comité révolutionnaire de la section, pour avoir refusé de monter la garde aux portes du Temple où le Roi était prisonnier, il prit le noble parti d'expliquer nettement à

cette assemblée d'hommes ignorants et passionnés son invincible répugnance : « Était-ce à lui, naguère « ministre de ce prince qui tant de fois l'avait comblé « de bontés, d'aller se joindre à ses geôliers, et « peut-être de se voir forcé à arrêter de sa main le « monarque infortuné dont il avait eu la confiance! « N'y avait-il pas mille autres postes où il pourrai « être utile à l'ordre public sans inspirer à ses con- « citoyens une juste défiance? Partout ailleurs il rem- « plirait son devoir sans manquer à des sentiments, « que sans doute la conscience de tous ceux qui l'é- « coutaient leur faisait comprendre, et que tous à « sa place éprouveraient! »

Heureusement, la courageuse franchise de cette déclaration vibra dans tous ces cœurs. Il y eut un cri général d'approbation ; le dénonciateur, troublé, stupéfait, se vit honteusement chassé, et mon père fut ramené chez lui en triomphe.

Cependant, les Girondins déjà si loin de leur point de départ, et si coupables, ignoraient qu'ils étaient à la veille d'être entraînés, par l'esprit de faction et par la peur, jusqu'au plus lâche et au plus odieux de tous les crimes! Janvier 1793 commençait, et mon père faisait près d'eux, et pour sauver l'infortuné Louis XVI, des efforts qu'il ne devait pas croire inutiles. En effet, la veille même du fatal jugement, il reçut des plus éloquents de ses juges les promesses les plus rassurantes. Vergniaud surtout eut avec lui jusqu'à des épanchements de conscience. « Qui, lui, voter « la mort de Louis XVI! C'était l'insulter, s'écria- « t-il, que d'oser le supposer capable d'une action

« aussi indigne! » Il en détailla l'affreuse iniquité, il en signala l'inutilité, le danger même, et il est hors de doute qu'en ce moment, ce Girondin s'en croyait lui-même incapable. Ce fut pourtant ce crime odieux que, peu d'heures après ce désaveu, de funestes engagements de parti et les terribles entraînements d'une tribune révolutionnaire lui firent commettre! Ce malheureux, après avoir voté la mort, vota même contre tout sursis.

Voilà pourtant ces fiers libéraux tant vantés de nos temps révolutionnaires! Les voilà entraînés jusqu'à ce crime qu'ils détestaient, par cette même terreur dont ils ne s'étaient que trop servis, et dont eux-mêmes commençaient ainsi à être victimes! D'esclaves qu'ils disaient avoir été ils se faisaient républicains, et n'en étaient certes pas plus libres!

CHAPITRE II.

Déjà commençaient les visites domiciliaires; il fallait bien désarmer avant de dépouiller et d'égorger! Le prétexte fut d'abord l'invasion étrangère, le besoin d'armes, la suspicion! Les victimes furent premièrement les ex-nobles, puis les financiers, puis tous les propriétaires; enfin les égorgeurs s'égorgèrent entre eux à plusieurs reprises, s'arrachant des mains le pouvoir et se disputant, au nom de la liberté, le plus effroyable despotisme! Paris était devenu inhabitable; l'herbe y croissait dans les rues désertes;

on fuyait cette capitale du monde civilisé conquise par une bande de ces hommes d'État comme il s'en trouverait tant dans nos bagnes! tous criminels à divers degrés et successivement devenus, au nom de la liberté, les tyrans les plus atroces.

Il était impossible que mon père songeât à retourner à Fresnes où son beau-frère, M. d'Aguesseau, s'était retiré. Cette réunion de famille dans une grande terre eût alléché la cupidité féroce des *batteurs de monnaie en place publique!* La prudence voulait qu'on se dispersât. Il acheta donc à trois lieues de Paris, près de Sceaux et dans le village de Châtenay, une petite propriété qui devint notre retraite. Ce fut là qu'il recueillit le maréchal de Ségur, mon grand-père, que les souvenirs de ses glorieux faits d'armes et des sept années de son administration sage, économe et bienfaitrice au ministère de la guerre, signalèrent à la proscription.

Bientôt des commissaires du Comité de Salut Public vinrent l'arracher de nos bras! Leur brutalité fléchit à l'aspect de ce vieux guerrier couvert de blessures! L'un d'eux voulut cependant mettre la main sur lui, mais l'étonnement de ce vieillard illustre et son regard ferme, froid et imposant, arrêtèrent ce malheureux; il recula et demeura respectueux pendant le reste de l'indigne mission qu'il accomplissait. Toutefois il refusa d'accepter le dévouement de mon père qui s'offrait avec instance, ou pour remplacer mon grand-père dans la prison, ou pour partager la captivité qu'on lui préparait.

Elle dura six mois : on l'avait jeté à la Force, dans

un cachot où il n'eut pour lit qu'un matelas étendu à terre sur une paille infecte. Le calme inaltérable et la sérénité constante de son âme soutinrent sa santé dans cette dure et froide prison; il y fut respecté et même soigné par ses compagnons de captivité, ouvriers de la dernière classe du peuple, car les victimes étaient de toute espèce. Heureusement l'impudeur des terroristes hésita à faire monter sur l'échafaud un vieillard mutilé au service de la patrie, pauvre et sur lequel il n'y avait rien à confisquer. Pourtant l'impatience de l'un de ces scélérats, dont la cruauté a déshonoré le talent supérieur, marquait déjà le jour du supplice, quand la révolution du 9 thermidor commença celui de ce misérable.

Pour nous, restés consternés à Châtenay, nous recevions la liste quotidienne des fureurs des Conventionnels et des noms de leurs victimes. Chaque jour nous apportait la nouvelle du supplice des femmes les plus douces, les plus belles, les plus inoffensives, d'enfants même et des vieillards les plus vénérables: il suffit de citer les Vintimille, les Malesherbes, et cette duchesse d'Ayen, sœur de ma mère, mère elle-même des pauvres, et dont Fouquier-Tinville demanda et obtint la mort! Ce monstre, avec un ricanement infernal, l'accusait d'avoir conspiré *sourdement*, parce que déjà vieille et infirme, elle se plaignait de ne pas même entendre l'accusation, ayant le malheur d'être sourde.

C'étaient nos alliés, nos parents, et mille autres encore; car il y avait des sections entières de sus-

pects. Le contrôle de la garde nationale était devenu une liste de proscriptions, les *sans-culottes* accusant cette armée citoyenne de modérantisme et d'avoir voulu, sous le traître La Fayette, maintenir l'ordre. Il n'y avait pourtant pas un an que cette garde était encore composée de plus de quarante mille hommes bien ensemble, bien armés, bien persuadés comme aujourd'hui, qu'au maintien de cet ordre étaient attachés leur fortune, leur honneur et leur existence. Mais de même qu'il n'y a jamais eu de forte armée sous un chef faible, de même la faiblesse du Roi contre les intrigues qui l'entouraient et contre la démagogie avait tout paralysé. Dans cette inertie chacun avait fini par douter de ses chefs et de ses voisins; cette défiance des autres avait fait perdre confiance en soi; on finissait même par douter de la justice de sa cause au milieu de mille tribunes, où d'absurdes et d'odieux sophistes prêchaient l'insurrection et la guerre. On avait vu l'active, l'audacieuse émeute aux gages de la Commune inonder et ensanglanter la capitale à chaque signal anarchique, et le lendemain, beaucoup de ces gardes nationaux, afin de passer moins soucieusement la journée, avaient cherché à chacun de ces désordres honteux et si menaçants quelques excuses.

Voilà comment, sans direction, sans gouvernement, on avait souffert l'usurpation de cette perfide association jacobine qui, sous le masque du patriotisme, couvrait le pays de ses affiliations avec toutes les passions envieuses et cupides, et s'emparait de la France par la terreur! Dès lors, la malheureuse garde nationale aban-

donnée à elle-même s'était trouvée désunie, dénaturée, annulée par le plus puissant des dissolvants, par la peur! Tombée sous les ordres de ces mêmes sans-culottes contre qui elle avait été instituée, elle était contrainte d'environner de ses baïonnettes et de garder elle-même l'échafaud sur lequel ces misérables la décimaient.

Toute résistance lui était devenue impossible; son ensemble était perdu, son opinion muette; une autre opinion publique lui avait succédé : c'était celle de la classe inférieure du peuple dans laquelle, à peu d'exceptions près, se trouvaient les domestiques. Ceux-là approuvaient les exécutions; les moins pervertis s'étonnaient, toutefois, de ce que des maîtres qu'ils avaient crus jusque-là si respectables fussent devenus de si dangereux conspirateurs!

Il fallait donc, jusque dans l'intérieur de notre retraite, nous défier de la plupart de ceux qui nous entouraient; c'est pourquoi, après avoir parcouru la liste fatale, on contenait une dangereuse indignation; on essuyait silencieusement ses larmes et l'on écoutait : car chaque bruit inaccoutumé pouvait être le précurseur d'une catastrophe! Des pas rudes ou précipités, une voix inconnue, l'aboiement du chien de garde, annonçaient presque infailliblement les commissaires sans-culottes, l'incarcération et la mort!

Un jour c'étaient les membres du district; ils venaient nous visiter comme des suspects et félicitaient naïvement mon père du patriotisme avec lequel il améliorait une propriété que la confiscation allait bientôt, disaient-ils, rendre nationale!

Un autre jour c'était le Procureur de la Commune, d'ailleurs assez bon homme, dédaignant fort ceux qui croyaient encore à Jésus-Christ, quand lui-même, dans sa reconnaissance d'une guérison qu'il attribuait à un vœu, se serait fait, disait-il, hacher pour la sainte Vierge! Ce jour-là il entre précipitamment chez mon père; il lui annonce « qu'un âne est là chargé du « saint ciboire, des vases jadis sacrés et de la croix, « et qu'on va partir avec ces signes de la superstition « pour aller les offrir en don patriotique à la Conven- « tion Nationale! » puis il ajoute « que le discours d'u- « sage manque, et que la Commune attend de mon « père qu'il le compose. » Un refus pouvait le perdre; la complaisance serait restée secrète; mais comme il n'y a point de secret avec la conscience, c'était se voir forcé d'opter entre le déshonneur ou la vie! Mon père n'hésita point : il refusa.

Enfin, un soir, nous entendîmes du fond du jardin battre le rappel dans le village. L'instinct du danger nous fit accourir vers la maison; il ne nous trompa pas : la consternation s'y peignait sur toutes les figures. Deux commissaires du Comité de Salut Public venaient d'arriver dans la commune. Ils furent bientôt chez mon père. L'un était un petit homme, blond, fade et indécis; l'autre un grand chenapan brun foncé, de cinq pieds sept pouces, en carmagnole, le bonnet rouge en tête, un grand sabre traînant à son côté, et deux pistolets à sa ceinture. Sa figure triviale portait l'empreinte de passions violentes et grossières. Il débuta par annoncer brutalement à mon père « qu'il « venait pour se saisir de lui, et pour le jeter dans

« une des prisons de Paris, où il n'aurait pas le temps « de pourrir! » Il ajouta, qu'avant tout il fallait procéder à l'examen des papiers; ce qu'il laissa faire à son collègue, car ce digne commissaire du gouvernement d'alors ne savait pas lire.

Le bonheur voulut qu'il fût déjà tard; que notre grand commissaire eût faim, soif surtout, et qu'il n'eût pas le vin méchant. Or, pendant que son collègue se perdait dans les tiroirs de tous les bureaux de la maison, nous fîmes boire notre sans-culotte; puis le voyant s'émouvoir à nos instances, nous parvînmes à l'attendrir, et lui montrant le désespoir de notre pauvre mère, nous lui persuadâmes qu'une indisposition de mon père était une maladie assez grave pour rendre sa translation à Paris impossible. Cet homme, meilleur que ses dehors et que ceux qui l'employaient, feignit de nous croire; il osa laisser mon père au milieu de nous, en état d'arrestation, avec deux paysans pour le garder à vue et répondre de sa personne. Ce bon mouvement nous sauva. Notre commissaire soutint à Paris sa bonne action; on ne songea plus à mon père, et il fut quitte du reste de la Terreur pour la terreur seule que les nouvelles de chaque jour nous apportaient plus affreuse.

Plus tard, quand chaque chose reprit à peu près sa place, le sans-culotte notre protecteur devint notre protégé! Mais ni l'argent ni les emplois ne suffirent; rien ne lui tenait; il devint impossible de le suivre dans les vicissitudes de sa fortune, qui ne pourraient bien figurer que dans des Mémoires pareils à ceux de Vidocq. Je crois pourtant qu'il finit sur un toit, atteint

par la balle d'un gendarme qu'il fuyait et qui lui rendit ainsi un cruel mais utile service.

Cependant, les proscripteurs avaient trop compté sur l'aveuglement du peuple, sur la patience des victimes et sur l'indifférence du Ciel. Dieu lui-même, d'abord effrontément proscrit, puis insolemment amnistié par ces misérables, les laissait entre eux se faire justice. Enfin le Ciel, qui souvent protége moins qu'il ne venge, soit pour rendre l'exemple plus frappant, soit que nul d'entre nous ne soit jamais assez innocent pour n'avoir pas mérité son infortune, sembla se lasser : le 9 thermidor (27 juillet 1794) éclaira la France ! Nous respirâmes ! Mais les prisons encombrées ne se dégorgèrent que peu à peu ; l'abîme était trop profond, on y avait été enfoncé trop avant pour en sortir si vite. La plupart des monstres qui l'avaient creusé, rugissaient encore dans cette Convention où ils avaient plutôt défendu leur vie que la nôtre en abattant Robespierre, Saint-Just, Couthon et la Commune. Ces Montagnards s'étonnaient de la portée du coup qu'ils avaient frappé, et de ce qu'à la faveur de cette querelle de bourreaux, il s'échappait des victimes.

Leur fureur conspirait : ils frémissaient en voyant Boissy-d'Anglas, Lanjuinais et quelques autres conventionnels rappeler leurs collègues dispersés par la Terreur, et rallier contre elle une majorité de proscrits. Ils osaient leur tenir tête. On voyait encore Barrère, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes monter effrontément à la tribune. C'était, il est vrai, la seule sauvegarde qui leur restât ; mais là, tels que ces misérables déhontés attachés au pilori qui les protége, ils

se voyaient chaque jour de plus en plus dépouillés et marqués devant l'opinion publique.

Enfin mon grand-père nous fut rendu ; et mon père, remis aussi en liberté, put bientôt revoir Paris et s'y réunir aux représentants restés purs des horreurs révolutionnaires. C'est de cette époque que date l'amitié de trente-deux ans qui l'unit à Boissy-d'Anglas. Dans ces temps où tout était danger et tout action, jusqu'aux écrits et à la parole, il l'aida de sa plume, de sa voix et même de ses armes. On entrait alors dans prairial (mai 1795), et des bandes d'ouvriers, gagés par les Jacobins, parcouraient les rues en vociférant ce que leurs suborneurs avaient écrit sur leurs chapeaux : *La Constitution de* 93 ! qu'ils ne connaissaient pas, *et du pain!* dont en effet l'on manquait alors.

Après plusieurs jours de désordres mal réprimés, ces hordes surprirent la salle de la Convention. Déjà même, pêle-mêle avec les députés, ils avaient égorgé l'un d'eux, et, vautrés sur leurs bancs, ils y votaient des décrets sanguinaires, quand mon père y pénétra le sabre à la main à la tête d'une foule de citoyens courageux (1). L'irruption fut si vive et si décidée, qu'en peu d'instants ils eurent arraché à ces scélérats la tête de Féraud qu'ils portaient au bout de leurs piques, Boissy-d'Anglas que cette journée rendit immortel, la Convention elle-même et la France que déjà ces Montagnards croyaient avoir une seconde fois courbée sous la Terreur.

Le Gouvernement Directorial vint ensuite. On offrit à mon père, entièrement ruiné par la Révolution, toutes

(1) 20 mai 1795 (1er prairial).

les chances d'une fortune rapide : sa conscience réprouva les unes; quant aux autres, alors comme depuis, il préféra ne chercher de ressources qu'en lui-même, sans rien demander à un temps et à des hommes auxquels il ne jugeait pas convenable de s'associer.

La littérature devint son refuge; et, repoussant tout autre moyen, il se décida à ne vivre que de sa plume. Ce qu'il produisit en divers genres étonnerait, son esprit étant de la nature de ces bonnes terres bien cultivées qui se reposent d'une production par une autre et ne restent jamais en friche. Ce fut alors qu'il composa cette foule de jolis vers, de chansons charmantes, de pièces de théâtre, d'articles de journaux, et cette brillante et courageuse histoire de Frédéric-Guillaume II, appelée aujourd'hui *Décade historique*. Ce premier tableau, fidèlement et vigoureusement tracé, des premières années de notre Révolution, fit sur l'opinion d'alors une impression vive et profonde.

La France subissait en ce temps-là sa seconde Constitution Républicaine. Les nouvelles élections avaient appelé dans les Conseils beaucoup de nos amis politiques. Une lutte violente s'établit entre eux et le Directoire. Mon père prit place, par ses avis et ses écrits, parmi ces hommes fermes et vertueux qui ont honoré la cause de la liberté. Mais ceux-ci étaient isolés entre deux partis, l'un, royaliste, dont les moyens étaient insuffisants, et le but chimérique; l'autre, révolutionnaire, et forcé, pour ne pas être puni de ses crimes, de les défendre et d'en préconiser même le souvenir. Au milieu de cette double lutte, et comme il arrive trop souvent, il vit les hommes de cœur, ses amis

sans unité dans le commandement, sans direction dans le conseil et sans ensemble dans l'action. Ils ne défendaient leur cause qu'en opposant leurs principes invariables de légalité et de sage liberté à des révolutionnaires et à des contre-révolutionnaires passionnés qui, pour atteindre leur but, s'étaient affranchis de toute règle et de tout principe. Le dénoûment, celui du 18 fructidor (5 septembre 1797), était infaillible. Il le prévit, le prédit, et ne pouvant le prévenir, il s'éloigna peu de jours avant la catastrophe.

Elle fut horrible! Une seconde Terreur, presque aussi féroce que la première, recommença. Le mode seul varia: on y mit plus d'invention. Les cages de fer, toutes les tortures des cachots, de la misère ou de l'exil dans les déserts les plus meurtriers, furent substitués à la guillotine! La prévision de mon père et l'asile généreux qu'il avait été chercher, et que je partageai avec lui, le préservèrent du premier accès de cette rage révolutionnaire; mais il apprit dans sa retraite la proscription de ses amis et la sienne. S'il y échappa, ce fut grâce encore à l'une de ces amitiés si affectueuses qu'il sut inspirer jusqu'à son dernier jour aux hommes et aux femmes des partis les plus opposés; son nom fut rayé de la liste fatale, et dans cette tourmente nouvelle il put passer au sein des Lettres tout l'intervalle du 18 fructidor au 18 brumaire.

Napoléon reparut alors. Aussitôt que dans cet odieux et honteux naufrage mon père aperçut cette branche de laurier, il s'en saisit, s'unit à elle et contribua de tous ses efforts, d'abord comme homme de lettres,

puis comme législateur, enfin comme conseiller d'État, à y attacher la France entière. Ce fut lui qui rompit le silence imposé au Corps Législatif pour proposer le Consulat de dix ans. Ses travaux dans la section de l'intérieur du plus savant, du plus illustre des Conseils d'État passés, présents et probablement à venir furent immenses! il y coopéra, de toutes les forces de son esprit et de son expérience, à la confection de nos Codes.

Dès lors, toute proscription ayant cessé, son mérite l'éleva partout au premier rang. On le vit successivement, dans la République des Lettres, membre de l'Académie Française; dans l'Ordre d'Honneur, Grand'-Croix; à la Cour, Grand Officier de la Couronne, et Sénateur enfin dans le premier de nos corps politiques.

Après la funeste journée de Waterloo et l'offre dévouée qu'il fit à Napoléon de l'accompagner dans son exil, retombé dans la nécessité de vivre de ses écrits, on dut à cette dernière vicissitude la meilleure Histoire ancienne que l'Université Française ait encore mise dans les mains de la jeunesse, l'Histoire de France jusqu'au règne de Charles VIII, trois volumes de galerie dignes des œuvres morales de Plutarque, et ses Mémoires, que, malgré leur succès et nos prières, son grand âge, ses souffrances, et surtout son respect pour l'infortune de Louis XVI et de Marie-Antoinette, ne lui permirent pas d'achever.

Au milieu de ces travaux, sa bonne renommée le fit rappeler dans la Chambre des Pairs, où tous les partis l'accueillirent, et où il s'efforça de rendre possible la

forme de gouvernement que Tacite avait indiquée et crue impossible. En juillet 1830, son dernier regard vit pour la troisième fois tomber du trône la branche aînée des Rois de notre troisième race. Ce fut alors que le général La Fayette, son neveu, s'étant approché de son lit de mort, recueillit ses dernières et prophétiques paroles que j'entendis, et que l'événement n'a que trop justifiées; mais les trompeurs et premiers transports de cette Révolution populaire duraient encore quand mon père s'éteignit.

CHAPITRE III.

Maintenant mon tour est venu! Et pourtant j'hésite encore! Est-ce regret de me séparer d'un être aussi cher? Est-ce crainte de m'engager dans une œuvre si longue, où quelques souvenirs de ma propre existence ne doivent servir qu'à me guider dans le récit de la grande vie de Napoléon, enfant, élève, simple officier, puis général en chef et enfin Consul et Empereur? Mais rétrograder vers mes premiers souvenirs, n'est-ce point revivre près de mon père? Commençons donc, et toutefois, avant de m'occuper de moi-même et de m'engager dans le récit de nos glorieuses et trop sanglantes annales, qu'on me permette, dans un portrait que les contemporains trouveront fidèle, un dernier hommage à des cendres justement et universellement révérées.

On a vu que l'époque comprise entre 1789 et 1830

renferme la seconde partie de la vie de mon père. Jamais, dans une aussi courte période, tant de bouleversements, tant de passions ne fatiguèrent les pages de l'histoire. Eh bien! au milieu de cette tempête, si l'histoire rencontre un homme public dont la célébrité s'éleva surtout par les charmes de l'esprit et par l'attrait d'une raison modérée, douce et conciliatrice, quel lecteur lui reprochera de s'y arrêter un moment et de se complaire à en retracer la bienveillance? Ainsi, dans un voyage fatigant, avant de reprendre une course pénible, on doit se plaire à s'arrêter quelques instants sous un doux et frais ombrage.

Et quoi de plus reposant, au milieu de ce temps de discordes, que la rencontre d'un caractère heureux, d'une humeur enjouée, d'un esprit plein de lumière et d'attrait, et d'une âme la plus douce et la plus aimante? Tel fut mon père. La Révolution ne trouva point en lui un adversaire. Il ne lui opposa point les priviléges qu'il tenait de l'ancienneté de sa noblesse, convaincu que rien n'est plus ancien que la liberté et l'égalité que cette Révolution proclamait! S'il essaya d'en modérer les élans pour en prévenir les excès, c'est que dans sa politique comme dans ses écrits, une même morale l'inspirait, persuadé qu'une bonne fin n'autorise jamais de mauvais moyens.

Mais l'erreur à laquelle il se refusait, il la comprenait, il l'excusait dans les autres et la combattait sans amertume. Dans nos interminables discussions qui, si promptement, dégénèrent en disputes et en personnalités, lui aussi aimait à convaincre, mais sans faire violence par la supériorité de son esprit, et en élevant,

au contraire, dans leur propre opinion, ses interlocuteurs. Procédant à l'opposé de tant de gens qui font la guerre comme s'ils ne devaient jamais faire la paix, il intéressait, il séduisait, pour persuader, se plaisant à plaire! *Si vis amari, ama* (si tu veux être aimé, aime), eût été sa plus juste devise. Qui mieux que lui a connu le chemin des cœurs? Il passait d'abord par là, et les avait toujours mis de son côté avant de s'être attaqué à la raison de ses plus fougueux adversaires. Entraînés par cet esprit conciliateur qui changeait en traité le combat, ils se sentaient désarmés, et ne reconnaissaient plus, sur un sol tout à coup devenu neutre, le champ de leurs luttes les plus cruelles.

Et en effet, hors son aversion pour ces monstres dont tout le monde eût aimé à être haï, jamais, au milieu du conflit de tant de fureurs, une âme aussi pure ne se montra plus sereine et plus indulgente. Il réprouvait jusqu'à la médisance! S'il s'indignait, c'était contre la méchanceté plus que contre les méchants qu'il aimait mieux plaindre; la haine lui paraissant un mal qu'on devait autant éviter de ressentir que d'infliger! Aussi ne lui ai-je point connu d'ennemis; et au milieu de tant de partis si violents, tous les partis dont il ne fut pas le regrettèrent.

C'était en lui surtout que le style était l'homme! Sa phrase nombreuse et facile était toujours claire, élégante, et harmonieuse; l'expression jamais ambitieuse, toujours simple, toujours la plus juste et la mieux choisie; la pensée forte, morale et profonde, mais jamais d'une vérité rude et nue, comme l'offrent au-

jourd'hui nos mœurs nouvelles. Elle naissait en lui toute parée d'ornements légers et gracieux qui, sans la déguiser, la faisaient accueillir : ses écrits l'attestent, et les souvenirs du charme de ses conversations, plus encore.

Ordinairement, à ces hommes du monde si séduisants, comme à nos étoffes les plus brillantes, il y a un envers qu'ils ne montrent pas; il les faut retourner pour les juger; c'est dans leur intérieur qu'on doit pénétrer si l'on veut les bien connaître. Mais ici, tout étant naturel, rien n'était caché; c'était au dedans comme au dehors; et comme l'attrait partait du cœur, plus on pénétrait dans ses replis les plus secrets, plus on se sentait attiré vers cette source intarissable.

Comment, en effet, dans le sein de son intérieur, n'en aurait-on pas ressenti les douceurs les plus attrayantes? le bonheur y surabondait; c'était de là qu'il débordait au dehors et se répandait sur tout le reste. Ma mère en était l'ornement. L'inconvénient des êtres que distingue une vertu sans reproche, c'est que souvent sévères à eux-mêmes ils le sont aux autres! Mais comme le Ciel l'avait douée de tous les charmes de l'esprit, de la figure et du cœur, et qu'elle avait toujours plu sans efforts, tout en elle était indulgence : c'était sa nature. Petite-fille du chancelier d'Aguesseau, à toutes les grâces de son sexe elle avait joint le riche héritage du mâle et ferme caractère et des vertus de ce magistrat célèbre. On eût dit qu'elle était la meilleure et la plus touchante des œuvres morales de son grand-père. Véritable noblesse! Ame évidemment transmise! Car enfin, comment croire qu'il n'y a

rien d'inné en nous, dès qu'on y admet une âme immortelle?

A la fois indulgente et irréprochable, les vertus étaient ses penchants; elles lui étaient si faciles que, sans songer à lui en faire un mérite, on l'aimait, on la respectait avec cette vénération qu'on éprouve pour le devoir et pour la vertu elle-même.

Un intérieur si fortuné, où tout était charme et douceur, semblait inaccessible aux revers; et pourtant trop souvent l'infortune y pénétra; mais cette étrangère y fut elle-même accueillie doucement; acceptée sans aigreur, elle s'y transformait, et bientôt, compagne plutôt qu'ennemie, elle y perdait ses aspérités et son amertume.

Quand tout vint à manquer à mon père hors lui-même, ma mère lui tint lieu de tout. Esprit d'ordre, esprit de famille, consolations, dévouement entier, tels furent dans l'adversité les appuis dont elle l'environna. Lui, la fit vivre de ses écrits qu'elle encouragea, qu'il lui dicta et dont il nous a légué le manuscrit, car autant que ses forces le lui permirent, elle ne lui voulut pas d'autre secrétaire.

Toutefois, quelle que fut à plusieurs égards leur ressemblance, un même portrait pour tous deux serait infidèle. Mais je ne serai point démenti en osant dire que si mon père ne prétendit pas à la même perfection, ses faiblesses lui furent pardonnées, parce qu'elles tinrent à ses qualités, aux mœurs des temps de sa jeunesse, et qu'en lui ces faiblesses mêmes furent aimables. Peut-être aussi sa philosophie avait-elle subi l'influence alors presque universelle du siècle

de Voltaire. Mais s'il eut surtout la religion du cœur, sa raison le préserva de l'erreur de ceux qui, par des modes du jour, attaquent les principes éternels.

La première moitié de sa vie s'était écoulée au milieu des joies brillantes de l'ancien grand monde. Une âme si douce avec d'aussi riantes habitudes, comprenait peu cette vague mélancolie née du sein de nos orages et source de notre poésie nouvelle. Ma mère en avait plus la disposition, car leurs caractères différaient; mais en se convenant, en s'unissant plus étroitement par ces différences et par l'harmonie des contrastes, ils se complétaient l'un par l'autre.

Un même accord naissait de leurs ressemblances. C'était en eux comme dans leur intérieur, une même noblesse, une même sérénité d'âme et de figure, une même dignité toujours bienveillante. Ils n'avaient point eu besoin des leçons du malheur pour apprendre à aimer à le secourir; et avant comme après leurs revers, toujours leur accueil commença le bienfait que bientôt leurs efforts obtenaient pour l'infortune.

Dans leur vieillesse, environnée de respects et d'amour, ils furent presque les derniers de ces chefs de famille jadis tant vénérés, exemples, liens et centres de ces sociétés intimes et choisies, auxquels tout se rapportait, où chaque jour venaient s'épancher tant d'âmes et d'esprits pour en sortir meilleurs et plus éclairés.

Ainsi, bonheur ou malheur, rien ne les avait enorgueillis ou aigris; l'âge même et la triste expérience ne les refroidirent pas. Jusqu'au dernier moment leur cœur demeura indulgent et sensible, leur imagina-

tion vive et colorée, leur esprit aimant et aimable! Il ne vieillit d'eux que ce qui devait en mourir! Charmes d'esprit, profondeur de jugement, bonté d'âme, ces dons du Ciel, au moment d'y retourner restés jeunes dans la vieillesse comme une preuve de leur immortalité, se montrèrent dans leurs corps mourants, tout entiers encore! Voilà pourquoi leur mémoire protége ceux qui portent le nom qu'ils ont illustré, et pourquoi ils vivent toujours comme un brillant, comme un heureux et doux souvenir dans l'âme de tous ceux qui eurent le bonheur de les connaître!

CHAPITRE IV.

Quant à moi, j'avais été élevé près de ma mère jusqu'en 1790; puis en Angleterre jusqu'au commencement de 1792; d'où revenu près d'elle j'ai dit que nous avions été chercher un abri à Fresnes, et comment les retentissements des saturnales du 20 juin, des fureurs du 10 août, et des massacres de septembre, y avaient troublé notre solitude.

On a vu que la tourmente révolutionnaire redoublant, mon père, découragé par l'aveuglement des uns, par l'emportement des autres, et forcé de songer à notre sûreté personnelle, s'était réfugié dans un village. Le 21 janvier, jour du meurtre du Roi, avait été le signal de notre retraite; l'asile que nous choisit mon père fut une maison de campagne avec un parc de trente arpents qu'il acheta à Châtenay, près Sceaux,

à trois lieues de Paris. Il s'y établit avec mon grand-père, ma mère et trois enfants dont j'étais le dernier. Voltaire y avait, disait-on, été élevé; je me souviens que l'abbé Raynal y vint voir mon père. Les théories de cet historien venaient d'être mises en action; il m'en parut dégoûté. Je l'entendis se repentir de l'exagération de ses écrits philosophiques. Il se reprochait sa part de flammes dans cet horrible incendie, et d'avoir mis, au lieu de lumières, des torches dans des mains brutales qui ne s'en servaient que pour tout consumer et tout détruire! Cette voix éloquente et octogénaire sourit à mon enfance; j'ignorais alors que trois ans auparavant, cette même voix avait accueilli et encouragé le jeune officier d'artillerie destiné à devenir notre Empereur; mais qui eût pu me prédire que moi-même, vingt ans plus tard, après avoir attaché quatorze de mes plus belles années à celles de ce grand homme, je devais laisser, peut-être, à la postérité quelques-uns des traits de son histoire!

J'avais douze ans; la Terreur commençait; nous étions pauvres et proscrits; maîtres et précepteurs, tout nous abandonna, et mon père demeura notre seul instituteur : ce fut trop pour moi; il y avait disproportion trop grande de l'élève au maître. Dans ce jeune âge, celui des sensations, et au milieu des scènes tragiques qui m'environnaient faible et maladif, mon cœur s'était trop tôt et singulièrement développé, mais seul, mais aux dépens de tout le reste et de mon esprit surtout qui était resté dans sa première enfance. Les émotions souvent secrètes à

cet âge, étaient en moi vives, profondes et tenaces; mais mon esprit distinguait ou comprenait peu, et travaillait machinalement. Je ne grandissais ni de corps ni d'intelligence. Enfin, au lieu d'être un sujet de consolation, je n'apportais que de nouveaux chagrins à ma famille.

J'étais encore ainsi et j'avais quinze ans quand un soir, au milieu d'une récréation, j'ouvris un livre de littérature légère. Souvent, et la veille même, j'en avais feuilleté les pages sans qu'aucune d'elles eût éveillé mon attention; cette fois, il m'en souvient bien, dès les premiers mots il me sembla qu'en moi-même un voile épais se déchirait! Je sentis mon esprit frappé d'une clarté soudaine et si vive, si éblouissante, que, transporté d'admiration, je crus que devant mes yeux dessillés, un intellectuel et nouveau monde tout entier s'ouvrait, brillant de l'éclat le plus lumineux! Je me précipitai, je me plongeai aussitôt dans cette source intarissable de jouissances pour moi si inattendues; je m'en abreuvai sans mesure! Dans mon ivresse, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, jeux, repos et sommeil, tout en moi fut suspendu. Je dévorai cet ouvrage; je le redévorai mille fois encore, y découvrant chaque fois des merveilles nouvelles. On s'étonnait, on riait de mon enthousiasme, que personne ne partageait pour un ouvrage en vers spirituels, mais d'ailleurs fort peu remarquable. Enfin, de ce livre je passai à d'autres mieux choisis, et toujours avec les mêmes transports; j'en perdis le sommeil. Je les apprenais par cœur, et la nuit, quand la lumière me manquait, j'en récitais les plus beaux

passages; alors, selon leur sujet, on eût pu me retrouver au jour le visage ou tout enflammé d'admiration ou baigné de larmes.

La veille de cette révolution intérieure, où le feu concentré dans mon cœur passa si brusquement dans mon esprit, j'étais encore en proie, et depuis deux ans, à une passion secrète et romanesque si ardente, qu'elle seule a suffi depuis pour m'en faire comprendre et excuser dans les autres la violence : le lendemain j'en avais oublié l'objet. Quelques jours auparavant, on m'avait fait assister à plusieurs représentations théâtrales, et il est certain que là encore, impassible et comme entièrement séparé du monde intellectuel, je n'avais pas même pu comprendre ce qui excitait le rire et les applaudissements des spectateurs. L'instant de ma transformation subite étant arrivé, il ne se passa pas deux ans sans que, après avoir commenté La Rochefoucauld, Montesquieu, la *République* de Platon, le *Contrat social*, j'eusse composé plusieurs ouvrages, et même quelques comédies; l'une d'elles fut jouée sur un théâtre de société; une autre obtint du succès sur un théâtre public de la capitale.

On voit par ces lectures et ces travaux que, dans une carrière pour moi si nouvelle, je marchais par élans désordonnés, sans règle, et me lançant à la fois dans toutes les directions. Je ne pouvais aller loin ainsi. Mais pendant que des amitiés politiques, les affaires du jour et la nécessité d'ajouter par le travail de sa plume au peu qui nous restait de ressources pécuniaires, retenaient mon père à Paris, j'étais demeuré tout seul à Châtenay, sans instituteur et sans guide.

Heureusement, La Harpe m'était tombé sous la main : sa critique admiratrice et brûlante, surtout pour les siècles passés, dirigea, contint mon enthousiasme; elle y ajouta de nouvelles flammes; je dus à son Cours le choix de mes lectures, et le bonheur de n'avoir vécu dans ces premiers moments que dans la société des plus grands hommes de la littérature ancienne et moderne.

Mon imagination ainsi échauffée parcourut des espaces immenses. Tantôt moqueur et sceptique avec Voltaire, tantôt chrétien avec Bossuet, j'allai d'une extrémité à l'autre.

Un jour, l'un de nos serviteurs, mulâtre, dans toute la force de l'âge, fut attaqué d'un mal soudain : il expira sous mes yeux. J'aurais pu m'épargner cette triste impression, et je l'avais recherchée. Les spectacles douloureux m'attiraient, quelle qu'en fût pour moi la souffrance, les dangers aussi. Ce penchant de mon premier âge a influencé ma vie entière. Une étrange et irrésistible curiosité m'entraînait à me soumettre à ces épreuves; je les essayais pour connaître leurs effets sur moi, craignant toujours de ne pas m'y trouver ou assez ferme ou assez sensible. Élevé au bruit des horreurs de notre Révolution, il se peut que ce fut habitude d'impressions violentes. Ce qui est certain, c'est qu'aussi c'était besoin de me connaître et de me juger. Dieu m'avait fait ainsi, et la solitude.

Dans cet isolement, mon imagination, à défaut d'objets extérieurs, s'était reployée au dedans; sa force d'expansion avait réagi sur elle-même. Près de débuter dans une société où rien n'est complet, je m'étais

formé de ce monde, sur mes lectures et d'après quelques souvenirs des récits de mon père, un monde factice. Je m'étais créé un type de perfection d'après lequel je saisissais toutes les occasions de m'apprécier. Ce type varia, et par exemple,le spectacle de la mort de ce mulâtre et les exhortations de ma sœur m'avaient jeté dans une dévotion outrée. Pendant près d'un an je fis de moi un véritable saint et même un martyr ; je me précipitai, je me courbai sous ce joug; mon ardent vouloir en exagéra l'austérité; il en doubla, il en centupla le poids qu'enfin il rendit insupportable. Livres de piété, direction choisie, soumission aux moindres et aux plus chimériques scrupules, j'employai tout, m'efforçant de croire, m'obstinant à faire descendre en mon cœur cette foi objet de tous mes vœux, et me désolant du peu de succès de mes efforts. Je ne pus ou l'atteindre ou l'attendre; l'exagération dans les moyens m'écarta du but, me fatigua et m'en détourna.

Revenant alors à mes premiers maîtres, à nos grands modèles littéraires, la passion d'égaler leur célébrité me saisit, et toujours, avec la même précipitation, avant d'avoir semé je voulus produire. C'était tantôt un livre de maximes, tantôt l'histoire de nos malheurs. Ma séve se perdit dans trop de rameaux; je m'épuisai; et soit que j'eusse été trop tôt livré à moi-même sans occupations forcées, ou bien effet de l'isolement sur une imagination trop jeune et trop active; soit résultat d'un bouleversement qui avait mis tout en question et abreuvé de trop sérieuses, de trop sinistres sensations l'âge ordinairement si léger et si

joyeux de l'adolescence, je me décourageai, je tombai dans la maladie du jour, maladie qui pour beaucoup de jeunes esprits dure encore et que chaque révolution renouvelle.

Alors surtout, rien ne circonscrivait la pensée; elle fermentait sans règle ni mesure. Exemples et antécédents, tout était détruit! Mille fois devant nous, respect, soumission pour l'âge et l'expérience, devoirs et croyances, tout avait été controversé, soit dans les livres du siècle, soit dans des conversations imprudentes, ou dans les dangereuses discussions qui chaque jour s'élevaient dans chaque famille. Toute croyance était donc ébranlée, toute direction effacée ou devenue incertaine; et plus les âmes neuves étaient pensives et ardentes, plus elles erraient et se fatiguaient sans soutien dans ce vague infini; désert sans limites, où rien ne contenait leurs écarts, où beaucoup s'affaissant enfin, et retombant désenchantées sur elles-mêmes, n'apercevaient de certain, au travers de la poussière de tant de débris, que la mort pour borne!

Bientôt, à mes regards, son spectre grandissant dans ce vide, m'apparut comme la seule vérité qui en ressortait incontestable. Je ne vis plus qu'elle en tout et partout. Elle me sembla remplir tout l'espace ouvert à ma vie nouvelle. Si tout y était préjugé, s'il n'y avait rien au delà, pourquoi se livrer à ces déceptions, et s'épuiser ridiculement en efforts inutiles? Quelle nécessité d'aller s'agiter dans ce néant? Pourquoi enfin ne pas, du premier bond, s'y reposer, en commençant sur-le-champ par où il faudrait finir?

Voilà l'un des tristes résultats des brusques révolu-

tions sociales; c'est l'une des voies par où tant d'âmes égarées dans le vide du scepticisme s'y perdirent, et conçurent alors la triste pensée du suicide.

J'allai loin dans cette voie si opposée à ma tentative religieuse; il s'en fallut même de bien peu que je n'en atteignisse le terme fatal. C'est qu'il faut une pâture à cet âge ardent et avide, une direction forcée, et que toute inoccupation, surtout isolée, lui devient funeste. Les grandes pensées, dit-on, viennent du cœur, et les grands cœurs se sont tous plu dans la solitude; il n'y a point de grande œuvre qui n'en soit sortie; mais leurs auteurs ne s'y livrèrent pas avant le temps; ils s'y retirèrent pleins du monde et riches de pensées et de souvenirs; sans quoi, leur flamme, faute d'aliments, eût autour d'elle formé le vide où, se consumant elle-même, on l'eût bientôt vue pâlir et s'éteindre sans laisser de traces après elle.

Ainsi mon âme s'usait, prête à emporter tout le reste : je languissais, j'allais misérablement et ridiculement finir. Tel était l'usage que je faisais de ce libre arbitre que plusieurs philosophes refusent à l'homme, tandis qu'au contraire ils devraient se plaindre de son trop d'étendue, puisqu'il leur laisse assez d'espace pour s'égarer si étrangement.

J'en étais là, quand un faible incident, m'appelant à Paris, suffit pour m'arracher à mon désespoir solitaire et mélancolique; la vue du monde me transforma soudainement; tant cette disposition où j'allais me perdre était accidentelle et contre nature : l'amour-propre et bientôt même d'autres amours achevèrent l'œuvre!

CHAPITRE V.

A cette époque, c'était sous le Gouvernement Directorial, quelques restes du monde brillant du dix-huitième siècle avaient survécu. Beaucoup d'hommes d'esprit, de lettres et de plaisirs, s'étaient réunis à ces débris de la plus aimable société des temps modernes. Échappés au naufrage, on cherchait à s'en consoler, en reportant dans ce nouveau monde, au milieu des ruines encore toutes sanglantes de l'ancien, les mœurs d'autrefois, le goût du plaisir orné d'une sensiblerie ou galante ou romanesque; celui d'une littérature gracieuse et légère, et surtout d'une conversation mordante et railleuse, arme puérile du ridicule, la seule qui restât à notre haine contre le géant révolutionnaire. Nous en attaquions follement la hache suspendue sur nos têtes et dégouttante encore de notre sang, la fortune scandaleuse de ses grossiers parvenus, et jusqu'à la gloire de ses armées victorieuses alors de toute l'Europe!

Dans cette société, le vicomte de Ségur, mon oncle, était l'un des hommes les plus marquants par les grâces légères de son esprit. Ce fut lui qui m'y appela. Mon père s'y était réuni, mais par un seul côté, celui d'homme du monde et d'homme de lettres; l'autre côté, celui d'homme d'État, de publiciste et d'historien, le rattachait à la société politique. Tous les deux vivaient de leur plume.

Pour moi, transplanté tout à coup, de mes noires rêveries solitaires dans les séductions du monde aimable et joyeux où régnait mon oncle, j'en fus ébloui, je fus saisi de l'ambition d'y soutenir la renommée d'esprit, de courage et de galanterie de ma famille. Cette ambition s'empara de toutes les facultés de mon adolescence; je ne vis rien au delà. Aussi, dès qu'à l'âge de dix-sept ans je fus cité pour quelques chansons, pour un duel et pour quelques autres succès de société, je crus être un homme complet et avoir satisfait à tout ce qu'on devait attendre de mon âge et de mon mérite.

C'était pour la troisième fois avoir passé d'un excès à l'autre; c'était être tombé des nuages et du vague de l'infini, dans le cercle étroit d'un horizon bien borné pour un orgueil naguère si grave et si philosophique. Cette transfiguration ne valait certes pas mieux que les précédentes. Mais l'imagination, surtout à cet âge, ne nous emporte pas toujours dans les plus vastes espaces; souvent même son ardeur, assez proche parente de la folie, se circonscrivant, un point fixe en absorbe toutes les facultés; elle s'en fait un monde et nous rend étranger à tout le reste. Entièrement à ces succès de société, j'écoutais donc avec distraction et mépris, sans daigner en lire les récits journaliers, le bruit de nos glorieux faits d'armes et les déchirements de nos discordes politiques.

Mon instruction n'avait été assujettie à aucune méthode. Habitué à ne jamais rien commencer par le commencement, de même que j'avais voulu faire des livres avant d'avoir assez lu, et de la philosophie

avant d'être sorti de ma sixième, je me fis une opinion politique sur ouï-dire; l'exemple et le sentiment m'entraînèrent. Je partageai la haine qui m'entourait pour une révolution qui nous avait ruinés, décimés, et qui nous proscrivait encore! Il n'y avait rien là que de naturel, d'autant plus que telle n'était pas l'opinion mieux raisonnée de mon père, et qu'il y a trop souvent esprit de contradiction de l'élève au maître. Dès lors, sans examiner et confondant tout dans mon aversion, je me refusai à rien accepter du temps présent; je m'obstinai aveuglément dans le passé, arborant puérilement dans les rues le collet noir vendéen et appelant le héros de l'Italie *monsieur Buonaparte!*

Pourtant s'il faut tout dire, le bien comme le mal, je valais mieux que la vaine et stérile réputation que j'ambitionnais. Il y avait en moi un symptôme favorable à ma jeunesse, c'était de rechercher, d'aimer la conversation des hommes sérieux et au-dessus de mon âge, et d'attacher un grand prix à leur estime. Quant aux femmes, c'était à celles dont le cœur et l'esprit étaient les plus exigeants que je m'adressais. Quelque distinguées qu'elles fussent, mon imagination les plaçait plus haut encore! J'adorais religieusement en elles le type idéal de perfection que je m'étais créé; c'était, bon gré mal gré, par toutes les conditions que ce type imposait que je prétendais à leur plaire. Je m'y appliquais sans relâche, sans distraction, prenant ainsi tout au sérieux; l'esprit, le cœur toujours tendus; pratiquant l'amour avec la même ferveur que jadis la dévotion, faisant laborieusement des fo-

lies, et voyant tout mon avenir dans les succès les plus éphémères.

J'outrais tout ainsi, m'efforçant d'atteindre à cette perfection fausse, futile, ou minutieuse; et ce qui me désolait, c'est que, sans la croire en moi, je la supposais toujours dans les autres. Cela me plaçait devant eux sur la sellette et comme en jugement. Il y avait tant d'exagération dans l'opinion que je m'étais formée du mérite de ce monde, j'attachais à ses moindres jugements une si excessive importance, que souvent, dans des cercles nombreux et nouveaux pour moi, je me figurais tous les regards fixés sur ma pauvre personne; alors une forte contraction s'emparait de tout mon être; je n'osais faire le plus petit mouvement sans l'avoir longuement prémédité : j'étais en nage! C'était bien pis quand on m'adressait la parole : dès lors, à cette contraction physique s'ajoutait celle de mon esprit; je rougissais, j'étouffais, et le plus souvent je répondais éperdument quelques mots sans suite, quand toutefois je pouvais répondre. Aussi préférais-je au grand monde une société intime, les tête-à-tête, et surtout l'isolement. C'était là encore l'un des fâcheux effets d'une éducation solitaire sur une âme ardente, et la meilleure preuve que, pour les hommes, il faut généralement préférer l'éducation publique.

Telle était pour moi, dans mes séjours à Paris, la triste réalité à laquelle mes rêves solitaires de Châtenay ne me préparaient guère, comme on va le voir avant le grand événement qui les termina.

Ce fut alors, comme je l'ai déjà dit, que, l'esprit noirci

par nos horreurs conventionnelles et directoriales, entendant mettre tout en question, et livré à des méditations trop solitaires et prématurées, j'oubliai la soumission qu'on doit à Dieu ; et que, ne voyant dans la vie rien d'aussi certain que la mort, je me dégoûtai de ce monde avant d'en avoir goûté. Je le pris en haine! Il ne me parut qu'un vide comblé de vaines et fatigantes illusions dont je voulus m'épargner la peine, en commençant volontairement par où il me faudrait finir plus tard, et peut-être alors involontairement.

Passagère et folle tentation bien peu digne de mémoire, si elle ne m'eût été commune avec bien d'autres de mes contemporains, comme leurs confidences me l'ont prouvé ; mal trop peu remarqué, et qui doit être encore attribué à nos temps révolutionnaires.

Cette société intime, d'où je sortais peu, ne me fut pas inutile. Un goût délicat, des formes nobles et polies, la bienveillance et les sentiments les plus élevés y dominaient; c'était par eux seuls qu'on y pouvait plaire. Chacun y parlait à son tour. On y médisait peu ; on ne s'y entretenait ni de toilettes ni d'économie domestique; il y fallait apporter une opinion sur les faits, sur les pièces et les livres du jour, sur les actions et les sentiments des héros de l'œuvre littéraire dont la lecture était à la mode. Ces jugements étaient controversés sans légèreté ni pédanterie, avec plus ou moins de développement, selon leur rapport avec la situation de cœur ou d'esprit qu'avaient entre eux les interlocuteurs. Je vivais enfin au milieu de l'un des restes les plus choisis de cette société célèbre, où naguère

venaient achever de se former l'homme du monde et l'homme de lettres.

Mais trop prématurément engagé dans cette carrière, proscrit de toute autre, et ne pouvant être à dix-huit ans qu'auteur de vers légers et de vaudevilles, l'inconvénient en était la futilité : mon caractère m'en préserva ; ce fut à mes dépens. On a pu voir que par nature et éducation il était tourné au sérieux ; je chansonnais donc sans vocation, laborieusement, dépensant en couplets le peu qu'avait amassé mon esprit et réussissant fort médiocrement. Le souvenir des dégoûts que ma veine stérile m'inspira, celui de l'ennui que, l'été surtout, je promenais dans Paris vide de ma société dispersée, errant sans but, sans argent, mal vêtu, et plus mal nourri, ce souvenir d'inoccupation, de dénûment, de mécontentement de moi-même et d'un temps si mal employé, est resté dans ma mémoire comme un poids insupportable.

La seconde Terreur, celle du 18 fructidor, régnait alors. La prudence autant que le besoin me retenaient le plus souvent à Châtenay, où du moins je retrouvais le nécessaire. Là, dans une habitation négligée mais encore élégante, au milieu d'une bibliothèque nombreuse et choisie, ma seule société, mon imagination affranchie se rallumait; et mille rêves ambitieux, libres dans cet isolement où rien ne les troublait, s'échauffant, m'enlevaient hors du monde réel, et me transportaient dans celui des chimères. Alors, un bâton à la main, mon paquet de l'autre, je reprenais le chemin, ou plutôt le sentier de la capi-

tale; car c'était toujours à travers champs et par le côté de Fontenay-aux-Roses et de Châtillon que je m'acheminais, évitant soigneusement la grande route, les habitations, les passants et tout ce qui pouvait interrompre le charme de ma rêverie solitaire.

Oh! combien je me sentais soulagé quand, affranchi enfin de toute rencontre, de toute salutation obligée et de tout regard, j'avais dépassé la dernière maison de notre village! Avec quel transport de joie je m'abandonnais aussitôt à ma folle imagination! Avec quelle promptitude elle m'emportait dans le monde des enchantements, et comme alors, dans ce trajet d'environ deux heures, elle m'élevait rapidement, de succès en succès les plus éclatants, jusques au sommet de toutes les plus brillantes carrières! Je compte encore ces instants au nombre des plus fortunés de mon existence! L'illusion devenait si complète que, ne me sentant plus marcher, frimas ou chaleur, fatigue et pauvreté, j'oubliais tout. Mais quand le héros de tant d'aventures enchanteresses arrivait inopinément au véritable terme de son voyage, la barrière du Maine devenait la borne fatale où tant de ravissantes illusions, se heurtant tout à coup, venaient se briser et tomber en poudre! Alors hélas! rendu à la triste réalité, l'irrésistible Alcibiade, le Crésus millionnaire, le vainqueur olympique précipité de son char de gloire, se retrouvait à pied, en nage et couvert ou de boue ou de poussière! Tout lui devenait obstacle, un charretier brutal, un commis soupçonneux à éviter. Heureux quand, à la faveur de quelque em-

barras, se faufilant en suspect, il avait pu échapper à l'exigence, toujours dangereuse pour un ex-noble, de l'exhibition de son passe-port.

Arrivé enfin chez mes parents, la chute devenait plus complète encore. Le court et premier moment d'une tendre joie écoulé, venait cette triste question : « Que vas-tu faire? » Mon âge et la nécessité l'imposaient : j'avais dix-neuf ans. Mais tout bien examiné, il se trouvait que l'illustre rêveur de tant de merveilles, qui venait d'atteindre au faîte de tout, n'était propre à rien, pas même à être commis dans un bureau, en raison de sa mauvaise écriture.

C'était là pourtant ma seule ressource. Le temps me pressait, et l'humiliation de rester à charge à ma famille. J'allais me résigner. Déjà même je m'efforçais tristement de devenir un très-médiocre copiste lorsqu'un dernier voyage me ramena dans Paris. Ce jour-là, dès la barrière, une singulière émotion, que je remarquai dans l'attitude de chacun et sur tous les visages, me saisit d'un vague espoir. Les révolutions se succédaient alors rapidement ; j'en pressentis une. Au milieu des proscriptions renaissantes et dans ma détresse, je n'avais qu'à gagner à un changement. Désenchanté de mes rêves et rendu par le malheur au monde réel, pour la première fois je pris part à la chose publique. La curiosité, un vif intérêt même m'entraînèrent et me détournèrent à tous risques de mon chemin ; ne pouvant être acteur dans ce nouveau bouleversement, je voulus en être témoin. J'ignorais tout ; je n'osais questionner personne, mais un puissant instinct me guida. Il me conduisit droit vers

celui dont la destinée devait bientôt entraîner la mienne.

C'était à l'heure même où, dans les Tuileries, Napoléon, appelé par le Conseil des Anciens, commençait la révolution du 18 Brumaire, et haranguait la garnison de Paris pour s'assurer d'elle contre le Directoire et l'autre Conseil. La grille du jardin m'arrêta. Je me collai contre elle; je plongeai d'avides regards sur cette scène mémorable. Puis je courus autour de l'enceinte; j'essayai toutes les entrées; enfin, parvenu à la grille du Pont-Tournant, je la vis s'ouvrir. Un régiment de dragons en sortit, c'était le neuvième; ces dragons marchaient vers Saint-Cloud, les manteaux roulés, le casque en tête, le sabre en main, et dans cette exaltation guerrière, avec cet air fier et déterminé qu'ont les soldats lorsqu'ils vont à l'ennemi, décidés à vaincre ou à périr! A cet aspect martial, le sang guerrier que j'avais reçu de mes pères bouillonna dans toutes mes veines. Ma vocation venait de se décider: dès ce moment je fus soldat; je ne rêvai que combats, et je méprisai toute autre carrière.

CHAPITRE VI.

Cependant, quelque transporté que je fusse, naturellement concentré, rêveur et mélancolique, je méditai mon enthousiasme; je renfermai soigneusement en moi-même une détermination si contraire

à toute ma vie précédente. Jusque-là, dans ma société exclusivement aristocratique et contre-révolutionnaire, mes sentiments, mes paroles avaient été empreints d'horreur et de dégoût pour tout ce qui tenait à la Révolution; je lui rendais proscription pour proscription; l'armée elle-même n'avait pas été exceptée de cette aversion aveugle.

J'avais de tout ce qui la composait une si fausse et si fâcheuse opinion qu'il me souvient que, deux ans avant, dans un duel avec le jeune Verdière, fils et aide de camp du général commandant Paris, je n'avais voulu, en attendant des armes, ni me nommer, ni m'asseoir la nuit, sur le parapet du quai Voltaire, à côté de l'un de ses témoins, de peur que cet officier ne me jetât traîtreusement dans la rivière! J'étais pourtant si peu soupçonneux de ma nature, qu'un moment auparavant, dans la salle du Vaudeville, où, seul contre trois, la querelle avait commencé, lorsqu'il avait été question de prendre des témoins, j'avais, sans les connaître, offert à l'un de ces messieurs de m'en servir. J'ignorais alors que j'avais affaire à des officiers, mais dès que je m'en étais aperçu telle avait été ma défiance!

Pourtant, ces braves jeunes gens, plus âgés que moi, avaient voulu que tout se passât régulièrement; ils avaient même eu la confiance et la patience d'attendre, dans les Champs-Élysées, que j'eusse été chercher un témoin de ma connaissance. Le combat avait eu lieu dans l'avenue de Marigny, à la lueur d'un réverbère que, par hasard et avant la Révolution, le vicomte de Ségur, mon oncle, avait fait mettre à

cette place. C'était là qu'après avoir d'abord failli tuer mon adversaire et avoir été deux fois blessé légèrement, notre duel, interrompu par des gendarmes, s'était honorablement terminé. Néanmoins, cette épreuve de la loyauté de ces militaires n'avait en moi rien changé. Je m'étais même applaudi ensuite d'avoir caché mon nom, celui de mon témoin, et d'avoir exigé qu'on me laissât seul aller le chercher chez lui, afin de ne pas exposer sa maison à quelque dénonciation infâme.

Ceci peut servir à montrer combien sont aveugles et outrées les inimitiés politiques, et quelles fausses suppositions les aigrissent. Combien ces haines s'adouciraient et de quelles erreurs fatales on reviendrait s'il se pouvait que quelque terrain neutre, mêlant entre eux les hommes de partis opposés, les mît à portée de se mieux connaître! Mais c'est demander l'impossible. Les partis semblent se complaire à s'isoler les uns des autres; tous sont passionnés et conséquemment aveugles; or, il n'y a point d'isolement plus complet que celui où l'aveuglement nous place. Au reste, les atrocités inouïes dont nous étions témoins et victimes m'excusaient. Ainsi notre printemps portait la défiance et la haine, fruits d'automne.

On peut juger, par une si odieuse prévention, de la couleur prononcée que j'avais prise. Comment donc suivre cette vocation qu'en moi je venais tout à coup de découvrir? Comment avec mon aversion pour l'armée concilier cet amour des armes, cette passion de gloire avec la haine du seul drapeau sous lequel on pouvait la conquérir? Mais la vue de ce ré-

giment en marche de guerre m'avait transformé de jeune rêveur en homme d'action, sans séparer encore en moi ces deux personnes. La première aplanit à l'autre l'entrée du monde des réalités en le décorant de chimères. Dans cette armée toute républicaine, mon imagination, féconde en projets, conçut aussitôt celui d'implanter mon royalisme! J'osai supposer que j'entraînerais un bon nombre de mes pareils à imiter mon exemple; que ce germe de contre-révolution armée prendrait racine; et,comme jusque-là on avait marché de révolution en révolution, jugeant de l'avenir par le passé, je me figurai que bientôt il en viendrait encore une, dont notre parti pourrait profiter. Cette idée, toute folle qu'elle était, eut un commencement d'exécution; c'est pourquoi j'en parle, car je lui gagnai bientôt des prosélytes. Ce fut quelques mois plus tard, en Suisse, où déjà j'étais officier; le vent d'alors soufflait aux conjurations; on en tramait de tous côtés : notre invention en fut presque une, mais d'étourdis, dont le rêve ayant été découvert fut méprisé. On fit bien : nos frais d'esprit et d'argent furent perdus; nous nous résignâmes.

Ce qui paraîtra peut-être plaisant, c'est que, partis ainsi pour l'armée dans l'espoir de la royaliser, ce fut elle tout au contraire qui nous entraîna dans sa cause; et que, sortis de Paris fort chauds royalistes en 1800, en 1801 ce fut presque aussi chauds républicains que nous y rentrâmes. L'appréciation du véritable état des choses et la fraternité d'armes d'une part, de l'autre les rebuts de notre ancienne société, produisirent cette nouvelle. transformation. Un an suffit.

Mais je rentre dans l'ordre des faits; ils expliqueront cette inconséquence.

Ce fut donc le jour même du 18 Brumaire que, pour franchir l'abîme qui séparait l'opinion de ma société de mon enrôlement dès lors résolu sous le drapeau tricolore, je jetai ce pont tout doré de royalisme. Mais quelque précaution que j'eusse prise, quelque assez bien conçue que fût cette transition, ce premier pas sérieux de ma vie fut celui qui me coûta le plus à faire. On connaît, sans en excepter les plus fermes esprits, l'empire qu'exerce sur chacun de nous la société dans laquelle il vit. On a vu quel prix excessif j'attachais aux moindres jugements de la mienne. Cette société, reste ainsi que moi de l'ancienne noblesse, resserrait ses membres dans le lien le plus puissant de tous, celui de l'honneur. Sa prétention était d'en conserver seule le dépôt sacré. La fidélité, l'immutabilité en était le principe. Les femmes, et conséquemment le sentiment plus que le raisonnement y dominait. Or, quelque forte que fût ma vocation, quelque attrait qu'offrît le nouveau monde qui s'ouvrait à mon ardeur, quelque sensé qu'il fût, dans notre état de proscription, d'accepter la main héroïque que, pour nous relever, nous tendait enfin Napoléon, je compris qu'aux yeux des miens, ce premier élan hors du cercle restreint où je tournais depuis quatre ans, quelque royaliste que je l'eusse imaginé, allait me mettre en contradiction avec moi-même.

L'amour des Bourbons était la religion de cette société, leur restauration son espoir, l'esprit de caste sans mélange son orgueil et son intérêt; de toutes

ces passions le drapeau blanc était l'oriflamme; j'en avais arboré très-haut la couleur; quelle surprise, quelle indignation quand tout à coup, le premier de tous, on me verrait passer sous le drapeau tricolore! Comme on allait crier au transfuge, au traître, à l'apostat! Comment expliquer ma fidélité au travers de ces mépris, au milieu de cette bruyante proclamation de mon déshonneur!

Cette prévision ne m'arrêta point. Un autre honneur plus vrai, l'amour du pays, celui de la gloire, et, puisqu'il fallait gagner ma vie, la préférence du métier de soldat à celui de commis, tout me décida; seulement tant qu'il fallut attendre l'occasion, je renfermai soigneusement en moi ma détermination, même avec mon père et ma mère, les seuls des miens qui, restés plus Français que royalistes, dussent l'approuver.

Du reste, ma prévision ne me trompait pas; cette explosion de ma société contre moi était imminente; ce fut en effet ce qui arriva. On eut tort à n'envisager que le bon sens et l'utilité du parti que je prenais. Quant à ma prétention d'y emporter ma fidélité royaliste, on eut raison! La nette et ferme franchise des partis fait bien de n'admettre point de tels subterfuges; leur moralité a le droit de repousser ces capitulations de conscience; tous doivent se défier de celui qui transige ainsi; car enfin s'il ne trahit l'un, il trahit l'autre.

Mon excuse réelle était dans ma jeunesse, dans mon inexpérience, dans l'impossibilité où jusque-là j'avais été de me bien connaître. Dirai-je aussi que je

n'étais engagé dans le parti contre-révolutionnaire que par des conversations? Ajoutez qu'enfin la révolution qui venait de s'opérer nous ouvrait une voie nouvelle; elle séparait des révolutionnaires proscripteurs, Napoléon et l'armée; cette armée désavouait leurs crimes; elle en isolait sa gloire; ses rangs s'ouvraient à notre jeunesse jusque-là proscrite. Au milieu d'un si heureux changement, mon âge et la nécessité motivaient assez le mien, sans que j'eusse besoin, soit pour le défendre à mes propres yeux, soit pour concilier aux yeux des autres ma vocation et mon opinion, d'enrôler frauduleusement avec moi mon aristocratie et mon royalisme sous l'étendard de la République.

C'est là un des effets de ce temps de bouleversements, qu'on s'y croit hors de toute règle, que chacun s'y fait juge de tout et se crée une morale de circonstance. Car mon sophisme en lui-même n'était pas dépourvu de toute excuse. Sans doute, me disais-je, dès que je réponds à son appel je ne trahirai point Bonaparte; mais la révolution d'hier en présage une autre; lui tombé, celle-là du moins nous trouvera les armes à la main, prêts à nous défendre et peut-être à faire triompher notre cause! Mais il y avait là deux inadvertances; d'abord l'inappréciation de notre faiblesse, puis l'oubli que si l'homme passe, le drapeau reste, et qu'ayant fait un pas sous ce drapeau, il ne m'était plus permis d'en changer, sous peine, cette fois, d'être sérieusement un transfuge.

« Lorsque deux factions divisent un empire,
« Chacun suit à son gré la meilleure ou la pire,

« Selon l'occasion ou la nécessité
« Qui le rangent vers l'un ou vers l'autre côté.
« Le plus juste parti, difficile à connaître,
« Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
« Mais quand le choix est fait, on ne s'en dédit plus.
« J'ai servi sous Sylla, du temps de Marius,
« Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
« De nos divisions soutiendra quelque reste. »

J'ai dit comment la force des choses me détourna de cette fausse voie que j'avais prise. L'ascendant du génie de Napoléon devait bientôt achever la métamorphose. En attendant, avouons-le, sans une autre illusion qui me vint en aide, peut-être n'aurais-je point eu le courage de braver l'opinion de ma société. Je m'étais figuré que le jour de mon enrôlement public serait celui de mon départ; qu'ainsi du moins je laisserais derrière moi, sans l'entendre, éclater l'explosion que je redoutais; mais il arriva tout le contraire. L'appel, plus politique que militaire, à une jeunesse d'élite s'armant, se montant, s'équipant elle-même, venait de paraître. Un ami de mon père, le général Dumas, était chargé de cette organisation; j'allai le premier et sur-le-champ m'inscrire chez lui, mais mystérieusement. Ce fut seulement au retour de ce premier pas décisif que j'en fis confidence à mon père. Il m'approuva, je m'y étais attendu. Il fit plus; il voulut bien m'en garder le secret, en souriant toutefois de cette faiblesse.

Néanmoins, dans ces salons où j'étais encore si bien vu, me sentant à la veille d'être tant blâmé, j'éprouvais un grand malaise. Ce fut bien pis quand

je m'aperçus que notre organisation s'effectuerait à Paris, au milieu même de cette société si redoutée. Dès lors et de jour en jour s'accrut mon anxiété; je ne dormis plus, j'avais la fièvre. Enfin, l'instant fatal arriva, celui de mon enrôlement public qu'il me fallut aller signer à l'hôtel de ville.

Ce fut le 24 ventôse an VIII (février 1800) que mon père m'y conduisit, ou, pour mieux dire, qu'il me traîna jusqu'à la place de Grève comme à un supplice, tant la prévision de l'esclandre qui allait suivre cette démarche m'obsédait. Le retour dans le faubourg Saint-Honoré, que j'habitais ainsi que la meilleure partie de ma société, fut pire encore. Plus j'en approchais, plus s'augmentait mon angoisse; elle devint si vive que, me sentant presque défaillir, effrayé, indigné de l'excès de ma faiblesse, cette autre honte me rendit quelque courage. Ce qui le fait perdre ainsi quand les grandes résolutions sont prises, c'est un penchant naturel à n'envisager que leur mauvais côté; on oublie l'autre, celui qui vous a déterminé, lorsque, au contraire, c'est en ce moment vers celui-là seul qu'il faudrait se tourner tout entier et se maintenir. Mon père y ramena mes esprits éperdus, c'est l'un des plus grands services que je lui dois, sans quoi je ne sais en vérité ce que serait devenue ma pauvre tête! La colère acheva de me la rendre, car je ne fus pas épargné. L'un de mes plus proches parents, celui que j'aimais le plus, prononça le premier le mot de *déshonneur!* Cet excès de sévérité me révolta; j'acceptai la guerre. Je rendis mépris pour mépris; je criai plus haut que mes adversaires; j'en-

traînai même plusieurs de mes amis dans ma cause. Ces jeunes nobles, moins réfléchis, ou suivant tout simplement le penchant naturel à l'activité de leur âge, répondirent successivement au même appel. Il fallut dès lors compter avec nous, et au lieu de nous attaquer, se défendre.

Ce fut ainsi que commença le premier mélange de l'ancienne société avec la nouvelle. Il faut ici se rappeler qu'il n'y avait pas cinq mois que l'une avait une dernière fois proscrit l'autre.

Cette première fusion toute faible et imparfaite qu'elle était, ne fut donc pas sans importance; elle en donnera quelque peu au récit peut-être trop détaillé qui vient de finir. Sans aucun doute, cet heureux rapprochement aurait eu lieu sans moi, mais ce fut par moi qu'il commença. C'est pourquoi, après quelques mois seulement de service comme simple hussard dans les volontaires dits « *de Bonaparte*, » Napoléon me nomma sous-lieutenant le 9 floréal an VIII.

Je n'ai plus qu'un détail à ajouter. Ce n'était pas tout que d'avoir affronté ma société; j'avais à retourner à Châtenay pour rendre compte de mon coup de tête au maréchal de Ségur, mon grand-père. J'y arrivai de bon matin, et m'approchai de son lit dans l'attitude la plus soumise. « Vous venez de manquer, « me dit-il d'abord sèchement, à tous les souvenirs « de vos ancêtres; mais c'en est fait, songez-y bien! « vous voilà volontairement enrôlé dans l'armée ré- « publicaine. Servez-y avec franchise et loyauté, « car votre parti est pris et il n'est plus temps d'en « revenir! »

Alors, me voyant inondé de larmes, il s'attendrit, et de la seule main qui lui restait prenant la mienne, il m'attira, me pressa sur son cœur; puis me remettant vingt louis, c'était presque tout ce qu'il possédait, il ajouta : « Tenez, voici de quoi vous aider à com-« pléter votre équipement; allez, et du moins sou-« tenez avec bravoure et fidélité, sous le drapeau « qu'il vous a plu de choisir, le nom que vous por-« tez et l'honneur de votre famille! »

Cinquante ans se sont depuis écoulés, et je ne songe jamais à ce noble et pénible adieu, à cette bénédiction si mâle et si touchante, sans en être ému jusques au fond de mes entrailles!

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE I.

Cependant, le corps dans lequel mon enrôlement m'avait placé venait de prendre le nom de hussards volontaires *de Bonaparte*, et non *de monsieur Bonaparte*, comme je m'étais obstiné à l'appeler! Les mots engagent; il y avait loin de l'un à l'autre, et plus la transition était brusque, plus je me trouvais forcé de connaître l'histoire de ce nom qu'il me fallait désormais porter et défendre. Mon éducation là-dessus était entièrement à refaire. Assez fort sur l'histoire d'Alexandre ou de César, je ne savais que très-vaguement l'histoire présente, et fort mal celle du héros à qui ma destinée allait être attachée.

Je vais dire ce que j'en appris alors et depuis par des lectures choisies, par des témoins bien connus et par lui aussi, jusqu'au moment où, reprenant les souvenirs de ma vie pendant quinze ans mêlée à la sienne, je raconterai ce que j'en ai vu moi-même.

Chacun aujourd'hui se rappelle la reprise de Toulon livrée aux Anglais et aux Espagnols dans l'année 1793. Il y avait à ce siége un jeune officier peu connu encore; il s'appelait Bonaparte. On ignorait son origine;

rien n'engageait à la rechercher; on savait seulement qu'il était Corse, officier d'artillerie et patriote. Depuis, la curiosité croissant avec sa renommée interrogea les temps, les lieux, et se satisfit. On sait aujourd'hui qu'il descendait d'une famille ancienne, d'origine lombarde, dont l'histoire écrite en latin barbare remonte au onzième siècle jusqu'à Jean Buonaparte, seigneur puissant à Trévise en 1050; qu'à Bologne, son nom et ses armoiries étaient inscrits sur le livre d'or de cette ville; qu'à Florence, les écussons de ses ancêtres existaient naguère encore sur plusieurs anciens édifices; que ses armes consistaient en une couronne de comte surmontant un écusson fendu par deux barres avec deux étoiles semblables à celle qu'il donna depuis à l'Ordre d'Honneur; que jadis les Buonaparte avaient été alliés par un mariage aux Médicis; qu'enfin la gloire des sciences et des lettres ne leur avait pas été étrangère: la poussière des bibliothèques écartée laissait voir en effet sous leur nom une classe de jurisprudence fondée à Trévise, l'une des premières comédies de la Renaissance et l'histoire du sac de Rome emportée d'assaut par le connétable. Cette histoire, réimprimée à Cologne en 1756, était précédée d'une généalogie des Buonaparte, que l'auteur qualifie de l'une des plus illustres maisons de Toscane.

Ces documents existent; ils ont été vérifiés, ils sont positifs. Ils disent encore, que dans les guerres civiles de Florence, cette famille, alors gibeline, en fut exilée; que l'une de ses branches, d'abord réfugiée à Sarzane, s'établit bientôt en Corse, d'où ses enfants furent successivement envoyés à San-Miniato, en Toscane, près

d'une autre branche, pour y recevoir l'éducation qu'il eût été difficile de leur donner dans leur île; qu'enfin, depuis plusieurs générations, le second enfant de cette branche des Buonaparte portait le nom de Napoléon, qu'elle tenait des Ursins sous lesquels avait combattu l'un de ses ancêtres.

Tels sont les faits : on a dit plus, mais ceux-là suffisent. On en saurait davantage si Napoléon avait encouragé ces recherches; mais tout au contraire, soit fierté personnelle, soit politique, il les dédaigna. Lorsqu'à son entrée conquérante à Trévise, puis à Bologne, les chefs de ces villes lui apportèrent avec orgueil et empressement, les uns tous les actes qui prouvaient cette illustration, et les autres leur livre d'or, il négligea ces parchemins et ces inscriptions pourtant honorables, mais alors plus nuisibles qu'utiles au général d'une république démocratique. Plus tard, quand l'Empereur d'Autriche lui-même voulut prouver à son gendre que les Buonaparte avaient été souverains de Trévise, il répondit en souriant par ces mots : « Qu'il préférait bien plutôt être le Rodolphe de Hapsbourg de sa famille ! »

Cependant sa branche alliée aux Arrighi et aux Ornano, celle de Corse, avait acquis une grande influence. C'est pourquoi, dans le siècle dernier, quand le célèbre Paoli disputa cette île à Gênes et à la France, il distingua et prit pour aide de camp le père de Napoléon, déjà chef d'une famille nombreuse destinée à le devenir bien plus encore. Elle se composait d'un oncle, archidiacre, nommé Lucien; d'un demi-frère par sa mère, qui fut le cardinal Fesch; et plus tard de treize

enfants, dont huit survécurent. On connaît leur fortune : l'un Joseph,et l'aîné, a régné sur Naples et l'Espagne; le second est l'Empereur Napoléon; Lucien, le troisième, fut Prince de l'Empire; les quatrième et cinquième ont été Louis ,Roi de Hollande, et Jérôme, Roi de Westphalie. Quant à leurs trois sœurs, elles furent Grande-Duchesse de Toscane, Princesse Borghèse et Reine de Naples.

Le 15 juin 1769, Paoli ayant été vaincu et chassé de la Corse par les Français, Charles Bonaparte et sa femme, Lætitia Ramolino, alors grosse de Napoléon, poursuivis, traqués de montagnes en montagnes, cédèrent aux vainqueurs; ils se soumirent, mais ce fut en dépit d'eux-mêmes, à toute extrémité et par déférence pour la volonté de leur vieil oncle Lucien, l'archidiacre. Deux mois après naquit Napoléon! Ce fut à Ajaccio, le 15 août 1769, jour de l'Assomption, et si inopinément que, saisie par les douleurs en revenant de l'église de Notre-Dame, sa mère ne put atteindre son lit. Elle accoucha sur le tapis de son salon qui, par un hasard remarquable si l'on veut, représentait des héros antiques.

Il ne reste guère, des premières années de Napoléon en Corse, que le souvenir d'une turbulence adroite, singulièrement leste et vive, et d'une promptitude extrême à tourner tout à son avantage. Ses anciens compagnons d'enfance disent aussi que, tel que le héros d'Homère,mais plus jeune, il reçut ses premières leçons dans une pension de jeunes filles, où, dès l'âge de cinq ans, son cœur s'éprit d'un amour tellement suivi et si sérieux qu'il affrontait tout plutôt que de

souffrir qu'on s'en moquât. A sept ans, lorsqu'il passa dans la main des hommes, ces mêmes compagnons remarquèrent son goût pour le travail et l'isolement. Ils montrent encore à quelques pas de Milleli, sa première demeure, une grotte solitaire formée par la chute et la rencontre de deux blocs de granit; c'était là, disent-ils, que, se séparant de leurs jeux, il se plaisait à se retirer seul et souvent pour se livrer plus entièrement à ses études.

Son ambition déjà naissante les avait frappés de même. Entre autres exemples, Recco, leur professeur au collége royal d'Ajaccio, dans le but d'exciter l'émulation, avait imaginé d'arborer aux deux côtés opposés de sa classe deux drapeaux, l'un romain, l'autre carthaginois, et, sous ces insignes, de partager en deux camps opposés tous ses élèves. A Joseph Bonaparte, comme l'aîné, était échu le drapeau vainqueur; à Napoléon, plus jeune d'un an, le drapeau vaincu. Mais cet emblème de défaite fut si insupportable à sa fierté déjà belliqueuse, qu'il fallut céder, et lui accorder d'échanger sa place avec celle de son frère, auquel l'une ou l'autre, comme à leurs jeunes compagnons, paraissait indifférente.

Son père et sa mère attiraient alors tous les yeux d'Ajaccio par leur nom, par un esprit cultivé, par une taille imposante, par leur figure de la beauté la plus remarquable, et par les débris d'une fortune dont, en dépit des efforts de son oncle et de sa femme, Charles Bonaparte était trop prodigue. On se rappelait que dès l'âge de vingt ans, dans la Consulte extraordinaire, celui-ci avait, par une éloquente et chaude

improvisation, enflammé les cœurs et décidé ses compatriotes à combattre pour leur indépendance. Telle était la considération dont il jouissait, que vers la fin de 1778, quand la Corse décida qu'une députation de sa Noblesse serait envoyée en France, Charles Bonaparte en fut nommé chef.

Il y emmena, avec sa fille aînée, Joseph, et le jeune Napoléon qu'il laissa au collége royal d'Autun le 1er janvier 1779. Arrivé à Paris avec sa fille, Charles Bonaparte y soutint vivement contre M. de Narbonne, général dur et violent envers ses compatriotes, le comte de Marbeuf, autre général d'un caractère tout opposé. Celui-ci commandait alors en Corse; or, comme la politique conquérante appelait les enfants des premières familles de cette conquête dans nos établissements royaux, Charles Bonaparte, à son tour aidé par Marbeuf, obtint l'entrée gratuite de sa fille à Saint-Cyr, et celle de son second fils Napoléon à l'école militaire de Brienne (1).

Tel fut le premier pas de Napoléon dans cette France, dont il devint l'empereur, le législateur, et qu'il devait faire triompher de toute l'Europe.

(1) Voyez comme autorités pour ces détails privés, les Mémoires et Correspondances de Napoléon, de Joseph, de Lucien, de Bourrienne, d'Abrantès, le Mémorial de Sainte-Hélène, les Manuscrits de la jeunesse de Napoléon découverts à Lyon par M. Libri, le baron Costa, etc., etc., etc. Quant aux détails inédits encore, l'auteur les a recueillis, ou de témoins qu'il a longtemps connus, ou de la bouche même des personnages qui figurent dans ce récit.

CHAPITRE II.

On a vu que Napoléon, encore dans le sein de sa mère, femme forte d'âme et de corps et d'un caractère absolu, avait partagé les rudes impressions des périls pressants et multipliés qui faillirent les tuer l'un et l'autre. Grosse de sept mois et pourtant à cheval au milieu des camps, du bruit des armes et de tous les hasards d'une guerre ardente, on doit croire que tant d'émotions guerrières préparèrent l'enfant que cette noble femme portait si courageusement dans ses entrailles, et que, s'il devint le plus grand capitaine des temps modernes, s'il se plut tant au terrible jeu des batailles, de tels commencements ont pu ne pas être sans influence.

J'ai dit sa turbulence adroite, active et audacieuse. A ces dispositions belliqueuses, qui datent peut-être d'avant sa naissance, s'ajoutaient déjà une fermeté patiente et du calcul jusque dans ses emportements, qualités natives, qu'avec les traits de la figure il tenait de sa mère, comme il arrive communément : les fils, pour la plupart, recevant leur physionomie et leur caractère plutôt du côté maternel que du côté paternel, tandis que, généralement, c'est pour les filles tout le contraire.

Sa première éducation en Corse avait dû augmenter ces dispositions naturelles. Il l'avait reçue de l'esprit rangé, viril et persévérant d'une mère qui ploya sa première fougue sous la loi de l'obéissance, et à la-

quelle il dut cet amour de l'ordre et cette économie qui l'ont distingué.

Né deux mois après le dernier combat, celui de Ponte-Nuovo, où périt, sous les armes françaises, l'indépendance Corse, sa première enfance avait grandi entourée des souvenirs d'une lutte acharnée, au bruit des récits des vains et glorieux efforts de Paoli et de son père, enfin au milieu de l'irritation produite par l'orgueil des conquérants et par l'amère humiliation de la défaite. C'est pourquoi à l'âge de neuf ans, huit mois et cinq jours, il apporta d'abord à Autun, où il demeura trois mois, puis à Brienne, où il arriva le 12 mai 1779, un cœur recueilli, un esprit grave, un caractère soumis à la règle, mais sombre et sévère, et, comme les âmes vigoureuses, un penchant marqué pour la solitude.

On savait déjà, par un rapport écrit de son professeur, que cet enfant, pendant son séjour à Autun, n'était sorti de sa taciturnité habituelle que pour défendre son île prisonnière. « Quatre contre un n'auraient pas « suffi pour la soumettre, s'était-il écrié; mais vous étiez « dix! » Et comme alors son maître, pour le calmer, lui avait dit que Paoli était un grand général: « Oui, mon- « sieur, avait-il répliqué gravement, et je voudrais bien « lui ressembler! » Le rapport ajoutait que lorsqu'il reprenait son ouvrage, c'était avec un regard fixe et une attention soutenue, excepté quand on récapitulait, répondant alors d'un ton bref et impatient aux reproches qu'il s'attirait : « Je sais, monsieur! »

Dès lors la fermeté fière de son caractère était aussi remarquée que remarquable. Il aimait tendrement son

frère : pourtant, lorsqu'à Autun ils se séparèrent, et que Joseph fondit en larmes, il n'en échappa qu'une seule à Napoléon; sur quoi l'abbé Simon, leur sous-principal, dit à Joseph surpris : « Consolez-vous, je le « connais; cette seule larme, qu'il a voulu vainement « retenir, prouve autant de douleur que toutes les « vôtres! »

A Brienne comme à Autun, l'idiome corse fut d'abord à peu près son unique langage; la difficulté de se faire comprendre ajoutait encore à son goût pour l'isolement et à son humeur sauvage. Heureusement ce caractère singulier et son ardeur au travail inspirèrent un vif intérêt à l'un de ses maîtres, devenu depuis son bibliothécaire : il l'instruisit à part; bientôt le jeune Napoléon sut s'exprimer couramment en français et même lutter passablement dans les principes de cette langue avec ses compagnons d'étude. Quant au latin, il y fit peu de progrès et ne put sortir de sa quatrième. Cette étude lui déplaisait, comme celle des arts d'agrément qu'il négligea pour s'adonner à la géographie, puis trois ans plus tard à l'histoire, et aux mathématiques. Pichegru, depuis conquérant de la Hollande, était son répétiteur. Ce fut dans cette science surtout que Napoléon dépassa rapidement ceux qui l'entouraient. Sa facilité à résoudre des problèmes surprenait, enchantait ses maîtres; elle étonnait ses émules qui, sous ce rapport, le proclamèrent le premier de toute l'École.

Il fallait que cela fût vrai, car aimant peu il n'était point aimé. Son humeur solitaire, son teint bronzé qui s'est éclairci, son regard profond, perçant, inves-

tigateur, sa parole sèche, ses reparties brèves, brusques, aigres même, tout en lui, dit-on, repoussait; il forçait à l'estime, mais on en restait là. Toutefois on l'excusait, connaissant la révolte de ce jeune cœur déjà hautain, et qui, jeté seul au milieu de la nation conquérante de son île, se roidissait avec une vigueur si singulière contre l'humiliation de la conquête!

On s'amusait même trop souvent à irriter sur ce sujet sa fierté souffrante. Tous, jusqu'au principal de l'École, se plaisaient à l'agacer; celui-ci l'ayant un jour invité à sa table et le sachant admirateur de Paoli, en parla mal. « Paoli, » répliqua brusquement Napoléon, alors à peine âgé de douze ans, « Paoli était un grand « homme! il aimait son pays, et je ne pardonnerai ja- « mais à mon père, qui a été son adjudant, d'avoir con- « couru à la soumission de la Corse à la France; il « aurait dû suivre sa fortune et succomber avec lui! »

Dans un âge aussi tendre on remarquait encore que ses rares épanchements avec peu d'amis avaient surtout pour sujet les maux de son pays vaincu et les malheurs de sa famille. C'était ce sentiment pénible, toujours présent à cette âme déjà si fière et si forte, qui l'éloignait des plaisirs et des jeux des compagnons de son enfance. Les heures d'études, presque seules, le réunissaient à eux. Aussitôt après ces travaux, il s'en séparait. Alors il courait à son jardin, et, plus souvent encore, à la bibliothèque où il dévorait silencieusement Polybe, Arrien et Plutarque pendant que ses camarades joyeux se divertissaient. Ce fut à l'âge de la puberté, où tant d'autres passions se développent, que plus que jamais abstrait, rêveur,

silencieux, l'ardeur de ses lectures, de cet apprentissage de gloire, le saisit, comme si quelque pressentiment l'eût inspiré, et qu'il dédaigna toute autre société que celle des héros antiques. Dans ses dernières années à Sainte-Hélène, lui-même s'est rappelé ce souvenir que ses compagnons d'enfance ont confirmé.

Leurs railleries sur cette humeur qu'injustement ils trouvaient bizarre, l'augmentaient souvent jusqu'à l'irritation. Dans sa colère il apostrophait l'un d'eux, le seul qu'il aimât, c'était Bourrienne, s'écriant : « Je « ferai à tes Français le plus de mal que je pourrai! » Quand celui-ci parvenait à le calmer, « Oh! toi, repre- « nait-il, tu ne te moques jamais de moi, tu m'aimes! » et alors ce cœur ulcéré s'attendrissait : bien plus, loin de songer à accomplir ses menaces, lorsque, à son tour de garde, chargé d'une surveillance quelconque, il arrivait qu'on y échappât, il préférait subir la peine d'une négligence dont il était innocent, et jusqu'à trois jours de prison, plutôt que de dénoncer ses camarades.

Élève du Roi, c'est-à-dire élève gratuit, la pauvreté loin de courber sa fierté la roidissait. Son père, dans un Mémoire adressé à mon grand-père le maréchal de Ségur, alors ministre de la guerre, se plaignait de sa détresse. Une entreprise de desséchement de salines et les Jésuites, qui lui enlevèrent la succession Odonne en obtenant qu'elle fût affectée à l'instruction publique, l'avaient, disait-il, réduit à l'indigence. Cette requête avait pour but l'admission gratuite comme élève à Brienne, de son troisième fils, Lucien, qu'il y avait placé comme pensionnaire et qu'il n'avait plus le moyen d'y soutenir. Il appuyait sa demande sur les succès

de son second fils, alors chef de peloton, et qu'il destinait à être marin.

Sur ce dernier point la vocation du jeune Napoléon n'avait point été consultée. Ses compagnons d'alors et les faits disent qu'il avait peu de goût pour la marine. Ce fut vers 1782 ou 1783 qu'une lettre de son frère aîné changea cette destination. Elie rendit au grand avenir dont on le détournait, le jeune Bonaparte. Le nom de Condé se trouve mêlé à cet incident, et son souvenir, comme on le verra, faillit, vingt-deux ans plus tard, sauver le dernier rejeton de ce nom illustre. Joseph, dans le concours littéraire de son collége, s'était distingué. Le sort voulut que, le jour de la distribution des prix, le Prince de Condé, gouverneur de la Bourgogne, y assistât : quand vint le tour de Joseph, il l'interrogea sur sa vocation : « Ecclésiastique! » s'empressa de répondre l'évêque d'Autun, car alors le clergé, mêlé à l'éducation publique, attachait une grande importance à s'y recruter d'élèves d'élite. Mais cette réponse de l'évêque contrariant le goût de Joseph, il surmonta sa timidité et s'écria que, tout au contraire, c'était à servir le Roi qu'il se sentait appelé! Ce zèle guerrier plut au prince; il l'encouragea. Dès le lendemain, Joseph, ayant choisi l'artillerie, l'écrivit à Napoléon qu'aussitôt décidèrent pour un choix pareil sa tendresse fraternelle et une plus véritable vocation. Il renonça dès lors à la marine où son génie, manquant aux circonstances et confiné dans nos ports, se serait perdu pour lui comme pour la France.

Il reste peu d'autres souvenirs certains du séjour de cinq ans, cinq mois et vingt-sept jours de Napoléon à

l'École de Brienne; la tempête révolutionnaire les a emportés. Cependant, comme rien de ce qui pouvait dès lors annoncer un aussi grand homme n'est à négliger, il faut ajouter ici quelques circonstances où commencèrent à se montrer les diverses dispositions de son caractère. Lui-même a raconté qu'un jour, condamné brutalement par un sous-maître à dîner à genoux, revêtu de bure, à la porte du réfectoire, il obéit en silence, mais que, à peine eut-il ployé le genou, un vomissement subit et une violente attaque de nerfs le saisirent. Dupuy, le sous-principal de l'École, passait près de là; il accourut et l'arracha à ce supplice, en reprochant au maître d'études son peu de discernement et d'avoir ainsi humilié son premier élève en mathématiques!

Ses compagnons d'école disent aussi qu'en 1782, à l'une des fêtes de Brienne, on avait donné à Napoléon, comme à l'un des élèves les plus distingués, le commandement d'un poste chargé de maintenir l'ordre; qu'il le maintint envers et contre tous, même contre la femme de leur concierge : elle était pourtant, en maintes occasions, une autorité protectrice dont la bienveillance n'était point indifférente à ménager. Ce jour-là prétendant à une place qui ne lui était pas destinée, elle insistait, elle menaçait, et le poste faiblissait; mais commençant déjà à tout grandir : « Qu'on « éloigne, s'écria Napoléon d'une voix impérieuse, « cette femme, qui vient apporter ici la licence des « camps! » Et il fit aussitôt exécuter impitoyablement la consigne. On sait que, devenu Premier Consul, il rapprocha de lui cette même femme avec son mari,

et que, les établissant concierges à Malmaison, il fit leur fortune.

Enfin, ces mêmes compagnons nous ont souvent raconté que, dans le rude hiver de 1783 à 1784, privé de l'isolement heureux de son jardin, son activité se fatigua de ces heures de loisir qu'il lui fallait passer parmi eux dans la grande salle de l'École; ce fut alors que, les haranguant, il leur proposa de transformer la neige épaisse, ennemie de leurs jeux, en bastions et en parapets d'une part, en tranchées de l'autre, puis de se partager en deux corps d'assiégés et d'assiégeants, et qu'il réclama ambitieusement et obtint, comme inventeur, le droit de diriger l'attaque. La proposition accueillie avec enthousiasme fut aussitôt exécutée; et ils se rappelaient que cette attaque commandée par Napoléon fut poussée si chaudement et si obstinément soutenue, que plusieurs élèves des deux parts restèrent grièvement blessés sur la place. C'est là le premier symptôme précurseur de ce génie guerrier tourné tellement à l'agression, qu'il ne sut jamais se défendre qu'en attaquant!

CHAPITRE III.

Ce fut le 17 octobre 1784, ou le 30 selon lui-même, que Napoléon, âgé de quinze ans et deux mois, passa de l'École militaire de Brienne à celle de Paris. Les notes transmises d'une école à l'autre lui furent

favorables. Elles eussent dû l'être plus encore, de l'aveu de ses émules, sur ses connaissances en géographie, en histoire et en mathématiques. Quant aux exercices d'agrément et au latin, leur sévérité était méritée : aussi lui furent-elles défavorables. Il est même vrai qu'alors ses droits à cet avancement lui furent contestés par quelques-uns de ses professeurs. Mais le vieil inspecteur général, comte de Kéralio, persista ; il déclara que, en l'envoyant à Paris, il agissait avec connaissance de cause ; « qu'il convenait ici de passer sur « la règle, et qu'il avait aperçu là une étincelle qu'on « ne saurait trop cultiver. » Ces paroles prophétisaient.

Une autre note précéda à Paris le jeune Napoléon ; elle portait : « Caractère dominant, impérieux, entêté. » Quant à celle-ci, le temps n'en a pas moins prouvé l'exactitude.

A cette époque, soit que les railleries eussent cessé, soit habitude ou reconnaissance, comme l'indiquait la note de l'inspecteur, et que le succès l'eût raccommodé avec sa situation, Napoléon paraissait plus résigné à sa naturalisation en France. On verra bientôt toutefois que cette résignation n'était que conditionnelle.

Néanmoins, distrait de ce sentiment par ses occupations, presque aussitôt après son admission à l'École militaire de la capitale, la conscience de sa position, l'énergie de ses goûts antiques et le bon sens qui l'inspirait (cette première condition de tout génie), se révoltèrent du luxe de table, d'habillement et de valets de sa résidence nouvelle. Il n'y avait pas un an qu'il y était arrivé que déjà, quoique le plus jeune et le dernier venu, il osa tenter une réforme. Dans un mé-

moire adressé au sous-principal, son chef immédiat, il démontra : « Combien, pour de pauvres gentils- « hommes élèves du Roi, et destinés au métier des « armes, une pareille éducation était pernicieuse; « qu'elle ne tendait, au lieu de l'amour de la gloire, « qu'à leur inspirer celui de la gloriole, de lâches « habitudes, des sentiments de suffisance et de vanité, « enfin, le dédain du modeste manoir où ils ren- « treraient peut-être un jour en rougissant de la pau- « vreté de leurs pères! » Et il est remarquable que les réformes sévères qu'il indiquait furent dès lors tracées de cette même main qui, vingt ans après, en appliqua de semblables à nos écoles.

Pendant son séjour dans celle-ci, il est certain que ses professeurs de mathématiques, d'histoire et de belles-lettres prédirent une grande carrière au jeune Bonaparte. Une note conservée par le second d'entre eux portait : « Corse de nation et de caractère, il ira loin si les circonstances le favorisent! » Souvent ensuite et devant nous, ce professeur, M. de Laiguille, s'est fait honneur de ce discernement. On sait que le troisième, M. Damairon, saisi quelquefois de surprise, disait : « qu'il lui semblait voir du granit chauffé au volcan, dans la grandeur incorrecte et bizarre des amplifications de cet élève! »

A ce propos, joignons ici le témoignage du brigadier d'infanterie, Valfort, placé directeur des études dans cette école par mon grand-père. Son nom, que je retrouve dans des notes écrites de la main de Bonaparte à l'âge de dix-huit ans, me rappelle les transports de ce vieux guerrier lorsque, en 1796, les papiers publics nous

apportaient la nouvelle des prodiges accomplis chaque jour par son élève. Dans son admiration, avec quelle complaisance il nous entretenait de l'étonnement dont, il y avait alors douze ans, le génie naissant de Bonaparte lui avait laissé l'empreinte. Empressons-nous d'ajouter que, six ans plus tard, Bonaparte, devenu Premier Consul, ayant rencontré et reconnu dans les Champs-Élysées ce noble vieillard, se plut à répandre sur ses dernières années les bienfaits d'une juste reconnaissance.

Ainsi, dans son enfance et dans son adolescence, s'annonçait un génie dont la grandeur devait dépasser toutes les prévisions imaginables! D'autres pronostics sont encore dignes de remarque. Le 24 février 1785, lorsque Charles Bonaparte, âgé de trente-huit ans et séparé de son second fils, mourut, à Montpellier, d'un squirre à l'estomac, mal pareil à celui qui devait tuer Napoléon à Sainte-Hélène, c'est un fait certain que, dans son délire, il ne vit que lui de ses huit enfants, et que, par un singulier hasard ou par une inexplicable inspiration, on l'entendit, à plusieurs reprises, appeler « la grande épée de Napoléon à son secours! »

Plus tard, son grand-oncle l'archidiacre, à son lit de mort, entouré de tous ses neveux, disait à Joseph en lui montrant Napoléon : « Tu vas être l'aîné de la « famille, mais rappelle-toi bien qu'en voici le chef! »

C'était alors que Paoli, revenu en Corse, s'écriait, en y écoutant le jeune Bonaparte : « Qu'il croyait voir « en lui un homme de Plutarque; que ce jeune « homme était taillé à l'antique! »

Ces faits sont sûrs; ils ont leur intérêt, mais leur

analogie m'a entraîné; j'ai rompu l'ordre de mes souvenirs; pour le reprendre, il faut une dernière fois revenir à la fin de l'éducation du jeune Bonaparte. On assure donc, et c'est lui-même quant aux dates, et l'un de ses contemporains quant au reste, que, à l'âge de seize ans passés, le 30 octobre 1785, après un an de séjour, soit supériorité en mathématiques, soit que son caractère observateur et l'audacieuse énergie de sa parole eussent fatigué, il fut désigné, par ses supérieurs, pour une lieutenance en second d'artillerie vacante au régiment de La Fère alors à Valence, et qu'ils saisirent ainsi l'occasion d'en reposer leur école. Le premier brevet qu'il reçut date en effet d'octobre 1785.

CHAPITRE IV.

On voit encore aujourd'hui, dans des notes écrites de la main de Napoléon, combien, l'année d'après, le 3 mai 1786, à l'âge de près de dix-sept ans, sa position d'officier dans l'armée française lui semblait pénible et fausse. Ainsi que dans les grands enfantements, se sentait-il, dès lors, tourmenté de l'énormité de sa destinée prochaine? Ce qui est sûr, c'est qu'il montre dans ses notes combien il souffrait alors du désaccord ou de la disproportion de son esprit avec celui des êtres qui l'entouraient. On sent aussi, dans ce malaise, l'effet de son isolement au milieu d'une nation si différente de la sienne par les mœurs, le gouvernement et le caractère.

Dans ses plaintes de ce jour-là, malgré le bonheur qu'il se promettait de son retour prochain en Corse et dans sa famille, on retrouve toute la première amertume de son enfance captive chez les conquérants de son île. Cette révolte intérieure est comprimée par les bienfaits qu'il a reçus et par les engagements qu'ils lui imposent, mais son dépit semble s'en accroître. « Le « tableau actuel de ma patrie, écrit-il, et l'impuissance « de le changer sont une nouvelle raison de fuir une « terre où je suis obligé, par devoir, de louer des « hommes que je dois haïr par vertu ! Quand j'arri« verai dans ma patrie, quelle figure faire ? quel lan« gage tenir ?... » C'est alors surtout que, dans son découragement, la mort lui semble son seul refuge. Toutefois remarquons que cette conclusion n'est point un projet ; qu'il n'a point eu, comme tant d'autres, la faiblesse de méditer un tel attentat contre la destinée, et qu'évidemment, en confiant à ce papier, seul ami qu'il avait alors, cette disposition passagère, ce mécontentement d'une âme ardente, il n'a voulu qu'en soulager son cœur, s'en expliquer la cause, en faire l'objet de l'une de ses méditations et comme une étude psychologique.

Trois mois après, suivant ces mêmes notes autographes, il part en semestre pour Ajaccio, d'où il demande au maréchal de Ségur, sous prétexte de maladie, une prolongation de congé avec appointements. Le 12 septembre 1787, il profite des derniers mois de ce sursis pour revenir à Paris. Il y obtient le brevet de lieutenant en premier, une pension d'ancien cadet sur les fonds de l'École militaire, enfin une permission

nouvelle, qu'il rapporte en Corse le 1er janvier 1788, d'où il repart, seulement le 1er juin, pour rejoindre son régiment alors à Auxonne.

Ces bienfaits redoublés auxquels le sort a voulu que mon grand-père ait contribué, ce long et double séjour dans sa patrie et dans sa famille, l'attachement de sa mère pour les Français, l'ardeur libérale, alors si rapidement croissante, qu'il retrouva parmi nous et qui dut concorder avec son impatience de l'affranchissement de sa terre natale, tout dès lors semble donner une forme définitive à son idée dominante : ce qu'il médite, c'est de relever ses concitoyens, mais sous la protection de la France à laquelle il se sent désormais lié, de l'abaissement où les tenait une administration encore toute hérissée des rigueurs et des abus de la conquête.

Dès lors, prenant part au mouvement général qui l'environne, il se livre avec plus d'abandon aux charmes des derniers moments du monde aimable et brillant du dix-huitième siècle. L'éruption était prête; le volcan allait éclater, et la faible couche qui en séparait n'en était couverte que de plus de fleurs. Alors encore, dans la conduite et les actions de chacun, l'usage et la règle établie dominaient, tandis que, dans la pensée et dans les écrits, c'était déjà tout le contraire. Partout en France, dans une foule de réunions choisies, tout concourait aux plaisirs de l'esprit, au charme des conversations, à la galanterie, enfin au talent de plaire. Napoléon, au milieu de ce cours facile et doux des devoirs de chaque état et des plaisirs de ce temps prospère, y fut remarqué. Déjà sa supériorité

se manifestait : dans sa société militaire, la préférence des chefs, un commandement plus élevé que son grade et la jalousie de ses égaux l'indiquent assez; il en fut de même dans le monde où, recherchant les plaisirs honnêtes et la société la mieux choisie, il y fut bien accueilli, s'y fit distinguer, y resta pur et sut y plaire.

Lui-même a dit que, à cette époque, de sombre et morose qu'il avait été dans son enfance et dans son adolescence, il était devenu dans sa jeunesse, gai, sensible et bienveillant. Son éducation, ses premiers succès, l'atmosphère du monde aimable et joyeux où il vivait, le mieux-être enfin d'une fortune rétablie par les soins de sa mère et de son grand-oncle, avaient donc poli et même adouci son caractère. Pourtant, soit que sa famille fût trop nombreuse, soit parcimonie de ce vieil oncle, il paraît que, dans le régiment de La Fère, Napoléon fut souvent réduit à sa seule solde. Au milieu de ses succès de société, de quelques tendres entraînements et d'amours innocents, jusqu'en 1789, ses compagnons d'alors se le rappellent simple et même négligé dans ses vêtements, dormant peu, vivant chétivement, et parfois même aux dépens de sa santé, de lait seulement; mais sans dettes aucunes, sans reproches, soutenant sa pauvreté gaiement, avec noblesse, et se distinguant toujours par son goût passionné pour le travail.

Hors des cours, disent-ils, il en expliquait les leçons à ceux d'entre eux qui ne les avaient pas comprises. Dans ses divers logements ce qu'il recherchait surtout, et même une fois au risque d'un duel qu'ils empêchèrent, c'était la tranquillité favorable à ses études.

Dans les excursions que lui permettaient ses loisirs, ce même motif lui faisait préférer l'isolement. Souvent ils le rencontraient arrêté, l'œil fixe, l'air absorbé, et traçant sur le sable, avec le bout du fourreau de son épée, des figures géométriques. C'était là sa plus chère occupation; les heures de ses repas en étaient abrégées. Mais en lui ce genre d'étude n'est point exclusif; tout ce qui porte à la méditation l'attire : tantôt, comme en 1788, c'est un essai qu'il écrit sur le système de Lavater; tantôt des notes sur la *République* de Platon; d'autres, nettement improbatives sur un discours célèbre de Rousseau, sont suivies de sa propre opinion, tout opposée et plus judicieuse, sur l'état primitif de l'homme. Aux traces qui restent de ces travaux se joignent des recherches sur l'histoire naturelle, la physique et la médecine. Dans un travail sur la géographie écrit de sa main, on remarque qu'il le termina par ces mots : « Sainte-Hélène, petite isle. »

Des citations montrent encore son application à l'étude de l'histoire ancienne et moderne, et surtout de l'histoire législative, financière et religieuse de cette France dont il doit relever un jour la religion, rétablir les finances et refaire les lois détruites. Aussi ne s'étonne-t-on pas de le voir, l'année suivante, assister assidûment aux débats d'une thèse théologique; on sait qu'il y prit parti pour le plus jeune interlocuteur près de succomber, et qu'il nota avec tant de perspicacité les points vulnérables du discours contraire, que le lendemain, ce résumé, remis à celui qu'il favorisait, le fit triompher de son adversaire.

En 1789, quelques semaines avant le 14 juillet, ces

occupations diverses, quelques autres essais d'œuvres littéraires et des plaisirs de société ne l'ont point distrait de sa pensée dominante et patriotique : elle éclate dans un écrit plus énergique que mesuré, qu'il adresse au célèbre Necker, alors ministre ; il l'intitule : « *Derniers cris d'un vieillard corse mourant, sur les douleurs de sa patrie opprimée par la conquête.* » Dans cette circonstance, le *Minime* Dupuy, retiré à Laon et naguère son principal à Brienne, fut le critique qu'il choisit. Les éloges mêlés de sages conseils qu'il en reçut, et la tendre affection que ce vieillard lui témoigna malgré son indocile impatience, resteront à jamais comme une preuve, honorable pour tous les deux, de leur estime réciproque. Le Ciel ainsi préparait le héros encore inconnu à lui-même et à la France.

Napoléon étudiait surtout l'histoire, celle de son pays, les grands intérêts et les révolutions des peuples. Lorsque enfin la nôtre fit explosion, quand aux écrits et aux paroles l'action s'ajouta, et qu'avec elle les intérêts et les passions opposés se déclarèrent, ce jeune Corse, si patriote pour son île, le devint également pour sa patrie adoptive. Néanmoins, au milieu des émeutes populaires et d'une révolte de son régiment, ses compagnons d'armes le montrent, quelque libéral qu'il fût, offrant son épée à son chef et demeurant fidèle à son devoir. Mais aussitôt après, quand un congé de semestre le rend à la Corse, il y laisse éclater son opinion avec ses compatriotes. C'est alors qu'à leur tête, le 21 octobre 1789, il rédige et signe une adresse à l'Assemblée Nationale. Le but en était conforme aux premiers sentiments de son enfance et

au dernier effort qu'on vient de le voir tenter. C'était l'émancipation de son île, son gouvernement par elle-même, enfin un nouvel et dernier cri contre les exacteurs étrangers qui y continuaient l'humiliante et dure administration de la conquête. Ce dernier cri fut écouté, et la Corse, déclarée française.

Plusieurs de ses compagnons d'alors, aujourd'hui les miens, disent que, quelques mois plus tard, au commencement de 1790, Napoléon, en revenant de sa patrie affranchie, passa dans Valence où il s'opposa vainement à l'assassinat du général d'artillerie, de Voisins, par la populace. Il rejoignit son régiment à Auxonne avec Louis-Bonaparte que sa mère lui avait confié. Pendant son séjour dans cette ville, la considération, qui déjà l'environnait, s'accrut de ses soins assidus pour l'instruction religieuse, littéraire et scientifique de son jeune frère qu'il soutenait de sa solde; il menait une vie retirée, sévère et économique, battant, brossant ses habits lui-même, et préparant de ses propres mains leur frugal repas.

Ces mêmes témoins remarquèrent dès lors, ajoutent-ils, que déjà le Ciel le protégeait. Entre plusieurs dangers auxquels il échappa, ils citent l'explosion d'une pièce d'artifice funeste à tout ce qui l'entourait, hors à lui seul; et un autre événement arrivé en janvier 1791, où, patinant, lui troisième, sur la glace des fossés d'Auxonne, il refusa de continuer et s'arrêta sans motif, instinctivement, comme par une inspiration de son étoile. En effet, un instant après, ils virent, à quelques pas devant lui, disparaître subitement ses deux infortunés compagnons, engouffrés sous la glace

que Napoléon n'avait pas voulu parcourir avec eux, et sur laquelle on avait tenté de l'entraîner.

Je passe ici sous silence quelques mots de lui ou de ses interlocuteurs; ces paroles semblent prophétiques! On les retrouvera dans la meilleure de ses biographies qu'il faut pourtant lire avec quelque précaution quoiqu'elle soit, jusqu'ici, la plus véridique. Elle dit que, en mai 1791, il était lieutenant en premier dans le quatrième régiment d'artillerie, alors à Valence; que là, dans ses lettres, dans ses entretiens, qu'au service funèbre de Mirabeau, où il présida, que dans le club des Amis de la Constitution, dont il fut membre, il proclama hautement ses principes libéraux, les soutint avec chaleur et s'y montra même passionné, non dans ses actions mais dans ses paroles, tant que dura l'Assemblée Constituante.

Cependant la Révolution grandissait; l'espace devenait vaste et sans limites; il convenait à son génie. Bientôt à sa verve d'historien de son pays et d'écrivain philosophe et politique, l'enceinte du régiment, celle de la province n'avait plus suffi. Le foyer du volcan était à Paris; dans ses nouveaux semestres il y courut. Qui de nous ne se rappelle le style déclamatoire de l'abbé Raynal; le temps en a fait justice, mais comme alors il concourait puissamment au mouvement des esprits, l'enthousiasme pour cet historien était si universel et telle était sa renommée, que le parlement anglais tout entier, lui rendant hommage, s'était levé à son seul aspect! Raynal tenait donc le sceptre philosophique; c'était l'astre du jour; et comme l'aigle tend au soleil, Napoléon, sans s'arrêter aux intermé-

diaires, alla droit à lui. Le jeune auteur plut au célèbre vieillard; sa logique serrée l'étonna; son imagination hardie, sa parole nerveuse et pittoresque le charmèrent, et de même que, à Grenoble, la première dame du pays l'avait pris en tendre amitié, à Paris le plus illustre historien d'alors l'admit dans sa société d'élite.

Vers cette époque, trois œuvres de philosophie, de politique et d'histoire semblent surtout avoir occupé le jeune Bonaparte. Elles sont connues, on ne peut les taire. Quant aux deux premières, leur date les rapproche plus que leur mérite, car entre elles la différence est grande : l'une n'est point lui, l'autre l'annonce! La première est un discours de commande en réponse à cette question posée par l'Académie de Lyon et offerte au concours de 1791 : « Déterminer « les vérités et les sentiments qu'il importe d'incul-« quer aux hommes pour leur bonheur. » L'autre œuvre, qui précéda celle-ci de quelques mois, est toute d'inspiration : c'est une lettre à Butta-Fuoco, une accusation contre ce député de la Corse.

Dans son discours académique tout sent l'effort, la déclamation et l'impuissance. Le plan, le style, la pensée, tout est manqué. La voile de l'auteur y est sans vent; inutilement tendue elle s'agite, retombe et bat contre son appui. Les ailes manquent à cet Icare imprudemment lancé hors de son atmosphère. La chute en est d'autant plus complète : elle étonne peu; elle montre qu'à de telles facultés il fallait une base positive; qu'elles ne pouvaient se développer qu'en vue d'un but prononcé et avec une

conviction profonde ; mais que les faire produire de commande, les appliquer à une philosophie vague, à des utopies, à des spéculations sans actions, c'était les dépayser; aussi, ne voit-on à remarquer ici que la volonté d'affronter le concours et l'audace de la tentative.

Cette œuvre ne prouve donc rien contre son auteur; une vaine curiosité l'a conservée. Mais dans sa lettre bien plus audacieuse contre Butta-Fuoco, datée de son cabinet de Milleli, berceau de son enfance, et de l'an II selon lui, c'est-à-dire du 23 janvier 1790, c'est tout le contraire. Là tout est suivi, tout positif. Plein de son sujet, il y est maître; cette lettre est brûlante de patriotisme. Elle montre une colère longtemps concentrée. Ce sont des cris redoublés, amassés dès l'enfance, longtemps comprimés et amoncelés, longuement couvés et aigris dans un sein de vingt et un ans, gonflé d'amertumes! On sent qu'ils échappent, enfin, à une indignation sombre, que l'humiliation, qu'une longue et patriotique douleur ont rendue farouche.

L'expression en est souvent mordante et profonde; loin de sentir l'art et l'effort, le feu d'une inspiration vraie l'anime de cette énergie concise que donne une haine vigoureuse contre les trahisons qu'elle dénonce. La fin est d'une âme pure et sensible, mais jeune et enthousiaste. Les derniers paragraphes sont déclamatoires sans être prolixes. C'est une invocation aux fondateurs de la liberté française. Cette invocation confond Péthion et Robespierre avec Bailly et La Fayette : erreur excusable en 1791, et dans un jeune Corse alors éloigné de la métropole, exclusive-

ment occupé et pénétré des maux de sa patrie, reconnaissant de son affranchissement, et persuadé qu'à la liberté française est désormais attachée la liberté corse.

Quoi qu'il puisse être de la validité des accusations dont il accable, en face, son compatriote, le style de cette œuvre reste; elle doit être conservée : elle annonce, ainsi qu'une lettre de date plus ancienne sur l'amour de la patrie, l'homme historique. Cette dénonciation fut adressée au dénoncé lui-même; la Corse s'en émut, et Butta-Fuoco y fut déclaré infâme.

Quant à l'Histoire de Corse, troisième œuvre de Napoléon, trop souvent citée pour être passée sous silence et qu'on vient de retrouver, quelles qu'en soient les imperfections, elle n'est point indigne de la jeunesse de Bonaparte. Elle est remarquable surtout par les rapports qu'elle établit entre lui et Paoli, Raynal et Mirabeau, et par les encouragements qu'elle lui valut de ces trois illustres personnages. C'est un fait que Mirabeau, en la lisant, s'écria : « Il y a là des « accents qui annoncent un génie du premier ordre! »

CHAPITRE V.

Après avoir rappelé, dans les trois premiers chapitres de ce second livre, l'origine, l'enfance, l'adolescence et l'éducation de Bonaparte, le quatrième chapitre vient de nous montrer quels furent, de 1785 à 1792, ses premiers pas dans sa carrière à la fois

militaire, politique et littéraire avant et pendant les trois premières années de la Révolution Française, et la part qu'il prit au double affranchissement de son pays natal et de sa patrie adoptive.

Maintenant, pendant 1792 et jusqu'au milieu de 1793, nous allons voir, après son premier fait d'armes et malgré son aversion pour nos démagogues, sa détermination, celle de sa famille, et leur lutte opiniâtre contre Paoli, pour maintenir la Corse française et la détourner du protectorat de l'Angleterre.

Paoli venait de reparaître. Londres, depuis sa défaite en 1769, avait été son refuge. Rappelé par la Révolution Française, Paris le reçut avec acclamations; il y fut comblé d'honneurs, promu lieutenant général, et chargé du commandement militaire de toute la Corse. L'île entière, peuple, prêtres, les Bonaparte en tête, reçurent triomphalement l'illustre vieillard. Ajaccio était alors pleine des Bonaparte; Joseph en était administrateur, Napoléon commandant de gardes nationales, et Lucien, âgé de dix-sept ans, orateur du peuple. Leur mère enfin, entourée de ses cinq autres enfants, et la première dame de la ville, y semblait régner par ses dehors imposants, par sa force d'âme et son dévouement pour la France : son influence s'étendait même au loin dans la campagne.

Mais Paoli, quelque comblé qu'il fût par notre gouvernement, ne nous avait pas pardonné ses anciens revers. Il était revenu de Londres épris des Anglais, tandis que son passage en France lui avait inspiré le plus profond dégoût pour nos troubles révolution-

naires. Dès son arrivée en Corse il commença donc sourdement à la préparer à la révolte. Il s'étudia, d'abord, à gagner à la cause de l'indépendance la nombreuse famille des Bonaparte. C'eût été, pour ceux-ci surtout, une trahison; aussi, quelque habileté qu'il y employât, il ne trouva là que des cœurs français, et s'arrêta quelques instants devant leur résistance inflexible.

C'était vers le milieu d'octobre 1791, que Napoléon avait été appelé en Corse près de son grand-oncle expirant. Trois mois après, il y avait été nommé adjudant-major, puis lieutenant-colonel commandant un bataillon de gardes nationales.

Presqu'en même temps, le 6 février 1792, l'ordre du tableau l'élevait dans le 4e d'artillerie au grade de capitaine. Mais, décidé à ne pas rejoindre son corps en ce moment, il outre-passa son congé, déclarant qu'avant tout il devait son dévouement à la Corse. Son service dans la garde nationale et la présence de Volney et de Paoli l'y retenaient. Il en montrait les sites pittoresques à Volney; il en parcourait les sites guerriers avec Paoli, arrachant, par la profondeur judicieuse de ses observations, à ce grand capitaine, des exclamations de surprise et d'admiration. Ce fut alors qu'on vit le célèbre vieillard étendre la main sur cette tête si jeune encore et s'écrier : « Bonaparte, tu n'as « rien de moderne! tu appartiens à Plutarque! Le « monde entier parlera de toi! Dieu te protége! »

Sa présence pourtant gênait Paoli, quand un désordre sanglant, dont le bataillon de Napoléon se rendit coupable, le compromit. Bonaparte, dénoncé, et appelé

à Paris pour expliquer sa conduite, s'y justifia; bien plus, rayé du tableau de l'artillerie comme absent de son corps, il se fit réintégrer dans son grade. D'autres soins le retenaient encore dans la capitale, quand l'odieux aspect des scènes anarchiques des temps de l'Assemblée Législative révolta ce génie de l'ordre et du pouvoir.

S'il faut en croire son propre aveu, que depuis a reçu mon père, c'est surtout de cette époque que date son aversion contre la démagogie et son penchant pour la répression énergique de toute licence. « Ce « fut, lui dit-il, le 20 juin 1792, dans le jardin des « Tuileries et sur la haute terrasse qui borde le quai « de la Seine, qu'il éprouva l'une de ces fortes émo« tions dont la vie entière ressent l'influence. Dans « son indignation à la vue de Louis XVI cédant à cinq « ou six mille misérables couverts de haillons, et mon« trant sa tête royale avilie par leur bonnet rouge, il « se souvenait de s'être écrié : Quelle lâcheté! quelle « canaille! Il fallait, avec du canon, en balayer quatre à « cinq cents, et le reste courrait encore! » Bourrienne fut témoin de ce fait, et son récit est absolument semblable à celui de Napoléon à mon père. Il ajoute que, ensuite et avec une sagacité remarquable, mais avec un froid et profond mépris pour tant de faiblesse, Bonaparte en prédit les suites fatales; qu'il en fut témoin le 10 août; et, que le mois d'après, soit dégoût, soit nécessité (car dans ce désordre les moyens d'existence lui manquèrent et il fut réduit aux expédients), las de tant d'horreurs, il retourna en Corse s'en reposer dans le sein de sa famille.

Mais avant de l'y suivre, comment oublier cette lettre adressée à son frère Joseph, datée de Paris et du 10 août? Elle montre encore cette indignation à l'aspect, d'une part, de tant de pusillanime incapacité, et d'autre part, de cette lâche férocité de la populace. « D'après ce que j'ai vu, écrivait-il, de l'esprit des « groupes du matin, si Louis XVI était monté à « cheval, la victoire lui fût restée! » Et il ajoute que, après la défaite, apercevant un Marseillais près d'égorger un garde du corps, il est accouru, s'écriant : « Homme du Midi, sauvons ce malheureux! » Sur quoi le forcené ayant répondu : « Et toi, es-tu « donc du Midi aussi? » Sa réplique affirmative a changé en pitié la fureur du démagogue, et Napoléon termine en s'applaudissant d'avoir pu arracher une victime à l'horreur de ce massacre.

Ce fut alors que, prenant sous sa protection sa sœur, sortie de Saint-Cyr devenu inhabitable, il la ramena dans son île. Sa mère l'y rappelait. Paoli allait éclater : chaque jour, et de plus en plus, les excès de nos jacobins venaient à son aide. Dans les premiers jours de février 1793, une escadre française, dont chaque vaisseau renfermait l'infection d'une société populaire, abordait à Ajaccio. Dès qu'ils eurent mis pied à terre ces clubistes se ruèrent, en hurlant des cris de mort, sur quelques Français réfugiés désignés comme aristocrates ; ils appelaient les Corses à les imiter et à fraterniser, par le crime, avec leurs fureurs révolutionnaires. Au milieu de ce désordre qu'il voulut en vain réprimer, Napoléon, saisi par ces scélérats, allait être étranglé lui-même, lorsqu'un coup de poignard dont

un de ses compatriotes éventra le plus acharné de ces démagogues, l'en débarrassa. Le tumulte alors monta à son comble, et l'on ne sait quelle en eût été l'issue, si Truguet intervenant ne l'eût apaisé par une harangue.

Ce contre-amiral taciturne n'avait rien d'un orateur; il faut pourtant que la circonstance l'ait inspiré, car Bonaparte attentif à tout ce qui dominait les hommes, fut tellement frappé de son éloquence qu'il n'en dormit pas les nuits suivantes! Il en reparlait sans cesse; il admirait l'influence de la parole, et ne paraissait plus jaloux, en ce moment, que de parvenir à en exercer un jour toute la puissance.

Le lendemain, les Corses, purs de nos excès qu'ils ne comprenaient pas, s'en révoltèrent; ils repoussèrent dans leurs vaisseaux nos anarchistes. Truguet, plus commandé par eux qu'il ne les commandait, avait la mission de conquérir la Sardaigne; il échoua dans son entreprise. Napoléon partagea ce revers. Une diversion sur les petites îles de la Magdeleine, à laquelle il prit part, fut inutile. Toutefois, comme ce fut son premier fait d'armes et que plusieurs particularités en sont encore inconnues, je vais les dire.

Les forces destinées à cette diversion se composaient d'une corvette, nommée *La Fauvette,* et de seize petits bâtiments de guerre ou de charge. Le général Colonna commandait l'expédition; Ricard, alors lieutenant (1), commandait l'infanterie; le lieutenant de

(1) Depuis, général de division, conseiller d'État et pair de France.

vaisseau Goyethe, la flottille; l'artillerie était sous les ordres du capitaine Bonaparte.

Dès qu'il fut à bord on remarqua sa promptitude à s'informer de tout et à tout connaître. Cette ardeur n'excluait pas en lui d'autres calculs et des soins tout personnels; Ricard lui-même m'en a raconté les détails. Bonaparte l'avait prévenu que, sur le rocher qu'ils allaient aborder, ils ne trouveraient pas l'ombre d'un fétu pour se mettre à couvert, et ils avaient pris leurs mesures en conséquence. « Il songeait à tout, m'a-« t-il dit; ne se ménageant pas dans le péril, mais, « hors de là, soigneux de sa propreté et de son repos « et ne négligeant aucun des soins nécessaires à sa « personne. »

Le 21 février 1793 on fut en vue de la Magdeleine. A neuf heures du soir, Ricard et Napoléon débarquèrent, sur l'îlot de Saint-Étienne, avec un mortier et cinq canons dont un fut noyé. La descente pour tous les deux fut vive et chaude; ils emportèrent d'abord un fort ennemi sous un feu croisé. Napoléon fit construire une batterie dans la nuit suivante. Le choix de la position fut si judicieux, et le feu si habilement dirigé que, le 23, plusieurs incendies dévorèrent la Magdeleine dont le fort, dès le 24, fut près de capituler. Les artilleurs disaient que leur mortier surtout avait fait le plus de ravage, et qu'il avait été constamment pointé par leur capitaine.

Cependant les boulets rouges de l'ennemi avaient forcé *La Fauvette* de changer plusieurs fois de place. Le 25 l'équipage rebuté se mutina, décidé à fuir, à livrer aux assiégés les troupes débarquées et Bonaparte.

Mais un beau mouvement de Colonna les arrêta. « Que « les lâches, leur cria-t-il, passent à babord, les braves « à tribord, et nous verrons qui de vous aura l'in- « famie d'abandonner ses compagnons d'armes ! » Tous se soumirent; alors Colonna se faisant descendre à terre, ordonna le rembarquement. Napoléon osa résister; il montrait le fort prêt à se rendre; mais le général, n'ayant répondu que par un froid dédain aux observations du jeune capitaine, lui, se retournant vers Ricard et les canonniers, leur dit en haussant les épaules : « Il ne me comprend pas ! » Sur quoi, Colonna, qui le vit et l'entendit, lui cria « qu'il était un insolent » ; et se rembarquant aussitôt, lui renouvela plus impérieusement son ordre. Alors Bonaparte forcé d'enclouer, de noyer ses pièces et d'abandonner sa première conquête obéit, mais en pleurant de rage. Dans son dépit il disait « qu'avec sa haute taille et son grand air, « leur général n'était qu'un cheval de parade. »

Ce sacrifice accompli, Bonaparte et Ricard, décidés à attendre la rentrée d'un poste détaché à quelques cents pas de leur chaloupe, s'obstinèrent, en dépit des intercessions des matelots, à ne point encore se rembarquer. Ces deux officiers, sans écouter les murmures de ces marins et les signaux répétés de La Fauvette exposée aux feux de la Magdeleine, devisaient en se promenant sur le rivage. Ricard déplorait la triste fin de l'entreprise et surtout le honteux abandon de l'artillerie : « Pour moi, je m'en console, répondait « Napoléon ; il ne faut voir là que quelques livres de « mauvais cuivre ; cela s'évalue par quelques centaines « d'écus de plus ou de moins. Quant à la honte, la

« Corse en fera justice sur Colonna; c'est pour moi « une compensation; les Colonna sont ennemis des « Bonaparte! »

Il achevait ces mots quand, tout à coup surpris et saisis par derrière, ils se sentirent terrassés, enlevés par leurs matelots, et jetés au fond de la chaloupe qui faillit sombrer au milieu de ce tumulte; car dans son indignation Ricard se débattait, il menaçait ces marins de son pistolet. Ce fut Bonaparte, resté calme, qui le désarma; puis haranguant l'équipage, il le décida à longer le bord pour recueillir le détachement attendu. Le 27 février 1793 l'expédition entière était rentrée à Porto-Nuovo, dans l'île de Corse.

CHAPITRE VI.

Cependant, chaque redoublement de notre fièvre révolutionnaire avait redoublé, en Paoli, et son dégoût pour la France, et son attachement pour l'Angleterre, et ses vains efforts pour entraîner les Bonaparte dans la préméditation de sa révolte. Déjà même son nom était proscrit par nos jacobins; sa tête allait être mise à prix; et lui, se sentant maître dans son île, restée vierge de nos forfaits, il avait peine à se contenir.

Enfin, à la nouvelle de l'exécrable attentat du 21 janvier 1793, apostrophant Lucien qu'il aimait tendrement, il s'était ouvertement déclaré. « Les voilà tes « Français! s'était-il écrié, les voilà vautrés dans le « sang innocent! Et l'on oserait encore les défendre! « Non, je ne le souffrirai plus! Lucien Bonaparte, il

« faut que tes frères se décident; qu'ils choisissent « entre la France et moi! Mais il n'y a plus de France! » Ici le noble visage du fougueux vieillard avait étincelé d'indignation, et, se grandissant de colère : « Les mi-« sérables! ils ont égorgé leur Roi! leur Roi, le meil-« leur des hommes! un saint, un saint, un saint! » avait-il ajouté avec une exaltation croissante. « Non, « la Corse ne veut plus d'eux, je n'en veux plus! « Qu'ils gardent leur sanglante liberté, elle n'est « point faite pour mes braves montagnards! il vau-« drait mieux redevenir Génois! Lucien, j'attends tes « frères; malheur à qui se prononcera pour ces bri-« gands! Je ne connaîtrai plus personne! personne, « pas même les fils de Charles Bonaparte! »

Et cependant Napoléon, à son retour de la Magdeleine, osait encore écrire à la redoutable Convention une adresse en faveur de ce vieillard vénéré qu'elle venait d'appeler à sa barre! Il craignait que, poussé à bout, Paoli ne fît soulever son île, et il s'efforçait de concilier son attachement pour lui et son invariable dévouement à la France. Mais Paoli était décidé à se séparer de nous; c'est pourquoi, vers la fin de mai 1793, après avoir habilement tout préparé, comme on peut le voir dans l'œuvre de Napoléon intitulée *Le Souper de Beaucaire,* il tenta, une dernière fois, d'entraîner le jeune Bonaparte dans sa cause. Celui-ci l'écouta d'abord silencieusement; mais, au nom de l'Angleterre, transporté de haine, il s'écria soudainement, « que la Corse était française! qu'elle le serait éternellement! qu'en France l'anarchie serait éphémère! » Puis invoquant l'honneur et la foi jurée, il

anathématisa l'Angleterre qu'il appela « vénale, » qu'il déclara « ennemie de la liberté des peuples, et qu'il réprouva à jamais comme protectrice de la Corse! »

Pendant qu'il se prononçait ainsi, Paoli, muet de colère, dévorait d'un œil furieux ce jeune audacieux qui se déclarait son adversaire; il le quitta brusquement sans lui répondre. Napoléon comprit ce regard; il s'échappa rapidement, et par des chemins détournés il se réfugia aux Sanguinares, lieux sauvages, où l'un de ses partisans, berger de ces âpres contrées, le cacha, et porta à sa mère l'avis de sa rupture avec Paoli et de la défection de ce général.

Mais Paoli l'avait prévenu; sa tentative sur Napoléon avait été le dernier effort d'une vieille affection pour les Bonaparte : en le quittant il avait donné le signal de la révolte. Une consulte insurrectionnelle s'était rassemblée dans Corte; le secrétaire en fut Pozzo-di-Borgo. Aussitôt, et de toutes parts, éclata le soulèvement de la Corse, et la guerre civile s'alluma entre les partisans de la France et de l'Angleterre.

Rien alors, ni l'horreur de nos crimes qu'eux-mêmes détestaient, ni les menaces de Paoli, ni l'insurrection devenue générale, ne purent ébranler la fidélité des Bonaparte. Lucien s'était retiré à Ajaccio, près de sa mère; Napoléon était parvenu à rejoindre dans Bastia son frère Joseph, et à se rallier aux représentants du peuple. Mais ceux-ci furent bientôt forcés de se rembarquer. Partout le terrible cornet insulaire retentissait dans la montagne, et partout furent abattues les couleurs françaises!

Ajaccio seule résistait encore; la mère de Napoléon

s'y était renfermée; elle y maintenait debout le drapeau tricolore. Dans cette extrémité, cette femme intrépide retrouva le courage guerrier de sa jeunesse. Sa ferme et active résolution l'inspira; elle pourvut à tout comme un chef habile. Elle expédia par mer et par terre de nombreux messages à Joseph, à Napoléon, aux représentants du peuple; elle envoya en France son troisième fils, Lucien, pour en réclamer le secours. Dans Ajaccio, elle excita les uns par l'espoir, elle contint les autres par la menace de l'arrivée de ses deux fils sur la flotte française. C'est ainsi que, seule avec cinq enfants en bas âge, et en dépit des efforts de Paoli, elle accepta, elle soutint la guerre, et s'efforça de conserver à la France sa ville natale.

Sa constance fut près d'être couronnée par le succès; il ne s'en fallut que de vingt-quatre heures. Déjà notre flotte allait paraître lorsque, au milieu de la nuit et d'un profond sommeil, réveillée en sursaut, elle voit sa chambre pleine de montagnards armés et se croit livrée aux mains du parti contraire. Toutefois, à la lueur de leurs torches de bois de sapin, reconnaissant, dans leur chef, le plus dévoué de ses partisans, elle se rassurait, quand celui-ci lui cria : « Vite, vite! « signora Lætitia, debout! les Paoli sont aux portes! « Mais ne craignez rien, nous sommes trois cents, et « nous vous sauverons, ou nous périrons ensemble! »

En effet, il y avait quelques heures que l'un des plus hardis chasseurs de Bastelica, gros village montagnard qu'entourait une forêt de châtaigniers séculaires, avait rencontré une troupe nombreuse; il en avait épié la marche et écouté les propos. C'étaient des insurgés

envoyés par Paoli; d'autres les suivaient; ils accouraient, à la faveur de la nuit et d'une trahison, pour surprendre Ajaccio et se saisir, morts ou vifs, des Bonaparte. Aussitôt, dans Bastelica promptement averti, l'alarme avait été donnée, et tout ce qui possédait un fusil et un poignard s'était armé pour voler au secours de cette famille.

Ces trois cents braves gens placèrent, au centre de leur troupe, la mère de Napoléon et ses cinq enfants; puis, sortant silencieusement de la ville endormie, ils s'enfoncèrent dans la montagne. Plusieurs fois, grâce aux ravins qui les recélèrent, des bandes ennemies, dont ils entendirent les pas, passèrent, sans les apercevoir, en descendant de toutes parts sur la ville abandonnée.

Le jour revenu, on s'arrêta à portée du rivage, sur une hauteur au milieu d'un bois épais. Ce fut là que Costa, le chef de ces montagnards, saisissant la main de Lætitia, lui montra d'une part, sur la mer, les vaisseaux français trop longtemps attendus, et de l'autre, dans Ajaccio, un tourbillon de flammes qui du milieu de la ville montait au ciel : « Voilà vos fils qui arri-« vent, lui dit-il; mais voilà votre maison qui brûle! » — « Eh! qu'importe! » s'écria la mère de Napoléon; « nous la rebâtirons plus belle. Vive la France! » Alors, sans jeter un regard de plus sur son désastre, elle tendit les mains vers la flotte française qui portait ses fils. Ses signaux furent aperçus; une embarcation vint la recueillir; et, réunie à ses enfants, elle se réfugia à Marseille.

FIN DU SIXIÈME CHAPITRE ET DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

Elle y arriva, dépouillée de tout, dans les premiers jours de juin 1793. Elle ne vécut, d'abord, que d'un faible secours accordé par la Convention aux réfugiés corses, de la solde de Napoléon, alors capitaine d'artillerie en premier dans le 4e régiment, puis d'un obscur emploi donné à Lucien Bonaparte. Napoléon rejoignit aussitôt son corps, dont une partie occupait Nice. Là, sans commandement par l'effet de sa longue absence, il fut chargé d'une mission au delà d'Auxonne. Le sort ainsi, fort à propos comme on va le voir, l'isolait; il le plaçait hors de portée de son chef immédiat qui l'eût maintenu dans l'infériorité de son grade et dans une obscure obéissance. Dès ce moment son génie, plus libre, va le signaler au monde !

La guerre civile commençait alors. Marseille, Avignon et Lyon arboraient, contre les échafauds de la Montagne, le drapeau moins sanglant de la Gironde. Leur insurrection interrompit la mission de Bonaparte. Il rencontra l'armée conventionnelle, et s'y réunit. Cette armée marchait sur Avignon, afin de couper en deux la révolte. Le commandement de l'artillerie

d'une colonne d'attaque lui fut confié. Dispositions, exécution, il se chargea de tout, et deux coups de canon suffirent; lui-même les pointa; du premier il démonta une pièce ennemie; de l'autre il abattit plusieurs des artilleurs, et le même jour, 25 juillet, la ville effrayée ouvrit ses portes.

Depuis, la trace de chacun de ses pas, soigneusement recherchée, a été partout reconnue. Elle le montre le 29 juillet, après avoir soumis Tarascon, entrant à Beaucaire; puis à Saint-Martin de Crau; d'où revenu malade à Avignon, et impatient de l'inaction que cette indisposition lui impose, il continue à servir sa cause dans un opuscule sous la forme d'un dialogue, intitulé : *Souper de Beaucaire*. Cette œuvre nouvelle de Bonaparte n'est point indigne de sa jeunesse. On a remarqué que, soit patriotisme, soit ambition, il sut la faire approuver aux représentants du peuple : il en obtint même la publication aux frais du trésor public.

Le 23 août, reprenant sa mission interrompue, on le vit passer à Valence. Les jours suivants il assiste à l'investissement de Lyon. Le 28, enfin, il est à Auxonne. Ici, comme partout, ceux qui l'avaient connu, charmés de son esprit, l'accueillirent avec empressement. Il y séjournait quand, sur la nouvelle de la trahison du 27 août qui livra Toulon et notre flotte à la flotte anglaise, ce jeune officier de vingt-quatre ans, sans protecteur, courut, dit-on, sans hésiter, droit à Paris, osa se présenter au terrible Comité de Salut Public, et en sortit commandant de l'artillerie qui devait assiéger Toulon et rendre ce port à la République. Ce qui est moins douteux, c'est que, sachant

à ce siége le représentant Salicetti, son compatriote, il s'y rendit, s'en fit un protecteur, et que le danger força bientôt le découragement des uns et l'incapacité des autres à se soumettre à son génie.

Le 22 septembre le jeune capitaine était arrivé à son poste. C'est là que, jusqu'au 17 novembre, pendant à peu près deux mois, on vit l'honneur de nos armes et le génie de Bonaparte indignement enchaînés sous les ordres de deux *sans-culottes!* Le premier était un mauvais peintre, peut-être brave, mais certes de la brutalité la plus stupide qu'il soit possible d'imaginer; le second fut un lâche et méchant médecin. La démagogie venait de les improviser, tous deux, généraux en chef! Mais, grâce à Dieu et pour la leçon des peuples, l'immortalité, comme elle a son Capitole, a son pilori, où le reflet de la célébrité attachée à tous les pas de Napoléon éclairera à jamais les noms, l'un ridicule, l'autre odieux, de Carteaux et de Doppet!

Carteaux, général en chef choisi à la taille et au bruit de la jactance de ses vaines fanfaronnades, commandait le siége. Il accueillit dédaigneusement la petite stature et la figure maigre et taciturne de Bonaparte. A l'entendre, ce mince officier arrivait trop tard : les dispositions étaient prises, les batteries prêtes; elles allaient, dès le lendemain, incendier la flotte ennemie et remettre Toulon au pouvoir de la République!

Le lendemain, 23 septembre, il lui montra fièrement, disséminés sur une ligne d'une lieue d'étendue, huit canons seulement, placés hors de toute portée, à deux mille quatre cents toises de la flotte anglaise,

et dont les artilleurs s'efforçaient, sur de simples foyers de bastides, de faire rougir les boulets avec des soufflets de cuisine ! Napoléon fit tomber, par quelques mots qu'il soutint par un coup d'épreuve, l'ignorante et folle jactance de son général.

Dès le 24, ayant tout reconnu, il signala, d'un premier coup d'œil, le promontoire du Caire comme la clef de l'attaque; le seul point d'où, maître du port, de la rade et de sa sortie, on pouvait en huit jours faire évacuer Toulon, ressaisir notre flotte et incendier à son départ la flotte étrangère. « Là est Toulon! » s'écria dès lors Bonaparte! A quoi le général, tout étonné, répondit : « Ah! pour le coup, voilà un m..... « qui n'est pas fort en géographie! » Mais le représentant Gasparin, ancien officier, comprit Napoléon. Carteaux, confondu, céda sans comprendre, n'exécuta qu'à demi et aggrava tout.

Ce point capital, méconnu par l'ennemi comme par les nôtres, était libre encore; tout en dépendait; il s'agissait de s'y établir; il fallait s'y enraciner promptement et l'armer de nos forces les plus vives. Mais Carteaux, en n'y envoyant qu'une force insuffisante, ne fit qu'en dénoncer aux ennemis toute l'importance! Quatre mille Anglais d'élite en chassèrent notre faible poste. Carteaux, rentré dans son absurde présomption, laissa les Anglais s'y fortifier en dépit des conseils de Bonaparte. Ils y construisirent le fort Murgrave qu'ils armèrent de quarante pièces de gros calibre; et désormais, cette position, qu'ils ont nommée leur *petit Gibraltar*, et qu'il faudra leur arracher à tout prix, au lieu de les foudroyer, les protége!

Dès lors, Napoléon mal compris, et n'ayant pu, d'un seul coup, en tournant la difficulté du côté de la mer, extirper le mal, s'est vu forcé de pousser, exclusivement du côté de la terre, et seulement de front, ses attaques. Mais là encore il a tout à vaincre, et plus encore que l'ennemi, ses propres chefs! Il faut qu'il résiste à ce prétendu général qui pense tout décider, tantôt en lui faisant perdre ses feux sur quelques maisons de la ville, tantôt en lui ordonnant de hisser ses pièces sur l'étroite terrasse sans recul d'une bastide, qui se fût écroulée sous la commotion de leur première décharge!

Un jour, découragé par quelques pertes, il ordonne l'abandon d'une batterie dont Bonaparte commençait à effrayer les forts et la rade. Une autre fois, au contraire, sur le conseil de son adjudant, il marque la place d'un ouvrage à construire en terre, sous les feux croisés de deux forts, afin, disait-il, de les détruire simultanément l'un et l'autre. Et quand Bonaparte refuse d'obéir; quand il démontre au général qu'il prend au rebours de tous principes ses moyens d'attaque, et que l'officier du génie, consulté, approuve sa résistance, Carteaux désespéré s'écrie « qu'il n'y a rien à faire avec « ces savants; qu'ils s'entendent tous! » En effet, tous deux s'entendirent cette fois pour chasser l'ignorant conseiller qu'avait près de lui ce pauvre général en chef. Un cri de trahison convenu entre eux, contre cet adjudant, cri tout-puissant alors, le fit disparaître du camp et les débarrassa de ce misérable.

Au milieu de ces absurdités, on remarqua, dans la femme du général démagogue, cet instinct sûr et délié

ordinaire à ce sexe et qui lui fait si bien deviner les hommes. Carteaux, tout grand fanfaron et tout doré qu'il était de la tête aux pieds, n'avait pas ébloui cette jeune femme. A ses plaintes « de l'ascendant « que prenait sur tous, en dépit de lui, ce maigre et « petit capitaine d'artillerie, » on l'entendit répondre: « Ne t'y trompe pas; il a trop d'esprit pour être long- « temps *sans-culotte !* » Et sur cette exclamation : « Comment, femme Carteaux, c'est donc à dire que « nous sommes des bêtes! » — « Je ne dis pas cela, mon « ami, reprit-elle doucement; mais, crois-moi, il en « sait plus que toi; laisse-le faire; profite de la gloire « qu'il te gagnera! » — « Mais s'il fait des fautes! » — « Eh bien! tu lui en laisseras la charge. »

A ces obstacles de l'ignorance, la science elle-même, consultée de trop loin, ajouta les siens. Le 15 octobre, le célèbre Darçon, sur la demande du Comité de Salut Public, avait envoyé, de Paris, un plan inexécutable. Il exigeait 60,000 hommes, et l'on n'en avait pas trente mille. Aussitôt le conseil s'assemble, et le jeune Bonaparte, le premier, ose ouvrir un avis contraire.

C'était surtout au centre, et du côté de la terre, que Darçon conseillait l'attaque. Napoléon persévéra dans son premier avis, celui d'attaquer surtout par mer. Au travers de tant de contrariétés, son regard tendant au but, au résultat le plus prompt et le plus complet, était resté inébranlablement fixé sur le promontoire du Caire; il le montrait, toujours, comme la clef de l'entreprise! Quelque fortifié qu'il fût, il s'obstinait à déclarer qu'il fallait à tout prix le reconquérir. Le but indiqué, il indiqua les moyens et entraîna tout

le conseil : Carteaux seul, qui le présidait, résista encore. On le forçait d'opiner. Il demanda huit jours! Le 23 octobre, tel fut son plan : « Le commandant « de l'artillerie foudroiera Toulon pendant trois jours; « et le quatrième, je ferai attaquer la ville sur trois « colonnes! » Cet ordre absurde et le plan de Bonaparte, envoyés à Paris par Gasparin, firent enfin révoquer Carteaux. Mais comme les Rois, les Républiques ont leurs favoris; et ce général, reconnu incapable devant Toulon, fut envoyé commander l'armée des Alpes!

CHAPITRE II.

Le 9 novembre, à ce malheureux succéda Doppet. Celui-ci continua, outra les fautes de son prédécesseur, et le fit presque regretter! Il ne savait remédier, que par des dénonciations, aux accidents que causaient dans notre ligne les feux anglais. Une de leurs bombes faisait-elle sauter l'un de nos magasins, il verbalisait, il écrivait à la Convention « que c'étaient des traîtres qui avaient mis le feu aux poudres de la République. » En sept jours que dura son commandement, il donna toute sa mesure.

Un de ces jours-là, à la vue de nos prisonniers cruellement maltraités par les Espagnols, nos soldats, saisis de rage, s'étaient subitement élancés à l'assaut du fort Murgrave, et Bonaparte, accourant au bruit, avait profité de leur indignation. Déjà, le premier en

tête, il était près de tout terminer par l'enlèvement inopiné de cette redoute, quand derrière lui sonna la retraite. Doppet en avait donné le signal; son aide de camp venait de tomber mort près de lui; il n'en avait pas fallu davantage pour décourager le général! Qu'on se figure Napoléon, au moment d'un succès décisif, forcé de lâcher prise, le front ensanglanté par une légère blessure, l'épée encore à la main, et reparaissant devant son chef à la face duquel il crie indigné : « Quel qu'il soit, il nous a fait manquer « Toulon, le lâche qui a fait sonner la retraite! »

A ces impérities, à ces lâchetés, les représentants du peuple mêlaient l'orgueil de leur omnipotence; ils destituaient aveuglément les officiers les plus capables. Malheureusement, le représentant Gasparin venait de tomber malade. Un jour l'un de ses collègues, trop ardent, fit, en l'absence de Bonaparte, démasquer et tirer trop tôt une batterie dont l'effet imprévu et mieux combiné devait hâter la prise du Caire. Un autre jour un second représentant voulut faire abandonner un autre ouvrage que Napoléon venait d'établir. Mais à ce proconsul, Bonaparte montra que, à la valeur guerrière, il savait joindre un autre courage : « Citoyen, lui répondit-il fièrement, faites « votre métier de député et laissez-moi faire le mien : « la batterie restera là; je réponds de l'effet qu'elle « va produire! »

Il est juste d'ajouter ici que, soit déférence pour l'ordre du Comité, soit plutôt ascendant irrésistible qu'exerçait déjà Napoléon, ces représentants, même après la mort de Gasparin, l'écoutèrent; et que mal-

gré l'ancienneté des autres officiers de son arme présents au siége, ils conservèrent à ce jeune capitaine le commandement supérieur qu'il avait ou rapporté ou reçu de la capitale! Quant à sa promotion au grade de chef de bataillon, le 19 octobre, on ignore s'il faut l'attribuer au vide du cadre ou à leurs éloges.

Son plan était donc suivi, mais avec les lenteurs conséquences de tant d'obstacles. Avant son arrivée rien n'avait été prévu; tout manquait; on a retrouvé plusieurs de ses ordres : ils montrent ses innombrables efforts pour réunir autour de Toulon les moyens indispensables à ce rude siége. Ainsi, au milieu de ces travaux, de ces dangers nouveaux pour tous, et qui déjà lui semblaient habituels, l'impérieuse nécessité le proclamait comme le plus capable. Et hommes et choses, il dominait tout par elle. Mais aussi, dès le premier pas, quelle vue nette, haute et ferme dans l'ensemble, et quelle active énergie dans le détail!

Un mal imprévu n'avait pas ralenti son ardeur guerrière; et peut-être l'âcreté, que ce mal contagieux mit dans son sang, a-t-elle ajouté, depuis, une excitation de plus à l'ardeur de sa nature puissante et infatigable. Dans l'une des premières batteries qu'il avait fait construire, un canonnier rongé de gale était tombé frappé par un boulet; Bonaparte avait aussitôt saisi le refouloir échappé des mains de cet artilleur, et plusieurs fois il avait aidé à charger la pièce. Il s'aperçut, trois jours après, qu'il avait hérité de la maladie de ce soldat. C'est de ce mal, d'abord

pallié, qu'il faillit ensuite périr; et depuis, lui-même nous a dit qu'il en avait ressenti l'influence durant sa vie entière.

Cependant, en dépit des ménagements qu'exigeait la puissance inquiète et brutale des représentants Salicetti et Robespierre jeune, et plus tard de Fréron et de Barras, il les forçait, par de vives demandes et de hardis reproches, à lui rendre les officiers instruits qu'ils avaient chassés des cadres; il obtint même l'avancement des plus braves. Depuis, et dans sa haute fortune, aucun de ceux-là ne fut oublié. Parmi les soldats et les sous-officiers il en fut de même : on cite entre autres un sergent de ligne. Ce sous-officier écrivait un ordre, sous sa dictée, dans la batterie des *sans-culottes*. On dit que, en ce moment, le ricochet d'un boulet ennemi ayant couvert de terre son papier, ce sergent s'était écrié gaiement : « Bon, je n'aurai pas be« soin de sable! » Bonaparte le remarqua, se l'attacha, et deux mois après il en fit son aide de camp : c'était Junot, celui qu'on a vu, depuis, Duc d'Abrantès!

Le 17 novembre, Doppet, aussi incapable que Carteaux, et, de plus, cruel et pusillanime, quitta le siége. On vit pour la deuxième fois, pour lui comme pour Carteaux, que tout despotisme a ses favoris, et qu'il n'y en a point de pires que ceux des despotes démagogues! En effet, malgré la honteuse épreuve que cet infâme général venait de subir, le Comité de Salut Public lui confia l'armée des Pyrénées-Orientales! Il y alla se faire battre et nourrir l'échafaud de la Terreur du sang de ses officiers et de ses généraux que dénonça sa noire envie, après les avoir compromis par sa lâ-

cheté et son ignorance. Dugommier le remplaça devant Toulon. Alors enfin, et pour la première fois, Bonaparte fut compris par un véritable général.

Il lui fallut encore pourtant lutter contre l'anarchie qui se présentait sous toutes les formes. Lui-même a souvent raconté que, le surlendemain 19 novembre, comme il parcourait nos lignes et les montrait à Dugommier, tout à coup ils virent déboucher des gorges d'Ollioules un convoi de vingt magnifiques voitures, qu'ils reconnurent pour celles de l'infortuné Louis XVI. Étonnés, ils crurent d'abord à l'arrivée du terrible Comité de Salut Public, mais bientôt soixante à quatre-vingts personnages en beaux uniformes de fantaisie en descendirent. Ces nouveaux guerriers demandaient impatiemment le général. Dès qu'ils l'aperçurent, l'orateur de la troupe, se plaçant gravement en tête, lui déclara d'une voix tonnante « qu'ils arrivaient de Paris : que les patriotes y étaient indignés de sa lenteur, de son inaction; que la République violée frémissait de n'être point encore vengée; qu'elle avait fait un appel aux braves; qu'ils y avaient répondu; qu'ils étaient des canonniers volontaires; qu'on n'avait qu'à leur donner de la poudre et des canons et qu'ils allaient sur-le-champ ressaisir Toulon et incendier la flotte anglaise! »

Il n'y avait point à sourire; les mœurs du temps commandaient de prendre au sérieux cette extravagance. Dugommier demeurait interdit; Bonaparte se chargea de les satisfaire. Il les échauffa de vin et de louanges; puis, dès le lendemain, leur livrant des pièces, il les mit aux prises sur la plage et à découvert, préten-

dant « qu'à de tels braves des épaulements étaient « inutiles, et qu'ils étaient assez couverts de leur in- « vincible patriotisme! » La première bordée d'une voile ennemie en fit justice : la plupart s'enfuirent; ils regagnèrent leurs équipages et disparurent. Quelques-uns seulement, rentrés modestement dans nos rangs, s'associèrent aux travaux du siége.

Dès ce moment, et malgré quelques emportements des représentants du peuple, les opérations furent poussées, avec vigueur, droit au but qu'avait indiqué Napoléon. Cependant la batterie des Arènes ou de la Convention, intempestivement démasquée par les représentants, avait été surprise, par les Anglais, le 30 novembre. Il s'agissait de la reprendre. Dugommier venait d'en commencer l'attaque; elle hésitait, quand Bonaparte, suivi d'un bataillon, imagina de se glisser jusqu'à cette position, à la faveur d'un boyau profond recouvert de branches d'olivier. C'était lui qui précédemment l'avait fait ouvrir. Parvenu, ainsi, au travers de la ligne anglaise, il fit, du fond de cet abri, tirer sur elle inopinément à droite et à gauche. Dans le désordre qui résulta de cette surprise, le général en chef ennemi, s'étant approché pour reconnaître, eut le bras cassé par une balle; il tomba dans la tranchée où, saisi et passé de mains en mains par nos soldats, il fut livré prisonnier à Bonaparte avant que les siens se fussent aperçus de cette perte. Dès lors, sans chef, et en même temps abordés et débordés par Dugommier, les Anglais fuirent en déroute, poursuivis l'épée aux reins. La batterie fut ainsi reprise; succès auquel Bonaparte a dit lui-même qu'il dut le grade de colo-

nel, mais toutefois sans qu'on ait pu retrouver la trace d'une promotion aussi méritée!

Enfin alors le fort Murgrave est à découvert; c'est à lui que s'attaque Napoléon, corps à corps, par plusieurs ouvrages dont le dernier est poussé à cent vingt toises de cette clef de Toulon et de la rade. Là cependant, nos canonniers, en butte à tous les feux ennemis, se déconcertent, et ils allaient abandonner cette batterie, qu'ils déclaraient intenable, quand, sur cette ruine sanglante, Bonaparte fait écrire et arborer le nom de *Batterie des hommes sans peur !* Dès lors, chacun veut en être, et pendant trois jours un feu roulant, que lui-même dirige, prépare l'assaut du 17 décembre.

Il fut décisif; mais au début la violence d'un ouragan fait hésiter Dugommier; Bonaparte insiste; les représentants s'irritent, et, dans leur omnipotence, prêts à destituer le général, ils offrent à Napoléon sa place. Dugommier était perdu si Bonaparte qui l'aimait et l'estimait, se refusant à cette proposition, n'en eût promptement et généreusement averti ce général.

A une heure après minuit nos soldats s'élancèrent; mais soit étonnement des uns, soit ardeur des autres, et indiscipline de tous, il fut impossible, parmi eux, de maintenir l'ordre. La lutte dura deux heures. Le fort fut pris, perdu, et repris; il y fallut la réserve. Bonaparte la conduisit; il fut d'abord renversé et tout meurtri, puis relevé; puis son cheval ayant été tué sous lui, il s'en dégagea et, gagnant la tête, on le vit bientôt, l'un des premiers, sur les décombres du fort, aux mains avec les canonniers ennemis qui le blessèrent à la

jambe d'un coup de pique. Ils succombèrent enfin, tués sur leurs pièces! Ce fut alors que, sur le sommet des débris de sa conquête, quand le jour revint, Napoléon, toujours convaincu de l'importance de cette position, dit aux représentants, en leur montrant Toulon encore défendu par tous ses forts : « Dans moins de qua- « rante-huit heures vous y entrerez! » Et il tint parole.

Ce jour-là, 20 décembre, le chef de bataillon d'artillerie Bonaparte fut nommé général de brigade dans son arme. « Avancez ce jeune homme, écrivait Du- « gommier au Comité de Salut Public, car, si vous « étiez ingrats envers lui, il s'avancerait tout seul. » On l'écouta : le 7 janvier 1794, la promotion de Napoléon fut confirmée. On y joignit la commission d'armer la côte depuis le Rhône jusqu'au Var, et le commandement de l'artillerie de l'armée des Alpes.

CHAPITRE III.

Ainsi, le siége de Toulon avait coûté trois mois et beaucoup d'hommes, d'argent et d'efforts, quand peu de jours eussent suffi si l'on eût d'abord écouté et su comprendre Bonaparte. Le 25 décembre 1793 est le dernier jour où, dans un repas, on trouve, dans ce port de guerre, la trace du jeune général. Depuis et jusque vers la fin de janvier 1794 on le vit à Marseille. Ses ordres datés de cette ville existent encore. Il s'était hâté d'y rejoindre sa mère et de lui rapporter sa gloire pure des odieuses fusillades dont Robespierre jeune,

Salicetti et surtout Fréron et Barras, les derniers arrivés au siége, ensanglantèrent sa première conquête. Dans ce massacre, huit à neuf cents Toulonnais avaient été fusillés sans jugement, sur les dénonciations de leurs compatriotes qu'on avait trouvés emprisonnés. Les vrais coupables pourtant avaient fui : Napoléon, indigné de cette vengeance aveugle et atroce, s'était aidé de Marmont et de Junot pour sauver le plus possible de ces victimes.

Son séjour au milieu de sa famille, dont il était déjà l'honneur et l'appui, n'y fut pas obscur. On a même remarqué qu'il s'y laissa conduire chez une devineresse, soit qu'il y eût été entraîné par ses sœurs, ou par un secret penchant pour tout ce qui était extraordinaire et surnaturel. Des prédictions, toutes favorables et emphatiques, selon l'usage, leur furent prodiguées; elles ne se réalisèrent pas entièrement pour la plus jeune des sœurs de Bonaparte; mais le hasard voulut que la bohémienne annonçât nettement à Napoléon « qu'il passerait les mers, qu'il serait victorieux, qu'il « en reviendrait plus grand que jamais! » Ce fait sans importance serait peu digne d'être cité, si l'un des témoins n'avait pas assuré, depuis, que Bonaparte s'était plu à ces épreuves.

Beaucoup d'autres épreuves, d'un genre différent, l'attendaient dans cette cité au milieu de la démagogie, alors déchaînée, qu'enivrait une victoire récente. On sait que plusieurs fois les officiers qui le secondaient, Gassendi entre autres, durent la vie à son intervention à la fois adroite et courageuse. Lui-même, comme au siége de Toulon, y fut sans cesse dénoncé pour les

précautions qu'il prenait tantôt contre l'ennemi et tantôt contre les démagogues. Une fois, au contraire, ce fut parce que, cédant aux instances de ceux-ci, il donna le nom de « patriotes du Midi » à l'une des redoutes qu'il établissait; ce qui le fit aussitôt accuser de fédéralisme, la haute trahison du moment. Plus tard il fut déclaré hors la loi par un représentant du peuple, sur son refus de livrer à ce misérable les chevaux de l'artillerie pour lui servir de chevaux de poste.

L'armement des côtes l'occupa surtout pendant les deux premiers mois de 1794. Ses dispositions furent savantes; ses vues ne s'arrêtèrent pas à l'objet de sa mission; elles s'étendirent au loin. Son coup d'œil embrassa tout le golfe de Gênes. Déjà, sous sa main, tout s'agrandissait! Cela explique son exigence envers nous quand, depuis, il nous chargeait de quelques détails, et pourquoi il fallait avoir tout observé et, au retour, être prêt à répondre à mille questions étrangères à l'instruction verbale ou écrite, mais toujours brève et précise, qu'on avait reçue de lui.

Cependant les armes et les poudres de guerre, en dépôt dans les forts démantelés de Marseille, étaient à la merci de la populace maîtresse absolue de cette ville. Le représentant du peuple, Maignet, s'y trouvait alors, et Bonaparte avait proposé de réparer ces forts pour mettre leur approvisionnement à l'abri de tout désordre. Dans cette mesure de prudence, le stupide et sanguinaire proconsul se plut à voir un attentat contre la liberté. Aussitôt, le 16 février 1794, dans une dépêche à la Convention, Maignet s'empressa de dénoncer « cet ennemi du peuple, ce conspirateur qui

voulait relever les odieuses bastilles du tyran Louis XVI! La Convention devait rappeler ce suspect, l'interroger, et lui faire expier son complot parricide! »

Cette absurdité eût perdu Napoléon, si de son côté, Granet, autre représentant, autre pourvoyeur d'échafauds, ne se fût hâté de dénoncer aussi, pour le même fait, le général Lapoype, l'un des conquérants de Toulon et dont la Convention venait pourtant d'entendre l'éloge. Ce concours de dénonciations, cette émulation d'infamies produisit une heureuse confusion; Lapoype seul, selon quelques-uns, ou le colonel d'artillerie Sugny, selon Bonaparte, fut d'abord mandé. Étranger au fait dénoncé, il s'en justifia, le 15 mars, à la barre de la Convention, aux dépens de Bonaparte. Celui-ci fut alors appelé à son tour; mais cette méprise lui avait donné le temps de quitter Marseille pour se rendre à l'armée de Nice. Un autre représentant s'y trouvait; c'était Robespierre jeune, républicain enthousiaste et sincère jusqu'au dévouement le plus désintéressé. Car, on en doit convenir, quelque féroce qu'il fût aussi, son ambition n'avait rien de l'atroce et noire perfidie, de cette astucieuse, de cette envieuse et froide cruauté que nous, contemporains, nous avons tous vu dans son exécrable frère. Fier de la reprise de Toulon, où il s'était exposé, Robespierre jeune avait reconnu, à ce siége, le génie naissant de Napoléon; il eut le bon esprit d'apprécier l'absurdité de la dénonciation, d'en suspendre l'effet et de résister au mandat lancé par le Comité de Salut Public.

Des témoins ajoutent que la jeune sœur de ce conventionnel l'accompagnait; qu'elle n'était pas

restée insensible aux charmes de l'esprit, aux soins du jeune général, à la gloire qu'il venait d'acquérir, et qu'alors cette inclination ne fut pas inutile au salut de Bonaparte. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut attribuer qu'à un souvenir reconnaissant la pension qu'il lui accorda depuis, et dont cette infortunée, entachée d'un nom si horriblement célèbre, jouissait encore en 1814 (1).

Ainsi, l'accord entre l'étoile et le génie de Napoléon continue. Et en effet, à sa venue et à sa naturalisation en France, quand va éclater cette grande Révolution qui semble faite pour lui comme lui pour elle; à ces divers accidents où, dans sa jeunesse, il est seul préservé quand ses compagnons y périssent; à cette révolte de la Corse qui le rend une seconde fois à la France; à cette mission vers Auxonne qui le place à part; enfin à ces dangers de Toulon qu'il donne l'exemple d'affronter, et où des chevaux tués sous lui et deux légères blessures, sans l'arrêter un seul instant, accroissent sa gloire, si l'on ajoute cette méprise de ses dénonciateurs qui, lui donnant le temps de rejoindre l'armée d'Italie, vient, si à propos, le soustraire au fatal effet de l'accusation de deux représentants, pour le mettre sous la protection de Robespierre jeune, si puissante alors, qui ne reconnaîtra une vie prédestinée? Mais ce n'est point assez encore : ici remarquons de plus cette même fortune qui, de têtes en têtes tranchées, venait de faire tomber le commande-

(1) Cette pension était de 4,000 francs. La liste civile de Louis XVIII la paya encore pendant quelques années; après quoi elle fut transportée sur les fonds de la police.

ment de cette armée sur celle de Dumerbion, vieillard respectable, mais impotent, en sorte que le génie de Napoléon, libre sur ce second théâtre, pourra s'en emparer, s'y déployer et s'y préparer à la gloire que, deux ans plus tard, d'autres coups du sort l'enverront y recueillir; fortunes, toutes laborieuses sans doute, toutes saisies d'une main née puissante et vigoureuse, mais que pouvaient mettre hors de sa portée le moindre accident, le moindre retard, le plus léger changement dans les choses et dans les personnes.

CHAPITRE IV.

Le quartier général de l'armée d'Italie était à Nice. Il y arriva vers le 11 mars 1794; et mars n'était point encore écoulé, que déjà, général en chef de fait, il avait reconnu toutes les positions ennemies, les nôtres, apprécié nos chefs, indiqué les moyens, et tracé, d'une main sûre et hardie, tout le plan de la campagne.

Jusque-là, dans ces Alpes et pendant 1793, grâce à la mollesse et au désaccord de l'attaque, notre défensive, malgré ses détachements forcés sur Lyon et Toulon, avait été heureuse; l'hiver de 1794 l'avait secondée. Là, comme ailleurs, la levée en masse venait d'envoyer de puissants renforts, et, victorieuse au dedans, la Terreur venait d'ordonner, sous peine de mort, à ses généraux de porter la victoire au dehors de la République! Du reste, nul plan n'était imposé, nul accord entre l'armée d'Italie et celle des Alpes,

en sorte que Dumerbion, menacé en arrière, à sa gauche et de front, depuis les sources du Var jusqu'à son embouchure, et de Tende, de Saorgio et d'Oneille jusque dans Nice, ne savait par où commencer l'attaque.

Le 2 avril, dans un conseil de guerre où commencent les noms de Rusca, de Vial et de Masséna, réunis à ceux, près de finir, de Dumerbion et de Robespierre jeune, Napoléon propose de maintenir l'ennemi au centre et devant notre gauche dans la montagne : en conséquence, pendant que, devant Saorgio et sur le Var, deux corps de réserve resteront en observation, notre droite, sous Masséna, ainsi masquée et couverte, poussera vigoureusement jusqu'à Loano par le littoral, au travers du territoire de Gênes; et s'élevant en même temps par sa gauche sur la montagne jusqu'à Ormea, Garessio, Murialto même, elle se rendra maîtresse du versant des eaux sur le Piémont.

Ici, et par un second retour à gauche dans cette même chaîne entre Tende et Saorgio, Masséna prendra à revers cette forte position, que dès lors, devant notre corps du centre devenu assaillant, l'ennemi sera forcé d'abandonner jusqu'au col de Tende.

En ce même moment notre aile gauche, restée sur le Var, y refoulera les Piémontais jusque par delà le col de Fenestrelle. Ainsi, par ce seul mouvement combiné, tout aura changé de face, et la France, menacée du haut des Alpes jusque sur le littoral, aura rejeté l'ennemi de l'autre côté des monts, du sommet desquels à son tour elle menacera le Piémont jusque dans sa capitale.

Ce plan fut adopté; il est l'histoire de la campagne;

dès les premiers jours de mai il était exécuté! La date des ordres, l'attaque d'Oneille, où combattit Bonaparte en tête de trois brigades, montre qu'au conseil il joignit l'action. Il fit, au sud, face aux Anglais, tandis que Masséna, face au nord contre les Sardes et les Autrichiens, s'emparait, jusqu'à l'Apennin, de la chaîne des Alpes maritimes. Alors, quand c'est au centre et à notre gauche à réunir leurs attaques à celle de notre droite, Bonaparte y reparaît; il leur prépare, à Nice, le succès de Saorgio des 27 et 28 avril, et ceux des cols de Tende et de Fenestrelle que, le 11 mai, l'ennemi nous abandonna.

En un mois, deux places fortes, Oneille et Saorgio, sont tombées au pouvoir de la République, et avec elles quatre mille prisonniers, soixante et dix canons, la ceinture des Alpes depuis le col d'Argentières jusqu'aux monts de Gênes; les Anglais sont repoussés du littoral; la France, de ce côté, est fermée à la coalition; et l'Italie nous est ouverte! Enfin, à Nice, comme Dugommier à Toulon, le vieux et loyal Dumerbion s'écrie « qu'il doit la victoire aux savantes combinai-« sons du jeune Bonaparte! »

Ce succès suffisait au vieux et infirme général; mais aux yeux de Napoléon, dont ici le génie entier se révèle, il n'est qu'un prélude. Déjà l'invasion, la conquête du pays ennemi jusque dans Turin, peuvent seuls le satisfaire! Aussitôt il conçoit un second plan qu'il étend à l'armée des Alpes. Le mulâtre Dumas la commandait. Celle-ci venait de s'emparer des monts Cenis et Saint-Bernard. Le col d'Argentières était le point de contact de Dumas et de Dumerbion, et, du

Saint-Bernard aux monts de Gênes, embrassant tout d'un seul regard, Bonaparte propose l'invasion de l'Italie par les ailes contiguës des deux armées; elles convergeront sur la Stura du haut des cols de Tende, d'Argentières et de Fenestrelle, tandis que, de la droite à la gauche, une attaque générale du reste des deux armées retiendra l'ennemi disséminé sur tous les autres points de ce vaste demi-cercle.

Ce projet approuvé fut envoyé à Paris. Nos forces suffisaient, mais les temps n'étaient pas venus. Des revers attiraient alors, surtout à l'est et au nord, l'attention du Comité de Salut Public. La Convention se dévorait elle-même en même temps qu'elle dévorait la France. Trop préoccupée de ses périls intérieurs, elle négligeait de profiter, partout à la fois, des gigantesques moyens qu'elle avait créés en ajoutant la terreur à l'enthousiasme. L'Italie fut donc oubliée, et trois mois d'inaction suivirent les premiers succès qu'on devait à Bonaparte.

Résumons ici la situation générale. Pendant la première moitié de 1793, cette terreur avait fait le mal; dans la seconde moitié elle avait créé le remède. La moitié de la France, ou royaliste ou républicaine, et l'Europe entière soulevées contre ses crimes; deux guerres civiles, l'une au sud, l'autre dans l'ouest; cinq invasions étrangères, trois au midi, deux à l'est et au nord; la Corse et nos colonies, la Belgique et les bords du Rhin, perdus; Lille assiégée; Valenciennes prise; l'ennemi à cinq marches de la capitale; tels furent les dangers et les maux produits par la Terreur pendant les six mois de 1793!

Mais dans ce péril extrême, pendant que les coalisés, d'abord triomphants, n'ont continué leur agression qu'avec mollesse et désaccord, avec leur lourde et lente méthode, sans savoir profiter ni de leurs premiers succès, ni de nos discordes intestines, la Montagne et ses comités terroristes se sont défendus avec toute la fureur sauvage et désespérée de scélérats pris sur le fait à qui tous les moyens sont bons et qui n'ont rien à ménager. Maîtres de toutes les forces créées par la civilisation, ils y ont joint toutes les violences de la barbarie; ils ont usé, en un an, toutes les ressources d'un siècle : la génération entière a été appelée; la France a éte transformée en un camp de douze cent mille hommes ! Des levées, des réquisitions, des confiscations, des proscriptions, des massacres par masses, tout a été employé, tout prodigué! O Patrie! que ton nom est saint, ta cause sacrée et ta voix puissante, puisque, en dépit de tant d'excès, de tant d'inutiles atrocités, de tels scélérats, pour l'avoir défendue contre l'invasion, tout détestés qu'ils sont, restent, à tes yeux, grands encore!

En effet, dès la seconde moitié de 1793, on a vu Toulon repris, la guerre civile républicaine éteinte, et tout à la fois les Sardes repoussés, la Savoie ressaisie, la guerre civile royale vaincue; enfin, malgré des revers, on s'est défendu dans les Pyrénées, et l'on a résisté glorieusement en Alsace et dans la Flandre. Au commencement de 1794 on vient de voir les Alpes conquises; bientôt la victoire s'étendra de toutes parts; ce sera surtout après la chute de la Terreur, mais par l'impulsion désespérée, par

l'élan violent qu'elle a donné à toute la France.

Ainsi, en mai 1794, la terrible Montagne, victorieuse au dedans à force d'excès et de crimes, se défendait vigoureusement contre le dehors, tandis qu'aux Alpes, après avoir remis Toulon entre ses mains, Bonaparte, protégé par Robespierre jeune, commençait à la rendre conquérante. Mais, comme tous leurs pareils dans le succès, les monstres, dans leur repaire de Paris, avaient à soutenir entre eux une autre lutte; ils s'y disputaient leur Terreur à coups d'échafauds! Robespierre aîné, le plus astucieux et le plus cruel des chefs jacobins, s'ouvrait vers la dictature une voie sanglante. Sur cette voie, une part de ses complices, les Dantoniens, dégoûtés de crimes, avaient voulu s'arrêter; une autre part avait osé le dépasser, non-seulement en férocité, mais par les saturnales les plus absurdes, par un athéisme effronté et par un retour au paganisme! C'étaient Roncin, Chaumette, Hébert, ou la Commune. Robespierre, après s'être immolé ces foux furieux à l'aide du parti rétrograde, venait d'anéantir à son tour celui-ci, dans le sang de Danton et de Camille.

Devenu maître de la Terreur, il l'augmentait mais en la régularisant. Il en avait discipliné les agents; il régnait aux Jacobins, aux comités; et l'insensé, en osant proclamer l'immortalité de l'âme et la restauration, en France, d'un Être suprême, dont son triomphe eût pu faire douter, marquait déjà, sur ses listes de proscription, le reste des complices gênants encore, qu'il prétendait sacrifier à sa dictature.

En même temps il favorisait la mysticité d'une

secte secrète qui le vénérait comme un prophète. Mais la Montagne, au sein des comités et de la Convention, osant lui résister, il osa s'en séparer! Il se crut assez puissant contre elle, à la tête du club des Jacobins, de la garde dite nationale, de l'armée révolutionnaire de Paris et de la nouvelle Commune.

La Montagne ainsi divisée en deux parts, l'une dans la Convention et aux comités, l'autre en dehors, sous Robespierre, Couthon et Saint-Just, se préparait à un dernier choc. Dans cette décisive et dernière lutte, Robespierre, voulant rassembler toutes ses forces, rappela près de lui son jeune frère. Ce rappel explique la stagnation de l'armée l'Italie, depuis le mois de mai jusqu'au 27 juillet, 9 thermidor 1794.

CHAPITRE V.

Robespierre jeune, en s'arrachant à cette noble guerre extérieure pour courir à cette odieuse guerre intestine, de plus en plus épris du génie de Bonaparte, s'efforça de l'entraîner avec lui sur ce dangereux champ de bataille. Il lui offrit d'être le lieutenant de son frère, de venir occuper la place d'Henriot, de ce vil laquais jadis chassé comme escroc, et parvenu au commandement de la capitale : son refus sauva sa renommée et la France. Henriot demeura le digne général de Robespierre, et deux mois plus tard, le 9 thermidor, l'hésitation de ce monstre, jointe à l'ivresse et à la lâcheté de son misérable lieutenant, amena avec leur supplice la fin du régime de la Terreur.

Ce refus de Napoléon avait son péril; il importe trop à sa mémoire, il eut trop d'influence sur nos destinées pour en omettre les détails.

Ce fut dans Nice et vers le milieu de mai, la veille même du départ de Robespierre jeune, que cette dangereuse proposition tenta la fortune de Bonaparte. Son exil de son pays natal, les horreurs qui couvraient sa patrie adoptive attristaient son cœur que la guerre, quoi qu'on en ait dit, n'endurcissait pas. Toujours rempli des premiers et purs sentiments de son adolescence, des tendres penchants de sa première jeunesse, il y revenait, il s'y livrait avec d'autant plus d'empressement, dès qu'un moment de loisir lui permettait de se retrouver dans le sein de sa famille qu'il avait alors établie dans le château de Sallé, le mieux et le plus près possible du quartier général.

Ce jour-là il y arriva de Nice, mais sombre, taciturne et préoccupé. Aussitôt, ses frères Joseph et Lucien étant accourus, il les entraîna, en marchant entre eux avec agitation, dans la partie du parc la plus solitaire. Là, paraissant hésiter encore, il leur annonça « qu'il dépendait de lui de partir pour Paris dès le « lendemain, d'en prendre le commandement et de « les y établir dans une position avantageuse! il s'a- « gissait de se décider; dans la soirée même il devait « répondre. » — « Eh bien! qu'en pensez-vous? » leur dit Bonaparte. Joseph, le plus contenu des deux, était d'un esprit calme et d'un caractère doux et irrésolu; il se taisait encore lorsque Lucien, plus jeune, plus vif et moins réfléchi, éclatant de joie, pressa son frère d'accepter. Napoléon l'interrompit : « Mais, reprit-il

« sévèrement, cela vaut bien la peine d'y penser « sans faire ici l'enthousiaste. Il n'est pas si facile de « sauver sa tête à Paris qu'à Saint-Maximin (lieu « où Lucien occupait un obscur emploi); Robespierre « jeune est honnête, mais son frère ne lui ressemble « pas! » Ici changeant de ton et montrant que sa résolution était prise : « Moi! s'écria-t-il, moi servir, moi « soutenir un pareil homme! Non, jamais! Je sais « combien je lui serais utile en remplaçant son imbé- « cile Henriot; mais c'est ce que je ne veux pas faire. « Il n'y a de place honorable aujourd'hui pour moi « qu'à l'armée; prenez donc patience, plus tard je « commanderai Paris! »

Alors, s'échauffant de plus en plus, il épancha toute son indignation longtemps comprimée contre la Terreur, dont il leur annonça la chute prochaine. A chaque trait de ce funeste tableau il s'écriait : « Hé! « que voudriez-vous que j'allasse faire dans une aussi « maudite galère! » Ce fut, en leur répétant une dernière fois ces paroles, qu'il les quitta. Il retourna à Nice où, s'aidant de Dumerbion, il fit réclamer sa présence au camp comme absolument indispensable. Cette intervention réussit. Voilà comment, sans se compromettre, il sut échapper aux pressantes sollicitations du jeune Robespierre.

Quand la hache révolutionnaire était ainsi suspendue sur toutes les têtes, on s'étonne que la galanterie ait pu les distraire encore. Mais tel était l'empire de ces mœurs sur la génération élevée dans le dernier siècle, que dans les prisons, qu'au pied même de l'échafaud de la Terreur il persévéra. Cette galanterie

surprendra donc moins au milieu de la jeunesse des camps : l'on ne doit point croire que, aux sérieux motifs qui venaient de décider Napoléon, l'attrait d'une liaison de cette nature ait pu joindre son influence : pourtant, on sait qu'alors il mêlait aux préoccupations de la politique et aux soins guerriers d'autres soins plus doux. Lui-même, depuis, s'est reproché d'avoir, à cette époque, entraîné vers Tende jusqu'aux avant-postes la jeune et belle femme de l'un des représentants du peuple, et d'avoir engagé un combat d'avant-garde pour lui en donner le spectacle. Ce combat fut heureux; lui-même s'y exposa; mais, quoi que depuis en ait pu dire cette femme, cet engagement était inutile; il coûta du sang, et Bonaparte s'est avec raison accusé de ce caprice.

Cependant, fidèle à sa mission et sans doute à ses promesses, Robespierre jeune, dès son arrivée à Paris, avait reproduit le projet d'invasion tracé par Bonaparte, car l'ordre vint enfin de l'exécuter. En conséquence, le 25 juillet, l'avant-veille même du jour où périt sur l'échafaud ce représentant, tout fut en mouvement dans les deux armées. La haute Stura allait être abordée par leurs ailes sur ses deux rives; Demont, séparé de Coni. « L'artillerie, écrivit alors Napo« léon, était en avant pour assiéger ce fort et porter « un grand coup contre le tyran sarde jusque dans « sa capitale. » Déjà tout réussissait, quand, au retentissement de la révolution du 27 juillet 1794 (9 thermidor), tout s'arrêta. On ignorait quelles seraient les volontés des maîtres nouveaux que ce bouleversement allait imposer. Ce qu'on tentait, par cela même qu'un

parti renversé l'avait voulu, pouvait déplaire. On redouta la responsabilité d'une défaite. Les premiers succès furent donc abandonnés; et l'armée, retombant dans l'inaction, rentra dans ses premières limites.

C'était trop de précaution : il arriva tout le contraire de ce qu'on avait redouté, et l'on s'en prit à Bonaparte. C'était lui dont le premier plan exécuté avait ouvert l'Italie à nos armes; c'était encore lui dont le second projet, trois mois négligé, puis enfin repris par Carnot et abandonné par Dumerbion, venait d'en préparer et commencer l'envahissement; et cependant ce fut à lui seul que les nouveaux représentants du 9 thermidor imputèrent le crime d'avoir flétri, par cette retraite, les premiers lauriers qu'on lui devait, et d'avoir empêché de recueillir ceux qu'on avait le droit d'espérer.

Le 6 août 1794, dans Barcelonnette, les représentants, le féroce Albitte, Laporte et Salicetti, se laissèrent entraîner par les récriminations d'une armée rivale, jalouse de l'armée d'Italie et justement impatiente : ils dénoncèrent Napoléon. Ils l'accusèrent d'avoir fait dépérir, depuis trois mois, l'armée de Nice dans une honteuse inaction, par une trahison infâme. Cette accusation avait pour base de vagues et absurdes bruits populaires, un mensonge calomnieux de Salicetti contre Robespierre jeune qu'on disait avoir été l'ami de Bonaparte et qui, en effet, soumis dans sa mission à ses conseils, s'y était montré constamment humain, intelligent et modéré; enfin, et surtout, un voyage de Napoléon à Gênes, qu'on taxa de haute trahison, quand, au contraire, le but en avait été de

reconnaître cette ville neutre pour s'en emparer. Aux yeux de ces représentants il y avait eu là une odieuse conspiration tramée entre l'Étranger, Robespierre et Bonaparte. « Tous nos soupçons, écrivirent-ils au « Comité, se fixent sur la tête de ce général! »

Tel était l'esprit du jour, celui de la démagogie triomphante; de tous les gouvernements tyranniques, le plus crédule et le plus soupçonneux, le plus passionné et le plus absurde; gouvernement, si l'on peut lui donner ce nom, dont l'oreille, avide de délations, est toujours ouverte aux calomniateurs ses courtisans, ses plus chers favoris, toujours prêts à lui prouver leur zèle par des dénonciations, à lui expliquer ses mécomptes par des trahisons, et à l'en consoler par des supplices!

Le même jour, 6 août, Albitte et Salicetti qui s'en repentit plus tard, suspendirent de ses fonctions le général Bonaparte et en ordonnèrent l'arrestation. Trois jours après, et par les mains d'Arena, autre Corse, cet ordre était exécuté : Bonaparte était au secret et tous ses papiers saisis!

Si l'on en doit croire les souvenirs de l'ordonnateur Dennié, alors chargé de l'examen de ces papiers, la haine de l'un de ces trois dénonciateurs avait un odieux motif. Dans l'un des premiers combats de l'armée d'Italie, celui de Saorgio, ce représentant s'était, dit-il, aventuré sur la foi de Napoléon; or il paraît que, soit ardeur guerrière que Bonaparte crut partagée, ou peut-être dépit d'un joug qui l'humiliait, le jeune général s'était plu à exposer, à ses côtés, les jours du conventionnel. Le fait est qu'inopinément

ou non, les feux ennemis les avaient environnés, et que, dans cette occasion, loin de donner un brillant exemple, le représentant, ayant fort mal représenté la valeur du peuple dont il était le mandataire, s'était pris d'une rancune corse contre Napoléon en raison du danger qu'il avait couru et de la frayeur dont il avait donné le honteux spectacle. De là cette dénonciation, la suspension et l'incarcération de Bonaparte.

Il avait alors pour adjoints à son état-major Marmont et Sébastiani, et pour aides de camp, Junot et Louis Bonaparte son jeune frère. Le premier désobéit à un ordre supérieur pour partager le nouveau péril de son général. Junot et Sébastiani, plus fougueux, voulurent le délivrer; c'est un fait que je tiens d'eux-mêmes. Leur projet fut de l'arracher aux gendarmes qui le gardaient et de l'entraîner avec eux à Gênes. Tous les quatre enfin montrèrent, par leur dévouement sans réserve à son infortune, combien il savait se faire aimer.

Quant à lui, d'une part il se refusait à ce dangereux dévouement qu'il sut calmer; en même temps, et dans une requête fière et concise, il reprocha à ses persécuteurs leur injustice. L'honnête et loyal Dennié s'interposa. L'indignation, quelle que fût encore la terreur, fut universelle. On dit même, que, pendant cette courte captivité de Bonaparte, l'armée d'Italie demeura frappée de torpeur, de découragement, et que tout resta en suspens dans le quartier général.

L'exacte vérité de cette assertion est prouvée par la prompte délivrance de Napoléon dès le 20 août, et par sa réintégration, quoique provisoire, dans son

emploi, enfin par les réparations honorables que son innocence reconnue et les témoignages d'estime de l'armée arrachèrent aux représentants du peuple. On leur doit même cet éloge, que, dans leurs rapports des 20 et 24 août datés de Nice, leur désaveu fut complet. Ils écrivirent, « que, convaincus des talents « de ce militaire, ils ne pouvaient nier qu'il ne fût « très-nécessaire dans une armée et dans un pays « dont il avait mieux que personne la connaissance, « et où les hommes de ce genre étaient très-difficiles « à trouver. »

CHAPITRE VI.

Pendant ces retards, d'un côté l'armée des Alpes fut affaiblie par l'envoi d'un fort détachement vers l'Alsace; d'autre part, Jambon Saint-André, représentant alors à Toulon, parvint à attirer tout à lui, en proposant de porter la guerre sur mer et dans la Corse. Paoli, secondé par Pozzo di Borgo, venait de livrer cette île à l'Angleterre. L'invasion du Piémont par la Stura resta donc abandonnée.

Mais l'armée austro-sarde, renforcée et encouragée, prétendit alors reprendre l'offensive. Son projet fut, en s'amassant à Dego sur la haute Bormida, d'en descendre sur la rivière du Ponent, d'entraîner Gênes dans sa cause, et d'y rétablir, ainsi que dans Savone, sa communication avec les troupes de débarquement de la flotte anglaise. Maîtresse alors du littoral, elle eût

intercepté les munitions qu'apportait à notre armée le cabotage. Dans ce nouveau péril Dumerbion en appela une troisième fois au génie de Bonaparte. « Mon en-« fant, lui dit ce vieux général, présentez-moi un « plan tel que vous les savez faire; et je l'exécuterai « du mieux qu'il me sera possible. »

Aussitôt; le 14 septembre, et selon les instructions rédigées par Napoléon, de Tende à Garessio des mouvements agressifs simulés se prononcèrent; ils retinrent l'ennemi sur ce point pendant que notre aile droite renforcée, s'élevant des deux côtés à la fois sur la Bormida, en prit à revers les gorges. Déjà dix mille ennemis atteignaient ses sources. Ainsi menacés d'y être coupés et renfermés, ils les abandonnèrent; et le 21 septembre, battus dans leur retraite précipitée, ils fuirent jusqu'à Acqui, en laissant mille hommes, Dego et leurs magasins au pouvoir de la République. Savone aussi, but de l'expédition des coalisés, fut prise et rendue à Gênes; mais on garda, d'après l'avis de Napoléon, le poste maritime et avancé de Vado, d'où les Anglais eussent pu détruire notre cabotage.

Il ne faut pas oublier cette position dont lui seul avait reconnu l'importance : elle fut perdue l'année suivante, et, quand nos convois furent interceptés et nos troupes affamées par la flotte anglaise, ce fut l'embarras, où notre détresse jeta le comité de la guerre, qui attira dans Paris l'attention d'un membre nouveau de ce comité sur Bonaparte. Il y était alors, non-seulement réformé, mais ignoré : la suite expliquera cette injustice.

En attendant, on remarquera, dans les rapports sur ce dernier succès qui termina la campagne de 1794, que son nom y fut omis; soit oubli volontaire de Salicetti, haine d'Albitte, ou impuissance de Dumerbion qui reçut bientôt sa retraite. Cet oubli de Salicetti, après sa dénonciation calomnieuse contre son jeune compatriote, n'a point besoin d'explication. Quant à la haine d'Albitte, on assure que, à Nice, dans une contestation, ou de guerre, ou de politique, ou plutôt seulement administrative, ce représentant, moins puissant alors, lui ayant demandé « s'il le connaissait? » Bonaparte lui avait répondu : « Si je ne vous connais-« sais pas, je vous estimerais; et vous voyez bien que « je vous méprise! »

Il restait encore quelques beaux jours à l'année 1794 : Napoléon proposa vainement d'en profiter pour enlever le camp retranché de Ceva, et préparer l'invasion de l'Italie pour la campagne suivante. Ses conseils furent inutiles.

Un témoin, longtemps attaché, depuis, au cabinet topographique de Napoléon, m'a raconté que, du sommet de ces monts, dont Bonaparte étudiait sans cesse toutes les ramifications, ses regards ardents, comme s'ils eussent été inspirés par un puissant instinct de son avenir, dévoraient obstinément cette Italie où devait s'élever si haut sa renommée. Mais il était alors enchaîné à des volontés contraires. Ses lettres le montrent, pendant les derniers mois de cette année, armant contre les Anglais Vado et le littoral conquis, quand, en dépit de lui, il fut forcé de diriger vers Toulon, pour la folle expédition projetée

d'abord contre la Corse, puis contre la Toscane et enfin contre l'État romain, l'artillerie et les munitions indispensables au projet d'invasion qu'il méditait.

Il l'eût sans doute dès lors fait réussir, mais dans une position secondaire, mais pour la gloire d'un chef qui n'en aurait pas compris toute la portée; et son étoile en réservait à lui seul l'exécution. Ce fut en dépit de ses propres efforts qui faillirent l'en éloigner pour jamais, comme on le verra bientôt. Le sort allait, pendant une absence de près de deux ans, lui garder vierge le théâtre de sa gloire que la vieillesse infirme de Dumerbion, puis l'insuffisance de Kellermann, et enfin la médiocrité de Schérer, vainqueur à Lano sans avoir su profiter de sa victoire, lui laissèrent intact jusqu'au moment où son étoile, reparaissant après cette longue éclipse, l'y ramena général en chef. Mais, reprenons l'ordre des temps.

L'hiver de 1794 à 1795 ayant donc tout suspendu, Bonaparte, rebuté, alla rejoindre sa famille dans Marseille où s'étendait son commandement. Les détails de ses occupations dans ce séjour sont ou inconnus, ou sans importance. Mais deux incidents remarquables éclairent son retour à Toulon, lieu favorable à sa renommée. Dans l'un nous retrouverons toute la sagacité et l'autorité de ses prévisions; dans l'autre, où se montre son humanité active, on verra, comme dans ses refus à Robespierre jeune, sa constante aversion pour les excès révolutionnaires.

Voici ces deux incidents qui se lient entre eux. Vers la fin de février 1795, l'expédition maritime de Toulon contre Civita-Vecchia étant prête dans ce

port de guerre, un conseil s'y rassembla. Bonaparte y fut appelé; et là, comme ailleurs, s'emparant des esprits, après avoir démontré, stratégiquement, la folie de cette entreprise, il fit décider que la flotte sortirait seule sans les troupes de débarquement. « Le golfe, dit-il, devait être préalablement net-« toyé; il ne fallait pas compromettre tout à la fois « et l'armée de terre et l'armée de mer. » Dès le 14 mars, le fait confirma la sagesse de cet avis. Ce jour-là, notre flotte, inférieure en forces, ayant été battue, on perdit moins, et l'absurde expédition que l'on méditait fut abandonnée.

Mais à sa sortie, notre escadre avait surpris quelques bâtiments étrangers. Une prise espagnole entre autres, amenée dans Toulon, portait à son bord vingt émigrés français, et parmi eux une famille presque entière, celle des Chabrillan. Ces malheureux proscrits n'avaient point violé nos lois sanguinaires, puisqu'ils n'avaient pas remis volontairement le pied sur le territoire de la République. Jetés en prison, ils y attendaient leur sort. Malheureusement, les terroristes, qui s'efforçaient alors de ressaisir la France, venaient de choisir Toulon pour l'un des foyers de leur révolte. Déjà le 10 mars, sept autres émigrés, gens du peuple, légalement rentrés et mis en jugement, avaient été égorgés par la populace. Les vingt autres, du fond de leur prison, avaient entendu ce massacre. Le lendemain 11, l'émeute victorieuse demanda leurs têtes. Ce fut en vain que les représentants Mariette et Cambon les refusèrent. Toutefois, Bizannet, connu depuis par plusieurs faits d'armes, et surtout en 1814 par la défense de Berg-

op-Zoom, venait de prendre le commandement; il lutta généreusement contre les assassins; mais ce général allait succomber lui-même quand Bonaparte accourut.

Les représentants étaient tellement consternés, qu'il fut forcé de rédiger et d'écrire lui-même, pour qu'ils le signassent, l'ordre du transfert de ces victimes par-devant le tribunal de Grasse. C'était le moyen de salut qu'il avait imaginé. Fort de cet arrêt, il alla l'opposer aussitôt à l'émeute. Celle-ci, surprise, compta sur l'heure du départ. Il devait avoir lieu le lendemain, et, se promettant d'en profiter, elle ajourna l'égorgement jusqu'à cet instant propice. Cependant Napoléon, décidé à sauver ces infortunés. avait en même temps organisé un convoi de caissons d'artillerie. Vers minuit il en fit doubler les attelages; puis, au lieu de munitions les remplissant de ces proscrits, il les déroba tous à la rage populaire en y restant exposé lui-même.

Le jour suivant l'émeute recommença. Sa férocité aiguisée par l'attente, se voyant frustrée, devint furieuse; il lui fallait du sang. Celui des généraux et des représentants même allait couler, lorsque, du haut d'un chantier, affrontant le tumulte, Bonaparte, déjà célèbre dans cette ville, invoqua les souvenirs du siége. Des canonniers qu'il avait alors commandés, se trouvaient mêlés à la populace; il les interpella; ils accoururent, et par eux maîtrisant le reste, après avoir sauvé les prisonniers, il préserva les représentants d'une mort certaine, et ce peuple, d'un crime de plus qu'il allait ajouter à de trop sanglantes annales.

On s'étonnera que, après cette belle action et tant de services signalés, Napoléon ait été méconnu à Paris,

et de l'y voir, comme il le fut alors, rayé du tableau de l'artillerie, et réformé au commencement d'une campagne nouvelle. Il faut s'en prendre au désordre de ces temps, où les conventionnels se succédaient entre eux par trimestre au comité de la guerre. De là, une ignorance sans cesse renaissante; nul lien entre le passé et le présent; nulle suite dans les idées sur les choses et sur les personnes.

La suite de ce récit développera les causes particulières de cette injustice. En attendant, on sait qu'à cette époque, appelé contre son gré à l'armée de l'Ouest, par Dubois-Crancé, il s'acheminait vers Paris, le 22 avril 1795, avec Junot et Louis Bonaparte. Il partit de Marseille où il avait été voir encore sa mère. Montélimart l'arrêta; les environs lui plurent, et soit découragement d'une carrière ainsi brisée, soit calcul de fortune, il fut près d'acheter une propriété à un quart de lieue de cette ville. Déjà même, son active imagination en avait décidé les embellissements, lorsque, examinant les titres, à la lecture du dernier il rompit le marché et se retira précipitamment. Ce brusque changement serait resté sans explication, s'il ne se fût en même temps écrié : « O Révolution! combien tu as enfanté « de crimes! »

Le 30 avril il était à Valence et le 3 mai à Lyon, revoyant partout, avec un cœur satisfait, ses anciennes connaissances, et toujours recherché par elles. En route, et pendant ses séjours, il étudia curieusement la statistique de ces contrées; il en examina soigneusement les établissements militaires. Lyon devait l'arrêter quelque temps; mais, le jour de son arrivée ayant été

celui d'un massacre de prisonniers politiques, il la quitta, dès le lendemain, pénétré d'une horreur qu'il ne cacha pas aux représentants du peuple. Le 20 mai il était à Châtillon, bien accueilli chez le père de Marmont. Il s'y arrêta quelques jours de plus qu'il n'avait compté, à la nouvelle de la fermentation révolutionnaire qui agitait alors la capitale. Ce fut pendant ce séjour qu'il fut destitué, du grade de général d'artillerie, par le successeur de Dubois-Crancé au Comité de Salut Public.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

Le 25 mai 1795 fut le jour de la rentrée de Bonaparte dans Paris ; cette dernière fois encore elle fut obscure. Si cette ville eût pu prévoir les grandeurs glorieuses et les profondes douleurs que, à son propre insu, cet officier pâle, pauvre, et d'une apparence chétive lui apportait à ce quatrième pas qu'il fit dans ses murs, elle eût tressailli tout entière !

C'est avec peine qu'on a découvert, depuis, qu'il alla descendre d'abord rue du Mail, près la place des Victoires ; que son second logement fut dans la rue de la Michodière, n° 19 ; et le troisième, hôtel de la Liberté, rue des Fossés-Montmartre. Dès ses premières démarches il se trouva confondu dans la foule des solliciteurs. Eux aussi venaient réclamer contre leur réforme. Une mesure générale avait été prise. On était revenu sur les avancements follement prodigués pendant la Terreur. Il y avait eu plusieurs motifs à la singulière application de cette mesure au général Bonaparte. On se souvient d'abord, que de chef de bataillon d'artillerie au siége de Toulon il était de-

venu général de brigade dans cette arme, en franchissant les grades intermédiaires. Cette irrégularité, tout équitable et glorieuse qu'elle avait été, lui était devenue contraire. D'ailleurs, le réformateur était Aubry. Ce représentant régnait alors au comité de la guerre. C'était un capitaine d'artillerie, d'un esprit court et passionné, qui n'avait jamais entendu le feu qu'au polygone. On croit que son amour-propre souffrit de voir que l'un de ses cadets lui fût devenu supérieur en grade. Tel que la plupart de ses pareils dans une semblable position, les services actifs, que d'autres mettaient sous ses yeux, gênaient sa conscience et l'importunaient comme des reproches. Ceux de Napoléon surtout l'irritèrent; le reproche, en celui-ci, se trouvait être plus direct, tous les deux étant de la même arme.

Ce qui est certain, c'est que, en se créant lui-même inspecteur général divisionnaire de cette arme, Aubry en fit exclure Bonaparte.

Il le reçut sèchement et lui allégua son jeune âge. « A la tête de l'artillerie d'une armée, c'était, lui dit-« il, une inconvenance! » — « On vieillit vite sur le « champ de bataille, lui répliqua Napoléon, et j'en « arrive! » Cette réponse n'était que trop juste; la scène qui la suivit n'en fut que plus courte et plus vive. L'exposé de ses services lui fut donc plus nuisible qu'utile. Les circonstances faisaient que, involontairement, le solliciteur ne put se défendre sans humilier son inspecteur. Ce qui louait l'un blâmait l'autre. Aubry se débarrassa de cette gêne en fermant sa porte à Bonaparte.

Celui-ci alla s'en plaindre à Marboz, autre représentant, ami de tous deux, mais qui ne put les rapprocher. Volney, Fréron et Barras échouèrent également. Aubry les repoussa constamment par ces mots : « Avancement prématuré! Ambition sans frein! » Il est plus que vraisemblable que, avec le premier de ces protecteurs, il ajouta d'autres griefs; car, pour tout dire, à cette obstinée et si injuste réprobation il y avait une excuse. C'était le surlendemain de l'émeute du 4 prairial, dernier effort des Montagnards pour rétablir leurs échafauds, que Bonaparte était arrivé dans la capitale. Cette dernière convulsion, où périt Féraud, et où furent désarmés les Jacobins, avait redoublé la réaction thermidorienne. Or, il faut ici se rappeler la situation provisoire et suspecte de Napoléon, depuis qu'il avait été calomnieusement dénoncé comme l'un des complices du jeune Robespierre. Aubry ne pouvait ignorer ce fait; il ne sut pas l'apprécier : on doit croire que sa juste aversion pour l'un s'étendit à l'autre, et que Bonaparte put lui paraître entaché de jacobinisme.

Cette induction est d'ailleurs conforme aux bruits de ce temps. Elle explique aussi l'amertume des plaintes dont, à cette époque, Napoléon accabla l'infortune de Salicetti bientôt proscrit à son tour, mais justement, comme terroriste.

Ce représentant avait alors été chercher un asile chez deux dames de la connaissance de Bonaparte, et à son insu, ce qui n'avait pas empêché Napoléon de deviner le lieu de sa retraite. Le dénoncer eût été infâme, il n'en eut garde; mais lui faire parvenir,

dans le réduit où il se cachait, ses justes reproches, et lui montrer sa générosité qui, sans ces récriminations, eût été plus digne d'éloges, ce fut une vengeance dont il ne put se défendre. Il alla donc dans la maison où le fugitif s'était réfugié; et mettant la conversation sur ce sujet, il s'écria à haute voix, de manière à s'en faire entendre : « Salicetti m'a fait bien du mal! sa mé-« chanceté a envenimé toute ma conduite! Il a brisé « mon avenir à mon matin! Il a desséché mes idées de « gloire à leur tige! Cet homme a été mon mauvais « génie! » Alors, voyant que les protectrices du conventionnel s'effrayaient, il ajouta : « Je puis par-« donner, ne point lui souhaiter de mal; mais oublier, « c'est impossible! »

Il paraît que ces derniers mots ne suffirent point pour rassurer. En effet, trois semaines après, vers le 18 juin, ces deux femmes emmenèrent, hors de Paris, Salicetti déguisé, sans avoir osé confier leur secret à Bonaparte. Mais lui, ne voulant pas être cru leur dupe, leur écrivit, au moment de leur départ, qu'il était instruit de tout. Dans cette lettre, il mêla d'utiles conseils de prudence à de nouveaux reproches; et, apostrophant Salicetti, il se plut, trop peut-être, à comparer la générosité de sa discrétion à la méchanceté gratuite dont l'avait accablé son compatriote.

Le départ de ces femmes dont il était aimé et qui le laissaient, sans consolations, en butte aux imputations injustes, odieuses, et aux inflexibles rebuts d'Aubry; son inaction forcée au bruit des triomphes de la République; l'obscure misère qui le menaçait; enfin, le danger de Lucien alors jeté dans les cachots d'Aix

et exposé à être égorgé comme terroriste par ceux-là mêmes que, dans la Terreur, il avait préservés d'un pareil sort; tant de chagrins avaient brisé son cœur! De là cette touchante mélancolie, dont on peut encore voir l'expression dans la lettre, inondée de ses larmes, qu'il écrivit à Joseph, le 24 juin; lettre qui, d'ailleurs, semble répondre à la nouvelle du mariage riche et heureux que Joseph venait de contracter.

A cette époque, Bonaparte vivait à Paris comme nous y vivions tous, au milieu de la confusion extraordinaire dont la légèreté française donnait le bizarre spectacle : réaction folle et inconvenante des mœurs joyeuses, gracieuses et galantes de la monarchie, mêlées à un sans-gêne révolutionnaire et à des modes indécentes, au travers de l'horreur des mœurs brutales et barbares, suite de la terreur républicaine; mélange informe de plaisirs et de douleurs; contraste choquant de joie et de deuil, de festins et de famine; association bien peu honorable, enfin, de l'ancien avec le nouveau régime, apportant sur les cendres chaudes et sanglantes de tant de parents égorgés, et au milieu des incarcérations, des supplices même qui duraient encore, un besoin sans cesse renaissant de concerts, de chants de tendres romances, et de ces danses qu'on appelait effrontément *bals des victimes!*

Les mémoires de ces temps étonnent donc peu, lorsqu'ils montrent Bonaparte s'efforçant, à l'aide de Barras, de rendre à la vie et à la liberté son frère Lucien, et en même temps entraîné, par sa société, à ces concerts, à ces spectacles, après des repas auxquels on l'invitait et où il avait apporté son pain, comme le

faisaient alors tous les convives. Ces mémoires surprennent toutefois moins encore, quand ils disent ses rires forcés ou sa taciturnité, souvent sombre et presque farouche, à ces dîners, à ces représentations théâtrales; ses disparitions subites au milieu de ces plaisirs, enfin son découragement de toute idée de gloire et de fortune qu'expriment ces mots : « Un cabriolet, avec ce « logement à portée de mes amis, et je me croirais le « plus heureux des hommes! »

On trouvera du charme dans les récits que ses amis d'alors nous font encore de ses promenades solitaires avec Junot, son aide de camp toujours dévoué. On y remarquera les ménagements délicats avec lesquels il lui refusait prudemment la main de sa plus jeune sœur dont Junot était épris, et comme il l'amenait doucement à sentir « la folie d'un établissement au « milieu d'un tel désordre et d'unir la faim et la soif « ensemble! »

D'autres promenades bien plus fréquentes avec Sébastiani, alors réformé comme lui, occupaient les loisirs forcés de cette âme ardente indignée de son obscurité, tourmentée de son génie et du triple besoin de s'instruire, d'agir et de commander. Ces promenades se dirigeaient souvent, dans les belles soirées, vers l'Observatoire. Là, bien accueilli par le célèbre Lalande, la contemplation du ciel et des astres, parmi lesquels, depuis, il crut voir le sien qu'il consacra dans l'Ordre d'Honneur, élevait sa pensée hors de cette sphère de dégoûts, où le tenaient courbé les rebuts du Comité de Salut Public. Mais le lendemain, une triste et menaçante nécessité le replongeait dans une situation de

plus en plus insoutenable. Parfois alors, ressaisissant un reste d'espoir guerrier, en dépit de tant d'injustice et d'ingratitude, il se décidait à de nouvelles et humiliantes démarches. Un jour, accompagné de ce même Sébastiani (depuis maréchal de France), il alla, un mémoire à la main, chez Fréron, rue de Chabannais; mais, arrivé à la porte, il s'arrêta, hésita, et, ne pouvant se résigner à paraître lui-même en solliciteur devant le représentant du peuple, il laissa Sébastiani monter et se présenter seul au conventionnel. L'apostille cependant fut donnée; elle fut vive, mais inutile.

Alors, abandonnant tout rêve de gloire et même celui de cette conquête de l'Italie dont sa conscience était pleine, son imagination s'égara dans plusieurs essais de spéculations mercantiles. Ce fut, entre autres, dans une entreprise de librairie. L'expédition d'une caisse de livres à Bâle fut son premier essai qui tourna mal; il y fallut renoncer. Aussitôt il lui en substitua un autre dans un genre d'industrie tout différent, mais qu'il ne put réaliser.

Ces détails sont certains; je les tiens de ses compagnons d'infortune eux-mêmes, et entre autres de Sébastiani. Tout alors pour Napoléon était disgrâce; tout souffrait en lui : son ambition, par cette envieuse incapacité d'Aubry; son honneur, par l'effet des calomnies vindicatives de Salicetti; son cœur enfin, par le peu d'espoir que donnait à une inclination naissante et d'abord encouragée, Désirée Clary, belle-sœur de Joseph, celle qui fut, depuis, femme de Bernadotte et reine de Suède. Vers le commencement de juillet 1795, cette jeune fille, pendant un voyage en

Ligurie, avait cessé de lui écrire; c'est alors que, avec une douleur fière, s'en plaignant brièvement, après avoir demandé à son frère aîné « si l'on passait le « fleuve Léthé pour aller à Gênes? » il lui recommande de ne lui donner son portrait, « que si elle « le désire encore, » ajoutant mélancoliquement : « que la vie n'est qu'un songe léger qui se dissipe. » Puis, concentrant cet amour blessé, dans sa tendresse fraternelle, de même qu'il vient de destiner à Joseph ce portrait qu'il lui adresse, il lui demande de lui envoyer « le sien comme à son plus cher, son meilleur « ami et le plus dévoué à son bonheur. » — « Ils ont, « dit-il, tous deux vécu tant d'années ensemble; ils « sont si étroitement unis que leurs âmes se confon- « dent! » et, s'attendrissant jusqu'à mouiller de larmes le papier qu'il a sous les yeux, il termine par ce cri d'un cœur déchiré : « qu'en écrivant ces lignes, il « éprouve une émotion pour lui sans exemple, et si « forte qu'il ne peut achever sa lettre! »

Et réellement, entreprises d'industrie, de cœur, d'ambition, il semblait que rien ne dût plus lui réussir; rien, pas même l'envoi de ses chevaux à l'armée de l'Ouest qu'il ne voulait pas rejoindre, et où ils tombèrent aux mains des Chouans. Cette perte, qu'il annonce sans daigner s'en plaindre, dut toutefois lui être sensible en cet instant où il luttait contre un dénûment que sa réintégration dans son grade ne soulageait guère; car enfin, qu'était-ce qu'une solde de général de brigade d'infanterie en assignats dépréciés, dont sept cent cinquante livres ne valaient pas un louis d'or! en sorte qu'elle ne repré-

sentait pas deux cents francs d'aujourd'hui pour l'année entière!

Pourtant, malgré cette détresse, ces mécomptes de toute nature, ces accès de découragement, et quoique son frère aîné fût à Marseille dans une riche et heureuse position, c'était toujours lui seul qui se sentait et restait le chef et le protecteur de sa famille: ses amis d'alors l'ont remarqué; ses lettres l'attestent. Elles montrent la plus touchante et paternelle sollicitude pour le bonheur intérieur de ce frère aîné, pour le bon emploi de sa fortune et celui de ses talents; mais qu'alors, toute son ambition pour lui consistait à lui faire obtenir un simple consulat dans ce même royaume de Naples dont il devait, dix ans plus tard, lui donner le sceptre! Quant à Lucien, en ce moment incarcéré, comme on l'a vu, par une dénonciation semblable à celle dont lui-même était victime, il le défendait, le justifiait, et obtenait sa liberté avec un emploi nécessaire à son existence. Quant à ses deux plus jeunes frères, c'était leur éducation qui le préoccupait : il la surveillait, applaudissait au succès de celle de Louis alors en examen d'artillerie à Châlons, et déplorait l'abandon dans lequel on laissait à Gênes celle de Jérôme.

Cette correspondance montre aussi combien avait d'empire sur l'activité de son imagination et sur ses chagrins, le singulier mouvement de la société d'alors.

Il errait ainsi dans Paris, tantôt ne songeant plus qu'à se créer une existence indépendante, tantôt possédé d'une vaste et vague inspiration et de l'instinct de sa haute destinée; las d'attendre, se distrayant

quelquefois, comme on vient de le voir, mais vainement. Plus l'heure marquée par le sort approchait, plus il se fatiguait d'élans divers et inutiles, rongeant son frein, s'agitant, s'indignant comme ce géant du roman anglais, retenu couché dans la poussière par des milliers de liens méprisables, dont une foule de petits êtres odieux ou obscurs l'avaient enchaîné. Cependant, marqué comme il l'était du sceau du Ciel pour un grand avenir, ces mécomptes le retenaient dans le lieu seul où pouvait et devait s'ouvrir pour lui la carrière à laquelle Dieu l'avait prédestiné!

CHAPITRE II.

Dans l'extrémité où se trouvait réduit Bonaparte et à laquelle il semblait près de succomber, deux amis de mon père, Boissy d'Anglas et Pontécoulant, relevèrent ses espérances. Leurs souvenirs, qu'ils m'ont confiés de vive voix et par écrit, et qu'hier encore me confirmait le dernier de ces deux conventionnels, compléteront et rectifieront d'autres souvenirs. Le Comité de Salut Public venait d'être renouvelé. Pontécoulant y était entré, le 16 floréal an III (4 ou 5 mai 1795), dans la section de la marine. Le 16 prairial suivant (4 juin) il passa dans le comité de la guerre. Les proscriptions n'avaient pas altéré son caractère. C'était alors, comme aujourd'hui, un homme d'un esprit souvent juste, toujours net et entier, prompt à choisir, actif et persévérant dans ses convictions et

d'une conscience obstinément dévouée à son devoir. Sans être orateur, il avait l'improvisation facile, le parler franc, incisif et inattendu, originalité qui donnait de l'autorité à son langage. Il commença par déclarer à ses collègues Sieyès, Jean de Bry et Letourneur, qu'il entendait qu'on lui fît sa part distincte du fardeau; qu'il en assumerait la responsabilité alors encore très-périlleuse, mais qu'il y voulait être indépendant, isolé même, et qu'il ne s'en chargerait qu'à cette condition. Elle convenait à la fermeté de son caractère. On lui fit cette part qu'il accepta. Il fut chargé seul des opérations militaires, et aussitôt il se mit à l'œuvre.

Cette tâche était nouvelle pour lui et lourde. C'étaient, au sud seulement, quatre armées à diriger. Il convient encore aujourd'hui qu'il ne sut d'abord par quel bout prendre cette besogne. Rien ne l'éclairait : l'ordre et la lumière manquaient si complétement dans ce chaos, que les projets, ou discutés, ou même arrêtés précédemment, se trouvaient égarés, et, entre autres, le plan de campagne des deux armées des Pyrénées! Après l'avoir longtemps et inutilement cherché, on le retrouva enfin parmi des ordures, au fond du sale tiroir de la table d'un garçon de bureau, dans une antichambre.

Pontécoulant soupçonna, cette fois, dans cette négligence apparente, plus que du désordre : il crut le projet vendu à l'ennemi! Dans sa défiance, il en renversa les dispositions. D'après ce plan, l'armée de Perpignan devait attaquer, et celle de Bayonne, ruinée par les maladies, rester sur la défensive; il leur fit subi-

tement changer de rôle; il fit bien. Les Espagnols, jusque-là bien renseignés, s'étaient arrangés en conséquence; ils nous attendaient en Catalogne avec la plus grande partie de leurs forces dont ils avaient vidé la Biscaye; on les attaqua par cette dernière province : ils furent pris au dépourvu. De là, les rapides succès de Moncey, l'envahissement de l'Espagne jusqu'à Vittoria, et la paix du 22 juillet 1795.

Ce fait, comme on le voit, vient de source, et quelque étranger qu'il soit à ce récit de la vie de Bonaparte, il ne sera pas sans intérêt.

Or, du côté des Alpes et de l'Italie surtout, l'embarras de Pontécoulant n'était pas moindre; Kellermann y commandait. L'importance de Vado, depuis le départ de Bonaparte, ayant été méconnue, ce poste avait été abandonné; l'ennemi, maître de cette rade, interceptait, de là, notre cabotage, et l'armée d'Italie mourait de faim sur les positions que, en 1794, elle avait conquises. Ce terrain était entièrement inconnu à Pontécoulant; il convenait franchement de son ignorance; il se plaignait à ses amis de l'anxiété où il se trouvait, ne sachant que répondre à Kellermann et quelles instructions envoyer à ce général.

Il était au plus fort de cette perplexité, quand l'étoile de Napoléon et de la France voulut que Boissy d'Anglas entendît ces plaintes, et que, par un heureux hasard, il pût répondre à Pontécoulant, que la veille même, il avait rencontré un petit Italien pâle, frêle, maladif, mais singulier par la hardiesse de ses vues et l'énergique fermeté de son langage : « C'était, « ajouta-t-il, un général en réforme; il revenait de

« cette armée, il en parlait en connaisseur! » Pontécoulant le pria de lui envoyer cet officier le plus tôt possible. Dès le lendemain, Bonaparte se fit annoncer dans le cabinet du conventionnel.

L'abord de Pontécoulant est peu expansif. Il put même paraître, ce jour-là, sec et défiant, d'autant plus qu'alors le comité était assailli par une foule d'intrigants de toute espèce. D'autre part, la contenance de Napoléon, roidie par une fierté souffrante, avait, m'a-t-il dit, assez peu d'attraits. Cette attitude, ces dehors chétifs, ces longs cheveux plats et pendants, cette figure longue, creuse et cuivrée, ne le prévinrent pas en sa faveur. L'entretien qui eut lieu pendant sa toilette fut court, peut-être même brusque du côté du conventionnel. On convint pourtant d'une note que devait rapporter l'ex-général d'artillerie.

La note ne se fit pas attendre; mais elle vint sans son auteur, et Pontécoulant, étonné, s'en plaignit à Boissy d'Anglas. Celui-ci répondit que Bonaparte, mal reçu, n'avait cru voir, dans la demande de ce projet, qu'une défaite, qu'un moyen honnête de se débarrasser d'un officier mécontent, et que, s'étant cru peu compris et mal apprécié, il ne comptait plus l'importuner de sa présence. « Mais point du tout, « s'écria Pontécoulant; c'est tout le contraire! Son « entretien m'a beaucoup frappé et sa note est très-« remarquable! Dites-lui bien qu'il faut qu'il re-« vienne! »

Dès lors, ménageant plus la fierté de Napoléon, il l'accueillit mieux; il l'interrogea sur sa position. Bonaparte lui demanda sa réintégration dans son grade

et dans son arme. Pontécoulant, que le personnel ne regardait pas, le conduisit chez Letourneur et appuya fortement sa réclamation; mais Letourneur, comme Aubry qu'il avait remplacé, fut inflexible.

Nuls renseignements sur les services antérieurs n'existaient alors. Dans tous ces bureaux le désordre était tel, que la demande pressante de la construction d'un pont sur le Rhin, pour le passage de l'armée, était restée trois mois sans réponse. Plus tard, la ratification même du traité avec l'Espagne, impatiemment attendue à Bâle, s'était égarée; elle avait été oubliée, dix jours, sur une table.

Letourneur, moins passionné qu'Aubry, mais d'un esprit plus court encore, répondit rudement à Bonaparte : « Que sa prétention était inadmissible; que « ses anciens dans les armes savantes, et Carnot lui-« même, n'étaient encore que capitaines; que c'était « trop d'ambition! » Enfin, tout ce qu'on put en obtenir fut une brigade dans l'armée de la Vendée que commandait le général Hoche. Bonaparte, quelle que fût l'extrémité où il se trouvait, la refusa : « C'était, dit-il, une dégradation! L'artillerie, « depuis son enfance, était son arme! Cette guerre, « d'ailleurs, lui déplaisait! »

Il existe encore une lettre de lui sur ce sujet, écrite à M. de Sucy; cette lettre est remarquable. Alors Pontécoulant, usant de son autorité, l'attacha au comité de la guerre en qualité de général. Il lui fit ainsi rendre sa solde et ses rations que, apparemment, sa persistance à refuser un commandement dans l'infanterie et dans la Vendée lui avait fait perdre. Ce

détail avait son importance. Bonaparte avait vendu, pour vivre, sa voiture. La solde même, sans les rations, n'eût pas suffi, la famine dans Paris étant à son comble.

Depuis ce moment jusqu'au 1er septembre 1795, et tous les jours pendant environ six semaines que dura encore le mandat de Pontécoulant, tous deux travaillèrent ensemble. Quant aux détails de ces travaux, Pontécoulant se souvient encore de la netteté ferme et concise de vues et d'expressions de son collaborateur, de la judicieuse hardiesse de ses conceptions, et de la confiance qu'il lui inspirait, car il suivit en tout ses conseils. « Seulement, dit-il, pour achever son tra-
« vail, il fallait deux autres mains : l'une, celle d'un
« vieux commis qui seul pouvait déchiffrer son écri-
« ture; l'autre, celle du représentant lui-même, pour
« remettre en bon français ses négligences italiennes.
« Quant au fond et au reste de la forme, il n'y avait
« rien à changer. »

Dans leur première entrevue Bonaparte avait d'abord répondu « qu'il fallait reprendre Vado. » —
« Pardieu, si vous n'avez que cela à me dire, je ne
« le sais que trop! » avait répliqué Pontécoulant, sans comprendre que dans ce seul mot Napoléon voyait déjà la conquête de l'Italie et la paix de Vienne! Mais dès leur premier travail, ce représentant se plaît encore à raconter quel fut son étonnement, quand le vieux commis eut débrouillé l'indéchiffrable écriture du jeune officier, d'en voir surgir un plan de campagne entier, tracé du style le plus haut, le plus hardi et du ton de commandement le plus absolu (1).

(1) La copie littérale de ce plan prise par le général de Ségur sur l'original conservé par M. de Pontécoulant, est aux Archives nationales.

Tout y était prescrit, tout prévu, les mouvements de l'ennemi comme les nôtres; la reprise de la rivière du Ponent, celle des Alpes génoises et piémontaises; la double retraite, divergente sur leurs différents magasins, des Piémontais et des Autrichiens; enfin l'invasion de la Péninsule.

Notre armée devait se précipiter du haut des monts, entre ces deux mouvements rétrogrades; séparer, de ce premier élan, les deux corps alliés; s'emparer du Piémont, puis, de là, pousser au travers du Milanais, du Véronnais, et s'élever, par-dessus le Tyrol et au delà, jusque dans Vienne. Bonaparte indiquait cette capitale pour rendez-vous à nos armées d'Italie et d'Allemagne!

C'est à ce propos qu'un autre témoin a déjà dit : qu'à peine admis dans le cabinet topographique, le jeune général saisit la plume du gouvernement comme si elle lui eût été familière, et qu'il minuta, d'un seul jet, un plan de campagne entier; c'est-à-dire l'instruction au général en chef, la lettre aux représentants, les ordres accessoires aux généraux d'artillerie, à l'ordonnateur, enfin, les divers arrêtés nécessaires pour coordonner tous les services indispensables à cette grande opération.

On a vu que Pontécoulant seul était responsable. Il comprit Napoléon, signa tout et entraîna dans sa conviction le Comité de Salut Public. Lorsque, peu de mois plus tard, Carnot reprit cette direction, lui-même convint avec Pontécoulant que, dans ses instructions à Schérer, il ne changea rien à ce vaste plan. Mais celui-là seul qui l'avait conçu pouvait l'accomplir!

Ce furent d'abord Kellermann et Berthier qu'on en chargea. Ils n'y répondirent que par des exclamations sur l'impossibilité de l'exécuter. « Il faudrait, « écrivirent-ils à Pontécoulant, pour commencer seu- « lement, cinquante millions et cinquante mille hom- « mes de plus! » On eût pu ajouter : Et surtout un autre général!

CHAPITRE III.

Ainsi Bonaparte, compris par Pontécoulant, se livrait à un travail conforme à son génie, mais qui n'en rassasiait ni l'ambition ni l'activité dévorante : l'inexécution de ses plans irritait son impatience. D'autres motifs de découragement s'ajoutaient à cette disposition. La guerre elle-même semblait près d'échapper à son avenir. On sait les ruineux et gigantesques efforts de la Terreur; on l'a vue combattre et commencer à vaincre, pendant la seconde moitié de 1793 et la première moitié de 1794, les dangers qu'elle-même avait créés. Toutefois, partout sur la défensive encore, excepté au dedans et en Italie, sa chute, le 27 juillet (9 thermidor 1794), loin d'arrêter l'élan guerrier de la France, semblait l'avoir excité. Dès le milieu d'octobre et de toutes parts, le territoire de la République avait été nettoyé de l'invasion; l'Espagne envahie à son tour en Navarre et en Catalogne; l'Italie menacée; la Belgique reconquise; et l'hiver de 1795,

nous livrant, avec la Hollande entière, la mer glacée d'Amsterdam, avait porté nos escadrons jusqu'au milieu de la flotte batave, dont une dernière et immortelle charge de notre cavalerie s'était emparée.

Dans la première moitié de 1795 la victoire n'avait reculé qu'en Italie; elle hésitait en Catalogne; mais elle avait été décisive dans la Vendée; en Biscaye, jusqu'au delà de Vittoria; au Rhin, où Luxembourg nous ouvrait ses portes, où Mayence était assiégée et l'Allemagne près d'être envahie. Déjà, la première coalition disloquée se dissolvait; déjà même, en France, la guerre, où l'honneur français s'était réfugié, se discréditait. Tombée en des mains, les unes incapables, les autres entachées par la plus infâme des trahisons, une politique de plus en plus modérée l'avait remplacée, et Bonaparte pouvait croire les hostilités près de s'éteindre de toutes parts au bruit d'une pacification presque générale. Cette ère nouvelle datait de la paix avec la Toscane, le 9 février 1795; avec la Prusse et le nord de l'Allemagne, le 5 avril; avec la Hollande, le 16 mai; enfin, le 22 juillet, avec l'Espagne.

Toutefois, jusqu'à la fin d'août 1795, Bonaparte satisfait de ses rapports avec Pontécoulant, contenait son impatience, lorsque arriva le terme du mandat de ce représentant au comité de la guerre. Celui-ci, le voyant inquiet, lui proposa de le recommander encore à Letourneur; mais Bonaparte ne répondit à cette offre que par un refus suivi d'une expression de mépris pour ce général conventionnel. C'est alors que son ambition, découragée de l'Europe, rêva l'Orient; et que tout aussitôt, le 30 août, l'avant-veille du jour

où Pontécoulant quittait le comité, il se proposa pour une mission militaire à Constantinople.

Ce projet, suivant sa coutume remarquable, fut offert sous la forme d'un arrêté de gouvernement. Dans l'exposé des motifs de guerre et de politique, sa fierté n'hésita pas à se rendre la justice qu'on lui refusait. Lui-même y rappela ses services avec éloge; le considérant les répétait; venaient ensuite les divers arrêtés des différentes sections du comité pour tous les détails relatifs à cette mission, dont le personnel eût été composé de 2,500 artilleurs et de plusieurs officiers de cette arme. Le lendemain Pontécoulant annota ce projet par une forte recommandation en faveur de Bonaparte. Le représentant Jean de Bry y joignit la sienne; mais mieux inspiré, il ajouta : « Qu'il fallait, en avan-« çant Napoléon dans son arme, se refuser à éloigner, « en ce moment, un officier aussi utile à la Républi-« que. » Le projet ainsi combattu resta sans exécution; il ne devait être repris que l'année suivante.

Depuis ce moment, et pendant le mois de septembre, se conformant à un dernier conseil de son protecteur, il se résigna à attendre l'occasion. Pontécoulant lui fit comprendre que, à la faveur du désordre dans lequel allait retomber le comité de la guerre, il y pourrait conserver une obscure et inerte activité, à l'insu même des nouveaux membres de ce comité. Napoléon, dans son dénûment, accepta cette position douteuse sous ces nouveaux chefs auxquels il resta presque inconnu, dédaignant de mettre son génie à la merci de leur ignorance.

Il faut convenir ici que le train des affaires d'alors

pouvait distraire ces membres du comité de l'attention que méritait Bonaparte. Dans la Convention une défiance farouche et républicaine régnait encore. On s'y dénonçait réciproquement à tout propos. Une dangereuse responsabilité pesait principalement sur les membres des comités. Sans cesse encore, au milieu de leurs efforts pour gouverner, ils étaient obligés de courir à la tribune pour y répondre à des accusations et y défendre leur liberté et jusqu'à leur vie elle-même.

Ajoutez que, à cette époque, une double guerre intestine, contre-coup de la Terreur et suite de la réaction thermidorienne, distrayait des restes de la guerre extérieure. La Convention, devancée par la vengeance populaire, s'était épurée peu à peu, par des déportations et par des supplices, des monstres qui l'avaient décimée, et dont les échafauds et les massacres avaient inondé de sang toute la France! Mais le désespoir de ces terroristes avait résisté; il avait rendu cette lutte incertaine encore. Le 12 germinal, 1er avril, et les trois premiers jours de prairial, 20, 21 et 22 mai 1795, la Terreur avait failli renaître. Le 23 mai (4 prairial), elle avait été désarmée, et ses derniers chefs conventionnels, portés morts ou mourants sur l'échafaud, y avaient expié leurs erreurs et leurs crimes, après le plus mémorable des suicides.

La Terreur, ainsi vaincue, avait ensuite été entièrement écrasée dans le club des Jacobins fermé désormais, et par la destruction de la détestable Commune de Paris remplacée par douze arrondissements. C'est encore de cette même année 1795 que date le rapport des barbares décrets, non exécutés, qui défen-

daient de faire des prisonniers anglais et espagnols! Alors aussi commença la restitution des biens de quelques condamnés à leurs familles; celle de quelques édifices sacrés au culte public; la création de l'École Polytechnique; enfin, le projet d'échange de l'infortunée Princesse Royale, après la mort de son jeune frère martyrisé, et que suivit la triste victoire de Quiberon déshonorée par un massacre.

La Convention elle-même, effrayée de son nom sanglant, allait l'abdiquer! Fatiguée d'un pouvoir décrié, elle en changeait la forme : elle se partageait en deux Conseils surmontés d'un Directoire exécutif. Et pourtant, dans Paris surtout, la vengeance publique ne s'était point arrêtée. L'horreur pour les conventionnels terroristes s'était étendue sur la Convention entière. On acceptait la nouvelle forme de gouvernement, mais sans la plupart de ceux qui l'avaient offerte. Beaucoup d'entre eux rappelaient trop cette Terreur qu'ils avaient servie avant de se décider à la combattre. Délivré des plus coupables, on prétendait achever en ceux-là l'épuration. Bien plus, dans un grand nombre d'esprits, les crimes républicains avaient dégoûté de la République. Des intelligences s'étaient établies entre les royalistes du dedans et ceux du dehors. On soupçonnait même, de ces intrigues, jusqu'à des généraux révolutionnaires et des conventionnels régicides!

Ce fut surtout dans le mois de septembre 1795 que cette nouvelle lutte s'échauffa, et que la Convention changea d'attitude. La réaction qu'elle venait de diriger, l'ayant dépassée, se retournait contre elle-même; elle se vit forcée de la combattre. Les élections allaient

terminer son existence et mettre en mouvement la constitution nouvelle. Elle s'aperçut que, par les choix préparés, le peuple projetait de l'en exclure. Éclairée par son danger et par la faute de l'Assemblée Constituante, elle avait décrété que les deux tiers de ses membres entreraient dans les deux Conseils et qu'elle-même choisirait les Directeurs. Cette décision révolta les réactionnaires. L'armée et la nation l'avaient sanctionnée, et cependant Paris la désavoua comme attentatoire aux droits du peuple.

CHAPITRE IV.

Dès le 1er vendémiaire an IV, 23 septembre 1795, des rixes sanglantes éclatèrent. On remarqua que leurs excitateurs, royalistes, furent défendus jusque dans le sein du gouvernement. Les jours suivants, dans les quarante-huit sections de la capitale, quarante-trois tribunes sectionnaires s'élevèrent contre la tribune conventionnelle. Ces sections rassemblèrent illégalement leurs électeurs, et se déclarèrent souveraines. Des deux côtés on courut aux armes. Le 3 octobre, les proclamations du Gouvernement furent repoussées, devant l'Odéon, presque à force ouverte. Le 4 octobre (12 vendémiaire), tout se prépara pour un combat décisif. Du côté de la Convention, les armées républicaines furent averties; le peu de troupes présentes, appelées; quinze cents Jacobins armés s'offrirent; on les fit camper aux Tuileries.

A cette vue, Paris s'exaspéra. On cria qu'on allait être livré de nouveau aux terroristes, et les orateurs sectionnaires vinrent impunément déclarer la guerre à la Convention jusqu'à sa barre. Déjà la section la plus voisine, dite Lepelletier, était sous les armes. La Convention ordonna au général Menou de la désarmer et de la dissoudre; mais l'aversion de ce général pour la guerre civile, et la crainte d'ajouter son nom aux noms abhorrés des terroristes, changèrent la répression en longs pourparlers; trois généraux désertèrent leurs postes; les troupes mal conduites s'entassèrent dans la rue Vivienne, où la nuit et l'insurrection les environnèrent. Menou, ainsi compromis, au lieu de combattre, capitula. Sa retraite laissa la victoire aux sectionnaires que ce succès encouragea, et qui, se promettant d'en finir le lendemain, choisirent le royaliste Danican, officier destitué, pour leur général.

Mais, pendant que cette armée bourgeoise dispersée se livrait au repos, la Convention veillait! Elle destitua et fit arrêter Menou; elle appela autour d'elle tous les officiers réformés et choisit Barras, alors général de brigade, pour général en chef. Ce représentant n'avait que six mille hommes à opposer le lendemain à toute la population parisienne! Dans ce danger, sa responsabilité, son peu d'expérience et le temps qui pressait l'ayant troublé, il ne sut d'abord à quoi se résoudre. Cependant la nuit avançait; la première heure du 13 vendémiaire allait s'écouler; tout restait en confusion, quand le sort voulut que, dans son anxiété, il s'adressât à Carnot qui lui conseilla de s'adjoindre un général. « Mais lequel? reprit Barras. — Brune,

« Verdières ou Bonaparte, répondit Carnot. — Ah! « celui-ci, je le connais ; s'écria Barras ; il a pris Tou-« lon! — Eh bien! repartit gaiement Carnot, il « pourra peut-être bien aussi prendre le couvent des « Filles Saint-Thomas, où la section Lepelletier se ras-« semble! »

En ce moment, d'autres propositions intervinrent. « Non, reprit Barras, ce ne sont point des généraux « de plaine qu'il faut ici, c'est un général d'artille-« rie! » Sur quoi Fréron insista sur le choix de Bonaparte qu'il protégeait, et dont l'ardeur impatiente, fertile en projets divers, l'avait parfois fatigué. Il venait même, quelques jours avant, d'obtenir pour lui, avec la mission d'aller organiser l'armée hollandaise, trente mille francs de secours pour sa mère. C'est un fait remarquable de plus, dans la fortune de Napoléon, que, par un singulier hasard, le jour choisi pour l'investir officiellement de cette mission ait été le 12 vendémiaire, jour même où devait commencer cette grande insurrection qui, le retenant, allait l'élever tout à coup, dans Paris même, au premier rang des généraux de la République!

Cependant Barras, incertain encore, répondait aux instances de Fréron avec sa légèreté ordinaire : « Il « est pourtant bien petit, ton général! » Mais Fréron le décida en lui rappelant Toulon et en allant sur-le-champ chercher Bonaparte.

Il n'y avait pas cinq ou six heures que, simple spectateur sans emploi, toujours méconnu, Napoléon, sortant du théâtre Feydeau, et remarquant la fausse position de Menou dans la rue Vivienne, avait dit à Junot :

« Si les sections me mettaient à leur tête, je répon-
« drais bien, moi, de les mettre dans deux heures aux
« Tuileries, et d'en chasser tous ces misérables con-
« ventionnels! » Son ambition suffit pour expliquer ces paroles : il se peut qu'elles n'aient exprimé qu'un jugement purement militaire à la vue des mauvaises positions prises par les troupes républicaines. Pourtant son hésitation, qu'on va remarquer lorsque, cinq heures plus tard, il accepta un commandement contraire, peut faire attribuer cette exclamation à son dépit des rebuts du comité et à son aversion pour les souvenirs du terrorisme.

Quoi qu'il en soit, son devoir et la curiosité l'avaient ramené d'abord au sein de la Convention, puis dans le cabinet topographique. Lui-même s'est souvenu à Sainte-Hélène, que, au milieu du pêle-mêle de cette nuit si critique, et dans la salle de la commission dite des Quarante, il s'était entendu désigner avec chaleur par le représentant Mariette. C'était en effet l'un de ceux qu'il avait sauvés à Toulon, en même temps que les Chabrillan, des mains de la populace. Il ajoute que, ainsi prévenu, il réfléchit une demi-heure sur le parti qu'il devait prendre. Ce fut alors qu'au milieu de cette foule, Fréron l'appela, et que Barras, le prenant à part, lui proposa le commandement en second de l'armée conventionnelle.

Un témoin véridique assure que Napoléon, encore indécis, hésita; qu'il demanda un moment pour se décider. « Trois minutes seulement! » répliqua Barras; et tous deux demeurèrent debout, l'un devant l'autre, dans un immobile silence que, presque aussitôt,

rompit Bonaparte. Sa décision était prise; mais pendant quelques secondes son agitation avait été visible et sa méditation intense et profonde : « Soit, dit-il « enfin, j'accepte! mais je vous préviens que, l'épée « hors du fourreau, je ne la remettrai qu'après avoir « rétabli l'ordre!. — Je l'entends bien ainsi moi-« même, repartit Barras. — Eh bien! reprit vivement « Napoléon, ne perdons pas de temps; les minutes ici « sont des heures! l'activité seule peut rendre l'in-« fluence morale qu'un premier échec a fait perdre. »

Alors Barras, respirant enfin, se déchargea entièrement sur lui de toute la responsabilité militaire. Ces particularités sont certaines; elles me viennent de plusieurs témoins et, entre autres, du général Montchoisy dont on connaît la véracité et le noble caractère.

Il était plus d'une heure du matin quand Napoléon se mit à l'œuvre. Barras n'avait pu l'éclairer sur les détails de son commandement; Menou seul pouvait l'en instruire; il alla d'abord vers lui. Ce général était gardé à vue; il crut qu'on venait l'interroger; son premier mouvement fut de s'écrier « qu'il était puni de « sa répugnance à verser le sang de ses concitoyens! » Bonaparte, préoccupé d'une détermination toute contraire, lui répondit sèchement « qu'il avait eu tort; « que c'était faiblesse; que les ménagements ne va-« laient rien où la révolte était flagrante! » A quoi Menou, justement choqué, répliqua « qu'il n'avait pas « voulu recommencer Henriot et Santerre; qu'au reste « il était prêt, qu'on pouvait le conduire au tribunal! » Ici, Napoléon, blessé à son tour, expliqua sa position, « qui n'était pas, dit-il, celle d'un gendarme. » Et

aussitôt, allant au fait par où il eût dû commencer, il obtint sur la situation des troupes des réponses franches mais insuffisantes.

Autour de lui tout n'était que trouble et désordre. Des postes établis au hasard et sans ensemble; les différents corps mêlés confusément; les munitions de guerre, les vivres, l'artillerie même, oubliée et laissée hors de la portée sous la main de la révolte! Dans ce chaos, à peine cinq heures de nuit pour tout rallier, pour rassembler tous les moyens de subsistance et de résistance indispensables, pour distribuer les troupes, les commandements, pour les lier ensemble dans des positions nombreuses et entrecoupées, pour donner enfin à chacun des instructions convenables.

Et cependant, quand le jour reparut, quand Paris se réveilla, et que, de toutes parts, quarante mille révoltés armés se présentèrent précédés de femmes et d'enfants et suivis d'une foule immense, ils rencontrèrent sur tous les points une organisation formidable. En ce peu d'instants Napoléon avait suffi à tout; rien n'avait été oublié; tout avait été prévu, tout préparé! le désordre avait cessé, et chacun savait nettement tout ce qu'il avait à faire; huit cents fusils, avec leurs gibernes garnies, avaient été distribués aux représentants eux-mêmes. Le parc d'artillerie, oublié aux Sablons, avait été amené; les pièces mises en batterie, tous les abords du château fortement commandés par elles, et des revers disposés contre les attaques. Munitions de bouche et de guerre; offensive et défensive; victoire et retraite, tout était prêt!

On doit ici convenir que l'impulsion qu'il donna

fut vigoureusement secondée : officiers et généraux, représentants eux-mêmes, tous y répondirent. Le ralliement du parc d'artillerie, qui sauva tout, fut la première instruction que prescrivit Bonaparte. Ce fut Murat, alors chef d'escadron de chasseurs à cheval, qui l'exécuta. Sa promptitude audacieuse prévint d'un quart d'heure l'insurrection; elle lui valut le grade de chef de brigade. Les principaux commandements des postes divers furent donnés aux généraux Brune, Carteaux, Berruyer, Loison, Montchoisy, Verdier et Dupont-Chaumont. Les représentants Fréron, Sieyès et Louvet se montrèrent fermes. Barras tint parole, il ne s'épargna pas; ses trois collègues, Delmas surtout, contribuèrent énergiquement à l'exécution des différents ordres.

Quant à la révolte, je tiens de l'aide de camp de Danican qui la commandait, que ce général était royaliste. Mais l'esprit public n'en était point là encore. On ne songeait généralement qu'à écarter des conseils de la nouvelle constitution républicaine les conventionnels terroristes.

On sait le reste. Depuis le commencement du jour et jusqu'à quatre heures et demie du soir, la commission des Quarante, présidée par Cambacérès, suspendit l'effusion du sang. Les représentants chargés du commandement supportèrent patiemment dix heures d'insultes; ils cédèrent même peu à peu le terrain à la multitude; ils admirent les parlementaires des révoltés et ne repoussèrent les provocations du peuple que par des avertissements et des menaces.

Mais vers cinq heures du soir, l'insurrection, si

longtemps ménagée, s'enhardit. Les troupes conventionnelles étaient acculées à leurs dernières limites, surtout vers Saint-Roch et au Pont-Royal. Un mouvement de plus, elles eussent été abordées, confondues, perdues dans la foule, et désarmées! On n'était plus qu'à vingt pas les uns des autres. Alors seulement le feu s'ouvrit. Ce fut d'abord sur le quai du Louvre, puis vers Saint-Roch où Sébastiani m'a dit qu'il en porta l'ordre. On ignore qui des deux partis le commença, mais bientôt il devint général. La lutte fut courte et d'abord vive. Une pièce de huit, près de Saint-Roch, fut prise et reprise; il y fallut même appeler les quinze cents Jacobins de la réserve. Bonaparte et Berruyer y eurent leurs chevaux tués sous eux! Pourtant, en moins d'une heure et demie, tout fut décidé. Dès lors on ne tira plus qu'à poudre, et, si le combat se prolongea jusqu'à neuf heures, ce fut seulement contre plusieurs édifices où s'étaient réfugiés quelques pelotons dispersés de la révolte.

Des deux côtés les pertes, dit-on, furent égales. Quatre cents hommes périrent. Dans la Convention, la victoire fut sans joie apparente, sans vanteries déplacées et sans vengeance, tant les mœurs étaient adoucies, tant la réaction thermidorienne, quoique vaincue, était dominante encore.

Pourtant, dans les jours suivants, si deux exécutions seules ajoutèrent au sang du combat celui des supplices, Barras et les Jacobins faillirent réussir à faire ajourner la constitution nouvelle et à rétablir la dictature de la Terreur! Déjà même des lois de sang étaient votées quand un élan plein d'énergie de Thi-

beaudeau rendit le courage à la majorité, et la Convention, enfin, expira!

Avant le commencement de cette dernière tentative de retour à une Terreur conventionnelle par ceux des représentants vainqueurs les plus entachés de jacobinisme, le 10 octobre, cinq jours après la victoire, quand l'assemblée témoigna sa reconnaissance à ses défenseurs, plusieurs voix s'élevèrent, celle de Fréron entre autres, pour rendre justice à Bonaparte. « N'ou-« bliez pas, dirent-elles, en le faisant confirmer dans le « commandement en second de l'armée de l'intérieur, « n'oubliez pas que vous devez la défense de cette « enceinte aux dispositions promptes, habiles et sa-« vantes qu'a su prendre ce général! »

Quant à lui, dès lors comme depuis, il dissimula sa part d'action dans l'ouverture du combat; mais les bruits d'alors que nous recueillîmes et les souvenirs des témoins s'accordent pour dire que, vers Saint-Roch, ce fut lui-même qui donna le signal du feu, et que, depuis ce moment jusqu'à l'entière défaite des sectionnaires, il le dirigea sur tous les points avec la vive fermeté de son caractère. C'était son devoir; il le remplit; et en vérité, quelque douloureux que fût ce devoir, le silence qu'il garda depuis, et qu'il imposa sur cette action de sa vie guerrière, s'explique moins par les convenances que par les prévisions d'une prudente et ambitieuse politique.

L'armée enfin, pour la première fois depuis le 10 août, ou plutôt depuis 1789, était sérieusement et victorieusement intervenue dans Paris, au milieu de nos troubles civils. Le retentissement de ces coups de

canon s'y prolongea trente-cinq ans entiers. Il y a dominé la force populaire jusqu'aux jours de juillet 1830.

CHAPITRE V.

On n'a sans doute pas oublié ces mots de Bonaparte à ses frères deux mois avant le 9 thermidor 1794 : « Plus tard, je commanderai Paris! » Ces paroles avaient été une inspiration, et comme une seconde vue dont lui-même avait perdu le souvenir. Mais voyez encore ici comme, à son insu, tout s'est enchaîné; comme tout l'a conduit à ce but marqué par le Destin! Voyez cette rencontre fortuite avec Boissy d'Anglas; cette protection éclairée de Pontécoulant; ce conseil de Carnot, celui de Fréron; et ce souvenir décisif, cette heureuse détermination de Barras. Tels furent les appuis; quant aux obstacles, ils ont concouru de même, et bien plus encore.

En effet, sans l'accusation de Salicetti, sans cette destitution, cette suspicion de terrorisme; sans les repoussements obstinés d'Aubry et ceux de Letourneur, que serait devenu Napoléon? Loin de Paris, où l'attendait, où devait commencer sa grande fortune, il eût été oublié des uns, méconnu des autres, confondu dans les rangs de l'armée, et confiné dans un rang secondaire. Ainsi circonscrit dans une arme à part, exclusive de tout commandement général, son génie enchaîné à d'autres fortunes n'eût pu servir tout au plus qu'à ébaucher successivement la renommée de quelques

généraux en chef. Et cependant, depuis le 25 mai jusqu'au 5 octobre 1795 qu'il est à Paris, pendant ces quatre mois, combien de fois n'a-t-il pas maudit aveuglément le sort; combien de fois avait-il tenté d'y échapper, tantôt en abandonnant les armes pour le commerce ou l'industrie, tantôt en s'efforçant de se faire envoyer soit en Turquie, soit en Hollande! Mais sourd à sa révolte, le Destin l'avait obstinément retenu dans Paris, à portée de cette position supérieure qu'il lui avait assignée, où il venait de le conduire bon gré, mal gré, comme par la main; position où désormais, le livrant à lui seul, le Ciel va confier à son seul génie le soin de sa gloire, l'éclat des armes françaises et la marche de cette grande Révolution, la plus terrible et la plus féconde des temps antiques et modernes!

En un instant pour lui tout vient de changer, et chacun s'étonne! Jusque-là, dans cet obscur et petit Corse inaperçu, son malaise, cette susceptibilité fière et réservée, son accent bref, sec et empreint d'étrangeté; un extérieur mince, une figure maigre et cuivrée, qu'allongeaient encore ces longs cheveux noirs pendants sur ses tempes; enfin, tout ce qui avait déplu au premier aspect attire maintenant les regards! Dès lors, sur cette physionomie mieux observée, dans ces traits d'une expression tantôt si douce et tantôt la plus rude et la plus sévère, dans cette bouche mince et comprimée, dans l'ardeur pénétrante de ces regards impérieux, chacun cherche et trouve l'explication de sa renommée naissante.

Pour lui, promu général de division le 16 octobre,

dix jours après sa victoire, puis, dix autres jours ensuite, seul général en chef de l'armée de l'intérieur par la démission de Barras, sans étonnement, sans enivrement d'une élévation si rapide, dès le premier jour il saisit l'autorité, il en prend le ton et toutes les formes, et s'élevant au-dessus de ses relations familières, il s'établit dans cette sphère supérieure comme à sa place naturelle. On eût dit qu'il y était né, et qu'elle était faite pour lui, ou lui pour elle!

Les jours suivants, lorsque ses amis accourent, et qu'il les accueille bien pourtant, ils demeurent confondus de la distance qui déjà les sépare de lui! Néanmoins, son cœur n'a rien oublié. Quand Pontécoulant, absurdement mais perfidement dénoncé dans la Convention, se justifie, la première main qui serre la sienne est celle de Bonaparte! Quand Menou, dont il a blessé le malheur par une réprimande choquante et inopportune, est menacé d'un jugement, il doit sa libération à son témoignage!

En même temps qu'il impose aux hommes d'alors, qu'il domine les uns et qu'il sait ménager les autres, il va plaire même aux femmes issues des mœurs délicates et galantes de l'ancienne France : un touchant, un heureux incident en sera l'occasion; une relation tendre et son mariage en vont naître! Cette relation le rapprochera plus encore du puissant et voluptueux Barras; et par là, quelle que soit entre eux la différence, elle contribuera, autant que le célèbre plan de campagne déjà cité et dont Carnot s'emparera, à le porter à la tête de cette armée d'Italie où l'attend la gloire.

Cependant, Paris étant calmé, on en avait aussitôt

ordonné le désarmement, lorsque, dans la matinée du 9 ou 10 octobre, un enfant de quinze ans se présenta seul à l'état-major général. Son insistance vainquit l'inattention; il intéressa et fut introduit devant le général en chef. Cet enfant était Eugène de Beauharnais, fils du général de ce nom. Il était accouru pour réclamer l'épée de son père qu'on venait de lui enlever, tant la perquisition générale avait été exécutée rigoureusement. Sa pressante sollicitation, son âge, le motif sacré de sa prière, plurent à Napoléon; il se fit apporter cette arme. Eugène en revoyant cette dernière épée d'un père, naguère égorgé sur les échafauds de la Terreur, fut saisi d'une vive émotion; il l'inonda d'un torrent de larmes! Ses pleurs, son naïf enthousiasme, cette pieuse douleur attendrirent Bonaparte; il s'empressa de lui rendre ce souvenir; et s'efforçant de le consoler, il combla sa piété filiale d'un accueil si bienveillant et de louanges si affectueuses, que, dès le lendemain, la mère de cet enfant crut devoir venir elle-même lui en témoigner sa reconnaissance.

Elle était alors belle encore. Sa taille était élégante, sa démarche légère; les formes souples et voluptueuses, naturelles aux créoles, s'unissaient, en elle, au maintien calme, digne et noble de l'ancienne société française. Belle dans la joie et dans la douleur, elle avait le regard si doux, le son de la voix si touchant, ses traits enfin étaient d'une expression si tendre et si attrayante, qu'il semblait que toute autre, celle de la sévérité surtout, leur fût impossible. Ce jour-là, à tant de charmes se joignit l'émotion de la reconnais-

sance. Un enchantement, nouveau pour lui, s'empara de Bonaparte! Le sentiment d'une bonne action l'y disposait, comme aussi le souvenir des mœurs douces et bienveillantes de sa première jeunesse, et le contraste d'une si touchante et si gracieuse apparition au milieu des formes rudes d'un quartier général révolutionnaire.

Cette première impression fut vive, et d'abord assez réciproque. Leurs entrevues devinrent promptement fréquentes. Le 28 octobre, quinze jours après la première, un billet de Joséphine montra que cette liaison avait fait des progrès rapides. Bientôt même, selon les expressions que nous avons entendues cent fois de sa bouche, « ils s'aimèrent passionnément! » Cet amour, dès lors, fut sans mystère. Il était dans la nature forte et exaltée de Napoléon de ne rien éprouver, rien inspirer qui ne fût trop ardent pour être contenu; et puis, dans la confusion de ces temps, les nuances, les transitions n'étaient guère observées; tout allait vite!

Dès lors, il consacra aux soirées de cette veuve tous les moments qu'il put dérober aux soins du service. Ce salon avait un autre attrait pour l'esprit de Bonaparte. On se souvient de ses rapports avec Mirabeau, Raynal, Volney et Paoli, et de sa tendance naturelle vers les supériorités de toute nature. Les réunions de madame de Beauharnais flattèrent en lui ce noble penchant en l'associant à plusieurs hommes distingués de l'ancienne France. Il y retrouvait les noms et les réputations d'esprit et de grâce dont son adolescence avait été frappée. C'étaient les Nivernais, les Montes-

quiou, mon père aussi, et avec eux le charme de ces conversations si ravissantes que jadis tout leur était sacrifié.

Son premier aspect, on doit en convenir, les avait effarouchés. Mon père disait lui-même, que, en apercevant là, pour la première fois, ce général, il avait d'abord été surpris de l'entraînement qu'éprouvait cette aimable veuve. Mais si les femmes, les Françaises surtout, ont pour première ambition celle de plaire, elles veulent une autre ambition dans les hommes. Leur instinct est prompt et infaillible pour démêler leur supériorité, et pour deviner, en eux, le génie fait pour s'élever au-dessus de la multitude. Madame de Beauharnais lui expliqua, de cette façon, son penchant pour Bonaparte; et bientôt mon père, après avoir mieux observé et surtout écouté le jeune général, changeant d'avis, approuva cette préférence que, au premier moment, il avait eu peine à comprendre.

Ceci concorde avec les récits de Napoléon, lorsqu'il dit « que, devenus plus confiants, ces hommes de « l'ancienne société se livraient, sans gêne devant lui, « aux charmes de leurs souvenirs, et que, après les « premiers moments donnés aux nouvelles du jour, « resserrant leur cercle, ils s'écriaient gaiement : Main- « tenant allons faire un tour à Versailles! » A cette confiance, qui était une approbation du penchant de Joséphine, s'ajoutèrent les encouragements de trois autres femmes, d'un esprit et surtout d'une beauté remarquables, mesdames Tallien, de Saag et Récamier. Leurs prévisions s'accordèrent avec celle de madame de Beauharnais sur l'avenir de Bonaparte. « Ses traits

« romains, son regard, son langage énergique et « figuré, disaient-elles, leur révélaient un homme à « part! » L'action d'éclat du 13 vendémiaire, qui venait d'en rappeler d'autres, légitimait cette opinion. Barras aussi secondait les vœux de Napoléon. Ce conventionnel avait été élevé, le 4 novembre 1795, au rang de Directeur. L'espèce de cour galante qui déjà l'entourait, et dans laquelle ne brillaient que trop ces femmes célèbres, les avait rapprochées de Bonaparte. Barras, qui l'avait choisi pour second, s'en faisait honneur; il s'était promptement aperçu du penchant de Joséphine, qu'il favorisait, qu'il avait même, dit-on, provoqué, et dont il avait obtenu l'aveu. Quant à celui de Napoléon, il le reçut le 19 janvier 1796, jour où fut reproduit, par ce général, le plan de conquête de l'Italie que venait d'adopter Carnot, alors Directeur. « Voilà, avait dit Barras à Bonaparte, le pré-« sage d'une belle conquête! — Pour moi, repartit « vivement Napoléon, il ne m'en faut qu'une, celle du « cœur de Joséphine! » Telle était sa passion, qu'il en fut, pendant quelques moments, distrait de sa gloire! Il est vrai qu'alors cette gloire, que son projet avait préparée, semblait destinée d'abord à Kellermann, puis à Schérer, et qu'il n'avait point encore été question de lui-même pour exécuter son plan de campagne.

Enfin, vers les derniers jours de janvier 1796, soit calcul ambitieux, soit redoublement d'un amour qu'attestent plusieurs lettres brûlant des transports les plus exaltés, Bonaparte demande la main de Joséphine! Cette détermination ne fut pas irréfléchie; son caractère en est garant; et l'on doit croire qu'à l'en-

traînement de sa passion se joignit une appréciation de sa position et de celle de cette veuve. Joséphine hésita; elle demanda conseil; son incertitude dura jusqu'au mois suivant. Elle redoutait la renommée révolutionnaire que la journée du 13 avait donnée au *général vendémiaire*. Ce fut ainsi qu'elle l'appela et s'en expliqua devant le vicomte de Ségur, mon oncle, chez Lemercier que la tragédie d'*Agamemnon* allait bientôt rendre célèbre. Mais la fausse situation de madame de Beauharnais dans son ancienne et dans sa nouvelle société, son penchant, l'influence de Barras, et les conseils pressants de Lemercier, la décidèrent. Entre autres motifs, Lemercier lui fit observer ce jour-là, m'a-t-il dit lui-même, « que les lettres, les traits, le regard et la conversa-« tion de ce jeune général indiquaient un esprit in-« compatible avec les désordres du jour, un être à « part, et qui tendait à une destinée extraordinaire! »

Il faut dire aussi que, à chaque moment, l'ascendant du génie audacieux de Napoléon s'accroissait rapidement de la complaisance de Barras et de l'intention de Carnot qui, chargé des soins de la guerre, fatigué des plaintes, des demandes perpétuelles de secours et de l'inaction de Schérer, alors général en chef de l'armée d'Italie, songeait déjà à confier ce commandement à Bonaparte. L'espoir de plus en plus fondé d'une destinée brillante contribua donc aussi à décider le consentement de Joséphine.

Cet espoir l'emporta sur plus d'un obstacle. Il en vint de ses entours: ceux-ci firent parler la jeune fille de madame de Beauharnais; ils s'efforcèrent de jeter

du ridicule, arme favorite de l'ancienne société, sur la personne et sur le nom étranger de Bonaparte.

Un dernier avis dans ce même sens, et le plus vif, lui fut donné sans ménagement par Raguideau, notaire des Beauharnais. Le hasard fit que Napoléon en put entendre, d'une chambre voisine, les détails choquants : « Veuve d'un militaire, comment songeait-« elle à en épouser un autre! Et qui encore? Un gé-« néral Bonaparte qui n'avait que la cape et l'épée! « Possesseur tout au plus d'une bicoque! Un petit « général sans nom, sans avenir! au-dessous de tous « les grands généraux de la République! Mieux vau-« drait épouser un fournisseur! Elle allait se préparer « un repentir! »

Napoléon, furieux, fut près de s'élancer, mais il n'osa; les répliques fermes et sèches de madame de Beauharnais l'aidèrent à se contenir. Quand elle sortit de cette étude et qu'il la remena chez elle, son émotion fut silencieuse, mais il en garda dix ans le souvenir. On sait que, alors, s'étant fait amener aux Tuileries le vieux praticien, il se plut à lui répéter, mot pour mot, toutes ces offenses, et qu'il ne s'en vengea qu'en le forçant gaiement d'assister, ce jour-là même, au couronnement de Joséphine.

La date de leur mariage est le 9 mars 1796, à la suite de quatre mois de soins assidus, quinze jours après la nomination de Bonaparte, le 23 février, au commandement en chef de l'armée d'Italie, et deux jours seulement avant son départ. Ces dates et une dernière lettre passionnée de Napoléon montrent : les unes, que cette union fut réfléchie; l'autre, que

malgré les mœurs du jour il ne dut qu'au mariage les plus douces faveurs de cette veuve.

Pour tout dire, le mal comme le bien, il paraît que, alors, la sanction d'un officier de l'état civil suffit à leur conscience. On ajoute que, dans l'acte qui intervint, les dates de naissance furent interverties; que Napoléon y fut vieilli d'un an, et Joséphine rajeunie de trois années, en sorte que, lui ayant réellement vingt-sept ans, elle trente et un, tous deux s'en donnèrent vingt-huit, et semblèrent ainsi du même âge! Quant à l'autorité religieuse, négligée alors, oubliée depuis, elle ne bénit enfin leur union que trois jours avant le sacre et sur la demande expresse du Saint-Père.

CHAPITRE VI.

Telle avait été jusque-là la vie publique et privée de Napoléon. Maintenant, tout va s'agrandir; mais, fidèle à ces commencements, je dirai ce que j'ai entendu, su et vu de sa vie intérieure, sans craindre d'être trop minutieux; convaincu que l'histoire des grands personnages est autant dans ce qu'ils nous ont laissé découvrir en eux, que dans ce qu'ils nous en ont montré, et que ce qu'il y a de plus inépuisable, ce qui intéresse le plus dans l'histoire des hommes, c'est l'homme lui-même!

Il faut d'abord s'expliquer la hardiesse d'un choix aussi précoce, de Bonaparte, d'un officier de vingt-

sept ans, il y a quatre mois à peine connu, et que nous venons de voir nommer général en chef d'une armée active. Ici, les souvenirs de Toulon en 1793, ceux trop peu connus de l'armée d'Italie en 1794, ses conseils, ses travaux dans le sein du Comité de Salut Public et du Directoire, sa victoire même de vendémiaire en 1795, ne suffisent pas entièrement. Mais à ces recommandations s'était jointe, depuis cette journée, l'active énergie qu'il déploya, qu'il prodigua même, dans le commandement en chef de Paris dont Barras et Carnot l'avaient fait investir. On avait alors remarqué, dans le conseil, sa parole singulièrement forte et pittoresque, sa pensée haute et lumineuse qui éclairait et agrandissait tout. Elle saisissait, elle entraînait en planant, en jetant hardiment sa vive et neuve clarté dans l'espace où elle reculait toutes les limites, montrant l'inconnu, et y traçant vers le but le plus lointain, à grands traits nets et prononcés, une marche sûre et directe!

Dans l'action, quelque circonscrite qu'elle fût à Paris, on avait été frappé de sa constante promptitude à ordonner et à faire exécuter; de l'autorité qu'il avait su prendre sur tout ce qui l'entourait; enfin, de son ascendant sur un peuple encore en fermentation par les souffrances de la disette et par un reste d'esprit de révolte. On racontait des mots heureux, tels que sa réponse au milieu d'une insurrection qu'il avait apaisée. Ce rassemblement, formé à la porte d'un boulanger, avait accueilli sa présence à la tête de son état-major par des menaces séditieuses. Une femme entre autres, d'une excessive cor-

pulence, excitait la foule, s'écriant « que tout ce « tas d'épauletiers se moquait indéfiniment des ci- « toyens; que, pourvu qu'ils s'engraissassent bien, ils « se souciaient peu de la famine du pauvre peuple! » Mais Bonaparte, selon ses propres expressions, alors sec comme un parchemin, ayant aussitôt répliqué: « Hé! la bonne, regarde-moi bien, et dis-moi qui, « de nous deux, te semble le mieux nourri ? » Un éclat de rire universel avait terminé l'émeute.

Le jour, la nuit aussi, loin de croire avoir tout fait comme tant d'autres chefs quand il avait ordonné, lui-même veillait à l'exact et entier accomplissement de tous ses ordres. L'officier qui l'accompagnait alors le plus souvent m'a dit que, par les nuits les plus froides et les plus obscures, toujours sur pied, il parcourait sans cesse les divers postes d'où dépendait la tranquillité de la capitale; et cela sans aucune précaution, aimant le risque; se plaisant à se hasarder au galop dans les plus dangereux passages; et par exemple, montant, descendant, de toute la vitesse de son cheval, les escaliers de pierre alors existants sous le grand péristyle et dans le jardin des Tuileries.

Aux représentations qui lui étaient faites sur l'inutilité et le danger de ces imprudences, il répondait « qu'il avait son étoile! » et quand à la suite de quelque accident on insistait, du moins pour la conservation de sa monture, il répliquait « qu'il n'importait; « que la mère aux chevaux n'était pas morte! » Car dès lors, comme depuis, on voit que, malgré son esprit d'ordre si remarquable, il était sans trop de soins de sa fortune privée; comme si, par un instinct

puissant, il ne s'en fût senti d'autre que la fortune publique.

Dans la réorganisation de la garde nationale parisienne, dans la création de la garde directoriale et de celles des deux Conseils, il s'acquit de nouveaux droits à l'attention du Gouvernement, et jeta, sans le prévoir encore, des semences de sa puissance à venir.

Tout ainsi se trouvant réglé au dedans, il devenait évident que, pour une capacité si active et si résolue, ce commandement intérieur devenait insuffisant, et qu'ailleurs elle pouvait être plus utile. Mais souvent la satisfaction des services rendus dans une position inférieure y fait retenir trop longuement, par la difficulté de le remplacer, celui que ces mêmes services désigneraient pour une position supérieure. Heureusement ici une plus pressante nécessité prévalut. Elle naquit des avis de Barthélemy, toujours notre ministre à Bâle, des plaintes des armées des Alpes sur leur stagnation, enfin, des vastes projets et des entretiens ardents de Bonaparte, qui ne cessait de promettre une paix prompte et glorieuse, conquise au travers de l'Italie jusque dans Vienne! Cet espoir entraîna le gouvernement à se priver, à Paris, de la présence et des conseils de Bonaparte.

Voilà comment, le 23 février 1796, sur la proposition de Carnot, que soutinrent Barras et Laréveillère-Lepaux, malgré Rewbell et toujours Letourneur, le Directoire, alors composé de ces cinq conventionnels, se décida à lancer Napoléon sur ce nouveau théâtre, et à ne plus confier qu'à lui l'exécution de son plan et de ses promesses.

Quelques mots sur la situation générale des affaires devenant indispensables, je dirai que, au dedans, les derniers moments de la Convention avaient été marqués, comme on l'a vu, par une recrudescence des restes du parti Jacobin qu'il avait fallu opposer au parti contre-révolutionnaire; par la soumission de la Vendée; par la création de l'Institut; par la réunion de la Belgique à la France; enfin, par l'amnistie pour tout délit révolutionnaire et l'abolition de la peine de mort, dont cette Convention avait tant abusé. Cette abolition n'était indiquée que pour l'époque de la paix générale qu'on croyait prochaine. Mais au dehors, à la victoire et aux traités de paix qu'elle avait conquis, avaient succédé des revers. La Pologne, noyée dans son sang, avait été soumise par Suwarow; le Rhin, franchi, avait été repassé; Mayence débloquée, Landau cernée; et la coalition s'était raffermie entre l'Autriche, Naples, la Russie, l'Angleterre et le Portugal.

Les premiers moments du Directoire furent employés à partager, entre ses cinq membres, la direction des différents ministères; à porter un dernier coup à la guerre de la Vendée et à la chouannerie renaissante; à comprimer, dans le Berry, un commencement de guerre royale, et dans Paris, où périt alors Babeuf, les deux partis révolutionnaire et contre-révolutionnaire. Ajoutons ici l'expulsion de Louis XVIII des États de Venise, l'échange de madame la Dauphine, le gouvernement unitaire et républicain imposé à la Hollande, et la contrainte de la Suisse forcée de compléter avec nous son alliance. En même temps,

le Directoire avait ordonné fièrement à Kellermann, à Jourdan et à Moreau, l'envahissement de l'Italie et de l'Allemagne.

Les moyens, pour refaire nos finances et nos armées, furent : la banqueroute d'une part, et de l'autre, au lieu de quarante-cinq milliards d'assignats discrédités, dont il fit briser la planche, une vaine création de mandats ; un emprunt forcé en argent ; une taxe de guerre sur la Hollande ; l'odieux et inutile séquestre des biens des colons émigrés ; des réquisitions violentes de toute nature ; des marchés onéreux, signal des scandaleuses fortunes de Barras, de Rewbell et des fournisseurs ; enfin, la réorganisation de l'armée par la réduction à moitié des cadres, par un meilleur choix d'officiers et de généraux, et par des décrets menaçants pour arrêter la désertion qui continuait par bandes entières dans l'intérieur.

Nos deux armées du Rhin furent promptement rétablies sur un pied formidable, chacune d'environ soixante et dix mille hommes. En Italie, on crut avoir assez fait de rendre dix mille hommes des Vosges à l'armée des Alpes sous Kellermann, et d'avoir joint à l'armée d'Italie les divisions devenues disponibles de l'armée d'Espagne. Ces deux armées, depuis Toulon jusqu'au petit Saint-Bernard, furent portées à quatre-vingt-six mille hommes.

Là, puisque notre attention s'est détournée de ce théâtre des premiers faits d'armes de Bonaparte où nous allons le voir revenir, il faut rétrograder. Il faut dire que, dans le printemps de 1795, et depuis son départ pour Toulon et Paris, notre armée, sous Kel-

lermann, dépouillée par la misère, affaiblie par la faim, la désertion et les maladies, avait perdu du terrain. Dominée et menacée à son centre et à sa droite, cette droite sur le littoral avait reculé depuis Vado jusqu'à Borghetto, et sa gauche sur le sommet des monts, d'Ormea à Viosenna. Sucarello, à mi-côte, en marquait le centre. Kellermann y avait fortifié sa droite et son centre contre l'armée autrichienne double en nombre, et sa gauche contre l'armée piémontaise également supérieure. Dans cette position, l'avidité du général autrichien, son anglomanie, et l'esprit de coalition où chacun tire à soi, où manque l'accord, avaient, plus que nos redoutes, arrêté la guerre; mais la guerre de l'ennemi seulement, et non celle bien plus dangereuse que nous faisaient la désertion, la misère et la famine.

En novembre 1795 enfin, pour nous tout avait changé : et la direction de l'intérieur, et l'armée, et le général, et même quelque peu la pénurie d'habillements, de vivres et de chaussures. On avait tiré quelque argent de Gênes; Schérer avait remplacé Kellermann; Augereau et deux divisions des Pyrénées, retardées aussi par leur dénûment, étaient arrivées; on n'était point en nombre suffisant ni surtout assez muni pour se défendre; on l'était pour attaquer; on s'y décida.

Le 23 novembre, notre centre à Sucarello, sous Masséna, habilement renforcé, poussa vigoureusement en avant, débordant et tournant ainsi Loano, que, en même temps notre droite, sous Augereau devancé par une flottille, abordait en face et en flanc. L'en-

nemi, surpris, fut partout enfoncé, ses positions furent enlevées, ses canons abandonnés. Le lendemain 24, poussé encore surtout au centre, il se troubla, il s'égara; sa retraite devint déroute. En même temps et à gauche, sur les crêtes des monts piémontais, Serurier avait contenu, puis repoussé l'armée sarde. Sept mille tués et prisonniers, quatre-vingts canons, la rivière du Ponent jusqu'à Gênes, et les têtes des vallées de l'Orba, du Tanaro et de la Bormida furent le prix de cette victoire.

Quand la première nouvelle en arriva, comme elle déconcertait les intentions de Barras en faveur de Bonaparte, quelques critiques s'élevèrent. « Il faut « être juste, répondit Napoléon; c'est une belle « bataille! Quant au général, pour le juger, attendez « le premier courrier, c'est lui qui vous donnera sa « mesure! »

L'événement ne tarda pas à montrer toute la profondeur de cette réponse. La victoire de Loano ne nous avait coûté que mille hommes. On se retrouvait sur ces mêmes positions déjà conquises en 1794 par les conseils de Bonaparte. Schérer, de Fenestrelle à la Bormida, y commandait cinquante mille hommes; et cependant l'abondance, partiellement et momentanément revenue par la saisie des magasins autrichiens, la désorganisation d'une armée en fuite, l'aspect de la riche Italie, ne l'avaient pas inspiré! Il manqua d'haleine; la joie même de sa victoire ne l'entraîna pas; il s'y était contemplé; il la laissa se refroidir, et remit à en profiter à l'année suivante : il ne songea pas qu'il donnait ainsi, à l'ennemi troublé, le temps de se

reconnaître, de refaire ses forces, et à l'hiver celui d'affaiblir les siennes.

C'était alors que, au contraire, général en chef à Paris, Bonaparte montrait à un gouvernement nouveau, pressé de se légitimer par la gloire et sans ressources pécuniaires, le Piémont soumis, l'Italie conquise, et la guerre nourrissant la guerre! Le printemps de 1796 allait la renouveler; l'hiver avait aggravé notre dénûment; Schérer, dans ses lettres, fatiguait de ses demandes; Bonaparte, dans ses discours, promettait tout sans rien demander; l'un, absent, faisait tout craindre; l'autre, présent, tout espérer! Le choix entre eux fut celui qu'on devait attendre. Il fait honneur surtout à Carnot, plus que celui de Moreau pour l'armée du Rhin et le maintien de Jourdan à l'armée de Sambre-et-Meuse. Hoche fut laissé à l'armée de l'Ouest.

Quant au plan d'invasion, il est hors de doute, malgré Jominy, que Carnot avait sous les yeux le projet dont Bonaparte avait étonné Pontécoulant. Vienne en était le but! Mais ce point extrême en était, comme il le suppose judicieusement, la partie imaginaire. En effet, la reprise des provinces rhénanes et le passage du Rhin d'une part; de l'autre, la saisie du Piémont et l'attaque du Milanais devaient seules alors occuper; ses instructions ne pouvaient prévoir au delà; le reste appartenait au génie et à l'avenir!

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE I.

Les derniers quinze jours qui précédèrent le mariage de Bonaparte, et les deux jours qui le suivirent avant son départ, furent partagés entre sa passion pour Joséphine et les soins que nécessitaient les préparatifs de la campagne. Ce partage fut inégal; les soins guerriers l'emportèrent. Ce fut en dépit des protestations de sa nouvelle épouse. Maintes fois dans ces quarante-huit heures, forcé de s'enfermer sous clef avec ses cartes, il s'en excusa par la nécessité d'un travail indispensable; il lui criait, à travers sa porte close, « qu'il fallait ajourner l'amour après la victoire! »

Pourtant sa première lettre, datée de Châtillon-sur-Seine, le 11 mars, montre son cœur toujours enflammé, et peut-être, en ce moment, plus fortement agité de cet amour que son esprit ne l'était de gloire. Cette double passion l'exaltait comme les héros d'Ossian, alors son livre favori, et qu'il cite dans cette lettre. On y voit aussi quelle était sa foi dans son étoile. « Que mon génie, écrit-il à Joséphine, qui m'a « toujours garanti au milieu des plus grands dangers, « t'environne! »

A Villefranche, Lyon et Valence, il s'arrêta pour revoir ses anciens amis et leur donner de tendres témoignages d'un reconnaissant souvenir. A Marseille, ses premiers moments furent consacrés à sa famille. Fréron, alors préféré malgré Bonaparte, et l'adjudant général Leclerc, qui depuis l'emporta, s'y disputaient la main de sa plus jeune sœur. Le 24 mars il revit Toulon, et Nice le 25. Là encore, comme en 1794, était le quartier général.

Il y trouva les employés étalant un luxe insolent et s'y gorgeant de grossiers plaisirs au milieu de nos malheureux soldats en proie à la plus affreuse misère. Toutes ses ressources consistaient en deux mille louis qu'il apportait, en quelques traites sur Gênes, la plupart protestées d'avance, et dans les deux frères Collot, l'un banquier à Gênes, l'autre fournisseur. Celui-ci, sur l'espoir qu'il avait mis dans le jeune général, venait de compromettre, pour lui, sa fortune entière. Il y fut entraîné, m'a-t-il dit, par des liens de camaraderie alors d'autant plus puissants qu'ils avaient été resserrés dans les cruelles épreuves de la Terreur. Un autre motif, qu'il avoue, fut l'étonnante et facile rapidité des fortunes de ce temps, ce qui portait à les aventurer. Motif digne de remarque, l'un des effets du plus dangereux et démoralisateur de tous les jeux, celui des révolutions, qui appelle, qui forme des joueurs de toute espèce, et qui, pour enjeux, livre aux plus hardis d'entre eux la fortune et le salut publics!

Celui-ci pourtant, homme d'esprit et de cœur, rendit d'importants services.

Quant à l'administration, les ordonnateurs Sucy

et Chauvet pouvaient, seuls, aider Bonaparte à rétablir l'ordre et à approvisionner l'armée; mais le premier, ou dégoûté, ou affaibli par l'âge, s'y refusa; le second, qu'il venait d'envoyer à Gênes, y mourut alors. Néanmoins, dès son arrivée au milieu de ce quartier général d'employés, de bagages et de quelques milliers de soldats, ses lettres, ses ordres multipliés qu'on peut lire encore, donnèrent l'impulsion la plus vive aux fournitures de vivres et surtout de fourrages et de chaussures.

On a remarqué sa première harangue aux troupes qu'il trouva dans cette ville; la voici telle qu'elle fut ébauchée dans une courte improvisation, depuis corrigée : « Soldats! leur dit-il d'après un témoin, « votre patience à supporter toutes les privations, « votre bravoure à affronter tous les dangers excitent « l'admiration de la France : elle a les yeux tournés « sur vos misères ! Vous n'avez ni souliers, ni habits, « ni chemises, presque pas de pain; et nos magasins « sont vides; ceux de l'ennemi regorgent de tout; « c'est à nous de les conquérir! Vous le pouvez, vous « le voulez; partons! » Et aussitôt, mettant tout en mouvement, soldats, employés, bagages, il les poussa, sans hésiter, vers Savone, au travers des feux anglais, par l'étroit et long défilé de la Corniche.

Un seul bataillon ne répondit pas à son appel. Ce bataillon réclama sa solde; il se plaignit d'être sans chaussure, et se mutina jusqu'à refuser de partir. Bonaparte le força, d'abord, à se mettre en marche; puis, l'arrêtant, il le renvoya ignominieusement sur les derrières. Dans le même jour, le chef ayant été mis

en jugement et le bataillon dissous, les officiers furent licenciés, les sous-officiers cassés, et les soldats disséminés, par cinq hommes, dans les autres corps. Le surlendemain de ce coup d'autorité, le 1er ou 2 avril, lui-même partit de Nice pour rejoindre sa colonne.

Dans ce trajet, le même témoin m'a maintes fois raconté qu'il fit sur Napoléon plusieurs remarques. A Bordighiera, sur le faux avis que le général autrichien l'attendait vers la Bocchetta, et, s'il était repoussé, se retirerait vers Alexandrie où il défendrait le Pô par un grand combat, Bonaparte se contenta de répondre « que, s'il en était ainsi, il le forcerait bien à passer « le Pô sans livrer bataille! »

Deux jours après, entre Diano et Cervo, en traversant un vallon dégradé par un torrent, il apprit la mort de l'ordonnateur Chauvet qui s'était dévoué à sa fortune. Au milieu des exclamations de douleur qui l'entourèrent, on lui reprocha d'être demeuré froid et impassible; mais lui, réprimant ce qu'il appela une faiblesse, dit « que ce n'était pas le moment de gé- « mir; qu'il fallait être tout entier à l'armée, et ne « songer qu'à remplir ce vide! » Ce qu'il fit aussitôt sans discontinuer sa marche.

Elle le porta sur le mont Cervo d'où l'on découvre la chaîne des Alpes italiques. A cette vue il s'arrêta, et fixa de longs regards sur le mont Viso. Puis on l'entendit murmurer : « Il est passé par là! — Qui? lui dit-on. — Annibal! » s'écria-t-il. On lui fit observer que telle n'était point l'opinion générale; et la discussion s'établit sur les monts Cenis, Genèvre et le petit Saint-Bernard. Mais bientôt, prolongeant ses re-

gards vers l'extrémité orientale de la grande chaîne : « Qu'est-ce là, dit-il, dans ces nuages? Ne serait-ce « pas le Tyrol? » On repartit que telle en était du moins la direction. — « Eh bien! nous y serons dans « deux mois, » répliqua-t-il. A cette assertion un regard d'étonnement et d'incrédulité seul répondit; mais il reprit : « Oui, dans deux mois! » Et cela, d'un ton à la fois si calme et si positif que son interlocuteur, tout accoutumé qu'il était au ton prophétique de Bonaparte, et quoiqu'il ne fût nullement convaincu, demeura interdit, et la bouche fermée à toute réplique.

Le 5 avril, Napoléon était à Albenga. C'est là qu'il prit réellement le commandement de l'armée d'Italie, et qu'il en vit les principaux chefs. Trois surtout y marquaient alors : c'étaient Masséna, Augereau et Serurier. Celui-ci, ancien officier, simple et modeste, n'était point gênant pour un jeune et nouveau général en chef; mais il pouvait n'en être pas ainsi des deux autres. Ceux-là, sans éducation, et issus des derniers rangs de l'armée, ne devaient leur avancement qu'à eux seuls et aux circonstances.

L'un, Masséna, qui fut, depuis, un de nos plus célèbres généraux après Bonaparte, était, avec un esprit vif et hardi dans un horizon limité, d'une humeur contenue, effet de dix années de résignation à l'état de simple soldat et de sous-officier avant l'émancipation révolutionnaire. Son génie avait besoin d'être inspiré de l'occasion, qu'alors il maîtrisait, s'élevant en proportion, mais sans aller au delà dès qu'il n'était plus excité par elle.

Quant à ses dehors, il était d'une taille moyenne,

d'une figure peu remarquable, de manières et d'habitudes simples, peut-être même un peu communes, mais d'une physionomie rusée et attentive. Ses yeux, jusqu'à son dernier jour, scintillant comme des étoiles, brillaient de ce feu sacré qui fait les héros et de toute l'astuce méridionale. Ils décelaient une de ces natures d'autant plus énergiques qu'elles sont incultes et assez fortes pour réunir des vertus et des vices contraires. Trois passions y dominaient : celles de la gloire, du gain et du plaisir. Et, ce qui est rare, c'est que, successivement, chacune d'elles régnait sur lui souverainement et indépendamment l'une de l'autre.

Toutefois, né guerrier dans ces temps de guerre, et général avant tout, tant que durait le danger, tout entier à la première de ces passions, il déployait l'intrépidité la plus ardente et la plus tenace.

Un tel caractère, sans être facile à dominer, devait se laisser conduire ; d'ailleurs Masséna, depuis trois ans à cette armée, y avait déjà connu et su apprécier le génie de Bonaparte.

Restait Augereau, espèce d'Ajax inculte et grossier, intrépide et fanfaron, fier de sa haute stature, de sa figure martiale et de sa valeur. Grandi soudainement dans les saturnales de 1793 et de 1794, il se croyait républicain et n'était que révolutionnaire ! Indiscipliné, tout lui semblait permis. Au milieu de ses soldats nus et affamés, il prenait d'une main, prodiguait de l'autre, étalant l'or de ses exactions, dont il se vantait, dont il se parait effrontément, se montrant couvert de broderies jusque sur le cuir de ses bottes ! Mais imposant par ses dehors, par sa jactance,

par son air toujours vainqueur qu'il soutenait, dans les combats, par une heureuse, impétueuse et bruyante audace.

Récemment arrivé d'Espagne avec ses troupes, il avait apporté, dans cette armée souffrante, abandonnée et retombée dans la défensive, l'orgueil d'une autre armée victorieuse. Cet orgueil s'était redoublé du succès brillant de Loano, dû pourtant surtout à Masséna, et qui eût été bien plus décisif sans l'aveugle emportement d'Augereau, dont l'attaque prématurée avait culbuté de front l'ennemi, que Masséna tournait habilement à sa gauche, et qu'il allait lui livrer sans retraite.

Plein de lui-même et accoutumé à des chefs peu exigeants, il fut choqué de ce qu'on lui en imposait un si jeune, si nouveau et venant de l'intérieur. Dans sa hauteur colossale, ce qu'on lui dit de la stature exiguë et de la chétive apparence de Bonaparte ajoutant à son dédain, il se répandit sur lui en propos inconsidérés, fomentant l'insubordination et se préparant à le recevoir en conséquence. Ce fut dans ces dispositions qu'il apprit l'arrivée de son jeune chef à Albenga, et que, avec Masséna, il fut obligé de se rendre à son quartier général.

Ils y furent introduits, et d'abord il fallut attendre. Napoléon parut enfin. Il ceignit son épée devant eux, se couvrit, et soit préoccupation, ou qu'il eût été prévenu, son accueil fut si impérieux, sa parole si hautaine, si décidée et si pleine d'un grand avenir, que l'orgueil tout matériel d'Augereau confondu resta muet et ploya sur-le-champ devant le génie de Bona-

parte. Puis, congédié comme il avait été reçu, quand il retrouva la parole, il convint avec Masséna, en jurant : « Que ce petit b..... de général lui avait fait « peur, et qu'il ne pouvait comprendre l'ascendant « dont il s'était senti écrasé au premier coup d'œil. »

De son côté, le premier soin de Bonaparte, en les quittant, fut de parcourir toutes les positions occupées par son armée et leurs retranchements qu'il fit aussitôt détruire, disant aux soldats « que c'était as« sez se défendre; qu'ils avaient essuyé assez de mal« heurs; qu'il venait pour y mettre un terme! » Puis, leur montrant l'Italie, il ajoutait « que c'était là qu'il « fallait aller chercher du pain, des habits, des che« vaux d'artillerie, l'argent de la solde! »

Ceux qui l'entendirent disent que ce n'étaient point là des harangues; qu'il n'en avait ni le goût ni l'habitude, mais que ses paroles, tantôt figurées, tantôt brèves, brusques, et jaillissant, toujours vives et fortes, d'une taciturnité sévère et habituelle, saisissaient, exaltaient les troupes.

CHAPITRE II.

Bonaparte arriva à Savone le 9 avril. L'année, l'armée, le général, tout était jeune! Jusque-là, depuis trois ans, on avait combattu de ce côté sans but, à la journée, et plutôt guerroyé que fait la guerre : mais tout allait changer. Napoléon avait donné au Gouvernement le droit de s'y attendre. En effet, jamais

homme n'avait été plus compromis par sa position et par ses promesses. Son amour même pour Joséphine lui était aiguillon de gloire. Aussi, misère, disette, dénûment absolu, tout ce qui avait arrêté ses prédécesseurs, lui s'en servit pour exciter. On vient de le voir renverser dédaigneusement les redoutes élevées pour se défendre. Déjà sa première harangue avait enflammé les soldats. Il leur tint parole, mais d'abord autrement qu'il n'avait compté. Au lieu d'assaillir l'ennemi comme en 1794, il allait être prévenu, attaqué lui-même et forcé de commencer par ce qu'il y a de plus difficile, en guerre comme en duel, c'est-à-dire par être obligé de parer et de riposter à la fois, puis de redoubler jusqu'à extinction de ses adversaires.

Avant d'esquisser rapidement ces deux immortelles campagnes, déjà deux fois si bien racontées stratégiquement et historiquement, quelques mots encore, sur les hommes, les forces et les positions, sont nécessaires.

Les deux chefs opposés l'un à l'autre étaient, d'une part, l'octogénaire, mais actif et ardent Beaulieu; de l'autre, un général de vingt-sept ans pour la première fois commandant en chef, mais sur un terrain bien connu, qu'il avait deux fois essayé; mais enfanté, né, élevé au milieu des armes; nourri des exemples antiques, et dont le génie, à la fois le plus pensif, actif et audacieux qui fut jamais, était enflammé par son jeune âge, par ses promesses, par l'espoir sans bornes qu'il avait conçu et inspiré. Ajoutons qu'il venait de trouver à cette armée, dans son chef d'état-major, non un conseil ou un lieutenant, mais l'instrument le meilleur qu'il

eût pu choisir, et le plus propre, par sa docilité dévouée, sa santé vigoureuse, la netteté de son esprit, son heureuse mémoire toujours prête la nuit comme le jour, et par ses connaissances topographiques, à le seconder dans ses préparatifs pour réaliser ses inspirations les plus compliquées et les plus subites : c'était Berthier.

Quant aux forces en présence, on voyait cinquante-deux mille Austro-Sardes et deux cents canons bien pourvus de tout, contre trente-deux mille hommes français, sans solde, sans distributions, sans chaussure; manquant de la moitié de leurs effets qu'ils avaient vendus pour acheter ou du tabac ou quelque chétive nourriture! La plupart étaient même sans baïonnettes! Ils n'étaient suivis que de soixante canons mal approvisionnés, attelés de mulets estropiés et rongés de gale, escortés de canonniers tous à pied et d'une cavalerie inutile, les cavaliers traînant leur monture efflanquée plus qu'ils n'étaient portés par elle! Cependant tous, républicains dévoués, étaient endurcis depuis trois ans à toutes les fatigues de la guerre, au feu des étés de cette plage italienne, et retrempés dans les glaces de ces montagnes et du plus rude hiver du dix-huitième siècle.

Là, toujours au bivouac, ou dans des trous qu'ils se creusaient sous terre ou dans la neige, ils ne s'étaient nourris, le plus souvent, que de misérables châtaignes qu'ils allaient arracher à l'ennemi! Leurs officiers, sortis de leurs rangs, pauvres ainsi qu'eux et le sac sur le dos, ne vivaient comme eux que d'industrie; mais ils formaient avec leurs soldats la plus in-

time des familles; tous fiers de défendre contre la coalition, non-seulement leur pays, mais leur propre cause.

Leur façon de combattre était singulière. Hors de la vue de l'ennemi, il y avait plus ou moins d'habileté dans la direction des colonnes; c'était l'affaire des généraux. Docile jusque-là, le soldat se laissait conduire; mais, l'ennemi rencontré et les colonnes déployées, une foule de tirailleurs s'élançaient des bataillons; ils couvraient aussitôt l'espace, et une multitude de combats partiels s'engageait. Alors, suivant leurs vicissitudes, derrière eux, du sein des rangs attentifs palpitant d'émotions, sortaient bientôt des cris impatients : « Il faut du secours à la droite! — Les « voilà qui ploient au centre! Soutenons, soutenons « la gauche! » Et tous, sans attendre l'ordre, criant : « En avant! » entraînaient officiers et généraux; ils se précipitaient au pas de course, se ruant sur l'ennemi déconcerté, qu'ils renversaient par la fureur imprévue d'une attaque aussi soudaine!

S'il arrivait que, aidé par la difficulté des lieux, l'ennemi tînt ferme, et que ce premier élan, n'y pouvant mordre, fût repoussé, alors quelque officier supérieur, ou le général, ralliait le désordre, et saisissant le drapeau, ou de son chapeau s'en faisant un au bout de son sabre, il ramenait à l'assaut le soldat rendu plus docile par un revers. Mais souvent aussi, dans ces moments de confusion, ce n'était point le général, c'était quelque sous-officier, un caporal, un grenadier même, qui, par un habile conseil donné et suivi à propos, avait prévenu ou terminé une hésitation funeste.

Aussitôt alors, la position ennemie, assaillie de nouveau, mais avec plus de régularité et au point le plus vulnérable, était emportée.

Telle était cette armée. Elle était composée surtout de Gascons, de gens du midi de la France. C'étaient les survivants d'une multitude malade, morte ou qui avait déserté; c'était ce qui restait de meilleur de l'ancienne armée royale, de nos volontaires de 1792, et des réquisitions de 1793 et de 1794. Plusieurs fois fondus et refondus ensemble, tantôt sous un numéro de demi-brigade, que, après l'avoir illustré, il fallait abandonner, tantôt sous un nouveau numéro, leur vocation guerrière, leur orgueil patriotique et leur santé avaient résisté à tant de dégoûts, de combats et de misère! C'était donc l'armée la plus éprouvée et dévouée, la plus intelligente et aguerrie qu'on pût désirer. Avec de tels hommes, une fois exaltés de cette confiance dans leur chef, qui partout crée les héros et surtout en France, on conçoit qu'une première victoire devait être le gage de beaucoup d'autres.

Quant aux positions, l'avantage, comme pour le nombre et l'abondance, était du côté de l'ennemi. Maître des hauteurs et de leurs débouchés, il voyait notre ligne adossée à une mer couverte d'Anglais, lui présenter, depuis Ormea jusqu'à Savone, un front distendu, abordable sur plusieurs points. Beaulieu en eût pu couper et séparer de la France toute la droite, en se précipitant, par sa propre droite, du haut de l'Apennin, sur le littoral.

Mais le bonheur voulut que Salicetti, agent du Directoire et dont le sort semble avoir été, en compro-

mettant d'abord Bonaparte, de lui préparer de plus grands succès, eût exagéré ce danger, en allongeant encore plus, jusqu'à Voltry, la droite de notre ligne. Il venait d'y faire jeter trois mille hommes pour menacer Gênes. Nous exigions alors, de cette ville, un subside et le fort de Gavi en dédommagement d'une violation de neutralité qu'elle avait soufferte.

Cette démonstration attira Beaulieu. Colli, général des Piémontais, l'appelait au contraire vers Ormea ou San-Giacomo, points d'agression les plus dangereux pour notre armée; mais, offusqué par le prétendu danger de Gênes, Beaulieu ne l'écouta pas. Il recommença contre Voltry la faute de son prédécesseur à Loano, en nous assaillant, par son extrême gauche, le long du littoral; prenant ainsi de notre position ce qu'elle avait de périlleux, pour ne nous attaquer qu'en tête, sans autre chance que de nous refouler l'un sur l'autre, et en courant lui-même celle d'être séparé de son centre, de son aile droite et de la montagne. Ce fut ce qui arriva; voici comment.

CHAPITRE III.

Bonaparte venait d'entrer dans Savone. Le point de jonction des Alpes et de l'Apennin, formant le col le plus abaissé de ces deux chaînes, se trouvait en face, au-dessus et à portée de son quartier général. C'était par là que, en 1794, il avait médité l'invasion de l'Italie. Il se croyait si bien maître du jour

comme du lieu de son attaque, qu'il venait d'envoyer Collot à Gênes pour en obtenir les chemises et les souliers indispensables à ses troupes.

Il en attendait des nouvelles le 10 avril, lorsqu'il apprend que, à sa droite, son avant-garde de Voltry vient d'en être chassée, et le lendemain 11, que devant son centre, Argenteau et Roccavina le prévenant ont forcé le passage de Montenotte. Déjà même ils attaquaient violemment la redoute ébauchée et sans canons de Monte-Legino, dernier obstacle entre eux et Savone, que défendaient, seuls contre cette armée, Rampon et douze cents hommes.

Celui qui lui apporta la nouvelle de la première de ces agressions, le 10 avril, m'a dit que Napoléon, quelle que fût la responsabilité qui pesait sur lui, la reçut d'un air calme en souriant, et qu'il répondit : « que tout était prévu; que l'attaque de l'ennemi, le « lendemain, serait bien plus sérieuse, mais qu'il « saurait l'en faire repentir! » Puis, sans agitation, sans se déplacer inutilement, il envoya à ses divisions leurs ordres de marche. On s'étonna même autour de lui de le voir, pendant toute la journée du 11, laisser Rampon et cette redoute, qui seuls masquaient tous ses mouvements, sans aucun appui. Ce ne fut que le soir, après la résistance héroïque de ce chef et de ses soldats, et leur célèbre serment de mourir à ce poste plutôt que de l'abandonner, qu'il leur envoya du pain, de l'eau-de-vie, des cartouches, et plus tard encore, dans la nuit, la division Laharpe qu'il fit placer sans bruit à portée de les secourir.

Il voyait l'armée austro-sarde partagée en deux

masses principales, placées aux deux extrémités de sa longue ligne. Le centre devait donc être resté faible, et c'était justement par là que voulait percer Bonaparte. Évidemment, son but avait été d'attirer l'agression des Autrichiens, par leur gauche, sur le littoral. Invariable dans ce projet, mais le modifiant selon les circonstances et le terrain, il provoquait l'attaque de l'ennemi pour en profiter et la faire servir à la sienne.

Pendant que tout marche et se prépare pour la bataille qui devait décider de sa fortune, lui, quand la nuit arrive, donne à chaque heure ce qui lui revient : il se jette sur un lit; il fait reposer ceux qui l'entourent, et trouve un sommeil calme, quoique sans cesse interrompu par les avis qu'il reçoit et par les ordres qui en sont la conséquence.

Le 12 avril, à deux heures après minuit, le moment pour lui étant venu, lui-même donne le signal; il part et s'avance à son tour, par d'étroits sentiers, au travers d'une pluie qui tombe par torrents et de l'obscurité la plus profonde. Il dépasse Laharpe, Rampon, Monte-Legino, et les Autrichiens qu'il laisse à sa droite. Pendant qu'Augereau marche après lui de Savone sur Carcara, il pousse devant lui Masséna et ne s'arrête, au point du jour, que sur un plateau proche d'Altare, d'où il pourra voir les mouvements de ses différentes colonnes.

Il était cinq heures du matin; un brouillard épais les enveloppait encore; et déjà, dans cette nuit prolongée, Argenteau et Roccavina, réunis et renforcés, recommençaient contre Rampon et Monte-Legino, avec plus d'ardeur que jamais, leur attaque suspendue

la veille. Mais bientôt le soleil du 12 avril, dissipant la nuée, leur montre devant eux Laharpe qui les attaque, et presque aussitôt, sur leur flanc droit et en arrière d'eux, jusqu'à Montenotte inférieure, Masséna qui vient de les déborder, de les tourner et qui accourt pour leur couper toute retraite. Tout change alors; attaqués en tête et en queue et consternés, ils se déconcertent, ils se dispersent, et laissent trois mille des leurs sur le premier champ de bataille! Le reste, poursuivi par Laharpe et Masséna, fuit en divers pelotons, les uns sur l'Orba, les autres, avec Argenteau, sur la Bormida jusqu'à Dego où ils se retranchent. En même temps la division Augereau avait descendu la Bormida jusqu'au delà de Carcara, où s'était arrêté Bonaparte.

Telle fut la bataille de Montenotte. Dès ce premier jour commencèrent la confiance et l'enthousiasme. Les diverses colonnes françaises, parties de points lointains et divergents, venaient de s'apercevoir, accourant tout à coup et de toutes parts, sur la Bormida, à l'appui l'une de l'autre; les unes au travers des monts et descendant cette rivière; les autres au travers de l'ennemi culbuté et dispersé par ces chocs simultanés. Surprises, encouragées, enchantées de leur rencontre et de leur réunion, à jour et heure fixes, sur les points d'attaque et de retraite de l'ennemi, malgré les distances et tant d'obstacles divers, elles reconnurent, à ces grands mouvements si exactement calculés, si habilement combinés, une appréciation sûre et précise des lieux, des temps et du plus ou moins de mobilité des différentes armes. Évidemment

et pour leurs yeux intelligents, à l'incertitude, à l'incohérence des campagnes précédentes, succédait l'ensemble le plus complet et le plus décidé. Dès lors, et de plus en plus, s'établit l'ascendant du chef. Tous, généraux comme soldats, s'y abandonnèrent. De là cette ponctuelle obéissance, cette confiance dévouée et irrésistible, principale cause du succès des combinaisons savantes et hardies de Bonaparte.

Il était encore dans Carcara, quand Salicetti, venant le complimenter, lui demanda quels étaient ses projets ultérieurs. Le même témoin, cité plus haut, dit quel fut son étonnement lorsqu'il vit le général fixer un regard méprisant sur ce représentant du Directoire et lui tourner le dos pour toute réponse. C'était traiter en espion importun le commissaire du gouvernement. Le Directoire recommanda à Napoléon, mais inutilement, plus de réserve.

Le centre ennemi était crevé; l'armée austro-sarde coupée en deux : il s'agissait d'achever d'en séparer les deux tronçons en les rejetant chacun chez eux; l'un, presque tout autrichien, d'abord au delà d'Acqui vers la Lombardie; l'autre, tout piémontais, en le refoulant en Piémont jusque dans sa capitale. Le 13 avril, Masséna et Laharpe poussèrent donc en avant sur Dego, et Augereau, faisant face à gauche, força les gorges de Millesimo, d'où, tombant subitement sur la seconde Bormida, il enveloppa, dans les ruines élevées du château de Cossaria, Provera et quinze cents hommes d'élite.

Le lendemain, 14 avril, pendant qu'ils capitulaient, et que les Sardes étaient maintenus et repoussés sur

la chaîne qui sépare cette branche de la Bormida du Tanaro, Argenteau, assailli de trois côtés à la fois, dans Dego, par Laharpe et Masséna, en fut chassé avec perte de treize canons et de quatre mille hommes.

Dans ces trois journées signalées par trois victoires, Montenotte, Millesimo et Dego, on avait vu Bonaparte, allant de l'une à l'autre, diriger lui-même toutes les attaques. Le 15 au matin, tranquille à sa droite sur la Bormida et Dego, où il avait laissé Masséna victorieux la veille, il s'était retourné à gauche et dirigeait ses autres divisions contre Murialto et Monte-Zemolo, vers le Tanaro et Ceva, pour écraser les Sardes, quand il apprend soudainement que, derrière lui, Dego est perdu et son aile droite en déroute.

La veille au soir, nos soldats, après tant de misère et quatre jours de marches et de combats, maîtres enfin de ce riche cantonnement, s'y étaient dispersés sans plus songer à l'ennemi; nulles gardes ni sentinelles n'avaient été placées; tous s'étaient profondément endormis, gorgés de tout ce qui leur avait manqué jusqu'à ce jour. Masséna lui-même leur avait donné l'exemple. La jeune femme, ou maîtresse, d'un officier ennemi tué ou prisonnier lui était échue en partage. Il s'était aussitôt enfermé avec elle dans une maison de ce bourg, où cette part de butin lui avait fait négliger toutes les précautions de la guerre.

Cependant Wussakowitch venait d'être envoyé du littoral, par l'Orba, au secours d'Argenteau qu'il supposait encore dans Dego. Ce n'était que, en approchant de cette position dans la nuit du 14 au 15,

presque du même côté que nous l'avions abordée, et conséquemment sur nos derrières, qu'il s'était à la fois aperçu et de son erreur et de l'incurie de Masséna. Wussakowitch, ne se voyant reconnu par aucun poste, s'était bravement résolu, en se faisant jour, à profiter de cet avantage. Son attaque avait été si vive et notre surprise si complète, que, d'un premier bond, il avait repris ce qu'Argenteau avait perdu la veille. Les canons autrichiens, les nôtres, sa position et six cents de nos soldats étaient tombés entre ses mains. Masséna lui-même n'avait été manqué que d'une seconde. Presque nu, il fuyait à pied hors d'haleine, et les Autrichiens étendaient déjà leurs mains pour le saisir, lorsque, atteignant le bord d'un ravin, il s'y laissa glisser et rouler jusqu'au fond, avec un adjudant-major nommé Roguet, aujourd'hui lieutenant général. C'était ainsi seulement qu'il avait pu échapper à Wussakowitch.

Lorsqu'il avait atteint l'autre côté de cet obstacle, et que, s'efforçant de rallier ses soldats, il s'était mis à les gourmander, eux, se moquant de sa colère, lui avaient reproché sa nuit de délices; puis, tous ensemble se démêlant comme ils avaient pu, s'étaient replacés dans les positions qu'ils avaient occupées, la veille au matin, avant leur victoire. Quand Masséna parcourut les rangs pour les raffermir, il en entendit sortir mille sarcasmes. Telle était la liberté des rapports du soldat au chef; ce qui n'empêchait ni la confiance ni la soumission, car tous, pleins d'intelligence, se connaissaient; ils s'étaient jugés; ils s'estimaient ce qu'ils valaient, tous étant issus de leurs œuvres et

se sachant, d'ailleurs, tous dévoués à la même cause.

On a vu que, en ce moment, Bonaparte était occupé des Piémontais qu'il commençait à rejeter de la Bormida sur le Tanaro. A la nouvelle de la défaite de Masséna, il ne put croire à un accident fortuit; il craignit un retour offensif de l'armée autrichienne, et laissant, à gauche, Augereau pousser les Sardes, il se retourna précipitamment, et courut, avec Laharpe, Victor et six demi-brigades, au secours de son aile droite. C'était l'avantage de la position centrale qu'il avait prise, que, à portée de tout, il pouvait aller à temps de l'un à l'autre, porter l'œil et la main partout presque à la fois, et attaquer ainsi, du fort au faible, l'un ou l'autre des corps séparés ou dispersés de ses adversaires. Mais il fallait être là, aussi prompt que l'occasion, et, pour la dominer, être plus décisif qu'elle. Il accourt donc, arrive, et ses corps à peine disposés autour de Dego, tous recommencent à s'élancer comme la veille. Lui-même, en tête de sa réserve, monte à cet assaut; il passe au travers de l'un de ses régiments repoussé, emporte la position, et reprend, avec tout ce que Masséna venait de perdre, quinze cents grenadiers à Wussakowitch. Le reste, poursuivi, fuit vers Acqui dans le plus complet désordre. Plusieurs des nôtres disent encore aujourd'hui qu'un grand nombre des vaincus avait été assommé à coups de crosse, beaucoup de nos soldats manquant de baïonnettes.

A cette même heure, Augereau, en achevant de rejeter les Sardes sur le Tanaro, les avait entièrement séparés de l'armée d'Autriche.

CHAPITRE IV.

Un témoin raconte que, dans la grande redoute de Dego ainsi reconquise, Bonaparte, transporté de joie, s'étant écrié « qu'avec vingt mille hommes pa« reils on traverserait l'Europe entière! » un grenadier gascon reprit à haute voix : « Que ce petit caporal « nous mène toujours de ce train-là, et je lui promets « qu'il ne nous verra jamais en arrière ! » Cette saillie, accueillie par un rire universel, circula aussitôt, et c'est à dater de ce jour que, parmi nos soldats, le nom de *petit caporal* est resté à Bonaparte.

Le succès de cette longue bataille de deux jours de défensive apparente, suivis de quatre journées d'attaques ou successives ou simultanées, était complet. Napoléon, prévenu, avait laissé l'ennemi s'engager à contre-sens, et, réunissant presque toutes ses forces sur un seul point, il l'avait percé dans son centre d'où, faisant face de toutes parts, profitant de son désordre et sans le laisser respirer, lui toujours ensemble, il l'avait accablé en détail, écartant et battant à gauche les Piémontais, accablant à droite et devant lui les Autrichiens, auxquels il avait arraché quarante canons et dix mille hommes.

Dès lors, jugeant ceux-ci hors de combat, il ne laissa devant eux, en observation sur la Bormida, que trois brigades; et tout aussitôt, sans reprendre haleine, passant aux Sardes et au Tanaro, il y entraîna Masséna au soutien d'Augereau et de notre aile gauche.

Celle-ci, après en avoir gardé les sources, descendait cette rivière.

Ce fut dans cette manœuvre que, parvenus sur la crête du Zemolo, quand, de ce dernier sommet et pour la première fois, apparurent tout à coup, aux regards de ces guerriers, les riches et fertiles plaines de l'Italie toutes ornées de leurs villes pompeuses, sillonnées de fleuves nourriciers, et qu'embellissaient encore les premiers rayons du jour naissant, et le printemps de l'année, et l'ardeur de cette armée déjà tout enthousiasmée de son jeune chef et de sa victoire, un cri de joie s'élança de tous les rangs! Napoléon s'était arrêté lui-même. Saisi d'une même contemplation, le bras tendu, le premier en tête des siens, il leur montra cette terre promise! Et d'un seul mot, révélant la pensée dont son génie était tourmenté depuis trois ans : « Annibal a franchi les Alpes, « et nous nous les avons tournées! » s'écria-t-il.

Ce jour-là même il disposa ses trois corps autour du camp piémontais de Ceva : Augereau pour y attaquer Colli de front, et Serurier pour pénétrer dans son flanc droit, tandis que Masséna, le prenant en arrière, devait lui couper la retraite. Mais Colli, après une courte et vive résistance, comprit son danger. Il y échappa par une retraite nocturne, et mit habilement la Cursaglia, rivière encaissée, entre lui et Bonaparte.

Il y eut ici une fâcheuse journée, celle du 20, par emportement de gloire. On attaqua sans avoir reconnu; on s'engagea témérairement au delà de cet obstacle, et l'on fut repoussé derrière avec quelque

perte. La plus grave fut celle d'un temps précieux dont Beaulieu et les Autrichiens pouvaient profiter. Celle-ci parut si sérieuse qu'un conseil de guerre fut assemblé. Il décida qu'il fallait recommencer sur-le-champ l'attaque. Pendant qu'on s'y disposait avec plus d'ensemble et de précautions que le jour précédent, Colli la prévint; il s'y déroba encore par une marche rétrograde sur la forte position de Mondovi, où nos colonnes encouragées, se précipitant, le surprirent avant qu'il eût pu s'y établir. Il y fut culbuté avec perte de trois mille hommes, de huit canons, de onze drapeaux et de la ville elle-même.

Ce coup de grâce et la stagnation des Autrichiens, dans Acqui, déterminèrent la Cour de Sardaigne à demander, le 23 avril, un armistice. Mais Bonaparte y mit pour conditions la remise de Ceva, de Coni, de Tortone, d'Alexandrie, et des magasins renfermés dans ces quatre villes. Il exigea la dispersion de l'armée sarde et le libre passage des troupes françaises, par étapes, au travers de ce royaume. Puis, sans égard aux mouvements tardifs que, par un retour offensif en arrière de sa droite, commencèrent alors les Autrichiens, il soutint ces prétentions en appelant à son aide ses corps restés à la garde de nos hautes frontières et l'armée des Alpes; en se faisant de Cherasco un point d'appui entre les deux armées ennemies; enfin en poussant vigoureusement vers Turin son aventureuse fortune.

Or Turin n'est point une ville ouverte. Nous manquions d'artillerie de siége. Toutes les places fortes du Piémont étaient restées debout, et sous leur pro-

tection Beaulieu se rapprochant enfin, la réunion des deux armées ennemies pouvait s'effectuer encore. Il suffisait donc aux Piémontais d'attendre leurs alliés derrière leurs murs et de s'y défendre. Là pouvait s'arrêter, et peut-être même échouer, la fortune de Napoléon. C'est alors qu'aux menaces de son épée il en joignit une autre qui, depuis, lui réussit souvent, et, quoiqu'il en ait parfois abusé, dont sa renommée s'est accrue encore. Il dicta la proclamation suivante :

« Soldats ! vous avez, en quinze jours, remporté six « victoires ; pris vingt et un drapeaux, cinquante « pièces de canon, plusieurs places fortes ; conquis la « plus riche partie du Piémont ; vous avez fait quinze « mille prisonniers, tué ou blessé dix mille hommes ! « Dénués de tout, vous avez suppléé à tout : vous « avez gagné des batailles sans canons, passé des ri- « vières sans ponts, fait des marches forcées sans sou- « liers, bivouaqué plusieurs fois sans pain ; les pha- « langes républicaines étaient seules capables d'actions « aussi extraordinaires ! Grâces vous en soient rendues, « soldats.......... »

Le reste promettait l'Italie à leurs efforts, leur recommandait sévèrement la discipline, menaçait les rois, appelait les peuples à la liberté, et leur annonçait que propriétés, religion, usages et famille, tout serait religieusement respecté !

A cet appel au courage, à l'honneur, à l'amour de la gloire des uns, à cette excitation des passions des autres, à ces menaces contre les trônes, tout s'émut ou de terreur ou d'enthousiasme. La capitale du Piémont elle-même en fut, dit-on, ébranlée. Nous n'en

étions pas à deux marches quand, le 27 avril, le Roi sarde épouvanté souscrivit à tout.

CHAPITRE V.

Un tel succès semblait être exclusivement le fruit d'une habile audace; mais il avait été préparé par la prudence la plus ferme et la plus habile.

Quelques jours avant l'armistice, au milieu du danger extrême de cette agression, on avait remarqué que, averti par les échecs de la Cursaglia et de Dego, et forcé de donner un demi-jour de repos à ses soldats, il en avait profité pour rétablir la discipline. Elle s'était perdue dans la misère universelle. La pénurie était si grande que, sur le peu d'or apporté par Napoléon, une répartition de quatre louis par général avait à la fois paru généreuse et indispensable. Sans un autre louis même accordé à Masséna, le papier eût manqué à son état-major pour transmettre ses ordres. Quant aux soldats et aux officiers, tous presque nus et ne recevant aucune distribution, ne pouvaient vivre que de maraude. De là un désordre inexprimable que, par un premier coup d'autorité, osa réprimer leur général. On dit que ce fut vers le 21 avril, auprès du village de Saint-Michel. Là, des moines étant venus se plaindre à Bonaparte du pillage des vases sacrés de leur église, la demi-brigade qu'ils en accusaient fut réunie; les coupables furent reconnus; et les vases ayant été

retrouvés dans leurs sacs, il les fit juger et fusiller à l'instant même, sur le bord de la grande route.

Dans ces temps d'incrédulité pour toutes religions, et de haine ou de mépris pour leurs ministres et pour les moines surtout, c'était là, sans doute, l'action la plus hardie qu'on pût entreprendre. Pourtant, il fut obéi. Mais, ayant fait défiler les corps de l'armée devant les restes sanglants de leurs camarades, il s'en échappa d'abord quelques murmures. Bientôt d'autres s'enhardirent; les soldats criaient hautement « qu'on « leur avait promis le pillage de l'Italie, et qu'on « leur manquait de parole! » Ces murmures, dont Napoléon ne s'inquiéta point, gagnèrent la tête de l'armée; mais alors il les fit taire. Il s'écria « que, en « Piémont, les moines étaient maîtres de l'esprit pu- « blic; qu'on voulait donc, à une guerre d'armées, « ajouter une guerre populaire, où chaque soldat « isolé succomberait; qu'il ne l'entendait pas ainsi; « qu'il voulait que, en Italie, on respectât la Religion et « ses ministres; et qu'il saurait protéger son armée « contre elle-même. »

Cet acte de rigueur, il le confirma par un ordre sévère. Il autorisa chaque général de division à une répression prompte et pareille de tout désordre, et il l'obtint : l'une de ses lettres à Carnot, celle du 9 mai, en est la preuve. « La discipline se rétablit tous les « jours, lui écrit-il; mais il faut souvent fusiller, car « il est des hommes intraitables. »

A l'autorité du commandement il avait joint celle de l'exemple. La nuit même où Masséna s'était si malencontreusement oublié à Dego dans les bras de

sa captive, dans Cairo une autre captive avait été amenée à Bonaparte. Elle était à la fleur de l'âge et d'une beauté rare, qu'une vive émotion rendait encore plus séduisante. Dans le premier moment, le regard de Napoléon étincela d'une admiration subite; mais il se contint, et retenant autour de lui ses officiers, il accueillit cette infortunée avec une dignité calme; et, la rassurant, il la fit reconduire aux avant-postes, où elle fut rendue à l'officier ennemi, que sa captivité, disait-elle, désespérait.

Dans ce fait qui en rappelait un semblable admiré dans les temps antiques, les uns applaudirent une générosité naturelle à un grand cœur, d'autres n'y virent qu'une imitation ambitieuse, et la volonté d'imposer le respect par l'admiration. Quant à ce dernier motif, il était trop vrai que la coalition n'était pas le seul obstacle que Napoléon eût à dompter. En effet, dans ces premiers moments surtout, avec les siens et le Directoire, comme avec l'ennemi, tout lui fut combats et victoires.

Ainsi, dans Cherasco, lorsqu'il fut question de l'armistice, l'ex-recruteur et maître d'armes Augereau, issu du faubourg Saint-Antoine, et tout rempli de la fougue révolutionnaire de ce faubourg, avait brutalement prétendu « qu'on ne devait point traiter avec « des tyrans, et qu'il fallait, sans l'écouter, écraser et « chasser celui des Sardes. » Mais Bonaparte, dont le génie planait déjà sur toute l'Italie, mêlait à la guerre la politique, et, méditant de faire servir ce prince à sa conquête, il méprisa et fit cesser ces vociférations.

Pressé, d'ailleurs, d'assurer, de raccourcir, de mul-

tiplier ses moyens de communications avec la France, de se faire, au delà des monts, une base solide d'opérations, et un point d'appui et de départ pour chasser les Autrichiens de la Péninsule, il s'était contenté de la soumission du Piémont, de son désarmement et de la prise de possession de ses forteresses.

Il avait même fait plus. Aux témoignages d'admiration des envoyés sardes, le jeune conquérant avait répondu par d'habiles insinuations sur les véritables intérêts, disait-il, de la Sardaigne; sur ce qu'elle avait à craindre de l'ambition de l'Autriche; sur le désintéressement de la France qui ne pouvait prétendre à s'étendre au delà des monts : il avait enfin laissé entrevoir à ces Piémontais la possibilité d'un dédommagement de la perte de la Savoie par un agrandissement du Piémont, aux dépens des possessions autrichiennes en Italie, dès que Turin deviendrait l'alliée de la République.

Ajoutons ici que, dès ce moment, on remarqua, dans sa correspondance avec les généraux et les ministres sardes, les formes polies et prévenantes des temps passés, et les soins, les égards les plus soutenus. Jaloux de toute bonne renommée, il voulut que cette cour vaincue distinguât son urbanité de la brutalité de nos démagogues : il comprit surtout l'importance d'entretenir la meilleure harmonie possible avec un gouvernement qu'il allait laisser sur ses derrières. Ce fut dans ce même esprit que, résistant au Directoire, il lui déclara qu'il ne devait point compter sur les dispositions du peuple sarde à un mouvement révolutionnaire.

Ainsi, en dix-sept jours, l'armée autrichienne, séparée des Sardes par un premier élan, avait été battue en détail, désorganisée, et repoussée vers le Milanais. Alors, se retournant presque entier contre l'armée piémontaise jusque-là tenue en échec, et l'attaquant avec la même impétuosité, Bonaparte l'avait rejetée, sanglante et saisie d'effroi, sur sa capitale. Le Piémont était subjugué, gagné peut-être, ses places fortes livrées, et l'Italie nous était ouverte.

On a dit à tort qu'il acheva cette conquête en dépit de ses instructions : au travers de leur style diffus, incertain et contradictoire, on verra qu'elles l'avaient laissé maître d'agir ainsi qu'il le fit et de se conformer, comme il l'entendrait, aux circonstances.

Bonaparte enfin était à sa place : lui-même se l'était faite. Un vaste champ, celui que l'antiquité avait illustré de sa plus grande gloire, s'ouvrait à sa vaste et forte imagination. Le génie de la nation qu'il servait, de l'armée qu'il commandait, était conforme au sien par son ardeur vive et généreuse. Sa propre ardeur contenue par un caractère vigoureux, positif, et dirigée par un esprit juste, pénétrant et calculateur, frappait d'héroïsme. La réunion de ces qualités contraires, c'est le génie. Dans ces premiers et grands coups de guerre, c'était l'imagination surtout qu'il avait voulu ou saisir ou vaincre; il aimait à l'exalter dans les siens et à l'étonner dans ses adversaires. Voilà pourquoi tant d'audace et de rapidité; pourquoi ces coups de foudre; pourquoi, ensuite, le premier envoi de vingt et un drapeaux au Directoire; le choix, pour les porter, de Murat, le plus brillant de ses aides de camp

par sa jactance, par son air audacieux, par sa figure et sa stature si martiales et si remarquables, car rien ne fut négligé; et pourquoi encore cette proclamation, paraphrase éloquente des trois mots tant vantés de César, mais sans leur orgueilleuse personnalité et après un coup de guerre mieux disputé, aussi rapide et bien plus habile.

Ici commencent ces proclamations justement célèbres dont l'éloquence égale, en grandeur, les actions qui les dictèrent : elle fut l'une de ses ambitions. On le vit bien, le jour des prix décennaux, à son geste satisfait et au feu qui étincela dans ses regards quand l'Institut déclara qu'on devait à Napoléon un nouveau genre d'éloquence, celui des harangues guerrières, qui manquait à l'honneur des Lettres françaises.

En 1796, quand chaque jour, et coup sur coup, éclatèrent subitement, dans Paris, tant de glorieuses nouvelles; les monts franchis, quatre victoires, deux armées terrassées, un royaume conquis en quinze jours; et ces drapeaux, et cette proclamation héroïque qui annonçait plus encore, il s'éleva de toutes parts un cri d'enthousiasme. C'était le début du nouveau gouvernement et de la campagne. Le Directoire, que cette gloire consolidait, se plut à la célébrer par des fêtes pompeuses; les deux Conseils, par des actions de grâces. Paris se consola d'avoir été vaincu par un si irrésistible général. On s'y demandait déjà jusqu'où s'élèverait ce jeune héros, si promptement devenu célèbre qu'on cherchait encore à en bien prononcer le nom. Les mieux instruits rappelaient qu'à Toulon, aux Alpes, dans Paris, qu'en toute occasion enfin,

on l'avait vu discerner sur-le-champ le point capital, et y courir, s'y précipiter, y frapper d'abord; et ils ajoutaient qu'ici, sachant s'arrêter à propos, il venait de traiter aussi habilement qu'il avait su vaincre.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE I.

Le 28 avril, jour qui suivit la nuit où fut signé ce glorieux armistice, il y eut dans sa joie un moment d'ivresse. Elle ne perça ni dans ses actions, ni dans ses paroles; toutes furent contenues. Quelqu'étourdissante que fût sa fortune, il s'y montra calme et supérieur. L'excès ne s'aperçut que dans un passage de sa lettre au Directoire; non lorsqu'on y lit : « J'ai jus-« tifié votre confiance et l'opinion avantageuse que « vous avez conçue de moi; » ou bien lorsque, demandant quinze mille hommes de l'armée des Alpes, il écrit : « Si vous approuvez mes projets, je suis sûr « de la réussite, l'Italie est à vous; » ni même lorsque, avec une semblable fierté, il dit encore : « Quant « à la Sardaigne, vous pouvez lui dicter la paix qui « vous convient, puisque j'ai en mon pouvoir les prin-« cipales places : en attendant, je marche demain « sur Beaulieu; je l'oblige à repasser le Pô; je le passe « immédiatement après; je m'empare de toute la « Lombardie : » quelque hardies que fussent ces assertions, les faits en allaient prouver la convenance;

mais il ajouta : « Et avant un mois j'espère être sur « les montagnes du Tyrol, trouver l'armée du Rhin « et porter, de concert, la guerre dans la Bavière. Ce « projet est digne de vous, de l'armée et des destinées « de la France. »

Évidemment un tel espoir était prématuré. Sans nul doute, c'était un trait digne du génie destiné à dicter l'armistice de Leoben, de ne voir dès lors la conquête de l'Italie assurée qu'aux portes de Vienne; mais une réunion aussi prompte d'armées aussi distantes supposait que, sur le Rhin et le Danube, des victoires pareilles aux siennes seraient remportées; ce qui n'était guère tenir compte de la différence des lieux, des hommes et des circonstances. D'ailleurs ce passage si rapide de son armée au travers de l'Italie, laissant derrière soi Mantoue et vingt millions d'Italiens soumis à neuf gouvernements, tous ennemis cachés ou déclarés de la République, aurait-il suffi pour assurer la conquête de la Péninsule?

Carnot le lui fit sentir; mais il n'en était pas besoin. Cet élan de Bonaparte dans sa voie accoutumée, celle qui menait droit au cœur de l'ennemi, n'était qu'un débordement d'ardeur échappé à la joie d'un premier triomphe. On s'étonnera moins quand on le verra revenir à Lodi, le 11 mai, sur la même proposition. « En deux décades, écrit-il à Carnot, je puis « être au cœur de l'Allemagne. » Ici du moins il suppose Mantoue prise, Moreau et Jourdan victorieux; et il devient évident que, en excitant ainsi le Directoire à pousser en avant ces deux généraux, il veut qu'ils occupent assez l'armée d'Autriche en Allemagne pour

qu'elle ne puisse faire de détachements contre la sienne.

Cependant Beaulieu qui n'a pas su défendre son allié, se voyant vaincu, a voulu s'emparer de ses forteresses. Trois sont à sa portée : il en manque deux et ne prend que Valence qu'il abandonne, en repassant le Pô, dès qu'il entend accourir sur lui Bonaparte. Là, se retranchant entre ce fleuve et le Tésin, il pense qu'il va défendre successivement le passage de ces deux barrières. Mais dès le 7 mai, neuf jours après que, libre du Piémont, Bonaparte s'est retourné contre ce général, Alexandrie, Tortone, Valence, ces trois forteresses que l'Autrichien convoitait, ont été occupées par l'armée française. Bien plus, la guerre dont son habile audace le rend maître, il l'a soudainement portée, par la conquête du Duché de Parme et une marche forcée de son avant-garde à couvert du Pô qu'elle franchit devant Plaisance, au cœur même du Milanais, à seize lieues en arrière de Beaulieu, pendant que ce général croit encore défendre ce second duché sur sa frontière piémontaise.

Cette avant-garde n'était composée que de cinq mille hommes, dont trois mille cinq cents grenadiers commandés par le chef de brigade Lannes. Tandis qu'une clause adroite de l'armistice de Cherasco et des manœuvres simulées avaient retenu Beaulieu vers Valence, Bonaparte, avec cette tête de colonne, entraînant toutes les barques du fleuve, avait, en trente-six heures, accompli cette marche et commencé ce passage. Aussitôt l'armée avait suivi, mais sans équipage de pont; autrement, les Autrichiens, prévenus

sur l'Adda et au fond du Milanais, y eussent perdu toute retraite.

Ainsi commence la guerre à grande portée, débordant, tournant l'armée opposée, la déconcertant, et transportant tout à coup le champ de la bataille décisive jusqu'au milieu du sol ennemi : manœuvre audacieuse qui n'appartient qu'au génie, lui seul ayant le droit d'être aussi entreprenant et d'oser tout ce qu'il peut faire !

Pendant que nos divisions achèvent laborieusement leur passage du Pô sous Plaisance, Beaulieu l'apprend. Il attendait Bonaparte devant lui; et tout à coup il le sent, à trois marches derrière lui, au delà de ses deux lignes de défense. Il vit son danger; mais au lieu de s'y jeter tout entier, il veut tout faire à la fois, défendre le Pô, Milan, l'Adda, fuir et combattre. Il envoie son aile droite par Milan et Cassano, et son centre par Lodi, derrière l'Adda; son aile gauche seulement, il l'oppose à Bonaparte. Lui-même marche à la suite de cette aile, mais à une trop grande distance et avec une trop faible réserve, espérant arriver encore à temps au lieu du passage. Il marchait encore le 8 mai, lorsque, à son insu, cette aile gauche, battue à Fombio, était déjà séparée de lui et rejetée dans Pizzighetone.

Ce général, digne cependant d'un meilleur sort, arrive alors; mais lorsqu'il croit se réunir aux siens, il tombe inopinément, dans la nuit, au milieu de la division Labarpe! Tandis que nos soldats, surpris et tirant à tout hasard, tuent malheureusement leur propre général, Beaulieu, bien plus surpris encore,

recule du choc, se détourne, et va se réfugier par delà Lodi, derrière l'Adda, où son centre le rejoignit quelques instants avant l'arrivée de notre avant-garde. Tous ainsi, courant éperdus et dispersés au travers du Milanais, eussent pu y être pris et Beaulieu lui-même, mais tous échappèrent. Ce mécompte vint des inévitables lenteurs du passage d'un grand fleuve, tel que le Pô, par notre armée forcée de ne se servir que de simples barques.

De son côté, Napoléon, combattant et négociant à la fois, s'était distrait de l'impatience d'un si long passage en détachant un allié de plus de la coalition italienne. Dans ces deux jours, l'armistice de Plaisance avait été conclu. Il avait coûté à l'Infant de Parme deux millions en argent, autant en fournitures, et vingt tableaux choisis, parmi lesquels le célèbre saint Jérôme. Bonaparte l'avait préféré à un million, offert pour le racheter. « Ce million, avait-il répondu, se« rait bientôt dépensé; il s'en trouverait assez d'autres « à conquérir. Un chef-d'œuvre était éternel; il en « inspirerait d'autres, et la patrie en serait parée! »

C'est alors qu'enfin, tout entier avec ses quatre divisions sur la rive gauche du Pô, et n'y rencontrant que des restes de corps détachés qu'il écrasa, il avait joint à l'impétuosité la prudence, en faisant masquer, à droite et à gauche, son mouvement en avant au travers de la retraite de l'armée autrichienne. En même temps, marchant avec le reste de ses forces réunies, il s'était précipité sur Lodi dans l'espoir de s'en emparer avant Beaulieu et de lui couper cette voie de retraite. Il y arriva assez tôt pour en conserver

le pont, que Beaulieu ne put rompre, mais trop tard pour empêcher l'ennemi, après s'en être servi, de lui en disputer le passage.

Frustré dans son attente, et quoique Milan lui eût été abandonnée, il en ajourne la conquête; il s'acharne, malgré l'Adda qui l'en sépare, sur l'ennemi qui l'a prévenu; il espère profiter du trouble d'une fuite aussi précipitée; il veut, par un coup d'éclat sanglant, achever de l'épouvanter, éblouir les peuples, enfler l'orgueil des siens, et tout terminer par une victoire.

A peine arrivé, le 10 mai, il fait donc enlever Lodi, et courant lui-même au pont, il en examine les abords au milieu des feux de dix mille Autrichiens et de trente canons qui, de la rive opposée, lui en interdisent les approches. A cette grêle de mitraille, il n'a pour répondre que les deux seules pièces légères qui ont pu le suivre; il envoie sa cavalerie plus haut vers un gué. Pendant que cette autre attaque partage l'attention de l'ennemi, il appelle ses grenadiers; il les dispose en colonnes derrière un abri, d'où tout à coup il les lance sur le pont au pas de course. Dès leur apparition, tous les feux ennemis, éclatant, convergent et se concentrent sur ce long et étroit passage. La tête de notre colonne foudroyée tombe. Le reste hésite; mais l'instinct guerrier des plus avancés les pousse du pont dans le fleuve, que, au point où ils sont parvenus, ils trouvent guéable. Pendant qu'ils s'y répandent, et qu'au travers des flots ils marchent en tirailleurs contre la ligne ennemie dont ils font diverger les feux, Bonaparte a reformé une nouvelle tête à

sa colonne; le pont est franchi; les Autrichiens, effrayés, sont abordés à la baïonnette; ils fuient en abandonnant leurs canons et deux mille tués et prisonniers.

L'effort avait été vif, mais court; l'effet répondit à son attente. Pizzighetone en tomba sans coup férir; l'Adda, la Lombardie entière en furent conquises; Beaulieu, son centre et sa gauche furent rejetés sur Mantoue; son aile droite, vers le Tyrol; l'avare Duc de Modène, effrayé, acheta du même prix que l'Infant de Parme un même armistice. Dans nos soldats la foi s'accrut : ils crurent désormais leur chef infaillible et eux irrésistibles. Milan fut frappé d'admiration. Conquise un mois après l'ouverture de la campagne, étonnée d'avoir été épargnée par l'avant-garde de l'armée républicaine qu'on lui avait dénoncée comme une horde barbare, sa population sortit tout entière, le 15 mai, au-devant du jeune vainqueur. La bourgeoisie et les nobles étaient en tête; tous le reçurent en triomphe comme un libérateur; le plus grand nombre invoqua la renaissance de la nationalité italienne.

Napoléon fit bloquer la citadelle en préservant la ville de ses feux par un accord. Il donna à ce peuple un gouvernement municipal; il en excita le patriotisme, et l'arma sous la forme de gardes nationales; mais il en exigea vingt millions de livres, l'avertissant « que la liberté s'achetait; qu'elle demandait des sa-« crifices, et qu'il fallait la mériter en aidant la France « à arracher l'Italie au joug de l'Autriche. »

Quant à son armée, alors dans l'abondance, mais

harassée et toute nue encore, il lui donna dix jours de repos pendant lesquels il l'habilla, la pourvut de tout, et lui créa des magasins et des hôpitaux. Déjà, grand homme d'État et d'administration autant que de guerre, il correspondait tout à la fois avec Venise, Gênes, Turin, Bâle et Livourne; il dictait le traité de Modène; il préparait, dans un détail infini d'appréciations exactes de lieux, d'obstacles, de mobilité des diverses armes, et de choix de talents divers, ses nouveaux ordres d'occupation, de marches et d'attaques; enfin, remplissant de lui toute l'Europe qu'il étonnait de la subite apparition d'un héros, on le voyait distinguer, au milieu des prises de villes et des coups de guerre les plus rapides, tous les hommes célèbres dans les arts, les sciences et les lettres, que renfermaient ses conquêtes. Sa lettre du 24 mai à Oriani dévoile, en cela, l'habileté de sa politique. Encouragements, protection, élévation, il leur promettait tout au nom de la France; montrant ainsi, que toutes les véritables gloires sont sœurs, jamais ennemies, et que, de quelque nation, de quelque genre qu'elles pussent être, la sienne se retrouvait, au milieu d'elles, comme en famille.

En même temps il ornait Paris des chefs-d'œuvre des arts italiens; il envoyait huit millions au Directoire, un million à l'armée du Rhin, trois cent mille francs à celle des Alpes; et du sein de sa conquête, menaçant à la fois Rome, Naples et Vienne elle-même, il exaltait les siens par une troisième proclamation justement célèbre.

Cependant, au milieu de tant de soins divers, deux

autres préoccupations avaient fortement agité le cœur et l'esprit de Bonaparte. L'une, tendre et jalouse, s'irritait de l'absence de Joséphine que Murat devait lui ramener; l'autre, bien plus grave, datait de Lodi. Là, soit politique d'un gouvernement nouveau déjà inquiet, soit persévérance dans un faux système, le Directoire, voulant diviser de plus en plus le commandement, l'avait prévenu que, tandis qu'il irait achever la conquête du sud de l'Italie, Kellermann et l'armée des Alpes en occuperaient le nord.

C'était ôter la clef de la Péninsule à celui qui venait de s'en emparer, pour la confier au plus ancien de nos généraux qui n'avait pas su la conquérir et qui était incapable de la garder; c'était soumettre le génie à toutes les chances, et des fautes de la routine, et d'une inévitable mésintelligence à laquelle on n'obviait que par l'interposition de ces commissaires du gouvernement tant et si justement méprisés par Bonaparte. Dès le lendemain, Napoléon avait répondu par sa démission offerte au Directoire.

Remarquons ici que ces deux causes d'anxiété si diverses et si vives n'avaient ni ralenti ni troublé sa marche, et qu'il les avait confiées toutes deux à Carnot : la première, avec un emportement passionné, dans un court billet; la seconde, dans une lettre d'envoi modérée, modeste, sage, pleine de force et de raison, qu'on n'a point assez citée, et qui cependant, ainsi que sa réponse au Directoire, est une des traces les plus vigoureusement empreintes du génie de Napoléon.

Quelque modestes et mesurées que soient cette

seconde lettre et cette réponse, il ne faut pas s'y méprendre : c'est surtout quand le véritable génie se voit méconnu que sa fierté, justement révoltée, sent mieux que jamais toute sa puissance. Aussi Bonaparte ne doutait-il nullement de l'effet qu'elles produiraient. Au moment même où il les écrivait, il disait à un témoin qui souvent me l'a répété et qui existe encore : « Oui, mes victoires, qui les font vivre, leur portent « ombrage. Mais que l'offre de ma démission ne vous « inquiète point; elle ne s'effectuera pas! Ils ne sont « pas assez forts pour m'y contraindre. Ils se garde- « ront bien de l'accepter; s'ils l'osaient, ils soulève- « raient contre eux toute la France. »

CHAPITRE II.

Cependant, lorsque Napoléon croyait s'être assez affermi dans Milan par l'espoir d'indépendance qu'il avait apporté, par la discipline qu'il avait su rétablir, et par les égards qu'il montrait et qu'il exigeait des siens pour le clergé, une conjuration de nobles, de prêtres surtout, s'aidant de tous ceux qui vivaient d'eux et exploitant mille bruits mensongers, préparait sourdement, autour de lui, un soulèvement général. Ce complot attendait son départ pour éclater; et lui, trop confiant sur ce qu'il laissait en arrière, quittait Milan le 25 mai; il arrivait à Lodi, ne songeant plus qu'à chasser entièrement Beaulieu de la Péninsule.

Il n'y avait pas quatre heures qu'il était en route,

que la garnison autrichienne de Milan donna, par une sortie, le signal de la révolte. Aussitôt, de Pavie à Milan, le tocsin des campagnes y répondit, et des masses de paysans accoururent. On avait surtout compté sur ceux-ci; on s'était défié de l'esprit toujours plus libéral des villes. A Milan, la garnison autrichienne fut repoussée; quant aux paysans, ils furent chassés et dispersés; quelques heures suffirent. Dans Pavie ce fut le contraire : huit mille campagnards s'en rendirent maîtres; trois cents Français réfugiés dans le fort voulurent s'y défendre; mais, sur l'ordre arraché à l'un de nos généraux tombé dans les mains de l'insurrection, ils se rendirent.

A cette nouvelle, Bonaparte, mesurant le danger, jugea que, pour l'étouffer dans sa naissance, c'était assez d'un bataillon, de trois cents chevaux, d'une batterie et de sa présence. Il s'aida d'abord des exhortations de l'Archevêque de Milan, puis du sac de Binasco dont les flammes eussent dû éclairer Pavie, enfin d'une proclamation menaçante. Mais Pavie résista; bien plus, notre garnison prisonnière allait y être massacrée, quand tout à la fois notre mitraille cribla ses murs; les portes furent enfoncées à coups de hache, et nos grenadiers culbutèrent de rue en rue les révoltés, à la baïonnette. En même temps, nos trois cents chevaux balayèrent la plaine à coups de sabre.

Un grand exemple était devenu indispensable. Pendant trois heures la malheureuse Pavie fut livrée au pillage. Sa municipalité fut fusillée. Bonaparte ne fit préserver que les demeures de Spallanzani et de

Volta, deux savants célèbres. Il tint ainsi ses promesses de Milan à Oriani, prouvant par ce respect dans un tel désordre, que, Italien d'origine, il connaissait et persévérerait à honorer toutes les gloires italiennes.

L'ordre rétabli, il rejoignit l'armée. Ce coup de main n'en avait point suspendu la marche; déjà l'Oglio, la Chiese étaient franchies. On n'avait retrouvé Beaulieu que sur le Mincio : sa droite à Peschiera, sa gauche vers Mantoue, lui entre ces deux forteresses, à Valleggio et Villa-Franca, et son avant-garde, à Borghetto, couvrant le pont sur la rive droite.

C'était le centre de sa ligne et le point le plus attaquable. Napoléon, pour le faire dégarnir, comme la retraite était à droite, fit inquiéter l'ennemi vers Peschiera. Beaulieu obéit à ce simulacre. Au même instant, le 30 mai, son centre affaibli, et dont il vient de détourner ses regards, est renversé et chassé au delà du pont. Ce fut là qu'alors, du coup de foudre de Lodi, un écho retentit encore. Soixante de nos grenadiers, fiers de ce souvenir et n'écoutant que leur impatience, se sont jetés dans le fleuve; leurs fusils sur leurs têtes, ils fendent les flots qui leur montent jusqu'à la gorge. A cette vue, ce même souvenir de Lodi qui les exalte glace l'ennemi; le combat cesse; la ligne du Mincio, comme celle de l'Adda, tombe. Alors, retenant les siens, le général français changea d'attitude. Il attaqua mollement Beaulieu sur les hauteurs de Villa-Franca pour l'y retenir, pendant qu'il envoyait, à notre gauche, Augereau par Peschiera vers le Tyrol, pour lui couper la retraite. Mais l'Autrichien

averti recula; et dès lors, chargé avec fureur, il s'en fut derrière le haut Adige en laissant deux mille tués et prisonniers et cinq canons sur le champ de cette bataille.

Elle avait failli être funeste à Bonaparte, et cela par l'effet même de sa victoire. Beaulieu venait de voir son armée trouée et coupée en deux à Valleggio, où Bonaparte l'avait subitement remplacé en le séparant de son aile gauche. Celle-ci accourait pour se rejoindre à son général. Elle tomba inopinément au milieu de ce village où Napoléon, presque seul, venait de s'arrêter ; il était perdu s'il ne s'était échappé comme il le fit, à pied et en toute hâte, au travers de quelques jardins à la faveur desquels il parvint à se réunir à son avant-garde.

Pendant que la tête de cette aile gauche ennemie, étonnée, fuit vers le nord en se faisant jour, et que le reste, reculant vers le midi, va se réfugier dans Mantoue, Napoléon, achevant son œuvre glorieuse, fait occuper Peschiera, Vérone même et l'Adige jusqu'à Rivoli. Ainsi, depuis son départ de Milan, en huit jours, le Milanais révolté a été assujetti; Beaulieu est rejeté dans le Tyrol; les clefs des Alpes sont saisies sur le Mincio et l'Adige; Mantoue reste isolée; et cette forteresse exceptée, cinquante jours après l'ouverture de la campagne, le Piémont, Parme, Modène, toute la haute Italie se trouve conquise.

Ce second élan, ces rapides succès, exaltèrent de plus en plus, l'un pour l'autre, et l'armée et son général. Déjà, les proclamations de Bonaparte, ses soins pour ses soldats, ses regrets pour Stangel et Laharpe

tués aux avant-postes, l'exigence par laquelle il venait d'obtenir de la Suisse qu'elle rendît au fils de ce dernier général les biens confisqués à son père, témoignaient de son attachement pour les siens et de sa reconnaissance. Cette fois, sa dépêche montre qu'il répondait à leur admiration pour lui par une admiration semblable pour leur valeur dévouée et intelligente. Mais pourquoi raconter lorsqu'on peut laisser un grand homme parler lui-même. « Je ne vous « citerai pas, écrivait-il le 1er juin au gouvernement, « tous les hommes qui se sont signalés par des traits « de bravoure : il faudrait nommer tous les grena- « diers et carabiniers de l'avant-garde. Ils jouent et « rient avec la mort! Rien n'égale leur intrépidité, si « ce n'est la gaieté avec laquelle ils font les marches « les plus forcées. » Ici, se complaisant à ces détails, il ajoute : « Qu'on croirait que, arrivés au bivouac, ils « doivent au moins dormir; mais point du tout, cha- « cun alors conte ou fait son plan d'opérations pour « le lendemain, et souvent ils rencontrent très-juste. » A ce propos, fier de ses moindres soldats, il cite un simple chasseur qui, dans les dernières marches, s'étant approché de lui, l'a interpellé. « Général, lui a-t-il « dit, il faut faire cela! — Malheureux, lui a-t-il « répondu, veux-tu bien te taire? » Et il se plaint de n'avoir pu retrouver ce chasseur qui disparut à l'instant; « car, ajoute-t-il, ce que venait en « quelques mots de conseiller ce simple soldat était « justement le plan savamment combiné par le gé- « néral! »

Au milieu de ces premiers et grands coups de guerre,

la naïve exclamation d'un prisonnier montre le désappointement de ses ennemis, son inépuisable activité, et dans quel détail il s'étudiait à imiter tout ce qui l'avait frappé d'admiration chez les grands capitaines des temps antiques. Dans l'action, son inspiration seule était son guide, mais hors de là, plein de ses études de Tacite et de Plutarque, on avait remarqué, dès ses premiers pas au delà des Alpes, qu'il se plaisait dans le rapprochement qu'on pouvait faire de lui à Scipion, Alexandre et Annibal. Ici, fidèle à d'autres exemples, on le voit seul, comme Germanicus, parcourir, la nuit, ses postes et ses bivouacs; il s'assure des dispositions de ses soldats; il jouit de leur enthousiasme; il y recueille leurs paroles; et trouvant là, pêle-mêle avec eux, leurs prisonniers que, aussitôt après les combats les plus acharnés, la bienveillance française traite en frères, il questionne ces étrangers sans vouloir en être connu, afin de les mieux connaître. Ce fut alors, selon son propre récit, que, dans une de ces excursions nocturnes, interpellé par lui, un vieux capitaine hongrois prisonnier, assis près de l'un de nos feux, s'écria : « Qu'en effet ils étaient vaincus, mais qu'il « n'y avait plus moyen d'y rien comprendre; qu'ils « avaient affaire à un jeune général, toujours et partout « à la fois, devant, derrière eux, sur leurs flancs et « sur leur retraite; qu'on ne savait plus comment se « placer pour le combattre; que ce nouveau mode « de guerre était hors de toute règle et de tout usage; « qu'on ne pouvait plus y tenir, et que cela devenait « réellement insupportable! » A cette apostrophe d'une si naïve colère, on peut juger du sourire qui

épanouit les traits de Napoléon et du rire universel de ses compagnons d'armes.

Deux résultats remarquables datent des derniers combats qu'on vient de lire, de celui de Borghetto, et de celui de Valleggio où la grande carrière de Bonaparte faillit être tranchée subitement et finir dans les prisons de l'Autriche. Ce fut d'abord, en effet, à Borghetto que notre cavalerie retrouva la conscience de sa propre force. Jusque-là, sans confiance en elle-même, il avait fallu en arrière d'elle, pour la porter en avant, nos canons et les baïonnettes de nos grenadiers, et devant elle, toute l'impétueuse ardeur de Murat; mais enfin, ainsi poussée, ainsi entraînée, à son grand étonnement ce jour-là, elle avait vaincu; ce que dès lors et depuis elle fit sans cesse d'elle-même. D'autre part, le danger de Valleggio fit sentir à Bonaparte qu'une escorte d'élite était indispensable à son quartier général, d'où vint la création d'une compagnie de guides, premier noyau de ce corps célèbre, et plus tard de l'immortelle vieille garde.

Cette seconde partie du second acte de son expédition, dont la conquête du Piémont fut le premier, eut une troisième conséquence : elle acheva de l'éclairer sur sa position dans la Péninsule. D'un côté, l'insurrection du Milanais, qui n'avait pas été sans retentissement dans les Alpes Piémontaises; la présence de treize mille Autrichiens dans Mantoue; l'occupation, par notre armée, de plusieurs villes vénitiennes, d'où venait l'attitude plus que douteuse de cette république aristocratique; de l'autre, la position avancée de notre armée sur l'Adige, au risque des efforts que les

Anglais, maîtres de la Corse, de Livourne même, et aidés de Rome et de Naples, pouvaient tenter sur nos derrières : tant de dangers lui firent comprendre qu'il fallait ajourner à d'autres moments son projet d'invasion en Allemagne.

D'ailleurs, l'inaction de Moreau derrière le Rhin et le faux pas de Jourdan au delà de ce fleuve qu'il venait d'être contraint de repasser, laissaient l'Autriche libre de reformer, contre Bonaparte, une seconde armée de quatre-vingt mille hommes. Six semaines suffisaient à ce nouvel orage pour s'amasser et fondre sur lui. Bien loin donc de prétendre à conquérir Vienne, il ne fallait plus que songer à contenir Venise, à préparer la défense de la haute Italie, et, en attendant, à profiter de cet instant de répit pour achever dans la citadelle de Milan, dans Mantoue s'il se pouvait, et à Rome, Naples et Livourne, la soumission du reste de la Péninsule. Ceci va achever le second acte de cette glorieuse campagne.

CHAPITRE III.

Venise avait trois millions de sujets et trente millions de revenus. Elle était maîtresse, sur le Mincio, l'Adige et la Brenta, des débouchés du Tyrol. Son ennemie naturelle était l'Autriche; son intérêt, l'alliance française ou la neutralité; mais une neutralité bien armée, qu'on eût été forcé de ménager en raison du poids que, d'une ou d'autre part, elle eût pu jeter

dans la balance. Et cependant, désarmée et indécise, on l'avait vue, au gré de tous les incidents, flotter incertaine. Tantôt, à la voix impérieuse et lointaine du Directoire vainqueur à Loano, elle avait chassé de Vérone le prétendant Louis XVIII; tantôt, cédant à la présence de l'armée autrichienne, elle avait laissé violer, dans Peschiera, sa neutralité.

Bonaparte venait d'y remplacer Beaulieu. C'était de Peschiera et de Vérone qu'il pouvait contenir l'ennemi réfugié dans la montagne; il y avait donc apparence de droit et nécessité à ce qu'il occupât ces possessions vénitiennes. Bien plus, étant sans autres moyens de subsistance que ceux de cette contrée, il fallait qu'il en vécût. Mais il n'y avait guère de voie de persuasion possible, surtout entre le général d'une armée démocratique et le vieil envoyé d'un État aristocratique. Celui-ci venait de se présenter pour excuser l'occupation de Peschiera surprise en effet par le général autrichien, et pour s'opposer, au nom du droit des gens, à celle de Vérone par l'armée française. Bonaparte, déterminé à passer outre, avait joué l'indignation; il avait accusé le Sénat d'une inimitié sourde et perfide contre la France, et, terrifiant le vieux Provéditeur, il s'était fait livrer Vérone à l'instant même.

Alors, deux autres envoyés, plus habiles et mieux disposés, étant venus, Napoléon, satisfait, change de formes : il passe de la menace à la séduction; son langage devient caressant; il obtient d'abord, par un arrangement qu'il permet de déguiser aux yeux de l'Autriche, les fournitures indispensables à ses troupes; puis, dans d'habiles discours, où sa vive, souple et

seduisante imagination étincelle, il invoque les véritables intérêts de conservation, d'agrandissement même, de la République vénitienne; il les leur montre dans l'alliance française, dans l'affranchissement de l'Italie du joug allemand. Toutefois, revenant sur l'asile donné à Louis XVIII, sur la violation de Peschiera, sur le sang français qu'elle a coûté, il laisse craindre à leur aristocratie la colère de son gouvernement révolutionnaire; et ces envoyés, émus de frayeur et d'espoir et ravis de son éloquence, retournent à leur sénat, lui communiquer leur admiration pour le génie supérieur et universel de ce jeune héros, dont ils prédisent l'élévation au dedans comme au dehors de la France.

Cependant Venise prit de tous les partis le pire, celui de n'en prendre aucun. Elle ploya de mauvaise grâce, ce qui lui donna tous les inconvénients de sa position sans les avantages. De son côté, soumission, vivres, places de guerre, Bonaparte en ayant tout arraché, tranquille sur le nord et l'est de sa conquête, profite aussitôt de ce répit pour s'assurer du sud de la Péninsule.

Et d'abord, il retourne contre Mantoue ce qui fait la force de cette ville, en rejetant violemment ses défenseurs au fond des longues chaussées, seuls abords de cette forteresse; il s'empare des têtes de ces débouchés, et s'en sert pour enfermer douze mille Autrichiens au milieu de ce marais où désormais, pour les bloquer, huit mille Français vont suffire. Alors, pendant qu'il laisse Masséna contenir les restes de Beaulieu dans le Tyrol; pendant que la terreur de ses armes détache

de la coalition deux mille quatre cents cavaliers napolitains que leur roi nous livre en otages d'un armistice, il lance trois colonnes françaises vers Gênes, Rome et la Toscane.

Quant à lui, présent partout, le 3 juin il était encore à Peschiera, où il en avait fini momentanément avec Beaulieu et Venise; les jours suivants on le retrouve à Roverbello contre Mantoue : c'est là qu'il a reçu la soumission du Roi de Naples. Le 7 il est à Milan. Il achève d'y gagner les esprits à l'indépendance; il y prépare la réduction de la citadelle; il y correspond avec tous les résidents français dans la Péninsule. A son style de plus en plus concis, clair et nerveux, à sa politique de plus en plus haute, ferme et prudente, surtout dans ses dépêches au gouvernement, on voit le rapide essor de son esprit qui mûrit à l'œuvre, et combien, loin d'être ébloui de sa fortune, son génie se développe en proportion d'elle, la dirige et la domine.

Alors poursuivant sans relâche, le 12 on le voit à Pavie dont il calme les douleurs; le 13, à Tortone d'où ses menaces, qu'il charge Lannes d'exécuter, forcent le Sénat de Gênes à réprimer l'insurrection de ses montagnards, à chasser le résident impérial et à déclarer sa soumission au Directoire. Le 14 il est à Modène; le 15 il entre dans Bologne qu'Augereau vient de conquérir. Cette capitale des sciences italiennes, dont il s'est déclaré le protecteur, le reçoit en triomphe. Orgueilleuse d'avoir été la patrie de l'un de ses ancêtres, elle s'en vante; elle en expose les preuves à ses regards; elle lui demande sa libération du joug

clérical, qu'elle a toujours détesté et déteste encore; et lui qui, lié par son traité de Modène, venait, en passant, de maintenir cette principauté dans sa fidélité au duc qui l'avait abandonnée, libre d'agir à son gré dans Bologne, ville papale, y répond aux transports de ce peuple en lui promettant de l'affranchir.

C'est alors que le Vatican alarmé cède à son tour. L'ambassadeur Azara était venu en apporter la soumission. Ce ministre voit, entend le jeune héros, et, comme les envoyés vénitiens, il retourne saisi d'admiration près du Saint-Père. Cependant Rome châtiée expie l'alliance anglaise et le meurtre de Basseville, au prix des fournitures de toute espèce qu'impose le vainqueur, et de la perte des Légations de Bologne et de Ferrare; elle se résigne à livrer à la France, avec Ancône, vingt et un millions, et cent statues antiques ou tableaux des plus grands maîtres, au choix des artistes et des savants célèbres qui marchent à la suite de Bonaparte.

Le 26 juin, la guerre avec Rome ainsi terminée dans Bologne affranchie, dès le lendemain 27, pendant qu'on l'y croit encore, Livourne surprise le voit tout à coup fondre sur son port, d'où s'échappe avec peine la flotte anglaise. Il y saisit les riches comptoirs ennemis, y met garnison, en fait arrêter le gouverneur que, par ménagements, il envoie à son Grand-Duc en déclarant comme à Gênes : « Qu'il saura maintenir « la neutralité des États qui n'auraient pas la force de « la faire respecter eux-mêmes. »

Toutefois, il entoure cette incursion dans un État neutre de toutes les précautions possibles. Il faut

avoir lu les nombreuses dépêches de ce jeune et si nouveau général en chef, chargé d'une aussi grande responsabilité, et ses instructions datées de tant de quartiers généraux; il faut avoir connu les personnages chargés de porter les unes et d'exécuter les autres, pour apprécier, au milieu de ces rapides mouvements et de la multiplicité de tant de soins divers, combien les formes variées de ses lettres, de ses ordres, et le choix de ses officiers furent appropriés à tant de circonstances et à tant de princes et d'États différents. Veut-il épouvanter, aussitôt Augereau, Lannes ou Murat s'avancent. Veut-il à l'autorité joindre la douceur et l'urbanité, Leclerc, Marmont, Vauxbois partent à leur tour. Ce fut avec ceux-ci qu'il pénétra dans la Toscane; c'est aux mœurs pures et polies de ce dernier général qu'il confia le commandement si délicat de Livourne.

Il y préparait, dans un détail ignoré encore, l'expulsion des Anglais de l'île de Corse, lorsqu'il retrouva le jeune Ricard compagnon de ses premières armes à la Magdeleine, et que, fidèle à ses amitiés, il voulut l'attacher à sa personne. Il est vrai que cette louable intention eut une suite toute contraire; d'où l'on peut remarquer combien ces dominateurs, soumis à leurs impressions nécessairement rapides, sont sujets à de longues et fortes préventions trop souvent trompeuses. Ricard a prouvé depuis, que, officier des plus distingués, il eût été l'un de ses aides de camp les plus utiles; mais un scrupule honorable de reconnaissance, dont abusa son chef immédiat d'alors, l'ayant empêché de répondre comme il désirait aux offres de Na-

poléon, dix-sept ans de froideur, de défiance même, s'interposèrent entre lui et Bonaparte.

Cette nouvelle expédition achevée, Napoléon, sans s'arrêter, revient à l'Autriche. Pendant qu'il traverse, seul et sans troupes, Florence dont il apaise et charme l'Archiduc, qu'il repasse dans Bologne dont il emporte l'enthousiasme, il apprend que, le 29 juin, la citadelle de Milan s'est enfin rendue à ses armes.

CHAPITRE IV.

Ainsi, dans cette partie du second acte de sa campagne, depuis l'expulsion de Beaulieu de l'Italie, en moins d'un mois, que de résultats obtenus! Venise et Gênes comprimées par la force unie à la politique; Mantoue étroitement bloquée; les Anglais chassés de Naples, du Tibre et de la Toscane; deux insurrections éteintes dans le sang des assassins de nos soldats, celles de Lugo et des montagnes de Gênes; deux guerres terminées avec Rome et Naples arrachées à la coalition; la haute Italie et Bologne rendues à l'indépendance; les trésors romains, les richesses anglaises de Livourne, cent chefs-d'œuvre plus précieux encore des arts antiques et modernes, obtenus pour aller enrichir et orner la France; enfin, trois cents canons de gros calibre conquis, et, à leur aide, le blocus de Mantoue prêt à être changé en siége; toutes ces merveilles venaient d'être accomplies en vingt-neuf jours!

Et pourtant, Joséphine et Berthier nous ont maintes fois dit que, malgré tant de succès dus à son génie, ils remarquèrent alors que, bien loin de se les attribuer exclusivement, il en faisait une large part à son étoile. Il est même vrai que ce génie si calculateur et si décidé, cédant parfois à ses pressentiments, se sentait disposé à croire aux présages. C'est ainsi que, pendant le séjour qu'il venait de faire à Bologne, un courrier avait été expédié par lui-même en toute hâte à Joséphine. Le billet qu'il lui apporta, m'a-t-elle dit, était empreint de l'alarme la plus vive : « Lui était-il « arrivé quelque malheur? Était-elle malade? en dan- « ger? morte, peut-être! »

L'unique cause d'une si grande anxiété était un accident arrivé au portrait de Joséphine. Ce portrait, en échappant des mains de Napoléon, s'était brisé. Quand ce courrier revint, il vit le général en chef accourir au-devant de lui, toujours agité de la même inquiétude. Et Joséphine ajoutait que, par un hasard singulier, le message de Napoléon l'avait en effet trouvée presque brisée elle-même par la chute d'un balcon qui s'était écroulé sous elle. Ce ne fut qu'un mois après qu'on la vit, à Milan ou dans Brescia, réunie à Bonaparte.

Lui-même, au reste, s'est plu souvent à nous citer d'autres pressentiments accomplis, dont il avait été témoin, qu'il croyait possibles à l'âme humaine, émanation, selon lui, de la grande âme, et qu'il n'expliquait point par le hasard qui n'explique rien.

Le mois suivant, moins plein de faits, semble un repos. Il faut expliquer ce que fut ce repos de Bona-

parte. Le 2 juillet il était encore dans Bologne; le 5, on le voit à Roveredo au pied du Tyrol; et dès le 7, toutes les redoutes des avant-postes autrichiens qui nous menaçaient de trop près sont enlevées. Du 6 au 16 deux sorties de Mantoue sont repoussées. Il écrit alors : « Qu'il médite un plan hardi : des bateaux, « des batteries incendiaires, des uniformes autri- « chiens, tout se prépare : c'est par le lac qu'il veut « surprendre et enlever Mantoue; mais, ajoute-t-il, « ce projet, comme tous ceux de cette nature, dépend « absolument de la fortune... » Elle s'y refusa : il y fallut renoncer, l'été ayant desséché les eaux du lac, que la vase rendait inguéable. Cependant les immenses préparatifs de ce grand siége sont achevés; il commence le 18; et le 21, les approches ont été si vigoureusement poussées, qu'elles sont déjà à cinquante toises du corps de place. Voilà pour la guerre proprement dite.

Mais par combien d'autres combats d'une autre nature il lui faut se préparer contre l'irruption d'une seconde armée autrichienne qui s'amoncelle, sous Wurmser, dans les Alpes italiennes; par combien de luttes intestines il parvient à se maintenir, dans ses conquêtes, contre les hostilités de Venise, contre les brutalités impolitiques du Directoire et les odieuses concussions de ses agents, enfin contre celles de la propre administration de son armée et les déprédations de ses troupes. A celles-ci, il oppose des ordres sévères et la réunion de commissions italiennes composées d'un délégué par commune; aux commissaires ou concussionnaires du Directoire, à Garau entre autres, il écrit :

« qu'il lui défend toute réquisition; sans quoi il mettra « à l'ordre qu'on n'en tienne compte. Il a ses ins- « tructions, qu'il s'y restreigne; qu'il ne se croie plus, « comme autrefois, représentant du peuple! » Et finissant ironiquement, il ajoute : « Qu'il sait qu'il va « être comparé au traître Dumouriez; et qu'en effet il « est clair qu'un général, qui a la présomption de « donner des ordres à son armée sans l'arrêté d'un « commissaire du Directoire, ne peut être qu'un « conspirateur! »

Au Directoire lui-même, il se plaint : « Qu'une nuée « d'agioteurs se soit abattue sur Livourne; que le « commerce de toute l'Italie alarmée nous regarde « comme des Vandales; qu'à Gênes, on est prêt à « vendre quatre cent mille livres une valeur de plus « de trois millions d'effets appartenants à la Répu- « blique; que la politique de ces agents ne vaut pas « mieux que leur administration; dans leurs procla- « mations, ils semblent s'attribuer le gouvernement « de la Toscane. » Et il représente : « Combien il est « important de ne point s'attirer de nouveaux enne- « mis dans la situation présente. »

Lui-même, il en faut convenir, partageant, devançant même, pour la Toscane, Venise et Gênes, le machiavélisme du Directoire, avait écrit le 6 juillet : « Qu'avant d'en finir avec le Grand-Duc et avec Ve- « nise, il fallait avoir pris Mantoue et battu Wurmser; « mais quant à Gênes, que le juste moment était « arrivé. » Il s'agissait d'en exiger dix millions, le rappel dans le Sénat Ligurien de plusieurs bannis qui nous étaient favorables, et l'expulsion de vingt fa-

milles dévouées à l'Autriche. Mais bientôt, appréciant mieux le danger de sa position, il veut : « Qu'on « ajourne ces mesures jusqu'après l'issue de la nou- « velle lutte qui se prépare. » C'est dans cet esprit que, le 13 juillet, il écrit au ministre de France : « Que « le temps de Gênes n'est point arrivé, parce que les « Autrichiens se renforcent; qu'il aura bientôt une « bataille ; et que, vainqueur de Wurmser et de Man- « toue, dès lors une simple estafette à Gênes vaudra « une armée entière ! »

Quant à Venise, en la trompant sur le sort qu'on lui destine, il ne s'est point laissé abuser par elle : « Ce sénat, le plus lâche, le plus traître des gouver- « nements, écrit-il le 20 juillet, voulait nous faire « comme à Charles VIII : il calculait que, comme lui, « nous nous enfoncerions dans le fond de l'Italie, « et nous attendait au retour. » Et il rend compte comment, par des plaintes exagérées et menaçantes, il vient d'arracher à ces Vénitiens les fournitures qu'ils lui refusaient, d'arrêter leurs levées de troupes, et de les expulser de Vérone dont il a fait armer la citadelle.

En même temps, et malgré les ordres aveugles du gouvernement, on remarque toutes les précautions de sa politique dans son refus aux ligues grises de laisser s'écouler chez elles le blé milanais, si elles n'accordent pas à la France le même passage de troupes que jadis, au même prix, elles avaient promis à l'Archiduc. Enfin, dans ces mêmes dépêches, on retrouve son admiration pour l'intelligente valeur de ses soldats, comme il se complaît à l'exalter, et com-

Castiglione, située à dix lieues au nord-ouest de Mantoue, et à trois lieues au sud de Lonato, se trouve à portée des deux débouchés du Tyrol : de celui de l'Adige à l'est du lac de Garda, et de celui de la rive occidentale de ce même lac. Bonaparte était dans cette ville le 29 juillet, lorsque tout à coup il apprend que, à sa droite, sur l'Adige, à trois heures du matin, Wurmser a attaqué le plateau de Rivoli de front et par ses deux flancs, et que Masséna est culbuté jusqu'à Castel-Nuovo, vers Peschiera. Il y court aussitôt, et il poussait Augereau sur le flanc de Wurmser pour l'arrêter, quand la seconde nouvelle d'une autre irruption simultanée sur sa gauche vient l'assaillir. Cette agression, que dirige Quasdanowitch, a pénétré par Salo et Gavardo jusqu'à Brescia, entre lui et Milan, sur sa retraite.

Ce double échec lui montre l'étendue du danger, l'inutilité du mouvement d'Augereau, la nécessité de se concentrer et de prendre un parti décisif; mais lequel? Se retirer sur Mantoue, livrer le Milanais, défendre, contre une armée double de la sienne, son siége que sans doute il sera forcé d'abandonner pour aller se retirer au delà du Pô, où contre lui s'insurgera sans doute alors le sud de la Péninsule, c'est là une défensive régulière il est vrai, mais dangereuse, mais presque honteuse, et surtout incompatible avec ses précédents et son caractère.

En même temps il considère que le lac, Peschiera et le Mincio s'interposent entre la double invasion de Wurmser et de Quasdanowitch, et que lui-même se trouve entre deux. Dès lors, se concentrer, se laisser

se faire environner à Castiglione, en abandonnant au sud Mantoue, en y attirant Wurmser, et en arrêtant, au nord, Quasdanowitch à Lonato, puis, sur-le-champ, profiter des trois marches qui vont séparer ces deux agressions, et de la lenteur autrichienne, pour écraser avec des forces réunies, et l'un après l'autre, les deux chefs qui les dirigent, telle est l'inspiration qui s'empare de Bonaparte. Qu'importe la perte de son parc de siége, qu'en tous cas il faudrait abandonner! En le sacrifiant à temps pour tout rallier à lui et combattre séparément, successivement et avec avantage, ses deux adversaires, ce ne sera qu'une perte matérielle et momentanée; elle lui donnera, avec la seule chance de vaincre qui lui reste, celle de tout retrouver dans la victoire. Il sait que, dans ces positions critiques, la médiocrité seule hésite, n'ose choisir, ne sait rien sacrifier; et que vouloir tout conserver mène à tout perdre.

Pourtant, abandonner le siége près de finir, se laisser entourer, se mettre dans la nécessité de périr ou de vaincre, devant et derrière soi et à heures fixes, deux armées chacune égale à la sienne, un si grand effort trouvera-t-il dans les siens une détermination suffisante? C'est pourquoi, le 30 juillet, il assemble ses généraux en conseil de guerre; il y met en question ce qu'il a résolu d'avance; et tous, hors Augereau, lui conseillent la retraite.

Mais Augereau suffisait. C'était le plus hautain et le plus *jactant* d'entre eux : un accès d'ardeur l'enflamme; il parla haut, à sa manière; il déclara, en jurant, qu'il ne se retirerait pas sans combattre. C'é-

tait s'engager dans le projet de Bonaparte qu'il sut cette fois apprécier, et compromettre l'opinion contraire. Bonaparte, satisfait, congédia ses généraux sans paraître s'être décidé; mais déjà ses ordres étaient donnés. Le lendemain 31, le siége de Mantoue était levé, cent quatre-vingts canons encloués, les poudres jetées à l'eau; la division Serurier se retirait vers le Pô, attirant une part de l'ennemi après elle; les autres troupes du siége se ralliaient à Augereau; et l'armée, après avoir repassé le Mincio et rompu le pont de Borgho-Forte, marchait par Peschiera et Castiglione sur Lonato, à l'appui de l'avant-garde.

L'attaque aussitôt commença contre Quasdanowitch. Le 1er août déjà deux combats sanglants nous avaient rendu Lonato, Salo même; Brescia était repris, les communications avec Milan rouvertes; et cependant Wurmser, contre qui Bonaparte n'avait laissé en observation à Castiglione que dix-huit cents hommes, entrait en triomphe dans Mantoue, ignorant ce commencement de défaite de son aile droite et la supposant toujours victorieuse.

Ainsi, le 1er août, tout réussissait. Le 2 au matin, Bonaparte écrivait de Brescia au Directoire : « Qu'il « avait essuyé des revers, mais que déjà la vic- « toire commençait à revenir sous ses drapeaux; « qu'il venait de battre l'ennemi à Lonato, de lui « reprendre Salo; qu'on pouvait compter sur l'ar- « mée, sur sa ferme résolution de vaincre; et que, « dans cette circonstance difficile et critique, son « courage et son entier dévouement à la gloire na- « tionale étaient admirables! »

Mais à peine a-t-il expédié cette lettre rassurante, que, dans cette même journée, tout semble changer ! Deux généraux ont manqué à la confiance de Bonaparte : l'un, par lâcheté, a livré Castiglione à la division que Wurmser a chargée de forcer le pont de Borghetto; l'autre, par incapacité, vient d'abandonner Salo à Quasdanowitch! Le premier, tout éperdu de cette peur qui croit tout ce qu'elle craint, et qui, pour se disculper, s'efforce de se propager, accourt et affirme, comme s'il l'eût vu, que Wurmser, averti de l'échec de son aile droite, revient de Mantoue, et qu'il arrive avec son armée sur les derrières de Bonaparte. C'était le même général à qui l'on reprochait déjà la perte du plateau de Rivoli; il fut destitué sur l'heure. En même temps, on apprend par le second, que Quasdanowitch, insuffisamment repoussé dans la montagne, en redescend, et que, soit hasard de guerre, supériorité de nombre, ou lâcheté, avérée depuis, de l'un de nos autres généraux, il vient de repousser un nouvel effort de nos avant-gardes. Dans le même moment, on s'aperçoit encore qu'une forte division de Wurmser, laissée devant Peschiera, l'a tournée; qu'elle a passé le Mincio au-dessous de cette ville; et que, se prolongeant en vue du lac, elle marche sur Lonato pour se joindre à Quasdanowitch.

Ainsi les deux corps ennemis se renforcent, ils se rapprochent, ils vont resserrer Bonaparte entre Castiglione et Lonato; il faut désormais qu'il fasse tête, au nord et au sud, à leur double attaque, dont la simultanéité, si l'on n'a plus le temps de la prévenir, va devenir irrésistible. Aussitôt, et par son ordre, dans

la nuit du 2 au 3 août, Augereau, lâchant prise au nord, fait face, au sud, contre la division venue de Borghetto et l'avant-garde de Wurmser venant de Mantoue. Pendant qu'il ressaisira Castiglione, ou du moins qu'il y contiendra cette avant-garde, Bonaparte, face au nord, va fondre sur la nouvelle division qui, de Peschiera, accourt à l'appui de Quasdanowitch. Cette fois, il lui faudra promptement écraser toute cette attaque pour se retourner à temps et revenir au secours d'Augereau qui, vainqueur ou non dans un premier choc, va se trouver seul en présence de Wurmser.

En conséquence, le 3 août, Napoléon marche sur Lonato. Mais les corps ennemis l'avaient prévenu dans cette position. Déjà l'avant-garde française était repoussée, trois canons perdus, et un général pris; déjà même les Autrichiens ralliés, se croyant sûrs de la victoire, étendaient leur ligne, ne songeant plus qu'à envelopper l'armée républicaine, quand Bonaparte au contraire, resserrant ses forces, s'enfonce en masse dans le centre autrichien, affaibli par l'extension de ses ailes; il le crève et, dissolvant l'ensemble de cette armée, il lui prend, avec plusieurs milliers d'hommes, son artillerie; puis il en fait poursuivre avec acharnement les débris qui fuyent en tous sens, errant sans retraite entre le lac et nos colonnes.

Ce succès assuré, Bonaparte, dans la soirée de ce même jour, court à Castiglione. Il y trouve Augereau, après un combat sanglant, vainqueur de l'avant-garde de Wurmser. Pourtant rien n'était décidé encore.

Le lendemain 4, Wurmser accourait enfin de Mantoue. Mais pendant que, se ralliant aux restes des siens devant Castiglione, il lui faut vingt-quatre heures pour réapprovisionner ses gibernes et ses batteries, et ranger en bataille vingt-cinq mille hommes, Napoléon profite de ce jour d'apprêts pour rappeler sur ce même champ de bataille, du midi, sa division de siége, et du nord ou de Lonato, la division Masséna. Lui-même retourne encore de ce côté pour s'assurer de l'exécution de cet ordre et faire vigoureusement maintenir Quasdanowitch dans la montagne. Lonato, centre de ces mouvements, était donc encore pour lui, ce jour-là, un point capital. Vers le milieu du jour il venait d'y rentrer avec quelques officiers et deux faibles bataillons, et il y attendait des nouvelles, quand soudainement et de toutes parts, plusieurs milliers d'ennemis, descendant des monts, l'environnent, l'attaquent et le somment de se rendre à l'instant même.

Dans le premier moment il ne put concevoir d'où lui venait un pareil revers de fortune; mais bientôt il comprit que cet ennemi ne pouvait être que l'un des débris errants du corps d'armée qu'il avait dispersé la veille. Dès lors, payant d'audace, il reprend l'attitude d'un vainqueur, et se faisant amener le parlementaire, il ne lui laisse débander les yeux qu'au milieu de tout ce qu'il a pu réunir d'officiers autour de sa personne. A l'aspect d'un aussi nombreux état-major, l'Autrichien demeure glacé d'étonnement. « Malheureux! lui dit alors Bonaparte d'une voix « sévère, ignorez-vous donc que c'est au général en

« chef lui-même, à la tête de toute son armée, que « vous apportez cette folle menace? Allez dire à « ceux qui vous envoient, qu'ils n'ont pour se rendre « que cinq minutes; sans quoi je les ferai passer tous « au fil de l'épée pour les punir de l'outrage qu'ils « osent me faire! » Le parlementaire terrifié s'en fut communiquer sa frayeur à son général; et, devant Bonaparte et cinq à six cents soldats qu'ils eussent pu tuer ou prendre d'un coup de main, quatre mille hommes au moins mirent bas les armes!

En ce même moment, une attaque également subite d'une avant-garde de la division française poussée l'avant-veille vers Salo, avait surpris Quasdanowitch dans Gavardo, comme à Lonato venait de l'être Bonaparte. Mais ici, la différence du résultat fut proportionnée à celle du génie de ces deux chefs. A Lonato, la surprise retournée contre l'ennemi avait achevé sa perte; à Gavardo, tout au contraire, la surprise du général autrichien tourna en déroute. Elle termina l'agression de l'aile droite de l'armée impériale.

Quelques heures après, pendant que Quasdanowitch désorganisé, poursuivi et presque réduit de moitié, ne songeait plus qu'à disparaître dans les Alpes, Napoléon reparaissait dans Castiglione où le lendemain, 5 août, une dernière bataille devait lui rendre l'Italie ou relever la fortune de Wurmser. Jusque-là, présent partout dans ces trois premières journées, déjà, sous lui, cinq chevaux avaient péri de fatigue! Ici, mieux préparé, plus maître du temps et de ses mouvements, il s'était confié, le moins qu'il avait pu, au hasard des armes. Pendant qu'Augereau et Masséna

ralliés font face à Wurmser, notre division de siége, retirée vers le Pô, où elle avait d'abord attiré l'attention du feld-maréchal, venait d'être rappelée à temps sur Castiglione. Sa marche avait été calculée : elle devait arriver, pendant la bataille du lendemain, sur le flanc gauche de Wurmser; c'était sur cette agression imprévue que Napoléon comptait pour décider de la victoire.

C'est pourquoi, le 5 août, lorsqu'à six heures du matin commence la bataille de Castiglione, Bonaparte recule d'abord devant l'ennemi dont la marche en avant allait livrer, de plus en plus, le flanc gauche à la division Serurier qui accourait en toute hâte. En effet, dès qu'elle paraît et attaque, toute notre ligne reprend l'offensive. L'aile gauche ennemie, assaillie de front par vingt canons, par notre cavalerie et notre infanterie réunies, est en même temps surprise en flanc et en arrière par Serurier; elle succombe. Le reste, poussé par Augereau au centre, par Masséna à droite, cède la victoire qu'attestent trois mille tués ou prisonniers, dix-huit canons enlevés, et la retraite de Wurmser derrière le Mincio. Toutefois, la supériorité de la cavalerie des vaincus et l'excessive fatigue des vainqueurs semblaient avoir rendu ce succès moins décisif.

Mais dès le lendemain 6 août, la victoire est poussée jusqu'à son dernier résultat possible, selon le génie de Bonaparte. Il lance Masséna, par Peschiera, sur l'extrême droite de son adversaire, enlève son camp retranché et menace toute sa retraite. Wurmser, certain de la ruine de Quasdanowitch, affaibli lui-même

par deux échecs, par la nécessité de jeter dans Mantoue quinze mille hommes, ne songe plus qu'à son salut. Poursuivi comme son lieutenant, il fuit et rentre dans le Tyrol, où tous deux perdent encore leurs arrière-gardes.

En huit jours, Wurmser, après deux succès de surprise, battu dans vingt rencontres et dans quatre batailles, n'avait donc réussi qu'à retarder la prise de Mantoue; il renonçait à l'Italie; il y laissait, tués ou pris, vingt-cinq mille hommes d'élite de la seconde armée autrichienne, et quatre-vingt-dix canons. Enfin, le 8 août, Bonaparte, dans une seconde lettre au Directoire, datée de Vérone, lui écrivait : « Que cette « armée, en six semaines devenue si menaçante, avait « disparu comme un songe, et que l'Italie était tran- « quille. »

CHAPITRE II.

Wurmser eut une idée fixe, celle de délivrer Mantoue. Il devait ne songer qu'à battre Bonaparte; le déblocus en eût été la conséquence. Mais de ce seul but qu'il devait avoir, il s'en fit deux qu'il classa mal, commençant par celui par lequel il eût dû finir. C'est peut-être à tort qu'on a blâmé si sévèrement son attaque sur deux colonnes. Le lac de Garda mettait entre elles, il est vrai, huit lieues d'intervalle; mais comme il avait pour lui la triple force de la supériorité du nombre, de l'attaque, et d'une surprise, il devait

compter sur un premier succès, et conséquemment, sur la prompte réunion de ses deux colonnes au-dessous du lac. Sa faute n'est donc pas, entassé comme il l'était dans le Tyrol, d'en avoir débouché en deux masses irrésistibles, l'une de trente-cinq mille hommes contre quinze mille, l'autre de vingt-cinq mille contre cinq mille, qui renversèrent tout devant elles; elle est bien plutôt, quand il aurait dû rallier ces deux masses au-dessous du lac, de les avoir encore plus séparées l'une de l'autre.

Sa préoccupation pour Mantoue fut telle, qu'après avoir battu, déposté et écarté Masséna de l'Adige, au lieu de l'achever, il l'abandonna pour courir débloquer cette forteresse, paraissant avoir oublié tout le reste, et son aile droite dont il s'éloigna de trois marches, et l'armée ennemie qu'il laissa, de côté, entre cette aile et lui. Voilà sa faute.

Celle, plus apparente que réelle, de Bonaparte est, dit-on, de s'être laissé surprendre assez dispersé pour que Wurmser eût pu le forcer d'évacuer le Milanais par l'effet de sa première manœuvre. La réponse est : dans la complication du siége de Mantoue qui l'affaiblissait; dans sa position d'attente et conséquemment incertaine, jusqu'à ce que le projet de l'ennemi se fût dessiné; puis dans l'impétuosité de l'attaque; dans la lâcheté de l'un de ses généraux qu'il destitua, lâcheté qui lui eût ôté le temps de concentrer ses forces, si Wurmser, ralliant les siennes, se fût acharné sur Masséna, au lieu d'aller perdre dans Mantoue et ce temps et son avantage.

Sa gloire immortelle est d'avoir pris, dans ce grand

danger, une résolution plus grande encore; d'avoir accepté sa position, d'en avoir saisi sur-le-champ, d'un coup d'œil prompt et résolu, le seul côté favorable, le point capital, celui de la réunion à tout prix de tout ce qu'il avait de forces au milieu d'une armée ennemie victorieuse, double de la sienne, mais qui, pour l'environner, s'était partagée. Mantoue près d'être prise, ses approvisionnements et cent quatre-vingts canons de siége, ne furent plus devant son génie que des accessoires; il les sacrifia, sans hésiter, au succès de sa manœuvre où l'exécution égala la conception, où, lorsque de six heures de retard dépendait tout, toutes les chances de temps, de nombre et de lieux furent calculées avec tant de précision, que tout fut fait à propos, et avec une vigueur, avec une habileté toujours soutenue et poussée sans relâche jusqu'à entier achèvement!

Aussi avait-il écrit : « Malheur à celui des deux qui « calculera mal! » Paroles mémorables.

Ce qui, sans doute, l'inspira si bien, c'est qu'il s'imita lui-même. Il fit par nécessité, contre les deux masses de Wurmser, ce qu'il avait fait par choix, en Piémont, au début de la campagne. Là, il s'était interposé entre les deux armées austro-sardes, pour les battre séparément à droite et à gauche; ici, se trouvant battu et pris entre deux masses autrichiennes séparées, il se concentra rapidement,et par un double effort, tantôt successif, tantôt simultané, après avoir repoussé et presque détruit l'une à Lonato, il se retourna à temps, pour faire éprouver le même sort à l'autre à Castiglione. Remarquons enfin, que plus

faible de moitié, il sut par sa rapidité se multiplier si bien, que partout où il combattit il se trouva ou en force suffisante ou le plus nombreux, et attaqua presque toujours du fort au faible.

Mais pour mieux se figurer le désordre, le péril extrême où l'attaque double et simultanée de Wurmser jeta d'abord Bonaparte, écoutons Joséphine elle-même se complaisant depuis à nous raconter comment, dans les premiers moments de cette irruption, tranquille encore avec lui dans Brescia, elle vit le Provéditeur s'efforcer, par l'offre d'une fête, de les retenir dans cette ville une nuit de plus. Ce fut elle, m'a-t-elle dit, qui s'y refusa si obstinément, qu'elle décida Bonaparte à partir à l'instant même. Cette heureuse inspiration les sauva. Ils n'étaient pas à quatre lieues de Brescia, que les Autrichiens, de concert avec ce traître de Provéditeur, y pénétraient de vive force. Bonaparte, surpris au milieu de la fête, y devait être ou tué ou enlevé prisonnier de guerre!

Le lendemain au point du jour, ils n'avaient pas vingt hommes d'escorte lorsqu'ils arrivèrent à un château non loin de Vérone, où ils furent soudainement assaillis par d'autres ennemis descendant l'Adige. Les yeux de Joséphine, plus perçants que ceux de Bonaparte, lui avaient montré ce nouveau danger que Napoléon, en la renvoyant sur le bord du lac de Garda, s'imagina lui faire éviter. Mais là, au contraire, d'autres coups de fusil l'accueillirent, ceux d'une flottille ennemie, maîtresse du lac. Alors, abandonnant sa voiture, elle s'enfuit à cheval dans Peschiera, où Napoléon averti l'envoya chercher. Elle le rejoignit

à Castiglione. Ce fut de là que Bonaparte, s'apercevant de tout le danger de sa position, voulut que, sous l'escorte d'un régiment, elle partît aussitôt pour rejoindre la division Serurier. Elle pleurait, me disait-elle, et Bonaparte ému s'écriait : « Otez cette femme de là ! » Puis lui serrant la main, « Adieu, pars ! lui répétait-« il ; c'est Wurmser avec quatre-vingt mille hommes ! « Mais sois tranquille, il payera cher les larmes qu'il « te fait verser ! »

Dans ce dernier trajet, me dit-elle encore, en passant à portée de Mantoue, les feux de cette place la forcèrent de se réfugier dans une chapelle. Un soldat courut l'en arracher, lui montrant les canons autrichiens pointés sur ce dangereux abri. En effet, à peine en était-elle dehors, que leurs boulets firent écrouler cette masure. Enfin, lorsqu'elle eut mis le Pô entre elle et les hulans de Wurmser et qu'elle put s'arrêter, elle reçut une lettre de Bonaparte datée du 4 août, de la veille du dernier et grand combat de Castiglione. Il lui annonçait, comme un fait déjà accompli, la défaite entière du feld-maréchal et ses résultats tels qu'ils eurent lieu le lendemain et les jours suivants ; tant il était certain de la victoire, et pressé, sans doute aussi, que le bruit s'en répandant rassurât ou contînt l'Italie incertaine encore.

CHAPITRE III.

Quatre jours après cette bataille, pendant que nos avant-gardes refoulent Wurmser et Quasdanowitch

dans le Tyrol, et qu'une flottille nettoie le lac de Garda, Bonaparte a déjà ramené ses regards sur l'Italie; il embrasse d'un coup d'œil la Péninsule. Il voit que Milan et Parme se sont montrées fidèles dans le danger, tandis qu'au contraire, Venise, Rome, Florence et Naples ont mal soutenu cette épreuve. Venise, pour sauver l'arrière-garde ennemie, a voulu retarder la rentrée de nos troupes dans Vérone dont nos canons ont brisé les portes; Rome, par son Légat, a tenté de ressaisir sa puissance jusque dans Ferrare; Porto-Ferrajo semble avoir été livré aux Anglais par le Grand-Duc de Toscane; le Roi de Naples, enfin, s'est avancé sur les frontières papales, avec une avant-garde de vingt mille hommes.

Le 9 août, de Vérone même, Bonaparte s'empresse d'abord de louer et de remercier Milan. « Le zèle, « le caractère qu'elle vient de montrer et son amour « pour la liberté, lui ont acquis l'estime de l'armée « et de la France; son peuple, de plus en plus éner- « gique, devient chaque jour plus digne d'être libre; « un jour, sans doute, il paraîtra avec gloire sur la « scène du monde! » Puis il achève de le compromettre dans sa cause, en formant une légion de patriotes italiens qu'il entremêle de Polonais, et il leur fait distribuer des armes.

Pour Venise, ajournant sa vengeance, il se contente d'en exiger hautement des approvisionnements de vivres. Quant à Rome, qu'il menace d'une invasion, il se plaint à Azara « de la mauvaise foi et de la fai- « blesse de ce gouvernement, dont l'imbécillité égale « la faiblesse; qui n'accorde de bénédictions qu'aux

« assassins de nos troupes! Qu'a fait son Légat à Fer-
« rare? Celui de Bologne s'y conduit fort mal; j'ignore
« ce qu'il est, ce qu'il y fait, ce qu'il prétend. » En même temps, il fait dire aux moines de cette ville, « que la République, en protégeant la religion et ses « ministres, est inexorable envers ceux qui, oubliant « leur état, se mêlent des affaires publiques et civiles; « qu'il rend chaque couvent responsable de ses re- « ligieux; que, dès la première plainte, ils seront « chassés, et leurs biens confisqués au profit des « pauvres! »

Quant au Légat Mattei, qu'il a fait saisir dans Ferrare, il le fait comparaître dans Brescia devant lui, le 24 août. C'est là que, sans chercher à s'excuser, « *Peccavi*, » s'est écrié ce cardinal, en tombant aux genoux du vainqueur qui, pour punition, s'en fit un otage, en l'envoyant en retraite dans un séminaire.

Le Grand-Duc de Toscane était moins compromis; Bonaparte respectait son caractère; il s'attendait, d'ailleurs, à le voir incessamment succéder au trône impérial. Aussi ne fit-il expier à ce prince la prise de Ferrajo que par une lettre pleine d'un mécontentement menaçant, mais dont la conclusion était mesurée et rassurante.

Une autre menace méprisante lui suffit pour faire rentrer Naples dans la foi promise. Après avoir demandé au Directoire l'autorisation de faire désarmer les deux mille cavaliers napolitains, dont il s'était fait des otages : « Les Anglais, écrivit-il le 26 août, ont « fait croire au Roi de Naples qu'il est quelque chose; « mais je lui ai fait dire que si, au mépris de l'ar-

« mistice, il cherche encore à se mettre sur les rangs, « je prends l'engagement, à la face de l'Europe, de « marcher contre ses prétendus soixante et dix mille « hommes, avec six mille grenadiers et cinquante « canons! » Il n'y avait point là de bravade; Macdonald prouva, deux ans plus tard, qu'il n'en fallait pas davantage.

Quant au roi sarde, dont il prit encore la défense, sa prudente politique voulut qu'on le ménageât. C'est à ce propos qu'il blâme la licence de notre presse. « Je ne sais, avait-il dit dans une lettre du 13 août, « ce que ces messieurs les journalistes veulent de « moi. Ils m'ont attaqué en même temps que les Au- « trichiens. » Le 26, il ajoute : « Qu'il serait bon « qu'ils ne voulussent pas écrire des absurdités comme « celles qu'ils publient tous les jours contre le Roi de « Sardaigne; » et il demande « qu'un journal offi- « ciel démente ces bruits absurdes et ridicules, » en se plaignant amèrement « de tout le mal que font « ces coups de plume! »

Quant à son armée, plus que jamais fière de son chef, elle recueille avec enthousiasme toutes ses paroles. Lui, continue à se montrer reconnaissant pour elle, par les éloges qu'il donne, par les avancements qu'il obtient, et par d'autres soins, tels que celui de faire distribuer en argent le complément des vivres qu'il ne peut toujours faire donner en nature. « Toutes « ces troupes, écrit-il, montrent une patience, une « constance et un courage qui donnent l'audace de « concevoir les entreprises les plus hardies! »

Cependant il y maintient sévèrement la discipline.

Il menace d'une destitution immédiate tout officier qui s'absente du drapeau sans permission. Les généraux, jugés selon leurs actions dans une lettre au Directoire, sont ou récompensés, ou renvoyés sur les derrières. A la place de ceux-ci il en appelle d'autres. « J'apprendrai, écrit-il, à les apprécier. « Ils se sont très-bien acquittés jusqu'ici de ce que « je leur ai confié. Mais l'exemple du général ***, qui « a été très-bien à Milan et très-mal à la tête de sa « division, m'ordonne de juger les hommes d'après « leurs actions. » Son jugement sur ce général est remarquable : « Mou, sans activité, sans audace. N'a « pas l'état de la guerre. N'est pas aimé des soldats; ne « se bat pas à leur tête. Et d'ailleurs, de la hauteur, « de l'esprit, et des principes politiques sains. Bon à « commander dans l'intérieur. » Et en effet, hors de l'armée, ce général a été longtemps un de nos commandants de grandes places, de guerre ou autre, les plus utiles.

Le 25 août il exhale son mécontentement contre l'administration militaire, telle que l'avait composée le Directoire. « Il a été indispensable de donner quel« ques jours de repos aux troupes; de rallier les « corps disséminés après un choc aussi violent, et « de réorganiser le service des administrations abso« lument en déroute. Il y a de ces messieurs qui ont « fait leur retraite tout d'une traite, jusqu'au golfe « de la Spezzia. Le commissaire Salva abandonne « l'armée; l'esprit frappé, il voit partout des enne« mis; il passe le Pô et communique à tout ce qu'il « rencontre la frayeur qui l'égare. Il croit les hu-

« lans à ses trousses ; c'est en vain qu'il court en « poste deux jours et deux nuits, rien ne le rassure. « Criant de tous côtés *sauve qui peut,* il arrive à « Gênes; il meurt, après vingt-quatre heures d'une « fièvre violente, dans les transports de laquelle il « se croit blessé de cent coups de sabre, et toujours « par les terribles hulans. Rien n'égale cette lâcheté « que la bravoure des soldats! Beaucoup de commis- « saires des guerres n'ont pas été plus braves. Tel « est, citoyens Directeurs, l'inconvénient de la loi « qui veut que les commissaires des guerres ne soient « que des agents civils, tandis qu'il leur faut plus de « courage et d'habitudes militaires qu'aux officiers « mêmes. Le courage qui leur est nécessaire doit être « tout moral; il n'est jamais le fruit que de l'habitude « des dangers. J'ai donc senti, dans cette circons- « tance, combien il est essentiel de n'admettre, à « remplir les fonctions de commissaire des guerres, « que des hommes qui auraient servi dans la ligne « plusieurs campagnes, et qui auraient donné des « preuves de courage. Tout homme qui estime la vie « plus que la gloire nationale et l'estime de ses « camarades ne doit point faire partie de l'armée « française. On est révolté lorsqu'on entend jour- « nellement les individus des différentes adminis- « trations avouer et se faire presque gloire d'avoir « eu peur! »

Dans les premières lignes de cette citation, Napoléon semble s'excuser de son inaction; et cependant la veille encore, il rendait compte des combats de ses avant-gardes dans le Tyrol, des sorties de la garnison

de Mantoue vigoureusement repoussée dans ses murailles; des travaux du siége recommencés; d'un second projet d'enlèvement de cette citadelle, que la sécheresse continuait à rendre impossible; de l'envoi d'une colonne mobile dans le Piémont; de ses négociations de plus en plus impérieuses avec Gênes; du changement de la garnison de Livourne, afin d'imposer à la Toscane par ces mouvements militaires. Dans cette même lettre du 25 il avertissait qu'il avait quinze mille malades; il pressait l'envoi de dix-neuf mille hommes de renfort promis depuis longtemps, et dont il n'allait arriver que trois mille; il disait : « Qu'avec ce secours, qui doublerait presque son « armée, il pourrait, selon l'occurrence, mettre fin à « l'extravagance de Naples; prendre Trieste, clef du « commerce de l'Autriche, magasin de ses troupes; « étonner par là l'Italie entière; enfin balayer tout « le Tyrol, si Moreau le secondait vers Inspruck « par son aile droite. »

Il faut se rappeler ici, qu'à cette époque tout succédait au Directoire. Il était maître de la Hollande; l'Espagne se liait à lui par un traité offensif et défensif; l'Angleterre, alarmée de cette triple alliance et de l'insurrection irlandaise, lui demandait des passeports pour un négociateur; Catherine II mourait après avoir échoué dans sa tentative d'alliance avec le Danemark et le jeune Roi de Suède; la Prusse nous cédait Gueldre et la frontière du Rhin, elle dissolvait la Confédération Germanique, en rattachant à sa lucrative neutralité la Saxe, la Bavière, et les Ducs de Bade et de Wurtemberg.

Alors encore, en Allemagne comme en Italie, la guerre nous était favorable. Depuis le 1er juin, nos armées de Rhin et Moselle, retenues jusque-là dans l'inaction par l'administration inepte et concussionnaire du Directoire, s'étaient enfin mises en mouvement. Cent cinquante mille Français, partagés en deux armées sur le Haut et Bas-Rhin, avaient enfin pris l'offensive. Un tiers sous Jourdan, vers Neuwied et Dusseldorf, avait commencé; puis, les deux autres tiers sous Moreau, vers Strasbourg et Bâle. L'Archiduc Charles, affaibli par le départ de Wurmser et de vingt-cinq mille hommes envoyés contre Bonaparte, avait été forcé d'aller de l'une à l'autre de ces deux agressions. Heureux d'abord contre Jourdan, pendant qu'il le repoussait, Moreau avait de son côté, devant Strasbourg, franchi le grand fleuve que Jourdan, favorisé à son tour par cette diversion, avait une seconde fois dépassé. L'Archiduc, ainsi débordé par ces deux attaques, d'abord successives puis simultanées, avait reculé jusque sur le Danube. Au milieu d'août, nos deux généraux victorieux s'étaient avancés, l'un jusque sur le Lech, l'autre jusqu'à la Naab.

Mais dans la seconde moitié d'août, une manœuvre de l'Archiduc, semblable à celle qui venait de combler de gloire Bonaparte, changea la fortune. Jusque-là, partagée en deux comme nous, l'armée de ce prince reculait devant nos deux colonnes que le succès de leur double invasion mettait plus à portée l'une de l'autre. Pendant que nos généraux négligeaient d'achever de se réunir, le célèbre archiduc profite de leur incomplet rapprochement; il se masque de

Moreau par un corps détaché; il passe le Danube avec le reste; et se joignant à sa droite, il tombe en force sur Jourdan qu'il rejette une seconde fois au delà du Rhin; puis, se rabattant sur la gauche de Moreau, dont il menace la retraite, il l'oblige, de front et de flanc, de repasser à son tour le même fleuve, et délivre ainsi de nous l'Allemagne entière.

Habile et glorieuse manœuvre; mais où, grâce surtout à la lenteur allemande, l'exécution n'égala pas la conception. Commencée le 16 août elle ne finit que le 26 octobre.

On voit que, de ce côté, nos succès durèrent environ deux mois et demi, comme ensuite nos revers. Ces revers n'avaient commencé qu'à la fin d'août, date qui explique l'espoir de Bonaparte. Vainqueur une première fois de Wurmser dans les premiers jours de ce même mois, il devait compter encore le 25 août, pour chasser du Tyrol ce feld-maréchal, sur l'appui de Moreau dont alors l'aile droite menaçait Inspruck.

CHAPITRE IV.

Ainsi Napoléon se préparait à assaillir Wurmser dans le Tyrol italien. Il ignorait qu'au même moment, celui-ci en descendait pour le prévenir par une seconde et vive attaque. Wurmser, retiré dans le Val de l'Adige jusqu'à Trente avec quarante mille hommes renforcés par quinze mille recrues, comptait alors, avec la garnison de Mantoue, près de soixante et dix mille

hommes. Le 3 septembre, il laisse Davidowitch avec vingt mille hommes dans le Tyrol, mais dispersés, en sorte que neuf mille seulement, postés de Roveredo à Trente, gardent l'Adige. Quant à lui, à la tête de vingt-six mille hommes, il marche par sa gauche, il rentre en Italie par la Brenta, s'arrête à Bassano, et fait attaquer Vérone. Son projet est d'aller encore débloquer Mantoue, mais cette fois en se couvrant de l'Adige jusqu'à Legnago, pendant que Davidowitch descendra du Tyrol par la rive de ce fleuve. C'est ainsi que, redoublant sa faute, il s'affaiblit en divisant ses forces plus encore que la première fois, prétendant mettre Bonaparte entre deux feux ou lui faire abandonner, sans combat, et le Mincio et l'Adige.

Le même jour 3 septembre, Bonaparte remontait ce dernier fleuve en faisant garder fortement Vérone, tandis que sa gauche, ou traversait le lac de Garda, ou le tournait par sa rive occidentale. Son armée marchait, partagée en deux aussi, il est vrai, mais dans un but de concentration, sur Serravale point de son attaque. Il ne se doutait pas de l'irruption de Wurmser par Bassano; il attaquait avec trente mille hommes, neuf mille ennemis seulement, croyant avoir affaire à quarante-cinq mille. Aussi, positions, défilés, tout fut enlevé de vive force. Dès le surlendemain 5, Davidowitch avait perdu la moitié de son faible corps et Bonaparte était dans Trente.

C'est là seulement qu'il apprend l'invasion de Wurmser par la Brenta. Dans le premier moment il ne peut croire à la folie de son adversaire; il ne lui suppose que le projet de couvrir Trieste. Il écrit au

Directoire : « Qu'il va suivre le feld-maréchal, lui « prendre ce port de l'Autriche, dicter des lois à Ve- « nise, et délivrer l'Italie de la guerre en la portant « dans le Frioul. L'hiver et l'aile droite de Moreau « suffiront dans le Tyrol. Dans deux jours il sera à « Bassano; enfermé entre la Brenta et l'Adige, si « l'ennemi l'attend, une bataille décidera du sort de « la campagne. »

Mais d'abord, le soir du même jour 5 septembre, pour en finir du Tyrol italien, il achève de se débarrasser de Davidowitch en lui arrachant, en face et de flanc, la ligne du Lawis, par un effort aussi violent que celui de Lodi, quoique moins célèbre. Pendant la nuit, revenu à Trente, il y organise le gouvernement de cette province; il dicte une proclamation au peuple; puis tenant parole, dès les premiers rayons du 6 septembre, se retournant vers le sud, il descend la Brenta. Plus rapide que ce torrent, il parcourt en deux journées vingt lieues de montagnes; il force et prend, dans leurs positions retranchées, les arrière-gardes de Wurmser. Quatre mille hommes, huit canons tombent entre ses mains; et le 8 septembre, dès sept heures du matin, il apparaît subitement devant son vieil adversaire. Il culbuta, d'abord jusque dans Bassano, toute l'avant-garde ennemie. Alors, sans laisser au reste le temps de se reconnaître, on l'aperçoit du haut d'une colline, d'une part poussant Masséna, de l'autre appelant Augereau, et lui-même lançant dans la mêlée tous les cavaliers qui l'entourent. Sous ce triple effort, tout cède, et dans la ville même enlevée d'assaut,

Wurmser lui abandonne trente-six canons, leurs caissons, deux équipages de pont, deux cents fourgons et cinq mille hommes!

Deux heures après, dans une longue dépêche au Gouvernement, le jeune et infatigable général en chef écrivait : « Wurmser croyait que nous marchions « droit sur Inspruck. Il croyait nous avoir coupé et « il l'était lui-même. Nous avons cinq drapeaux. Le « chef de brigade Lannes en a pris deux de sa main. « Il est le premier qui ait mis l'ennemi en déroute à « Dego, qui ait passé le Pô, le pont de Lodi, qui soit « entré à Bassano. Je vous demande pour lui le grade « de général de brigade..... Le général Wurmser et le « trésor de l'armée n'ont été manqués que d'un ins- « tant. » Il cite alors ceux qui, dit-il, « se sont cou- « verts de gloire, et entre autres le citoyen Pelard, « carabinier de la 1re légère. Ce brave homme a tra- « versé trois pelotons ennemis, arrêté le général qui « les commandait; à lui seul il a tué treize hommes.... « En six jours, nous avons livré deux batailles et quatre « combats; nous avons pris à l'ennemi vingt et un « drapeaux; nous lui avons fait seize mille prison- « niers, parmi lesquels plusieurs généraux; le reste « a été tué, blessé et éparpillé. Nous avons, dans « ces six jours, toujours nous battant dans des gorges « inexpugnables, fait quarante-cinq lieues, pris « soixante et dix pièces de canon avec leurs cais- « sons, leurs attelages, une grande partie du grand « parc de l'armée et des magasins considérables. »

Ici, Bonaparte semble avoir été trompé par sa première préoccupation. Pendant que le feld-maréchal,

n'ayant en vue que Mantoue, fuit vers Legnago malheureusement évacué, où il passe l'Adige sans obstacle, lui qui ne songe qu'à Trieste et qu'à couper son ennemi de cette retraite, pousse Augereau dans Padoue, où il perd son temps dans le vide. Mais le lendemain 9 septembre, à son arrivée dans Vicence, les yeux de Napoléon se dessillent. Aussitôt, redoublant d'impétuosité dans un sens contraire, il jette par le bac de Runco, Masséna qui lui reste sous la main, sur la rive droite de l'Adige. Il espère, par une marche forcée, couper de Mantoue Wurmser réduit à quatorze mille hommes, le placer entre Augereau qui va le suivre et Masséna qui l'aura devancé, et lui faire mettre bas les armes en rase campagne.

Il s'agissait d'arriver rapidement de Ronco à Sanguinetto; mais, trompé par un guide, de deux chemins, l'un direct, l'autre détourné, on prit ce dernier. C'était dès lors seulement au pont de Cerea qu'on pouvait prévenir l'ennemi. Des deux côtés l'on y parvint au même moment, Wurmser en force, nous faibles; et néanmoins Murat, avec quelques escadrons harassés, demeura un instant maître du passage. Dans son anxiété, Bonaparte accourait à son appui avec ses premiers bataillons; mais il n'arriva que pour voir son avant-garde culbutée avec perte de cinq cents hommes, et pensa être pris lui-même.

Alors, forcé de laisser passer devant lui son adversaire, il ne lâche point prise; il se refait sur-le-champ un nouvel espoir qu'il croit certain, et s'attachant à à la suite du maréchal, il envoie l'ordre à Sahuguet, général commandant la division de siége sous Man-

toue, de se retourner contre Wurmser, et de rompre tous les ponts de la Molinella qui se trouvaient entre lui et ce maréchal. Mais Sahuguet, à qui Bonaparte ne pardonna jamais cette faute, obéit incomplétement : il oublia un pont qu'il laissa libre à sa droite, et Wurmser, déjà serré de près en arrière et arrêté de front, s'écoula tout entier par sa gauche sur ce passage. Le 12 septembre, jour où Bonaparte comptait le prendre, il entrait dans Mantoue et, s'y réunissant à la forte garnison que lui-même y avait laissée un mois avant, il se trouvait en sûreté à la tête encore de vingt-cinq mille hommes.

C'était trop peu pour une armée et trop pour une garnison. Les deux chefs ennemis ne songèrent donc, l'un qu'à ne point se laisser renfermer sans vivres dans cette place, et l'autre qu'à l'y circonscrire, certain que, par la disposition des lieux, dès qu'il y serait resserré, la faim et les maladies en feraient bientôt justice.

Le surlendemain 15 septembre, tous deux, ardents et infatigables, tentèrent encore le sort des armes. Wurmser, enhardi par un succès de la veille contre Masséna, voulut faire un grand fourrage qu'il soutint en ligne. Il croyait n'avoir point affaire à Bonaparte; mais celui-ci, prêt à l'offensive, commença le combat. Il attaqua d'abord par ses deux ailes; il y attira l'ennemi, le laissa dégarnir le milieu de sa ligne de bataille, sortir du faubourg Saint-Georges et repousser son aile gauche. Alors, s'élançant contre le centre autrichien et dans ce faubourg, il s'en empara derrière l'aile droite ennemie qui, se sentant privée

de son point de départ et de sa retraite, s'en fut en désordre sur son aile gauche appuyée à la citadelle. Dans ce long trajet, forcée de défiler entre notre centre et le lac, elle prêta le flanc; et, traversée par nos feux, par nos charges même, elle fut en partie tuée ou prise!

Elle eût entièrement succombé si notre aile droite, sous Sahuguet, au lieu de rester presque inactive, se fût emparée de La Favorite. Le combat se ranima sur ce point; il devint sanglant jusqu'à ce que l'ennemi, de toutes parts déposté, se réfugiant dans la citadelle, nous eût abandonné, avec trois mille morts, blessés et prisonniers, tous les dehors de la place

---

CHAPITRE V.

La partie guerrière, décisive, du troisième acte de ce grand drame était terminée. Dans la première époque, on a vu Beaulieu battu, l'armée piémontaise séparée de lui, vaincue à son tour, et le Piémont soumis en quinze jours.

Dans la seconde phase, les Ducs de Parme et de Modène ont été subjugués et rançonnés; le Milanais conquis sur Beaulieu; la révolte de ce duché étouffée; et la première armée autrichienne quatre fois battue, désorganisée et chassée de l'Italie en trente jours. Alors Mantoue, assiégée, est presque réduite; Venise est comprimée; Naples, Rome, Livourne, la Péninsule entière est arrachée à la coalition.

Dans le troisième acte, en huit jours d'abord; en

neuf jours ensuite, la double invasion de Wurmser et l'armée autrichienne, deux fois refaite, sont anéanties par une double suite de coups de foudre, et deux fois le siége de Mantoue a été repris et vigoureusement poussé. Dans l'intervalle de ces deux derniers efforts héroïques contre Wurmser, et surtout depuis la seconde défaite de ce général réfugié dans Mantoue, jusqu'au commencement d'Alvinzy, ou de la quatrième époque de cette guerre, on a vu, et l'on va voir encore, la guerre d'avant-postes surveillée dans le Tyrol; la descente qui va rendre la Corse à la France, préparée et effectuée; enfin, l'administration de l'armée, celle de l'Italie, et la politique avec la Péninsule, la Suisse et le Directoire, conduites dans une immensité de détails, avec la prudence la plus active et la plus habile.

C'est là surtout, c'est pendant ce repos apparent entre ses grands faits de guerre, que ce génie de vingt-sept ans va être contraint à déployer le plus de ressources. Alors déjà, Jourdan était battu jusqu'au Rhin; et Moreau, avec soixante et dix mille hommes contre trente-huit mille, commençait cette lente et sage, mais trop célèbre retraite, qui se termina le 26 octobre, quelques jours seulement avant la nouvelle attaque d'Alvinzy contre Bonaparte. Car, entre la fin de Wurmser le 15 septembre sous Mantoue et le commencement d'Alvinzy sur la Brenta et l'Adige, les 1er et 4 décembre, l'intervalle ne fut que de cinq à six semaines.

Pendant ces trente-cinq jours de répit, on va voir Bonaparte délaissé, isolé, menacé de plus en plus au

fond de sa conquête, se débattre dans une double lutte contre la politique inepte et révolutionnaire et les concussions du Directoire. Ce Gouvernement semble avoir abandonné son armée d'Italie usée par le brigandage de ses agents, par les maladies et par la victoire. Les secours d'hommes tant demandés et tant promis n'arriveront pas; l'argent manquera même pour la solde; cinq millions se sont perdus dans les mains d'une seule compagnie de fournisseurs!. Rome ose retenir les fruits de l'heureux armistice imposé par le vainqueur; elle et Naples sont redevenues hostiles; l'Angleterre a repris son influence sur ces deux Gouvernements; l'imprudent et brutal Directoire, en dépit des sages conseils de son général, vient de les pousser à bout intempestivement : Naples par la demande d'une contribution, Rome par l'exigence de la révocation de ses brefs contre la France.

En même temps, enflé des premiers succès de ses généraux, ce même Directoire menaçait l'Irlande de son armée de Bretagne rassemblée sous le général Hoche; il recevait inutilement à Paris, le 23 octobre, l'envoyé anglais Malmesbury, presque le même jour où Moreau, repassant le Rhin, était forcé d'abandonner l'Allemagne. Il allait enfin envoyer Clarke en Italie pour surveiller, pour espionner le conquérant et traiter de la paix avec l'Autriche, quand celle-ci ne songeait qu'à rassembler une armée nouvelle contre Bonaparte.

Pendant ces trente-cinq à quarante jours, toute l'activité de Napoléon va donc se porter sur trois points principaux : réparer les fautes politiques du Gouvernement en Italie; se défendre contre les con-

cussions de ses agents; obtenir les renforts promis à son armée. Victorieux sur le premier, on le verra à demi vaincu sur le second, et échouant complétement sur le troisième.

En effet, quant à notre politique en Italie, le Directoire, pressé par son jeune général, conclut enfin avec Naples la paix du 10 octobre; il termine le traité de Gênes; il renoue ses négociations avec Rome en les confiant à la prudence de Bonaparte; il l'autorise, après coup, à la création d'une République Cispadane composée des États de Modène et de Reggio, dont la Régence est chassée pour avoir ravitaillé traîtreusement Mantoue, et des Légations de Bologne et de Ferrare arrachées à Rome par l'armistice. Il lui permet de laisser au Milanais, réservé comme appât de paix avec l'Autriche, l'espoir d'un semblable affranchissement, et de créer, dans ces deux États, deux légions républicaines de six mille hommes qui l'aident, aussitôt, à contenir et Wurmser dans Mantoue et les mécontentements intérieurs de ses conquêtes.

De son côté, dans plusieurs lettres dont on admire la sage mesure et la noble fermeté, Napoléon offre la paix à l'Empereur; il tente de renouer avec le Pape; il reproche au Roi de Sardaigne et à son ministre les brigandages des montagnards sur notre ligne d'opérations, et les fait cesser par une répression sanglante. Enfin, sans les prétentions outrées de ce monarque sur le Milanais, il eût conclu avec lui un traité offensif et défensif.

Quant aux infâmes déprédations des agents du Directoire, si les moindres sont réprimées et punies sur

place, on voit que les plus considérables de ces traitants, soutenus dans Paris, échappent à l'indignation de Bonaparte.

Enfin quant aux renforts, malgré ses plaintes redoublées, l'incurie du Gouvernement et des troubles civils dans le midi de la France en ont retenu le plus grand nombre. L'armée d'Italie, forte de quarante mille hommes au début de la campagne, et peu à peu augmentée de dix mille hommes, en ayant perdu dix-sept mille par un climat destructeur, cent combats et vingt victoires, reste réduite à trente-trois mille hommes en proie aux maladies, pour reprendre la Corse, contenir toute l'Italie, assiéger vingt-deux mille hommes dans Mantoue et faire tête au nouvel et formidable effort que prépare Vienne!

Mais laissons encore Bonaparte parler lui-même. Le 1er octobre, il écrit de Milan au Directoire : qu'il abandonne un côté libre de Mantoue à Wurmser, afin d'attirer et d'épuiser ce maréchal dans des sorties qu'il saura lui rendre coûteuses. En effet, bientôt Wurmser, rebuté, tue et fait saler ses quatre mille chevaux et se renferme dans ses murailles.

Dans cette lettre il avertit : « Que déjà l'Autriche « rassemble ses forces dans le Tyrol et le Frioul; rien « n'égale l'activité de l'Empire pour recruter son ar- « mée d'Italie. Voici la force de la nôtre : dix-huit « mille neuf cents hommes à l'armée d'observation, « neuf mille à l'armée de siége. Je vous laisse à pen- « ser, si je ne reçois point de secours, s'il est possible « que je résiste, cet hiver, à l'Empereur qui aura cin- « quante mille hommes ici, dans six semaines..... Si

« la conservation de l'Italie vous est chère, citoyens « Directeurs, envoyez-moi tous ces secours; et qu'il « n'en soit pas comme de tout ce qu'on annonce à « cette armée où rien n'arrive! »

Le 2 octobre, il demande : « une proclamation du « Gouvernement, pour encourager le peuple de la « Lombardie, qui se prononce chaque jour davantage, « à jeter le gant à l'Empereur. Cette résolution et « l'arrêté qui établirait un gouvernement régulateur, « vaudraient à l'armée autant qu'un secours de trois à « quatre mille hommes. » Dans la dépêche précédente, il annonçait la levée d'une légion italienne de trois mille cinq cents hommes. « Il est possible que cela « réussisse, » ajoutait-il.

Dans une autre dépêche, du même jour 2 octobre, il décrit la situation politique de la Péninsule. En voici la conclusion. « Vous ne pouvez faire à la fois, dans « la position actuelle de la République, la guerre à « Naples et à l'Empereur. La paix avec Naples est de « toute nécessité. Restez avec Rome en état de né- « gociations ou d'armistice, jusqu'au moment de mar- « cher contre cette ville superbe. Rome deviendrait « très-forte de sa réunion avec Naples..... Si nous « sommes battus sur le Rhin, il nous convient de faire « la paix avec Rome et Naples. Une autre négociation « devient indispensable, c'est un traité d'alliance « avec le Piémont et Gênes...... Je vous le répète, « des secours prompts, car Vienne rassemble ses « troupes. »

Il n'attendit pas l'autorisation du Gouvernement pour chercher à renouer avec l'Église. Dès le 5 octobre,

il rendait à la liberté Mattei par une lettre flatteuse pour ce cardinal. Il l'assurait « de sa protection spé- « ciale pour les ministres du culte et les congrégations « religieuses. » Le 21 octobre et de Ferrare, il s'adresse encore à lui comme à son intermédiaire avec le Saint-Père. Après de vives menaces : « Je dois, ajoute-t-il, « à ma nation, à l'humanité, à moi-même, de tenter « un dernier effort pour ramener le Pape à des sen- « timents plus modérés, conformes à ses vrais intérêts « et à la raison..... Vous savez combien je désire finir « par la paix une lutte qui se terminerait, pour moi, « sans gloire comme sans périls. »

Le 8 octobre il renouvelle à son Gouvernement les mêmes conseils de prudence que le 2 octobre; il veut qu'on flatte l'Infant de Parme de l'espoir de posséder Mantoue; et sentant bien sa propre importance, il montre ses dégoûts et menace de sa retraite. « On « gâte tout en Italie. Le prestige de nos forces se dis- « sipe. On nous compte! Je crois imminent et très- « imminent, que vous preniez en considération la si- « tuation de votre armée d'Italie; que vous adoptiez « un système qui puisse vous donner des amis, tant « du côté des princes que du côté des peuples. Di- « minuez vos ennemis..... L'influence de Rome est « incalculable! On a très-mal fait de rompre avec « cette puissance. Si j'eusse été consulté sur tout cela, « j'eusse continué les négociations avec Rome comme « avec Gênes et Venise. Toutes les fois que votre gé- « néral en Italie ne sera pas le centre de tout, vous « courrez de grands risques. On n'attribuera pas ce « langage à l'ambition, je n'ai que trop d'honneurs;

« et ma santé est tellement délabrée, que je crois être
« obligé de vous demander un successeur. »

CHAPITRE VI.

Il ne craignait pas d'être pris au mot; il savait bien que, plus que jamais, son remplacement était impossible. Mais réellement, sa passion pour le travail, la contention perpétuelle de son esprit sur tant de sujets divers, et peut-être les suites de sa maladie cutanée de Toulon mal guérie, agissaient sur sa forte organisation nerveuse. Déjà même il éprouvait les premières atteintes de cette dysurie qui devait, seize ans plus tard, ralentir parfois son activité et lui inspirer de sérieuses inquiétudes. Yvan, son chirurgien jusqu'en 1814, m'a dit et même écrit de sa main que, en 1796 et 1797, il n'avait pu maintes fois hâter la fin de ces crises qu'en le plongeant, à défaut de baignoire, dans le premier tonneau rempli d'eau qu'il pouvait se procurer.

Madame Bonaparte était alors à Milan, où l'attrait de son accueil si doux et si bienveillant fut souvent utile; Murat l'y avait amenée de Paris. Puisque nous revenons à des détails intérieurs, j'ajouterai, d'après ces mêmes témoins, que la première passion de leur général pour elle s'était changée en un tendre attachement, soit que quelques mécontentements jaloux l'eussent déjà calmé, soit surtout que tant de fortes occupations de guerre ou de politique eussent prévalu.

Quant à la lettre du 8 octobre au Directoire, elle finissait par ces mots : « Des troupes, des troupes, si « vous voulez conserver l'Italie ! » Le même jour, et le 9 octobre, il déclare : qu'il a rompu avec la Régence de Modène et qu'il forme la République Cispadane. Le 11 il annonce qu'il a complétement réussi, et que déjà les Modénois armés l'aident à contenir Wurmser dans sa forteresse. Il dit qu'il a demandé à Kellermann et à Willot les 40e et 83e. « De ces deux demi-bri- « gades, ajoute-t-il, si elles arrivent à temps, dé- « pend le destin de l'Italie ! »

Dès le 2 octobre il avait dénoncé le général Willot, commandant à Marseille, qui désobéissait à ses instructions et retenait les renforts promis. « Il a huit mille « hommes, écrivait-il, troupes suffisantes pour con- « quérir le midi de la France s'il était en révolte, « tandis qu'avec neuf cents hommes je tiens en res- « pect et fais la police dans un pays ennemi plus étendu « que sa division !.... Ce qui me paraît bien avéré, « c'est qu'il agit dans le Midi comme dans une Vendée, « ce qui est un bon moyen de la faire naître.... Quand « une ville est en état de siége, il me semble qu'un « militaire est une espèce de magistrat, et doit se con- « duire avec la modération et la décence qu'exigent « les circonstances ; qu'il ne doit point être un offi- « cier d'avant-garde !.... » Il ne veut plus l'avoir sous ses ordres, « parce que les principes et la conduite de « ce général ne sont pas ceux qu'il doit avoir dans « sa place.... Je me croirais déshonoré, ajoute-t-il, « de voir, dans un endroit où je commande, se former « un ferment de troubles, et de souffrir qu'un général

« sous mes ordres soit un instrument de factions! » Il ne se trompait pas; Willot alors trahissait!

Le 17 octobre, il annonce la reprise de son île natale sur les Anglais, et l'effet qu'elle va produire en Italie. Il demande une amnistie générale pour ses compatriotes. Quelques noms en sont exceptés; parmi eux, celui de Pozzo-di-Borgho est remarquable! Mais, remarquons-le bien aussi, il veut qu'on leur laisse le temps d'échapper à la vengeance de la Corse.

Dans ses instructions au général qu'il y envoie, comme dans ses proclamations à la République Cispadane, il se montre encore et surtout le génie de l'ordre. « Un peuple, écrit-il à cette république, qui « se livre à des excès est indigne de la liberté! Un « peuple libre est celui qui respecte les personnes et « les propriétés! L'anarchie produit les guerres in- « testines et les calamités publiques! Je suis l'ennemi « des tyrans; mais avant tout, je suis l'ennemi des « scélérats et des brigands qui les commandent lors- « qu'ils pillent! Je ferai fusiller ceux qui, renversant « l'ordre social, sont nés pour le malheur et pour « l'opprobre du monde! Peuple de Bologne, voulez- « vous que la République Française vous protége? Vou- « lez-vous que l'armée française vous estime et s'ho- « nore de faire votre bonheur? Voulez-vous que je « me vante quelquefois de l'amitié que vous me té- « moignez? Réprimez ce petit nombre de scélérats; « faites que personne ne soit opprimé..... faites sur- « tout que les propriétés soient respectées!... »

Le 23 septembre il écrit encore aux Milanais: « Tant « que les armées françaises seront à Milan, je ne

« souffrirai jamais que les propriétés soient insultées « non plus que les personnes! En réprimant cette « poignée de brigands qui croient que la liberté est « le droit d'assassiner, qui ne cherchent pas à imiter « le peuple français dans ses élans de vertu, mais qui « voudraient renouveler ces scènes horribles et cri- « minelles dont les auteurs seront l'objet de la haine « et du mépris de la France, de l'Europe et de la « postérité, persuadez-vous que la nation française et « l'armée que je commande ne laisseront jamais la hi- « deuse et dégoûtante anarchie s'asseoir sur les ruines « de la liberté!..... Vous êtes plus heureux que la « France; vous pouvez parvenir à la liberté sans révo- « lution! » Paroles mémorables! et surtout de la part du représentant d'un gouvernement tellement révolutionnaire, qu'il s'acharnait à vouloir faire fusiller, malgré plusieurs acquittements judiciaires, de malheureux émigrés naufragés, et dont le coup d'État de fructidor allait, en 1797, renouveler toutes les horreurs de 93.

Déjà ce même génie, qu'il devait bientôt déployer en Égypte et dans l'administration de la France, s'annonce dans toute sa correspondance avec le Directoire. Dans ses lettres des 2, 8 et 12 octobre, éclate son aversion contre les concussionnaires. On y découvre aussi les calomnies auxquelles il était en butte. « Depuis que je suis à Milan, citoyens Directeurs, je m'o- « cupe à faire la guerre aux fripons. J'en ai fait juger « et punir plusieurs; je dois vous en dénoncer d'autres. « En leur faisant une guerre ouverte, il est clair que « j'intéresse contre moi mille voix qui vont chercher « à pervertir l'opinion. Je comprends que, s'il y a

« deux mois je voulais être Duc de Milan, aujour-« d'hui je voudrais être Roi d'Italie! Mais tant que « mes forces et votre confiance dureront, je ferai une « guerre impitoyable aux fripons comme aux Autri-« chiens. » Alors, entrant dans de tristes détails, il nomme plusieurs de ces misérables. « La compagnie *** « n'est qu'un ramassis de fripons, sans crédit réel, « sans argent, sans moralité...... Elle a reçu quatorze « millions et n'en a payé que six!.... Et c'est à la réu-« nion de ces quatre noms qu'on a confié tous les in-« térêts de la République en Italie!.... Ce ne sont pas « des négociants, mais des agioteurs comme ceux du « Palais-Royal!.... A Livourne, grâce à tous ces fri-« pons réunis, on n'aura pas deux millions de ce qui « devrait en rendre sept! » Un autre fournisseur qu'il cite, « affiche, dit-il, un luxe insultant! Il m'a « fait présent de plusieurs très-beaux chevaux dont « j'ai besoin, que j'ai reçus, et dont il n'y a pas moyen « de lui faire accepter le prix. Faites-le arrêter; il peut « payer cinq cent mille francs de taxe de guerre!.... « Croiriez-vous qu'on cherche à séduire mon secré-« taire jusque dans mon antichambre!.... La plupart « de ces agents sont des espions. Je me garde plus « d'eux que de Wurmser. Je n'en ai jamais avec moi « pendant mes expéditions; je nourris mon armée « sans eux; mais cela ne les empêche pas de faire des « comptes à leur manière.... La nature frémit quand « on pense à la nuée de coquins qui désolent ce pays! « L'un, convaincu d'avoir imposé dix-huit mille francs « sur un bourg, n'a été condamné qu'à deux mois de « fers!.... Un second fait payer double ses fourni-

« tures!.... D'autres vendent les matelas, la toile des « draps de lit, les chemises des soldats, le quinquina « et jusqu'aux médicaments des hôpitaux!.... Tant « d'horreurs font rougir d'être Français! »

Au milieu d'une foule de ces agents qu'il dénonce, il cite Collot comme homme d'honneur et faisant son service avec exactitude.

Le 25 octobre, c'est la guerre surtout qui le préoccupe. Il écrit de Vérone : « Nous sommes en mouve-« ment. L'ennemi veut s'établir sur la Brenta; je le « laisse s'engager; les pluies, les mauvais chemins, « les torrents m'en rendront bon compte! Nous ver-« rons comme cela s'engagera..... Wurmser est à la « dernière extrémité; il manque de viande et de four-« rage; il mange ses chevaux; il a quinze mille ma-« lades!.... Nous serons bientôt aux mains; dans cinq « décades, Mantoue sera prise, ou délivrée! S'il m'ar-« rive seulement les 40e et 83e demi-brigades (cinq « mille hommes), je réponds de tout; mais une heure « plus tard, ces forces ne seront plus à temps! »

Elles n'arrivèrent pas! Dans les cinq semaines précédentes, il avait à peine reçu quinze cents hommes!

Le 3 novembre, « Tout souffre, écrit-il encore, et « nous sommes en présence de l'ennemi! Le moindre « retard peut nous être funeste! Nous sommes ici à « la veille des plus grands événements! Ces retards « sont pour nous un terrible malheur!..... Toutes « les troupes de l'Empire sont arrivées en poste, avec « une célérité surprenante; et nous, on nous a livrés « à nous-mêmes! De belles promesses, et quelques « petits corps, sont tout ce qu'on nous a donné! »

L'intervalle entre la troisième époque, celle de Wurmser, et la quatrième, celle d'Alvinzy, expirait. Ce fut avec le mois de novembre que commença le quatrième acte de cette guerre.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE I.

Le 14 novembre 1796, Bonaparte, après quelques succès d'avant-garde, suivis de plusieurs échecs sérieux a été forcé à une double retraite. Son aile gauche de douze mille hommes sous Vaubois occupait Trente; elle en a été rejetée jusque sur Corona et Rivoli. Lui-même, avec dix-sept mille hommes, s'était placé en avant de Vérone, sur la Brenta; il en a été repoussé jusque dans Vérone. Vaubois, attaqué les 3 et 7 novembre, a perdu quatre mille hommes, six canons; et le reste, saisi d'une terreur panique, abandonnant le Trentin, a fui en déroute. C'est Davidowich, avec seize mille Autrichiens, qui l'a battu, et qui désormais, en nombre double de Vaubois, menace, ou sur l'Adige ou vers Brescia, la retraite de Bonaparte.

En même temps, de son côté, deux fois aussi Bonaparte, d'abord sur la Brenta, puis à Caldiero, avait vainement tenté d'écraser Alvinzy. Son projet, tout au rebours de sa dernière attaque contre Wurmser, était, a-t-il dit, de le chasser au delà de la Brenta, puis, tournant à gauche, de remonter cette vallée jusqu'à Trente où il eût surpris et détruit Davidowich.

« Il fallait, écrit-il, étonner comme la foudre, et « balayer, dès son premier pas, l'ennemi ! » Mais avec dix-sept mille hommes seulement contre près de quarante mille, le premier jour, 6 novembre, après un avantage incomplet, les fâcheuses nouvelles de son aile gauche l'avaient forcé de se rapprocher de Vérone. C'est alors que, retraversant cette ville, précédé de quelques centaines de baïonnettes, il avait remonté l'Adige en toute hâte jusqu'à Corona. Là, apparaissant au milieu de la défaite de cette aile gauche, il frappe ses soldats au cœur pour y réveiller leur héroïsme. « Soldats, leur dit-il, je ne suis pas con« tent de vous! Vous n'avez montré ni discipline, ni « constance, ni bravoure. Aucune position n'a pu « vous rallier..... 39e et 85e, vous n'êtes pas des « soldats français! Chef d'état-major, faites écrire « sur leurs drapeaux qu'ils ne sont plus de l'armée « d'Italie! »

A ces rudes reproches, les larmes jaillirent, la douleur éclata sur ces mâles visages; des grenadiers, décorés d'armes d'honneur, s'écrient : « Qu'on les a « calomniés; qu'on n'a qu'à les remettre à l'avant« garde; qu'on verra bien qu'ils sont de l'armée « d'Italie, qu'ils en sont dignes! » Et Bonaparte, certain qu'ils tiendront parole, après leur avoir marqué leurs positions, retourne à Vérone.

En effet, depuis cette journée, celle du 8 novembre, devant leur attitude imposante commença l'heureuse, l'inconcevable inaction dans laquelle Davidowich, vainqueur et double en nombre, demeura comme enchaîné aux débouchés du Tyrol.

Le 11 novembre, Bonaparte essaye d'en profiter: il tente un second retour offensif contre Alvinzy. Mais le 12, un temps affreux, la supériorité de nombre et la force de la position de l'ennemi l'ont emporté. Cette seconde attaque a d'abord été heureuse devant Augereau, mais elle a échoué du côté de Masséna contre l'aile droite autrichienne; et Napoléon, repoussé, a été contraint de se reployer une seconde fois dans Vérone.

En ce moment critique tous ses ennemis triomphent et le croient perdu. Sa faible armée, trop intelligente pour ne pas comprendre son danger, se décourage. Lui-même s'alarme; il n'ose plus répondre de rien. Je tiens de Collot lui-même, qu'il le renvoya à Milan, en le prévenant de se tenir prêt à tout événement. Bien plus, quel que pût être le fâcheux effet de cette précaution, il le chargea d'une lettre pour Joséphine qu'il autorisait à se retirer de Milan à Gênes. Peu d'années après, à Saint-Cloud, elle-même m'a dit que, dans cette lettre, Bonaparte lui avouait « qu'il n'avait plus d'espoir; que tout était perdu; « que partout l'ennemi montrait une force triple de « la sienne; qu'il ne lui restait que son courage; que « probablement il allait perdre l'Adige; qu'ensuite « il disputerait le Mincio; et que, cette dernière posi- « tion perdue, s'il existait encore, il irait la rejoindre « à Gênes, où il lui conseillait de se retirer. »

Madame Bonaparte ajoutait : « Que, prévoyant les « désordres, les massacres même auxquels son départ « de Milan servirait de signal, elle se détermina à de- « meurer; que même, ne changeant rien à ses manières,

« elle y continua sa vie habituelle, allant au spectacle « la mort dans l'âme, mais faisant bonne contenance « en dépit des dispositions menaçantes des Milanais. « Pendant trois nuits ces Italiens, me dit-elle, vin- « rent à plusieurs reprises, jusqu'auprès de mon lit, me « réveiller en sursaut, sous prétexte de me demander « des nouvelles, mais évidemment dans l'attente de « mon départ, pour s'en assurer, et pour ne point « retarder d'un seul moment le commencement de « leur révolte. »

Toutefois, quant à Bonaparte, Collot assure encore aujourd'hui que, en lui faisant ses adieux et en emportant ce triste message, il s'étonna du maintien ferme et de l'air calme du général en chef; qu'il le vit décidé à tenter un dangereux et dernier effort, dont il ne confia le secret à personne.

Seul il espérait encore dans une suprême ressource de son génie, dans la valeur des siens, dans leur confiance en lui, enfin, dans la configuration des lieux et dans les fautes de ses adversaires. Mais plus que tous ces commentaires, l'amertume de sa lettre du 14 novembre au Directoire, en peignant toute l'anxiété de son esprit, en montre la détermination héroïque.

« Citoyens Directeurs, je vous dois compte des opé- « rations qui ont eu lieu. S'il n'est pas satisfaisant, « vous n'en attribuerez pas la faute à l'armée; son « infériorité et l'épuisement où elle est des hommes « les plus braves, me font tout craindre pour elle. « Peut-être sommes-nous à la veille de perdre l'Italie! « Aucun des secours attendus n'est arrivé.... On croit « qu'il est indifférent de les retenir huit à dix jours;

« et l'on ne songe pas que les destinées de l'Italie et « de l'Empire se décident pendant ce temps-là!.... « Depuis deux mois qu'il est évident qu'il faut des « secours ici, il n'est encore arrivé qu'un bataillon « de la 40e, mauvaise troupe et non accoutumée « au feu, tandis que toutes nos vieilles milices « de l'armée d'Italie languissent en repos dans la « huitième division territoriale. Je fais mon devoir; « l'armée fait le sien. Mon âme est déchirée; mais « ma conscience est en repos. Des secours! envoyez-« moi des secours! Mais il ne faut plus s'en faire un « jeu : il faut, non de l'effectif, mais du présent sous « les armes! Annoncez-vous six mille hommes; arrivés « à Milan, ils sont réduits à quinze cents!.... L'ennemi « a cinquante mille hommes..... Pour résister à tout « cela, je n'ai que dix-huit mille hommes!.... Aujour-« d'hui, 24 brumaire, repos aux troupes. Demain, « selon les mouvements de l'ennemi, nous agirons. « Je désespère d'empêcher la levée du blocus de « Mantoue, qui dans huit jours était à nous. Si ce « malheur arrive, nous serons bientôt derrière l'Adda, « et plus loin s'il n'arrive pas de troupes..... Les « blessés sont l'élite de l'armée! Tous nos officiers « supérieurs, tous nos généraux d'élite sont hors de « combat! Tout ce qui m'arrive est si inepte, et ils « n'ont pas la confiance du soldat! L'armée d'Italie, « réduite à une poignée de monde, est épuisée! Les « héros de Lodi, de Millesimo, de Castiglione et de « Bassano, sont morts pour leur patrie ou sont à « l'hôpital. Il ne reste plus aux corps que leur répu-« tation et leur orgueil! Joubert, Lannes, Lannusse,

« Murat, Dupuis, Rampon, Chabran.... sont blessés! « Nous sommes abandonnés au fond de l'Italie! La « présomption de mes forces nous était utile, et l'on « publie à Paris, dans des discours officiels, que nous « ne sommes que trente mille hommes!.... J'ai perdu « dans cette guerre peu de monde, mais tous hommes « d'élite qu'il est impossible de remplacer! Ce qui me « reste de braves voit la mort infaillible, au milieu « de chances si continuelles, et avec des forces si « inférieures! Peut-être l'heure du brave Augereau, « de l'intrépide Masséna, de Berthier, de.... est près « de sonner! Alors, alors, que deviendront ces braves « gens? Cette idée me rend réservé. Je n'ose plus « affronter la mort, qui serait un sujet de découra- « gement et de malheur pour ceux qui sont l'objet de « mes sollicitudes..... Sous peu de jours nous tente- « rons un dernier effort! Si la fortune nous sourit, « Mantoue sera prise et avec elle l'Italie! Renforcé « par mon armée de siége, il n'est rien que je ne puisse « tenter! Si j'avais reçu la 83e forte de trois mille « cinq cents hommes connus à l'armée, j'eusse ré- « pondu de tout! Peut-être, sous peu de jours, ne « sera-ce pas assez de quarante mille hommes.... »

Il y avait trois partis à prendre : ou tout rallier et reculer, mais c'eût été annuler toutes ses victoires et abandonner ses conquêtes; ou bien défendre Vérone d'une main, en portant violemment tout le reste à son aile gauche pour écraser subitement Davidowich, puis aussitôt revenir tout entier sur Alvinzy; mais c'était risquer, dans l'intervalle, de perdre l'Adige et une seconde fois Mantoue; après quoi Alvinzy, ren-

forcé d'une partie de la garnison et remontant l'Adige au secours de son lieutenant, eût pu renfermer Bonaparte entre deux feux dans cette vallée profonde.

Enfin, et tout au contraire, on pouvait s'aider de détachements de l'aile gauche et de la division de siége, pour défendre Vérone; et comme au-dessous de Vérone le cours du fleuve, en tournant brusquement vers l'est, passe à portée de la route de Vicence sur laquelle l'armée ennemie s'avançait, le descendre sur sa rive droite par une marche nocturne et dérobée, et le repasser à Ronco pour attaquer inopinément, par les chaussées de Porcil et d'Arcole, jusque vers Caldiero et Villa-Nova, le flanc gauche et les derrières du feld-maréchal.

Tel fut l'audacieux projet de Bonaparte!

Pendant cette manœuvre, il est vrai, et quoiqu'elle rapprochât d'abord l'armée de Mantoue, Wurmser, sortant de cette forteresse, pouvait écraser les restes affaiblis de notre division de siége. En même temps, à Rivoli d'une part, à Vérone de l'autre, le passage du fleuve pouvait être forcé, et l'ennemi devenir maître de la rive droite et de la ligne d'opérations de Bonaparte, quand lui se trouverait presque entier sur la rive gauche. Mais la guerre a ses chances, qu'il faut courir. Bonaparte calcula d'ailleurs qu'il aurait pour lui l'initiative, sa rapidité, la terreur qu'inspirait déjà sa renommée, la surprise de l'ennemi, enfin la lenteur indécise de Davidowich et d'Alvinzy, et la disposition à l'étonnement et au découragement des armées d'Autriche, lorsqu'une attaque imprévue et hardie, dépas-

sant les règles ordinaires de l'art, menaçait leurs flancs et leurs derrières.

Au milieu des apprêts d'une manœuvre aussi téméraire et aussi chanceuse il fut tellement maître de lui-même que, au moment de l'exécuter, il en put déposer la préoccupation et se livrer à des soins entièrement étrangers à ce péril. On s'en aperçoit dans une instruction détaillée de ce même jour, où il ne semble exclusivement occupé qu'à prévenir la dilapidation des marchandises appartenant à la République dans Livourne.

CHAPITRE II.

Cependant Alvinzy, fier de sa victoire, s'était avancé jusque sous Vérone. On voyait se rassembler ses pontons, accourir ses bataillons et se préparer ses échelles. En même temps des bruits sinistres, arrivant à Vérone de notre aile gauche, en avaient appris la défaite. La contenance des habitants, la consternation de quelques-uns, la joie menaçante du plus grand nombre, augmentaient l'anxiété des restes sanglants de l'armée de Bonaparte. Dans cette extrémité, malgré la tristesse presque désespérée de la lettre de Napoléon au Directoire, son attitude calme, son air d'intrépide confiance soutenaient seuls les courages. Il appela tous les siens à un dernier effort contre la dernière armée autrichienne. A cet appel, les malades, les blessés mêmes, sortant en foule des hôpitaux, rentrèrent dans les rangs

et redemandèrent leurs armes. Ils ne songeaient qu'à vendre chèrement à tant d'ennemis les restes de leur existence, sans pouvoir imaginer à quelle extrême ressource allait se livrer leur général.

De son côté, Bonaparte attendait la nuit, celle du 14 au 15 novembre. Dès qu'elle fut venue, il confia Vérone à Hilmaine et, suivi d'Augereau et de Masséna, il repassa le fleuve sur les ponts que renferme cette ville. Dans la première heure de ce mouvement d'abord rétrograde, quand l'armée, c'est-à-dire environ treize à quatorze mille hommes, marchant face en arrière, se crut en retraite, elle fut saisie d'un morne désespoir. Ainsi que dans les grands périls on avait recommandé le silence. Mais entre eux, et à voix basse, ces guerriers jusque-là victorieux murmurèrent. On entendit dans les rangs de sourdes exclamations pleines d'amertume. « Qu'ont donc fait les autres armées de « la France? Pourquoi ont-ils eu seuls la charge de « tous? Pourquoi, après avoir anéanti les armées pié« montaises et autrichiennes d'Italie, leur a-t-il fallu « vaincre aussi, coup sur coup, toutes les armées au« trichiennes venues d'Allemagne? Leur Gouvernement « les a donc abandonnés! Il a vu leurs forces abattues, « leur sang qui s'écoule par mille blessures, et il les « laisse sans secours, comme s'ils étaient inépuisables; « comme s'ils pouvaient seuls et sans cesse faire face à « tous les ennemis de la République! »

Alors, maudissant l'incurie du Directoire, ils frémissaient, ils pleuraient de rage, après tant d'efforts surhumains, de se voir forcés de tourner le dos à l'ennemi, d'abandonner tant de trophées qu'ils avaient cru im-

mortels, et de traverser en fugitifs ces mêmes champs qu'ils venaient d'illustrer par tant de victoires !

Mais après avoir dépassé Vérone, quand la colonne héroïque, au lieu de continuer vers l'ouest et la France, tourna subitement à gauche; lorsqu'elle vit sa tête refaire face au levant et à l'ennemi, et la marche rétrograde se changer en une manœuvre offensive, alors, disent-ils encore, ressaisis d'espoir, les cœurs, les armes, les têtes, tout se releva; les yeux brillèrent d'un noble orgueil ! Avant le jour ils avaient atteint Ronco, où les attendait un pont jeté sur l'Adige. Ce fut là surtout que l'armée comprit tout entier l'audacieux projet de son général. Dès le point du jour, l'Adige fut repassée. L'attaque aussitôt commença en deux colonnes sur les deux chaussées d'Arcole et de Porcil, au milieu de profonds marais où la supériorité numérique d'Alvinzy devenait inutile.

Bonaparte eût pu tourner ces défilés, mais il espérait les trouver vides; d'ailleurs le temps pressait; on en eût trop perdu à faire un plus grand détour; il s'agissait de surprendre; c'était pour cela le plus sûr, le plus court chemin. Une lieue et demie seulement sépare Ronco de Caldiero, et à peine le double de Villanova, où l'Alpon coupe la route de Vicence. On pouvait arriver sur ce point avant le milieu du jour, derrière le feld-maréchal décontenancé, au milieu de ses parcs et de ses bagages, et, dans cette plaine, compenser le petit nombre par l'étonnement, par le désordre qu'apporterait une agression aussi hardie et aussi inattendue. Le salut de l'aile gauche, momentanément abandonnée, la délivrance de Vérone as-

saillie, la destruction de l'armée autrichienne, le sort entier de l'Italie dépendait de la promptitude et de l'imprévu de cette attaque !

Elle réussit dans Porcil, qu'enleva Masséna d'un premier élan; mais Augereau échoua devant Arcole. Arrivé de Ronco sur l'Alpon, il fallait le remonter pendant une demi-lieue en prêtant le flanc au bord opposé, que bordaient deux bataillons de Croates; après quoi il y avait à franchir ce cours d'eau au pont d'Arcole. Mais ce faible corps ennemi, dans cette forte position, sut s'y maintenir.

La manœuvre était arrêtée; le bruit du combat et des cavaliers expédiés en toute hâte avertissaient le feld-maréchal. Toutefois, incertain encore, il n'envoya que deux divisions au secours de ces deux villages. Augereau et Masséna, après un mouvement rétrograde, les attendirent; ils les laissèrent s'engager dans ces défilés; puis tout à coup fondant sur elles ils les refoulent, les culbutent, tuant sur place ou noyant dans les marais tout ce qu'une fuite désordonnée leur abandonne. Porcil fut reconquis; mais Arcole, plus fortement occupé qu'à la première attaque, arrêta encore notre aile droite. Augereau vainement s'élança un drapeau à la main pour franchir le pont; derrière lui tous ses généraux tombèrent blessés, et resté seul il fut obligé de lâcher prise. Ce fut Belliard qui seul, retournant sur l'ennemi, lui arracha notre drapeau demeuré planté sur la chaussée par son général.

Cependant Bonaparte, placé au point de départ de ses deux colonnes, sentait le temps et l'occasion lui échapper; il entendait l'armée ennemie entière ac-

courir; il la voyait prête à changer en un dangereux combat de front, à l'issue d'un défilé, et sans résultat décisif, la surprise mortelle pour Alvinzy qu'avait méditée son audace. A la nouvelle de ce second échec qu'éprouve Augereau, lui-même accourt à toute bride. Il trouve sa tête de colonne de droite dépostée de la route; les soldats se sont réfugiés dans le marais, où tous courbés ils s'abritent, le long de la chaussée, des feux qui les empêchent d'y tenir. Alors, se jetant à bas de son cheval, il court à eux : « N'êtes-vous donc plus « les vainqueurs de Lodi? » leur cria-t-il; et saisissant un autre drapeau, il les appelle, s'élance et les enflamme de son audace. Cette voix, cet intrépide exemple les entraîne; tous le suivent au travers d'une grêle de balles et de mitraille; ses officiers, ses généraux se pressent sur ses pas; Lannes, déjà deux fois blessé, s'est relevé; il s'est joint à lui, mais un troisième coup l'abat encore. Muiron et Marmont, aides de camp du général en chef, sont l'un à côté de lui, l'autre devant lui; le premier tombe mort à ses pieds. Un chef de bataillon saisit Bonaparte; il le supplie de se retirer de ce massacre et arrête tout. Cependant la tête de colonne, écrasée de front, foudroyée en flanc, perd son ensemble; de larges et sanglantes trouées l'entrecoupent; elle n'offrait plus, disent encore Sébastiani et Belliard, que des pelotons éclaircis, incertains et que séparaient de longues lacunes. Une charge furieuse de l'ennemi les acheva! La nécessité l'emporte enfin; tous fuient, et dans leur déroute ils entraînent leur général.

Dans ce tumulte et sans s'en apercevoir, ils le jetè-

rent, ils l'enfoncèrent à droite dans le marais; et, poursuivis la baïonnette aux reins, ils l'abandonnèrent! Déjà, les Autrichiens l'avaient dépassé de quarante pas; ils pouvaient se saisir de sa personne!... Heureusement ils ne le reconnurent pas! Belliard, le premier, s'aperçut du danger de son chef; il s'écria, il appela au secours; Marmont, Louis Bonaparte et Vignoble accoururent; alors, par un effort désespéré, refoulant l'ennemi, ils atteignirent leur général, l'arrachèrent de la vase épaisse où dans le désordre on l'avait plongé, et, l'entraînant sain et sauf, ils le replacèrent sur son cheval.

La nuit s'approchait; désormais la surprise au delà des marais était manquée! Une triple anxiété rappelait Bonaparte à Ronco; l'armée y fut ramenée; elle y repassa l'Adige, mais le pont fut conservé. De cette position menaçante encore, elle observait Mantoue, préservait Vérone, et se tenait plus à portée de Rivoli où son aile gauche pouvait, devait même avoir été forcée, ce qui eût obligé Bonaparte à changer ses dispositions et eût rendu sa situation beaucoup plus critique.

Mais de leur côté, Wurmser et Davidowich avaient encore ce jour-là manqué l'occasion: l'un dans Mantoue, l'autre devant Rivoli, demeurèrent immobiles! Déjà la renommée de Napoléon combattait pour lui: elle doublait ses forces, elle paralysait celles de ses ennemis; et ce résultat, cet écho prolongé de ses victoires, ici comme ailleurs, on l'a souvent attribué à son étoile.

La nuit du 15 au 16 s'étant donc passée sans mau-

vaises nouvelles de Mantoue et de Rivoli, et les Autrichiens s'étant avancés sur les deux digues, dès que le jour fut revenu, Bonaparte les fit charger impétueusement pour la seconde fois, jusqu'à Porcil et Arcole. Dans cette seconde journée il ne tenta rien de plus; il lui suffit d'avoir affaibli le feld-maréchal d'une foule de blessés, de tués et de prisonniers sur ce terrain favorable au petit nombre. Dans ces défilés, il usait en détail ainsi son adversaire, n'ayant pu le surprendre et le défaire au delà tout entier comme il l'espérait. Le soir, et par les mêmes raisons que la veille, il se retira encore à Ronco où il repassa une seconde fois l'Adige. Cette seconde nuit fut semblable à la première. A Rivoli comme à Mantoue, une même appréhension retenait toujours immobiles Wurmser et Davidowich.

Il en fallait finir cependant. Cette stagnation si heureuse de ces deux chefs, quand depuis deux jours Alvinzy s'épuisait seul en efforts redoublés, ne pouvait durer plus longtemps. Déjà un tiers de l'armée de ce feld-maréchal devait avoir été mis hors de combat; le terrain était mieux connu; la guerre, lorsqu'elle dépasserait le défilé, devenait moins dangereuse; un troisième et dernier effort, mieux combiné et plus étendu, pouvait réussir.

Cette fois Augereau, détaché à droite le 17 novembre, tente vainement de passer l'Alpon près de son embouchure. En même temps le général Robert, qui le remplace sur la digue d'Arcole, et Masséna toujours sur celle de Porcil, débouchent encore de Ronco. Leurs ennemis, dignes d'eux, résistent d'abord. Mais

Masséna, de son chapeau qu'il élève sur la pointe de son épée, se faisant un étendard, entraîne tout après lui; il renverse, disperse et tue tout ce qui ose lui faire tête! Robert aussi vers Arcole avait d'abord réussi, lorsqu'il tomba tué roide devant sa troupe! Sa colonne alors fut ramenée au pas de course jusque sur le pont de Ronco et sur Bonaparte. Ici, la crise monta à son comble! Le pont allait être enlevé, la retraite de Masséna coupée et la manœuvre d'Augereau devenir dangereuse; mais le jeune général en chef, sans s'étonner, embusqua la 32e ventre à terre, derrière des saules; il laissa passer l'ennemi à la suite de notre déroute; et, se relevant tout à coup, il le surprend, l'enveloppe, et lui tue ou prend trois mille hommes.

Dès lors les restes d'Alvinzy, mutilés, fuient à leur tour en désordre. Bonaparte rappelle aussitôt Masséna; il balaye la chaussée d'Arcole; il pousse, avec toutes ses forces, sur ce village que l'ennemi venait d'abandonner, et notre armée victorieuse réunie débouche enfin de ces marais dans la plaine!

Elle y trouva celle d'Alvinzy rangée en ligne de bataille, dont un dernier marais rendait la droite inabordable. Pendant que, sans reprendre haleine, Bonaparte se disposait à l'attaquer de front, vingt-cinq de ses guides seulement, par son ordre, et plusieurs trompettes sous le chef d'escadron Hercule, tournèrent, à la faveur des roseaux, ce marais où s'appuyait l'aile droite autrichienne. Ils apparurent tout à coup derrière elle et la chargèrent au bruit de leurs trompettes. Au même instant notre garnison, sortie de

Legnago, manœuvrait sur l'aile opposée. L'armée ennemie, double encore de la nôtre, se crut enveloppée. Harassée, épuisée par cette lutte sanglante de soixante et douze heures, et n'étant plus composée que de débris, elle céda le champ de bataille; et, poursuivie sans relâche le lendemain, elle fit sa retraite par Vicence. L'habile et tenace Alvinzy rebuté, abandonnait à Bonaparte Vérone, Mantoue, l'Italie; il renonçait à se réunir au travers de l'Adige à Davidowich.

Il était temps, car dans cette troisième journée, celle du 17 novembre, ce général s'était enfin réveillé de son engourdissement. Vaubois, déposté de la Corona et de Rivoli, s'était retiré à Castel-Novo. Davidowich allait intercepter la ligne d'opérations de l'armée française : déjà Brescia voyait ses éclaireurs; d'autre part, Venise et Rome redoublaient leurs armements, Bergame ses assassinats; Vérone n'attendait qu'un signal. Mais le 18 novembre, dès le lendemain de la triple bataille d'Arcole, Bonaparte, après s'être élevé jusqu'à Villa-Franca, avait laissé sa cavalerie pousser à droite Alvinzy sur la route de Vicence. Lui au contraire, tournant à gauche sur ce même chemin, avec Augereau et Masséna, revint sur Vérone.

Il y avait quatre jours que, sortant par le côté opposé de cette ville, il avait semblé l'abandonner; et il y rentrait vainqueur, par cette même porte de Vicence où, pleins d'un espoir contraire, les habitants s'attendaient encore à voir arriver victorieuse l'armée d'Autriche. A cet aspect imprévu, la joie des uns, la stupéfaction des autres, tout se confondit en un trans-

port unanime, comme à la vue d'un événement miraculeux. Une acclamation universelle accueillit le jeune général en chef; mais lui, ne s'arrêtant pas plus pour jouir que pour respirer tant qu'il n'avait pas achevé, passe rapidement au travers de cet enthousiasme; et au delà de Vérone, lançant sur-le-champ ses deux lieutenants sur le front et le flanc de Davidowich, il lui arrache deux mille tués ou prisonniers et le repousse, mutilé, dans le Trentin qu'il lui abandonne.

Wurmser ensuite eut son tour; car, lorsqu'une attaque simultanée des trois chefs ennemis eût pu terrasser Napoléon, de même que Davidowich n'avait commencé la sienne qu'après la chute d'Alvinzy, Wurmser n'avait tenté une sortie qu'après la défaite de Davidowich. Le coup sanglant frappé contre cette tardive sortie termina ce nouvel effort héroïque de Bonaparte.

Alors seulement il ne songe plus qu'à presser le siége de Mantoue et à refaire son armée réduite, sans sa division de siége, à moins de vingt mille hommes. Il s'attendait à une dernière attaque du général autrichien; et en effet Alvinzy, quoique battu, chassé au fond de l'Italie et affaibli de plus de quinze mille soldats, restait encore en présence à la tête de quarante mille hommes.

CHAPITRE III.

Après la conquête du Piémont, celle de la haute Italie, de la Corse, et la soumission du reste de la Pé-

ninsule, puis la double défaite de Wurmser, événements qui forment les trois premières phases de cette guerre, ce nouvel et premier effort d'Alvinzy, pour ressaisir l'Italie, venait de durer quinze jours : dix de combats préliminaires entremêlés de repos, trois jours consécutifs d'une bataille la plus acharnée que l'imagination puisse concevoir, et deux jours de marches et de combats pour recueillir les fruits de la victoire. Au prix de tant de sang et d'héroïsme le siége de Mantoue avait été préservé et l'Italie conservée, mais pour un mois et vingt-deux jours seulement, intervalle qui suffit à l'Autriche pour réorganiser l'armée d'Alvinzy et préparer la seconde agression de ce général.

Cet intervalle commença le 20 novembre; il dura jusqu'au 10 janvier 1797.

Pendant ces six semaines la France entière retentit des mêmes acclamations enthousiastes qu'avait fait éclater Vérone. Des services si grands et si rapidement multipliés avaient épuisé les moyens d'en manifester la reconnaissance. La représentation nationale chercha, pour ces triomphes sans cesse renaissants, une récompense nouvelle; elle décerna au vainqueur les drapeaux conquis à Arcole ! Partout ailleurs la fortune française était obscurcie, ce qui rendait l'éclat de ce seul point si brillant, plus éblouissant encore.

En effet, alors s'évanouissait dans Paris tout espoir de paix avec l'Angleterre; l'expédition d'Irlande échouait; à Saint-Domingue, aux Antilles, dans l'Inde même, les tentatives habiles du ministre Truguet venaient d'être trahies par la fortune; Khel était assiégé; Huningue allait éprouver le même sort; ces deux

têtes de pont sur le Rhin devaient bientôt succomber sous les longs efforts de l'Archiduc Charles.

Dans les premiers jours qui suivirent sa victoire, soit fatigue de corps et d'esprit après tant d'émotions violentes; soit, peut-être aussi, chagrins intérieurs dont les détails conviendraient peu dans cette histoire, ou plutôt que tant de sang, répandu sans un résultat assez complet pour son ardeur, laissât quelque inquiétude à Bonaparte, on dit qu'on vit son activité, sans se ralentir, s'empreindre d'une teinte mélancolique. Plusieurs ont attribué trop exclusivement cette disposition à des souffrances physiques; et réellement, sa pâleur avait augmenté, sa maigreur était devenue excessive; mais la tristesse de son esprit avait une source plus élevée. Elle se montre dans ses lettres d'alors à Carnot, et au général Clarke dont il venait d'apprendre l'arrivée prochaine. On y remarquera aussi le soin qu'il prenait déjà de capter l'esprit de cet envoyé du Directoire.

Le 19 novembre, et de Vérone, telle fut sa lettre à Carnot : « Les destinées de l'Italie commencent à s'é-
« claircir.... Jamais champ de bataille n'a été autant
« disputé que celui d'Arcole! Je n'ai presque plus de
« généraux! Leur dévouement, leur courage sont
« sans exemple! Le général Lannes est venu au champ
« de bataille, n'étant pas encore guéri de sa blessure.
« Il fut encore blessé deux fois pendant la première
« journée. Il était à trois heures après midi étendu
« souffrant, lorsqu'il apprend que je me porte moi-
« même à la tête de la colonne. Il se jette à bas de son
« lit, revient me trouver au pont d'Arcole, où un nou-

« veau coup l'étend sans connaissance ! Je vous assure
« qu'il fallait tout cela pour vaincre.... »

Il écrit à Clarke le même jour : « Votre neveu El-
« liot a été tué sur le champ de bataille d'Arcole ! Ce
« jeune homme s'était familiarisé avec les armes. Il a
« plusieurs fois marché à la tête des colonnes.... Il
« est mort avec gloire et en face de l'ennemi ; il n'a
« pas souffert un instant. Quel est l'homme raisonnable
« qui n'envierait pas une telle mort ? Quel est celui
« qui, dans les vicissitudes de la vie, ne s'estimerait
« point heureux de sortir de cette manière d'un monde
« si souvent méprisable ? Quel est celui d'entre nous
« qui n'a point regretté, cent fois, de ne point être
« ainsi soustrait aux effets puissants de la calomnie,
« de l'envie et de toutes les passions haineuses qui
« semblent, presque exclusivement, diriger la conduite
« des hommes ? »

Cette tristesse si profonde fut pourtant sans abattement. A peine l'épée de Bonaparte fut-elle momentanément rentrée dans le fourreau, qu'on le vit recommencer sa triple lutte contre le brigandage des agents du Directoire ; contre la politique de ce Gouvernement, aussi intempestivement ombrageuse avec son général que mal à propos pacifique avec l'Autriche ; enfin, contre la guerre sourde que lui faisaient Venise et le Saint-Père. Napoléon sort victorieux de ces trois luttes. Les agents infidèles de l'administration sont traqués de toutes parts ; ils succombent, ou vont se réfugier en France près de leurs infâmes protecteurs. Clarke, envoyé en Italie pour traiter d'un armistice et surveiller Bonaparte, est à peine arrivé que

Napoléon s'en empare et s'en fait un partisan dévoué; pendant qu'il le laisse parlementer avec l'ennemi, il s'aide des répugnances impériales; et par des dépêches multipliées et irrésistibles de bon sens et de jugement, il réussit à persuader à son Gouvernement d'abandonner la fatale pensée de cet armistice, qui sauverait Mantoue, raffermirait la coalition, et ajournerait, détruirait même, le résultat prêt à être recueilli de tant de victoires.

Alors prophétisant plus à propos qu'à son entrée en Italie, son génie dévoile l'avenir, et d'avance désignant tout, les faits, les lieux, les temps, il montre Mantoue prise au commencement de 1797, puis Trieste, puis l'Autriche elle-même envahie, l'Italie affranchie, Rome et Venise soldant les frais de la guerre, le Rhin dégagé et la paix arrachée à Vienne!

Pour obtenir ces résultats, il ne demandait qu'un renfort de vingt à trente mille hommes; et comme il savait que le Directoire, rassuré du côté du Rhin, était aux prises avec le parti royaliste, on le vit, afin d'obtenir ce secours indispensable à ses grands desseins, vanter l'esprit patriotique de son armée, et l'offrir en appui au Gouvernement contre les ennemis intérieurs de la République.

Cette fois enfin, il est écouté; mais quand, sous Delmas et Bernadotte, ces vingt mille hommes entreront à peine dans le Piémont, lui, par un septième effort le plus impétueux, le plus foudroyant de tous, aura décidé du sort de Mantoue, de celui de l'Italie, et couronné l'œuvre la plus héroïque de toute sa vie guerrière.

En lui tout s'est développé, tout a mûri aussi rapidement que s'est agrandie sa fortune. On en peut juger, pendant cet intervalle de guerre, par la sage direction qu'il continue à imprimer au Congrès d'État de Milan, au Gouvernement de la République Cispadane, à celui de la Corse, comme aussi par ses lettres du 8 décembre et du 1[er] janvier au Provéditeur. Il y répond aux hostilités de Venise, dans un style aussi élevé que sa renommée guerrière. A sa parole joignant l'action, il s'empare enfin de Bergame; sa prudence, malgré la paix de Naples qu'il a provoquée, lui fait garder encore, sous un prétexte spécieux, les milliers de cavaliers napolitains dont il s'était fait des otages; enfin, et en dépit de l'attitude de plus en plus menaçante que commence à reprendre Alvinzy, il ose, pour s'assurer de la Romagne, pour contenir le Pape et obtenir deux millions de la Toscane en échange de Livourne, s'avancer lui-même avec deux mille hommes jusqu'à Bologne ? »

Il n'ignorait pourtant pas les efforts extraordinaires de l'Autriche; il savait la marche de ses corps d'élite détachés encore de son armée d'Allemagne; celle des recrues hongroises et tyroliennes et l'arrivée de ces quatre mille volontaires de Vienne sous un drapeau brodé des propres mains de l'Impératrice. Ces corps étaient accourus; ils s'amassaient de toutes parts autour d'Alvinzy; ils lui complétaient une armée nouvelle d'au moins soixante mille baïonnettes. Celle de Bonaparte, hors ses garnisons et sa division de siége, augmentée de quelques renforts et de ses malades et blessés rétablis, ne s'élevait qu'à trente mille hommes.

Augereau en commandait la droite à Legnago; il garantissait le blocus. Masséna, au centre, occupait Vérone; Joubert, à la gauche avec dix mille hommes, gardait, à la Corona et à Rivoli, les débouchés du Tyrol.

Soit que Bonaparte supposât l'ennemi moins prêt, soit que, satisfait de ses positions, il préférât y combattre, ou plutôt que, ignorant les projets d'Alvinzy, il voulût attendre son agression pour y conformer la sienne, c'était dans cette situation qu'il n'avait pas craint de s'éloigner jusqu'à Bologne. Il s'était cru le temps encore d'affaiblir Rome de deux provinces, d'en chasser l'armée papale, et de la séparer ainsi du Mantouan, où sa proximité lui donnait quelque inquiétude. Il faillit payer chèrement cette confiance.

Il était encore à Bologne le 10 janvier, quand soudainement il apprend qu'Alvinzy est près d'attaquer à la fois toute sa ligne. Heureusement, cette agression ne fut pas simultanée. Provera, en commençant le 8, devant Legnago, donna l'éveil. Un autre corps ennemi ne se montra que le 12 devant Vérone. Ce fut le 14 janvier seulement qu'Alvinzy lui-même, à Rivoli, tenta un coup décisif. Toutefois, Bonaparte n'eut pas quatre jours à lui pour accourir de Bologne à Vérone; pour démêler entre ces trois attaques quelle était la plus pressante, celle qu'il fallait d'abord anéantir pour se porter, aussitôt après, presque électriquement comme il le fit, d'une aile à l'autre.

Redisons-le, c'est dans cette foudroyante rapidité de conception, de décision, d'exécution; rapidité d'esprit, d'âme et de corps, qu'on reconnaît le génie des grandes conquêtes. Mais cette rapidité n'est elle-même

que le résultat tout-puissant d'une triple supériorité : par un coup d'œil vaste, prompt, juste et pénétrant dans l'ensemble et dans le détail, voilà pour l'esprit; par une conviction ferme, une résolution vive et vigoureuse, voilà pour le caractère; enfin, par une exécution foudroyante et infatigable, voilà pour le corps! Il faut tout cela au génie de l'héroïsme. Était-ce donc par hasard, n'était-ce pas plutôt par une volonté du Ciel, que tant de puissances diverses s'étaient trouvées réunies, à un si haut point et aussi à propos, dans un seul homme?

En ce moment, et sur le point le plus critique, dans Rivoli même, où Joubert, seul avec dix mille hommes, allait être attaqué par quarante mille baïonnettes, un commencement de révolte sembla près d'éclater au milieu des troupes de ce général. La 33[e] demi-brigade était récemment arrivée de la Vendée; elle avait apporté de cette armée son esprit révolutionnaire; il s'y trouvait même, dit-on, un soldat auteur d'un poëme contre la guerre, dont une foule de copies à la main, trop bien accueillies, commençaient à se répandre.

Le colonel, ou chef de brigade de ce corps, l'un de ces orateurs verbeux de taverne, effronté clubiste, habile à éviter le danger, et, comme ils le sont ordinairement, aussi lâche dans l'action qu'audacieux en paroles, avait pressenti la reprise des hostilités. Absent de sa demi-brigade, son esprit y était présent. Ce jour-là, les grenadiers de ce corps formaient la garde du quartier général. Les vivres manquaient. Étrangers encore au dévouement comme aux privations de l'armée d'I-

talie ils se plaignirent, et sans attendre, passant des murmures aux menaces, ils prirent, sans ordre, les armes. Le général accourut et les harangua; mais eux redoublant d'insolence : « Pas de pain, pas de soldats! » s'écrièrent-ils.

Joubert ainsi repoussé parut céder; mais rentré dans son quartier, il expédia à Peschiera, en arrière de sa position, un ordre secret; puis, prétextant une expédition, il envoya dans ce riche cantonnement ces trois compagnies de mutins. Elles y arrivèrent la tête haute, toutes fières du succès de leur révolte, quand, sur la place d'armes de cette forteresse, se déployant elles voient devant elles quatre canons chargés à mitraille, et derrière elles la garnison qui de toutes parts les environne. Dès lors tombe leur jactance, et, consternés, les malheureux se laissent saisir sans proférer une parole. On les désarma; ils furent jetés en prison, d'où ils ne sortirent que pour être dispersés dans les autres corps, après avoir vu les sept plus coupables d'entre eux, les uns fusillés, les autres envoyés au bagne.

Les officiers aussi furent épurés; on remplaça leurs chefs par des chefs d'élite. Mais ce qui montre combien l'esprit de corps est tenace, c'est que, malgré cette précaution, malgré plusieurs renouvellements presque entiers, pendant les dix années suivantes, par le recrutement, par des promotions fréquentes, et au milieu du dévouement de nos armées à leur Empereur, ce même esprit mutin, tout isolé qu'il était, persévéra! En effet, en 1807, sur le champ d'Eylau, lorsque, des rangs d'un seul corps, Napoléon entendit

des voix insubordonnées, lui crier : « Du pain et la paix! » on remarqua que ce fut encore du sein de ce 33ᵉ régiment que ces murmures s'élevèrent.

CHAPITRE IV.

Cependant Bonaparte était accouru, en trente-six heures, de Bologne sur l'Adige qu'il avait aussitôt remonté jusqu'à Vérone. Il y arriva le 12 janvier au moment où Masséna chassait au loin sur la rive gauche et anéantissait Bayalitch et sa fausse attaque. C'est là que Napoléon, placé au centre de sa ligne, écoute, observe, et cherche à deviner les projets de son adversaire. Évidemment deux fortes agressions se manifestent : l'une à sa droite, vers Legnago, où il a laissé Augereau; l'autre à sa gauche, au Monte-Baldo, où Joubert commande. Il resta d'abord incertain s'il devait, avec Masséna et en appelant sa réserve encore sur la Chiese, remonter ou redescendre l'Adige pour voler au secours de l'une ou l'autre de ses deux ailes.

Le 13 au matin ses chevaux étaient sellés, la division Masséna sous les armes, lui aux aguets, et il attendait encore. Il ignorait dans quelle direction une première nouvelle l'entraînerait. Ces moments d'indécision inévitables, toujours trop prolongés pour d'autres, quelque courts qu'ils fussent pour lui, étaient les plus fatigants et les plus pénibles. Ils durèrent pendant toute cette journée du 13.

Enfin, à dix heures du soir, des deux parts et pres-

que au même instant, plusieurs officiers accoururent. Augereau, attaqué au sud, semblait tenir ferme sur le bas Adige; mais au nord, Joubert, avec ses dix mille hommes, débordé de toutes parts, avait reculé. Le Monte-Baldo avait été abandonné. Joubert avait été rejeté sur le plateau de Rivoli, que le lendemain matin il ne pourrait disputer contre les attaques combinées de front, en flanc et en arrière dont l'environnait le feld-maréchal.

A ces nouvelles, aux yeux de Napoléon, le plan tout entier de l'ennemi se dévoile. Il le voit divisé en deux masses inégales : la moindre sous Provera, en forçant le bas Adige, veut débloquer Mantoue et Wurmser; la plus formidable, sous Alvinzy, descend du Tyrol; elle en force le débouché. Mantoue aussi est le but qu'elle se propose; c'est au pied des remparts de cette forteresse, que les deux masses victorieuses doivent se rejoindre. Elles auront délivré Wurmser; et tous étant ainsi réunis irrésistiblement, dès lors d'Italie sera reconquise!

Bonaparte à l'instant même se décide. Joubert reçoit l'ordre de tenir à Rivoli, où lui-même, avant trois heures du matin, l'aura rejoint de sa personne. Ce général est averti que Masséna va marcher toute la nuit pour arriver à temps à son aide, et que notre division de réserve a reçu un ordre pareil. L'un, dès les premières heures du 14, viendra renforcer sa gauche et son centre; l'autre, plus tard, accourant par Castel-Nuovo, en arrière de notre gauche, mettra entre deux feux l'extrême droite d'Alvinzy qui tourne le plateau de Rivoli du côté du lac. Ainsi,

tout va concourir; mais dans la journée décisive qui se prépare, vingt mille baïonnettes suffiront-elles, à Rivoli, contre quarante-cinq mille hommes?

Bonaparte n'en douta pas. Le 14, à deux heures du matin, il y arriva. Bientôt les rapports et les feux des bivouacs ennemis l'eurent éclairé. Leur forte masse était disproportionnée avec la sienne, mais elle était divisée en six colonnes. Celles de gauche et de droite, l'une séparée du combat par l'Adige, l'autre dont le but était encore lointain, l'inquiétèrent peu; il les négligea. Les quatre autres, sans artillerie, sans cavalerie en tête en raison des lieux, s'avanceront séparées, dans des chemins difficiles; elles convergeront sans ensemble, par des défilés, vers un point central, sur un plateau découvert, où tout au contraire l'armée française, faible de plus de moitié, mais bien pourvue de cavalerie, de soixante canons, et se trouvant entière et réunie, opérera avec une vigueur simultanée, sous les yeux et sous la main de son général.

Il s'agissait donc d'arrêter et de battre à leur débouché ces quatre colonnes ennemies, les unes sur la pente de la montagne, la plus forte dans le fond du défilé d'Incanale, près de l'Adige. Mais déjà la crête du mont Magone, qui dominait tout, avait été abandonnée. Dès quatre heures du matin, deux heures après son arrivée, Bonaparte la fit ressaisir; et les premiers rayons du jour montrèrent, au centre, l'ennemi contenu sur l'amphithéâtre des monts d'où il s'efforçait de descendre.

Ce fut alors que leur seconde colonne de droite

déboucha, et qu'elle déborda victorieusement notre gauche. Il y eut là un commencement de désordre. Nos canons perdirent leurs attelages; ils furent un instant abandonnés; déjà même le plateau était envahi, quand Bonaparte courut appeler Masséna et la 32e demi-brigade. Celle-ci, après avoir marché toute la nuit, venait d'arriver de Vérone; mais à sa voix, sans reprendre haleine, elle s'élança aux cris d'*En avant!* et au pas de charge. Enflammée d'un tout autre esprit que la 33e, on entendit l'un de ses grenadiers, en passant rapidement devant Napoléon, lui crier en lui présentant l'arme : « Général, tu veux de « la gloire, eh bien nous allons t'en f....., de la « gloire! » et tous se précipitant, ils repoussent, ils refoulent cette seconde colonne ennemie dans la montagne. Ils allaient s'en rendre maître lorsque, à son tour, une troisième colonne en sortit, rétablit le combat, et sur ce point rendit la victoire encore incertaine.

Mais quelque vivement qu'elle fût disputée, c'était avec un acharnement contenu, comme il arrive dans les batailles, quand tout en combattant l'on semble attendre, et que chacun sent que ce n'est encore là ni l'heure ni le lieu d'un coup décisif. On y touchait; il était onze heures, lorsque, en arrière à notre droite vers l'Adige, l'aile gauche entière d'Alvinzy, son artillerie, sa cavalerie et ses troupes les meilleures et les plus nombreuses, se pressant et s'accumulant dans le défilé d'Incanale, en gagnèrent l'issue. Soutenue par le corps détaché qui, de la rive gauche du fleuve, sillonnait le plateau de ses boulets, elle gravit cette

rampe étroite et abrupte, et débouche sur notre flanc droit. En même temps, à l'extrémité opposée du champ de bataille, la colonne de leur extrême droite, ne rencontrant aucun obstacle, s'était prolongée sur le plateau jusques en arrière de notre flanc gauche. Celle-ci comptait bien ramasser nos débris vaincus et faire rendre les armes à Bonaparte.

Ce fut là l'instant le plus critique! Quarante-cinq mille ennemis environnaient nos dix-sept mille hommes! Ils s'élançaient contre eux d'un commun effort. Mais au fond de ce formidable demi-cercle de feux et de baïonnettes dont il contenait le centre, Bonaparte, calme, attentif, et l'œil inspiré, aperçut à temps l'irruption la plus dangereuse, celle qui le menaçait en arrière de son aile droite. Quant à celle qui tournait au loin sa gauche et qui déjà le séparait de sa réserve, il jeta vers elle, avec un regard de mépris, deux bataillons seulement : « Ceux-là sont à nous! » s'écria-t-il.

Et cependant la terrible tête de colonne, débouchant d'Incanale, s'élevait sur le plateau; elle y prenait pied, quand soudain, se retournant et ralliant contre elle tout ce qu'il peut retirer de bataillons et de canons des attaques du centre et les escadrons qu'il tenait prêts, il la fait à la fois mitrailler, fusiller, puis charger impétueusement à coups de sabre. Ainsi foudroyée subitement elle chancelle sur le bord de l'abîme dont elle sortait, et mortellement frappée elle y retombe, elle s'engouffre dans ce précipice étroit et tortueux d'où, pleine d'espoir, elle s'élançait victorieuse: elle s'y entasse dans une épouvantable confu-

sion où plongent nos feux, où s'encombre sa déroute, et que ne peuvent même éclaircir la grêle meurtrière de nos balles, de notre mitraille, et les coups de nos baïonnettes. Au milieu de cet écrasement, leurs canons sont renversés; des caissons éclatent; la terre se couvre de morts et de mourants. Déjà Joubert vient d'arracher deux mille prisonniers à ce désastre. Lui-même, d'abord abattu sous son cheval tué, s'était relevé, et un fusil en main il poursuivait sa victoire, lorsque Napoléon, plus calme, l'œil partout à la fois et mesurant les coups sans emportement, laisse à d'autres ce soin devenu pour lui secondaire, et rappelant ce général, il le ramène contre le centre ennemi qui tenait encore. Cette fois enfin, les trois divisions autrichiennes, assaillies de toutes parts, cèdent; elles reculent d'abord en ordre; mais vigoureusement poussées, l'une est renversée, les autres tournées et acculées au milieu des roches du Monte-Baldo, où bientôt cinq mille des leurs doivent se rendre.

Cette fois, Bonaparte laissa Joubert achever ce second triomphe. C'était à Masséna qu'il réservait le troisième; il le retint sur le plateau, et de sa droite à sa gauche, promenant successivement sa victoire, il montra alors aux corps qui l'entouraient la dernière colonne ennemie, celle dont la marche aventureuse, tournant sans obstacle l'extrême gauche de notre bataille, s'était placée fièrement sur notre retraite. On venait d'entendre celle-là, ainsi parvenue sur nos derrières, battre des mains, ivre de joie de ce succès presque incontesté; mais son heure, marquée par Napoléon, était venue. « Elle est à nous! » ré-

pétèrent alors nos demi-brigades. Elle-même, en effet, s'était livrée. Alors, pendant que de Castel-Nuovo notre réserve, accourue à grands pas, l'attaque en arrière, Bonaparte la fait canonner et charger en tête et en flanc par les 18e et 75e demi-brigades. La malheureuse division est soudainement entrecoupée, déchirée et de toutes parts criblée de balles et de mitraille; elle passe de l'ivresse à la consternation, elle implore merci, et tout entière, son général Lusignan en tête, elle rend les armes!

Il était cinq heures du soir. Le destin d'Alvinzy était décidé; et déjà le génie ardent de Napoléon, sans s'éblouir de ce triomphe, planant sur toute son armée, jetait des regards inquiets vers le bas Adige. En ce moment, un officier d'Augereau accourt. Ce général, abusé par son adversaire, a laissé Provera franchir le fleuve. L'Autrichien marche droit à Mantoue, dont quatorze lieues séparent Bonaparte.

Mantoue allait donc pour la seconde fois être délivrée, ravitaillée! les lauriers de Rivoli, flétris! Napoléon n'y peut consentir. Qu'importent vingt heures de marche forcée pendant la nuit précédente, et ce grand jour de combat qui vient à peine de finir! « Soldats de la division Masséna, s'écrie Napoléon, « Mantoue nous appelle! Encore une nuit d'une « marche précipitée; encore tout le jour suivant, et « au bout l'espoir d'une autre bataille! Celle-là ter- « minera et la conquête de l'Italie, et l'immortelle « campagne de 1796! Pendant que Joubert achèvera « Alvinzy dans le Tyrol, qu'Augereau et Lannes sui- « vent et harcelent Provera; que Serurier et Miollis

« s'interposent entre lui et la forteresse, nous, dé-
« vorant la distance au pas de course, devançons,
« sous les murs de la citadelle, la colonne ennemie
« qui se croit libératrice, et tous ensemble l'envi-
« ronnant, qu'elle expire en vue de la garnison af-
« famée, dont elle ose tenter la délivrance! »

Tels furent l'inspiration et les ordres de Bonaparte; quant aux paroles, ceux qui les rapportent ainsi n'en affirment pas l'exactitude. Aussitôt, d'une main il lance, vers le nord et dans la montagne, à l'appui de Joubert, Murat, ses cavaliers et la division de réserve à laquelle il vient de les rallier; de l'autre, il entraîne au sud après lui ses demi-brigades et *la terrible* 57ᵉ, sanglantes, harassées, mais exaltées par la victoire. Dans cette marche inouïe, où toutes les forces, où tous les calculs humains sont dépassés, à chaque pas d'heureuses ou d'inquiétantes nouvelles, ou soutiennent le courage des soldats, ou redoublent l'anxiété du général. Ils apprennent que Provera, chaudement suivi, a déjà perdu deux mille hommes; mais avec les sept à huit mille qui lui restent, vers le milieu du 15, il atteint Mantoue. Déjà son canon se fait entendre; c'est lui qui attaque, dans ses retranchements, notre faible division de siége. Désormais elle-même se trouve assiégée entre ce général et Wurmser. Cinq mille hommes pourrront-ils résister à l'effort désespéré de plus de seize mille baïonnettes?

Alors surtout, malgré ces deux nuits et ce second jour d'efforts sans répit, dans la colonne que guide Bonaparte tout se hâte et se précipite. Ses ordres, ses instructions volent et le devancent; la distance

enfin est franchie, et la division, victorieuse à Rivoli la veille au soir 14 janvier, apparaît, le 15 avant la nuit, en vue de Mantoue sur les pas de son général en chef.

Ils sont arrivés à temps. Les premiers efforts de Provera, contre le quartier Saint-Georges et Miollis, ont été repoussés. Wurmser, il est vrai, est averti; il va concourir, c'est la journée du 16 qui doit être décisive; mais Provera est environné, à droite par Lannes et Augereau, en tête et à sa gauche par Bonaparte et Masséna dont il ignore la présence, d'autre part enfin, par la division de siége retranchée entre lui et Wurmser. C'est pourquoi, quand le lendemain ressaisi d'espoir celui-ci attaque, et que repoussé il est vigoureusement contenu dans sa citadelle, il voit du haut de ses remparts l'intrépide et infortuné Provera traqué, assailli de toutes parts, rendre les armes.

En trois jours, du 14 au 16 janvier, tout s'est accompli. L'armée autrichienne, réduite de moitié, entièrement désorganisée, affaiblie d'une foule de tués et de blessés, a perdu vingt-deux mille prisonniers, son artillerie, ses bagages. Les jours suivants, ses restes dispersés, poursuivis, prévenus partout, fuyent dans plusieurs directions. Ils abandonnent le Tyrol italien, Mantoue et l'Italie entière à Bonaparte.

En effet, dès le surlendemain de cette seconde victoire, sans s'être reposé plus d'un jour sur ces doubles trophées de Rivoli et de La Favorite, Napoléon avait reporté ses infatigables divisions par delà l'Adige. Vérone l'avait revu encore. C'était de là qu'il avait dirigé les marches toujours aussi rapides de ses lieutenants contre les débris d'Alvinzy, et que tout à la

fois reprenant son expédition interrompue dans la Romagne et lançant Lannes et sa brigade au delà du Pô, il avait déjà recommencé dans le Midi cette autre guerre.

CHAPITRE V.

Ce fut de Roverbello le 17 janvier, et le 18 de Vérone, que ses dépêches apprirent au Directoire et à la France transportée d'admiration, avec la nouvelle de l'attaque, celle de l'anéantissement subit de la cinquième armée autrichienne. Émule heureux des héros antiques, dont son enfance s'était nourrie avec tant d'ardeur, dans ses lettres on remarque que, à leurs actions rapportant, comparant les siennes, il applaudit ses troupes d'avoir surpassé leurs plus grands efforts. « Les Légions Romaines, écrit-il alors, faisaient, « dit-on, vingt-quatre milles par jour; nos demi-« brigades en font trente, et se battent dans l'inter-« valle! »

Celles-ci, dans leurs transports pour leur jeune général en chef, recueillirent ses moindres paroles; elles s'en emparèrent comme de leur plus beau titre de gloire. Il avait dit à Lonato : « J'étais tranquille, la « brave 32ᵉ était-là! » Et pour toute récompense les soldats de la 32ᵉ ont demandé qu'on brodât sur leur drapeau ces simples paroles. En rendant compte du combat de La Favorite, il vient d'écrire : « La terrible « 57ᵉ! » Et pour prix de tout son sang la fière 57ᵉ, sa-

tisfaite, veut que désormais on l'appelle *la Terrible!*

Quant à lui, dont il ne parle point, que pourrait-il ajouter à des faits qui parlent si haut? On le voit seulement réclamer avec plus de force les secours promis, et promettre, avec plus d'autorité que jamais, que, avec trente mille hommes de renfort, gardant l'Italie, il saura tourner, par Trieste et la Carinthie, l'Allemagne entière et l'Autriche jusque dans Vienne. « Mais, « ajoute-t-il, qu'on ne nous envoie plus que des gé« néraux distingués; car notre manière de faire la « guerre ici est si différente des autres, que je ne « puis confier mes divisions qu'après avoir éprouvé, « par deux ou trois affaires, le général qui doit les « commander. Il est très-essentiel pour l'armée, pour « la République, que ce soit des jeunes gens qui « apprennent à faire la guerre de mouvements et « de manœuvres; c'est celle qui nous fait obtenir « de grands succès!... »

Dans une lettre plus confidentielle, forcé de se défendre sans cesse, il dit à Carnot : « Quant à moi, « ils ne m'atteignent plus. L'estime d'un petit nombre « de personnes comme vous, celle de mes camarades « et du soldat, quelquefois aussi l'opinion de la pos« térité, et par-dessus tout le sentiment de ma cons« cience et de la prospérité de ma patrie, m'intéres« sent uniquement!.... »

C'était alors un héros complet, au-dessus des plus grands modèles qu'évidemment lui-même s'était proposés, et par sa modération couronnant sa gloire! Alvinzy étant achevé, quand, du faîte de tant de trophées

ce surpassant l'un l'autre, il va déclarer la guerre à Rome : « Vous êtes témoin, écrit-il de Vérone à Mattei « en lui envoyant les preuves, saisies sur un courrier, « des apprêts hostiles du Saint-Père ; vous êtes témoin « du prix que j'attachais à la paix.... Mais quelque « chose qui puisse arriver, je vous prie, monsieur le « Cardinal, d'assurer à Sa Sainteté qu'elle peut rester « à Rome sans aucune espèce d'inquiétude. Premier « ministre de la religion, il trouvera, à ce titre, pro- « tection pour lui et pour l'Église. Assurez également « tous les habitants de Rome, qu'ils trouveront dans « l'armée française des amis qui ne se féliciteront de « la victoire qu'autant qu'elle pourra améliorer le « sort du peuple et affranchir l'Italie de la domination « étrangère. Mon soin particulier sera de ne point « souffrir qu'on apporte aucun changement à la re- « ligion de nos pères. »

Enfin, le 29 janvier, quand il juge Alvinzy complétement annihilé, la haute Italie entièrement reconquise ; lorsqu'il s'est assuré que les deux divisions de renfort qui lui ont été promises traversent les Alpes ; que Wurmser est aux abois et que Victor et Lannes sont prêts à pénétrer dans la Romagne, il quitte Vérone ; pour lui la campagne de 1796 n'est point achevée encore ; la reddition de Mantoue qui la complétera, la soumission de Rome qui doit en solder les frais, en pourront seules, à ses yeux, marquer le terme. Il part donc, et d'abord il s'arrête en passant sous Mantoue dans la nuit du 29 au 30, nuit célèbre, où l'opiniâtre et brave Wurmser, désormais sans espoir de secours, après avoir mangé ses chevaux et

au milieu de ses soldats mourant de faim et de maladies, capitulait!

Qu'on se figure, dans le quartier général français, une chambre mal éclairée, et près d'un foyer qu'il ranime, Serurier général commandant le siége. Près de lui est l'officier autrichien Klénau, soutenant les propositions offertes par l'infortuné Wurmser. Le langage de Klénau est fier encore; suivant l'usage il s'efforce d'en imposer sur la détresse de son général; il parle de trois mois de vivres, d'une résistance inflexible, et la discussion se prolonge. A peine a-t-il remarqué, près de la table chétive où les conditions qu'il vient d'apporter sont déposées, un jeune officier de peu d'apparence. La tête de celui-ci est restée couverte; il est enveloppé dans son manteau; son regard observateur, son air attentif importent peu au parlementaire. Étranger au débat, cet officier reste silencieux; il ne semble pas avoir le droit de se mêler à la conférence. Klénau ne s'est pas même aperçu que ce troisième personnage, qu'il croit subalterne, vient de saisir la plume, et que, sur le papier écrit à mi-marge envoyé par Wurmser, il jette quelques lignes rapidement. Mais à l'instant où l'Autrichien, remarquant cette action, commence à s'en étonner, sa surprise s'accroît en voyant cet officier, qu'il croit de si peu d'importance, se lever, se découvrir, et s'approchant de lui, la capitulation à la main, lui dire : « Voilà, Monsieur, les conditions que j'accorde « à votre maréchal. S'il avait seulement pour quinze « jours de vivres, et qu'il parlât de se rendre, il ne « mériterait aucune capitulation honorable! Puisqu'il « vous envoie, c'est qu'il est réduit à l'extrémité. Je

« respecte son âge, sa bravoure et ses malheurs. Por-
« tez-lui les conditions que je lui accorde. Qu'il sorte
« de la place demain, dans un mois, ou dans six, il
« n'aura des conditions ni meilleures ni pires. Il peut
« rester tant qu'il conviendra à son honneur! »

A ces mots qui lui dévoilèrent, tout à coup et tout entier, le héros qu'il venait de méconnaître, Klénau resta quelques instants saisi d'une immobile contemplation; puis, lisant avidement, il dissimula sa joie en reconnaissant dans ce vainqueur si impétueux une noblesse, une générosité de sentiments dignes de sa renommée guerrière. Bonaparte accordait à Wurmser l'honorable et libre sortie de Mantoue, avec deux cents cavaliers, cinq cents fantassins à son choix, six pièces de canons et tout son état-major. Trieste était le lieu désigné pour l'échange du reste de la garnison prisonnière.

Klénau cacha mal son empressement à porter ces propositions à son général. En les recevant, en apprenant les nobles paroles de Bonaparte, Wurmser se sentit ému d'admiration et de reconnaissance. Sa prompte réponse en fut inspirée. Dans ce premier transport il l'avertit d'un projet d'empoisonnement médité contre sa personne. Mais soit préoccupation de son expédition contre Rome, ou dédain pour toute jouissance de vanité quand un but utile l'appelait ailleurs, soit ménagement pour son lieutenant vainqueur ou pour le vaincu, déjà Napoléon avait continué sa route vers Bologne.

Ce fut seulement là qu'il reçut, avec la réponse de Wurmser, la nouvelle de la reddition de la forteresse.

Le lendemain 3 février, en la transmettant au Directoire, il se plut encore à relever son ennemi de l'abaissement de sa défaite. Dans ses précédentes dépêches on l'avait vu annoncer sa victoire sur l'intrépide Provera, deux fois pris dans cette campagne avec les corps qu'il commandait, en lui donnant le titre de « respectable ; » de même ici comme à Mantoue, continuant, atteignant le faîte, il dépasse en grandeur d'âme comme en gloire guerrière ses modèles antiques ; son noble attendrissement s'élève au-dessus d'eux, de tout ce que les vertus chrétiennes ont de plus touchant que les vertus païennes. Il écrit à son Gouvernement, si peu digne de le comprendre : « Qu'il s'est at-« taché à montrer la générosité française à Wurmser, « général âgé de soixante-dix ans, envers qui la for-« tune a été très-cruelle, mais qui n'a cessé de mon-« trer une connaissance et un courage que l'histoire « remarquera ! » Puis il en cite avec soin toutes les preuves. Dans cette justice rapide et complète rendue au général qu'il a vaincu, ou plutôt, comme il vient de l'écrire, que la fortune seule a vaincu, on ne trouve pas un mot à son propre éloge. On voit que, attendri du sort de son adversaire abattu, et quoiqu'il ait à rendre compte d'une victoire nouvelle sur l'armée romaine, il ne songe avant tout qu'à le défendre « contre ce grand nombre d'hommes, dit-il, qui, s'at-« tachant à calomnier le malheur, ne manqueront pas « de persécuter Wurmser ! »

Alors seulement, et après que son cœur s'est ainsi satisfait, il dit la défaite des Romains sur le Sennio, la prise d'assaut de Faenza qu'il vient de préserver du

pillage, la liberté rendue aux prisonniers, qu'il a renvoyés sains et saufs annoncer aux peuples la modération des vainqueurs.

Une même impétuosité dans le combat, une même générosité dans la victoire se renouvellent devant Ancône. Cette fois ce sont non-seulement trois mille prisonniers, mais une foule de prêtres français émigrés, qui deviennent l'objet de sa noble sollicitude. Son attendrissement à la vue du dénûment et du désespoir de ces malheureux réfugiés, la protection qu'il leur accorde, les soins dont il les comble et que, en dépit d'instructions contraires, il fait approuver à son Gouvernement, en lui gagnant tous les cœurs achèvent et complètent sa conquête.

Enfin, et comme Wurmser, le Saint-Père, lui-même à son tour, est vaincu plus encore par la modération du héros que par ses armes. Bonaparte n'était plus qu'à trois journées du Capitole et il s'arrête à Tolentino. C'est là que, dédaignant un triomphe puéril à ses yeux, il a su préférer à l'éclat de son entrée dans Rome, à l'impolitique humiliation du Pape, à la vaine, intempestive et folle résurrection d'une République Romaine que voulait le Directoire, des avantages plus solides. La France et son armée vont les recueillir dans la paix acceptée avec reconnaissance par le Saint-Père, qu'il a ménagé, respecté, rassuré, et qu'il a craint d'humilier de sa présence.

Telles furent ses actions. Quant à ses paroles : « Je « dois remercier Votre Sainteté, lui répond-il de « Tolentino, le 19 février, des choses obligeantes con- « tenues dans la lettre qu'elle s'est donné la peine

« de m'écrire. La paix entre la République Française
« et Votre Sainteté vient d'être signée. Je me félicite
« d'avoir pu contribuer à son repos particulier....
« Toute l'Europe connaît les inclinations pacifiques et
« les vertus conciliatrices de Votre Sainteté ! La Répu-
« blique Française sera, je l'espère, une des amies les
« plus vraies de Rome. J'envoie mon aide de camp
« chef de brigade, pour exprimer à Votre Sainteté
« l'estime et la vénération parfaites que j'ai pour sa
« personne, et je la prie de croire au désir que j'ai de
« lui donner, dans toutes les occasions, les preuves
« du respect et de la vénération, etc., etc... »

Actions et paroles toutes d'un héroïsme jeune et pur encore ! Sa gloire a pu être, depuis, aussi éclatante, mais non d'une nature meilleure et plus élevée. Il semblait apprécier tout alors, du plus haut point de vue de l'histoire et comme à distance de postérité.

D'autres lettres au Directoire, il est vrai, montrent dès lors sa jeune ambition grandissant avec le succès, et dans ce qu'il a conquis, loin de s'arrêter, ne songeant surtout qu'à se préparer d'autres conquêtes! Mais ce qu'il y faut voir aussi, c'est à quels détestables gouvernants son génie est enchaîné ; quels soins il doit prendre pour résister aux exigences de leur brutalité impie et révolutionnaire ; et comme il lui faut déguiser en machiavélisme les plus purs élans de son noble cœur! Gouvernement odieux, sous lequel la grandeur d'âme, le respect pour le malheur et jusqu'à l'humanité même, compromettaient!

Ainsi finit l'héroïque campagne de 1796. Pour des faits si grands l'histoire n'a point de récits assez su-

blimes! L'historien, en les contemplant réunis, s'arrête, s'étonne, et demeure sans expressions pour des événements sans exemples. Mais une gloire de plus, celle de l'éloquence guerrière, vient à son aide. Après tant d'actions prodigieuses, il appartenait surtout au génie qui les avait accomplies d'en récapituler dignement l'ensemble. « Soldats de l'armée d'Italie, s'é-
« crie-t-il alors, la prise de la ville de Mantoue vient
« de finir une campagne qui vous a donné des titres
« éternels à la reconnaissance de la patrie!

« Vous avez remporté la victoire dans quatorze ba-
« tailles rangées et soixante et dix combats; vous avez
« fait plus de cent mille prisonniers, pris à l'ennemi
« cinq cents pièces de canon de campagne, deux mille
« de gros calibre, quatre équipages de pont!

« Les contributions mises sur les pays que vous avez
« conquis ont nourri, entretenu, soldé l'armée pen-
« dant toute la campagne; vous avez en outre envoyé
« trente millions au ministre des finances pour le
« soulagement du trésor public.

« Vous avez enrichi le muséum de Paris de plus de
« trois cents objets, chefs-d'œuvre de l'ancienne et
« nouvelle Italie, et qu'il a fallu trente siècles pour
« produire!

« Vous avez conquis à la République les plus belles
« contrées de l'Europe! Les Républiques Lombarde et
« Cispadane vous doivent leur liberté! Les couleurs
« françaises flottent, pour la première fois, sur les bords
« de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre heures de
« navigation de l'ancienne Macédoine; les Rois de Sar-
« daigne, de Naples, le Pape, le Duc de Parme se sont

« détachés de la coalition de nos ennemis et ont bri-
« gué notre amitié! Vous avez chassé les Anglais de
« Livourne, de Gênes, de la Corse; mais vous n'avez
« pas encore tout achevé; une grande destinée vous
« est réservée; c'est en vous que la patrie met ses
« plus chères espérances; vous continuerez à en être
« dignes!.... »

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE I.

La campagne de 1797 allait commencer. L'armée d'Italie était renforcée de vingt mille hommes sous Delmas et Bernadotte. Celui-ci s'annonça mal. Flatteur de ses soldats, Bernadotte, deux fois pendant leur marche les avait laissés s'insurger, exiger leur paye, et il les avait satisfaits. Le jour de son entrée à Milan, malgré la règle établie, il les fit loger chez l'habitant. Mais une lettre de Napoléon, alors dans Ancône, l'ayant rudement réprimandé, il lui fallut se soumettre, et son orgueil humilié ne pardonna jamais cette blessure.

Les soldats de l'armée du Rhin, ainsi gâtés par ses complaisances, étaient arrivés tout gonflés d'orgueil et d'importance. Mieux pourvus, mieux vêtus, moins républicains dans leurs habitudes, ils méprisèrent la tenue méridionale, irrégulière et négligée des soldats, la plupart gascons et toujours en mouvement, de Bonaparte. On eût cru d'abord voir deux armées étrangères l'une à l'autre. La différence des provinces où elles avaient été recrutées, celle des climats, des peuples et des mœurs au milieu desquels l'une et l'autre avaient combattu, enfin l'allure des chefs qui les

avaient commandés, peuvent expliquer cette dissemblance.

L'humeur ambitieuse et insubordonnée du lieutenant de Moreau envenima ces dispositions. Ainsi commença contre Napoléon la longue et envieuse rivalité de Bernadotte. La mésintelligence qu'il fomentait éclata par les dénominations opposées de *messieurs* et de *citoyens*, qu'on se donna réciproquement, et par de sanglants duels. Une menace d'Augereau et un avertissement sévère de Masséna, devant lesquels ploya Bernadotte, firent cesser ce désaccord. Bonaparte y ajouta d'autres précautions : il sépara les deux divisions nouvelles; l'une fut envoyée au loin à l'aile gauche, l'autre à l'aile droite; après quoi, s'emparant de l'esprit de ces nouveaux soldats, il s'aida de la présence de l'ennemi et changea leur jalousie en émulation de gloire.

Mais c'eût été trop d'avoir à contenir, et ce caractère envieux de Bernadotte, et dans Augereau une jactance fatigante et révolutionnaire : il se débarrassa momentanément de celui-ci sur la capitale. Son prétexte fut l'envoi des derniers drapeaux conquis; son but, d'offrir ce lieutenant au Directoire comme représentant, comme gage de la fidélité républicaine de son armée.

Depuis la fin d'Alvinzy, suivie de la capitulation de Mantoue et de la paix de Rome, un traité offensif et défensif, conclu le 16 février avec le Piémont, traité qui devait renforcer l'armée de dix mille Sardes, mais que ne ratifia pas le Directoire; un dernier et vain effort pour entraîner l'aristocratie vénitienne dans la

cause de la démocratie française; l'accroissement des Républiques Cispadane et Transpadane; de nouvelles levées italiennes; la réorganisation, l'approvisionnement de l'armée, et la garde de l'Italie confiée à Kilmaine à la tête de vingt-trois mille hommes; enfin, cette proclamation du 10 mars, si reconnaissante pour les siens et dont la fin menaçait Vienne, tels avaient été les soins de Bonaparte pour terminer la campagne de 1796, pour préparer celle de 1797, et pour l'annoncer à son armée alors en tout forte de soixante et quinze mille hommes.

Il était prêt, la saison ne l'était pas; l'hiver régnait encore dans la montagne; il n'en tint compte et commença aussitôt. Il n'y eut là ni précipitation, ni ambition de tout terminer sans le concours de Moreau et du général Hoche. D'une part, la longue stagnation des généraux français sur le Rhin, au commencement et à la fin de la campagne précédente, le persuadait que, de ce côté, il n'avait à compter que sur une diversion tardive, tandis que d'autre part il voyait l'Autriche se hâter et réunir rapidement tous ses efforts contre lui seul. Déjà l'Archiduc Charles était accouru; il était en présence; quarante mille hommes choisis de son armée d'Allemagne le suivaient au pas de course; l'orage grossissait; Bonaparte n'hésita pas à le prévenir.

L'audace de son plan d'invasion ne s'explique que par sa juste confiance dans les siens comme en lui-même, et dans l'à-propos de cette rapide initiative. La nécessité aussi le lui dicta. Placé au centre d'un quart de cercle dont les deux rayons extrêmes, formant angle

droit et un rayon intermédiaire, servaient de lignes d'opération à trois armées ou corps ennemis, l'un venant du Tyrol ou du nord sur Trente et Vérone; le second, du nord-est par Bellune; le troisième, de l'est vers Palma-Nuova sur Trévise, il ne pouvait s'avancer presqu'entier contre l'une de ces armées sans prêter le flanc et même le dos aux deux autres. Il fallait donc qu'il séparât la sienne en trois corps marchant à la fois sur ces trois directions, quelque divergentes qu'elles fussent; un triple succès rallierait ensuite les deux moindres efforts à l'attaque principale. Vienne par Klagenfurt en était le but. Ces trois attaques simultanées, sur trois chemins séparés par de longs intervalles et par d'énormes masses de montagnes, y devaient conduire : l'une, à gauche, par le Trentin, le haut Tyrol et le col de Brenner; elle fut confiée à Joubert à la tête de dix-huit mille hommes; l'autre, au centre, vers Feltre et Bellune, par les Alpes Noriques et le col de Tarwis; comme celle-ci devait se lier à la troisième, Masséna, avec dix mille hommes seulement, en fut chargé; la troisième attaque, celle de l'aile droite, devait s'exécuter en plaine par Napoléon lui-même à la tête de vingt-cinq mille hommes. Ce corps avait d'abord à forcer les passages de la Piave, du Tagliamento, de l'Isonzo, et à prendre Gradiska. C'était de là que, jetant à droite un corps sur Trieste et tout à la fois tournant brusquement à gauche avec le reste, Bonaparte devait s'élever au-dessus des Alpes Juliennes et se réunir successivement, avant et après Klagenfurt, à ses deux autres colonnes, pour aller arracher la paix jusque dans Vienne.

Sur ce vaste espace, en dépit et des distances et des obstacles de lieux et d'hommes, les instructions furent si précises, les chefs si judicieusement choisis, les mouvements si habilement combinés, que tout réussit. On reste saisi d'admiration quand on contemple l'ensemble, la vigueur de ces trois attaques simultanées, si séparées l'une de l'autre, et l'à-propos de leur rencontre successive sur le chemin de l'attaque principale.

Et pourtant rien ne manqua à l'Archiduc Charles, ni l'intrépidité du soldat, ni l'habileté ni la rapide décision du général. Surpris en plein jour, vaincu en face sur le Tagliamento par Bonaparte, et coupé simultanément, au loin à sa droite et au col de Tarwis, par Masséna, il abandonna Trieste, mit son aile gauche en retraite, et la devançant pour lui en rouvrir le chemin, il courut seul se mettre à la tête de son centre dans la montagne. Là, changeant d'armée, d'ennemis, de champ de bataille, les pieds sur le glacier, dans la neige jusqu'aux genoux et attaquant Masséna au milieu des nuages, il ressaisit Tarwis l'épée à la main, rouvrant ainsi à la plus forte des colonnes de son aile gauche battue, qui remontait l'Isonzo et que faisait poursuivre Napoléon, cette seule voie de salut. Mais l'opiniâtre et aussi intrépide Masséna la lui arracha une seconde fois, et la malheureuse colonne avec tous les bagages de l'Archiduc, prise entre deux feux, mit bas les armes. Cinq mille prisonniers, dix mille recrues dispersées et l'occupation de Villach et de Klagenfurt furent le prix de cette manœuvre.

Alors Joubert à son tour, renversant tout devant lui, s'empara, au col de Brenner, des plus âpres sommets des Alpes. Il se trouva bientôt en ligne sur la Drave avec Bonaparte.

En trois semaines, le Frioul entier, Gradiska et sa garnison, Palma-Nuova, Trieste, ses richesses et plus de vingt mille prisonniers, étaient conquis; les Alpes Rhétiennes, Noriques et Juliennes, surmontées; la sixième armée autrichienne était désorganisée; ses points de ralliement saisis, ses renforts errants, dispersés. Quelques jours après, l'Archiduc, dans deux combats furieux, perdait, les 1er et 3 avril, les gorges de Neumarkt, le val de la Mure jusqu'à Leoben et six mille hommes. Désormais, Vienne était à découvert; l'Allemagne entière se trouvait tournée, et l'Empereur tremblant se soumettait à traiter de la paix, que, dans une lettre célèbre du 31 mars et de Klagenfurt, Napoléon venait de proposer à l'Archiduc Charles.

Les sentiments qu'exprime cette lettre sont réellement ceux qui la dictèrent à Bonaparte. C'était toujours le héros de Mantoue, de Tolentino; c'était la même modération, la même générosité dans la victoire, qu'il avait montrées avec le Roi sarde, avec Provera et Wurmser, avec les prêtres français émigrés et le Saint-Père.

A ces nobles inspirations se joignirent celles d'une prudente politique. Ses victoires nouvelles, ses ménagements calculés pour gagner les montagnards, sujets de l'Autriche, ne le rassuraient pas sur sa position isolée et si avancée au milieu des États héréditaires.

Des avis, chaque jour plus alarmants depuis le 12 mars, d'une double insurrection des peuples vénitiens, l'une démocratique dans les villes, l'autre, par réaction, aristocratique dans les campagnes, au milieu de nos cantonnements confiés à Kilmaine, avaient attiré son attention. Il venait d'apprendre enfin, qu'aux mouvements menaçants sur ses derrières, des Croates vers Trieste, et des Tyroliens sous Landon jusqu'à Vérone, commençaient à s'ajouter ceux de l'armée vénitienne forte de vingt mille hommes. Ces nouvelles augmentaient, avec son anxiété, son empressement à consolider ses conquêtes dans la Péninsule par une paix glorieuse avec l'Autriche; après quoi, Venise, aussitôt punie de sa perfidie et rançonnée, payerait les frais de cette campagne.

A ces motifs, à l'ambition d'avoir désarmé seul la première coalition, s'ajoutèrent des lettres de Carnot. La correspondance de ce Directeur, que ses remords du sang versé pendant la Terreur jetaient dans le parti de l'ordre et de la paix, trompa Napoléon. Elle lui ôta l'espoir du concours prochain de nos armées du Rhin, prêtes alors cependant à l'envahissement de l'Allemagne. C'est pourquoi, toujours menaçant jusqu'au 7 avril, ce jour-là il accorde à Merfeldt, envoyé de Vienne, cinq jours d'armistice. Ils lui serviront à donner le temps à Masséna de reposer sa division, et à achever de rallier à sa droite et à sa gauche et Joubert et Bernadotte. Il avait d'ailleurs l'espoir de changer en une paix définitive la suspension d'armes.

En effet, le 13 avril, Merfeldt et Gallo ambassa-

deur de Naples à Vienne, tous deux chargés de pleins pouvoirs, reparaissent à son quartier général. Il leur accorde six jours encore. Dès lors commencent les négociations. La préséance que réclame l'Autriche est repoussée. A l'offre de reconnaître la République Française, Bonaparte répond : « Qu'elle n'a pas besoin « d'être reconnue! Qu'elle est en Europe ce que le « soleil est sur l'horizon! Tant pis pour qui ne veut « pas le voir! »

Dans les pourparlers qui suivent, il ne néglige rien pour s'emparer en maître de ce nouveau champ de bataille. Le caractère timide de Gallo lui est aussi bien connu que son influence sur l'Impératrice; il le met à profit par un feint repoussement dont il effraye d'abord ce diplomate napolitain qu'il accepte ensuite. Croit-il s'apercevoir du trop d'importance que les plénipotentiaires attachent à Berthier, il les ramène à lui seul, en l'annulant à leurs yeux par des paroles presque humiliantes. Alors, demeuré seul avec ces négociateurs, il les étonne; il établit son ascendant sur eux par la supériorité de son esprit et par les charmes d'un langage figuré, éblouissant, étincelant de pensées grandes et profondes, que rendent encore plus saillantes une foule d'expressions pittoresques, animées d'une verve hardie et vigoureuse. Enfin, dès le 18 avril, pressé de conclure, il termine tout. Ce jour-là Merfeldt et Gallo signèrent les préliminaires d'une paix, par laquelle l'Empereur cédait à la France ses frontières naturelles, et la laissait libre de fonder en Italie deux Républiques. L'une, entre le Pô, les Alpes, le Piémont et l'Oglio, devait être la République

Cisalpine. L'autre, dans la pensée de Bonaparte, devait comprendre, depuis Venise jusqu'à la Spezzia, la Romagne, Bologne et Ferrare. Celle-ci régnerait sur les deux golfes et sur les Iles Ioniennes. A sa faveur, si la guerre renaissait, notre armée, poussant à couvert du Pô sans obstacles jusqu'au Frioul, pourrait, d'un premier élan, tourner les trois lignes de défense de l'Oglio, du Mincio et de l'Adige, et menacer de ses premiers coups les États héréditaires.

D'autre part Mantoue restituée, l'Illyrie, l'Istrie, les États vénitiens de terre ferme jusqu'à l'Oglio, devaient dédommager de la perte du Milanais la maison d'Autriche. Vienne se soumettait à l'obligation d'avoir, sur ces bases signées dans trois mois, une paix définitive; elle consentait enfin à l'occupation du Frioul et des débouchés de toutes les Alpes par l'armée victorieuse, jusqu'à l'accomplissement de cette promesse.

CHAPITRE II.

Ces préliminaires furent signés en l'absence de Clarke, seul autorisé cependant à traiter de la paix avec l'Autriche. On a vu quels furent les motifs de Bonaparte pour oser prendre sur lui seul une responsabilité aussi pesante. Elle était grande; il en sentait le poids, et ses lettres en sont la preuve. On y voit qu'il préjugeait et s'efforçait de prévenir le mécontentement du Directoire, dont ses derniers triomphes

et l'irrésistible supériorité de nos deux armées du Rhin avaient légitimement accru les prétentions ambitieuses. Ses vives plaintes contre la stagnation de Moreau, le soin qu'il met à détailler d'une part le danger de sa position, à exagérer de l'autre la force de la ligne de l'Oglio et celle de Pizzighettone, qu'il représente comme la rivale de Mantoue, montrent assez combien il craignait d'être désapprouvé. Cette appréhension dut augmenter quand bientôt il apprit le double passage du Rhin par Hoche et Desaix, et leurs premières victoires au moment même où il avait signé les préliminaires. On peut même croire qu'il s'y joignit alors quelques regrets de s'être trop pressé, peut-être, de sacrifier à sa vengeance contre Venise et à la gloire d'être seul vainqueur et pacificateur la célèbre forteresse tant disputée par Wurmser et la puissante ligne de l'Adige.

En effet, le 16 avril, il écrit de Leoben : « Que les « meilleurs généraux et les meilleures troupes de « l'Autriche sont devant lui.... Les armées du Rhin « n'ont encore fait aucun mouvement. Quand on a « bonne volonté d'entrer en campagne, il n'y a « rien qui arrête; et jamais, depuis que l'histoire nous « retrace des opérations militaires, une rivière n'a « été un obstacle réel. Si Moreau veut passer le Rhin, « il le passera; et s'il l'avait déjà passé, nous serions « en état de dicter une paix impérieuse, sans courir « aucune chance. Mais qui craint de perdre sa gloire « est sûr de la perdre.... » Ici il oppose à ces hésitations la hardiesse de son invasion dernière, et il termine en s'écriant : « Qu'il faut que les armées

« du Rhin n'aient point de sang dans les veines! »

Le 19, après avoir exposé tous les avantages que, en Allemagne, en Italie surtout, on retirera, à la paix définitive, des préliminaires qu'il vient de signer, il ajoute : « Nous ne devons pas nous dissimuler, quoique notre « position militaire soit brillante, que nous n'avons « pas dicté les conditions. La Cour avait évacué « Vienne; le Prince Charles et son armée se repliaient « sur celle du Rhin; les peuples de la Hongrie et de « tous les États héréditaires se levaient en masse; et « même, en ce moment-ci, leur tête est déjà sur nos « flancs. Je les aurais battus, mais ils se seraient tou- « jours repliés..... Alors la retraite devenait diffi- « cile.... » Puis rappelant qu'il n'a que quatre mille chevaux, il se plaint : « Que lorsqu'il a demandé qua- « rante mille hommes, on ne lui en ait pas envoyé « vingt mille! » Alors, se citant lui-même : « Si, « dit-il, je me fusse obstiné, au commencement de « la campagne, à aller à Turin, je n'aurais jamais « passé le Pô! Si je m'étais obstiné à aller à Rome, « j'aurais perdu Milan! Si je m'étais obstiné à aller à « Vienne, peut-être aurais-je perdu la République! » Et il se plaint encore : « Que le Rhin n'ait point été « passé en même temps que le Tagliamento. Enfin, « dit-il, quant à moi, je vous demande du repos. J'ai « justifié la confiance dont vous m'avez investi.... « Ayant acquis plus de gloire qu'il n'en faut pour « être heureux..... La calomnie s'efforcera vaine- « ment de me prêter des intentions perfides. Ma car- « rière civile sera, comme ma carrière militaire, une « et simple. Cependant, vous devez sentir que je dois

« sortir de l'Italie, et je vous demande avec instance
« de m'envoyer avec la ratification des préliminaires,
« des ordres sur la première direction à donner aux
« affaires et un congé pour me rendre en France. »

Le 30 avril, de Trieste, il s'excuse et accuse encore.
« Mon plan a totalement manqué par l'inaction de
« l'armée du Rhin! Si Moreau avait voulu marcher,
« nous aurions fait la campagne la plus étonnante et
« bouleversé la situation de l'Europe. Au lieu de cela
« il s'est rendu à Paris et n'a voulu rien faire; et quand
« j'ai vu, par vos lettres mêmes, que vous n'aviez
« d'autres espérances qu'en faisant mouvoir Hoche
« tout seul, j'ai cru la campagne perdue et je n'ai
« pas douté que nous ne fussions battus les uns après
« les autres. Quant à moi, je me suis jeté, sans aucune
« espèce de considération, au milieu de l'Allemagne;
« j'ai fait plus de vingt-quatre mille prisonniers, obligé
« l'Empereur d'évacuer Vienne, et j'ai fait conclure
« la paix à mon quartier général. »

Ces justifications dévoilent son agitation intérieure. La nouvelle des victoires du Rhin, annulées par ses courriers partis de Leoben, dut l'accroître encore. Pour la première fois, soit calcul ambitieux, soit modération, soit prudence, n'avait-il donc pas assez osé profiter de la victoire? Quoi qu'il en fût, il semblait s'attendre au mécontentement du Directoire. Il ne se trompait pas. Mais le cri d'admiration et de joie de toute la France imposa silence aux Directeurs. Quant à lui, sa gloire nouvelle, sa colère contre le Doge, firent diversion à des regrets qu'on ne peut que supposer. Il est certain qu'une multitude de ses lettres,

datées de ce même jour 30 avril, le montrent surtout occupé de sa vengeance contre Venise.

Elle était juste. Le 10, le 24 mars, on l'avait encore vu plein de ménagement pour ce Gouvernement perfide; mais le 25, dans une conférence, son langage avait dû changer. L'alliance qu'il offrait ayant été obstinément éludée, il avait saisi le bras du Provéditeur : « Je vous observe; je vous devine; je sais ce « que vous me préparez, s'était-il alors écrié; « mais prenez-y garde! Pendant que je serai engagé « dans une entreprise lointaine, si vous assassiniez « mes malades, si vous attaquiez mes dépôts et me« naciez ma retraite, vous auriez décidé de ma ruine « ou de la vôtre! Ce que je pourrais pardonner en « Italie, je ne le pardonnerais pas du sein de l'Au« triche! Vainqueur ou vaincu, je ferais la paix à vos « dépens! Songez-y donc, et n'exposez pas le Lion « valétudinaire de Saint-Marc contre la fortune « d'une armée dont les dépôts et les hôpitaux suf« fisent pour franchir vos Lagunes et vous détruire! »

Et pourtant ces menaces, quelque énergiques qu'elles fussent, n'avaient pas arrêté Venise. Rassuré par le départ de Napoléon pour Klagenfurt, trompé par l'apparition, vers Trente et sur nos derrières, des Tyroliens de Landon, et par le faux bruit de notre défaite, excité par un retour offensif, du côté de Trieste, de quelques milliers de Croates, ce Gouvernement, profitant de l'insurrection démocratique de ses villes de terre ferme, avait soulevé ses paysans; il avait envoyé son armée à leur secours et avait fait attaquer nos garnisons. Sur mer, dans les Lagunes, plusieurs bâti-

ments français avaient été coulés bas et leurs équipages égorgés. Sur terre, d'autres hostilités plus déguisées et de nombreux assassinats avaient eu lieu; enfin, dans Vérone, soulevée les 15 et 17 avril, une foule de Français isolés et quatre cents malades et blessés venaient de périr dans un massacre connu sous le nom de *Pâques Véronaises*.

La répression fut successive comme la révolte, et graduelle comme nos succès contre l'Archiduc. Elle commença le 5 avril. Le 9 avril Bonaparte avait envoyé son premier aide de camp, Junot, lire au Sénat une lettre foudroyante. Il avait fait réclamer de la République les trente millions qu'y avait, disait-il, apportés le Duc de Modène. Les jours suivants il avait ordonné la prise de possession de tous les États Vénitiens de terre ferme; Vérone, reprise par Kilmaine, avait été pillée et rançonnée, et le général Augereau, revenu de Paris, avait marché contre les Lagunes.

Le 23 avril, la vengeance de Bonaparte, que l'armistice conclu avec l'Autriche venait de rendre libre et qu'excitaient chaque jour de nouveaux rapports, éclate à l'aspect des envoyés de Venise : « Mes prisonniers « sont-ils délivrés? les assassins, poursuivis? vos pay- « sans, désarmés? » leur crie-t-il d'abord. Puis, interrompant leurs excuses: « Plus de vaines paroles ! mes « soldats ont été massacrés, il me faut une vengeance « éclatante ! Je sais que votre Gouvernement est aussi « méprisable que méprisé ! Je désarmerai pour lui « vos révoltés! J'ai fait la paix ; j'ai quatre-vingt mille « hommes; j'irai briser vos plombs! Je serai un se- « cond Attila pour Venise ! Je ne veux plus ni d'Inqui-

« sition, ni de *Livre d'or!* Ce sont des institutions bar-
« bares! Votre Gouvernement est trop vieux; il faut
« qu'il s'écroule! »

Ainsi attérés et chassés, quand le 30 avril, à Palma-Nuova, ils se représentent, il repousse encore avec indignation « ces assassins tout dégouttant, dit-il, du « sang français! » et il demande qu'on livre à sa vengeance les Inquisiteurs, le féroce commandant du Lédo, le Doge lui-même. Alors, supplications, trésors, le désespoir du Doge prodigue tout pour se racheter. « Non, non, réplique Bonaparte, vous couvririez « de votre or toute cette plage, qu'il ne rachète-« rait pas le sang d'un seul soldat de l'armée fran-« çaise! »

A Paris on fut moins fier. L'envoyé vénitien y trouva des prévaricateurs. Des instructions favorables à cette aristocratie furent envoyées au général. Mais un courrier fut intercepté, le marché honteux dévoilé, et une déclaration de guerre de Napoléon à la République de Venise déjoua cette sale intrigue.

Vingt-trois mille hommes de garnison, des milliers de canons, des lagunes où l'on ne pouvait pénétrer qu'en sondant, à chaque pas, ces eaux inconnues sous un feu meurtrier, n'effrayèrent pas Bonaparte. Déjà lui-même en commençait l'attaque, quand ces oligarques, dont les propriétés de terre ferme étaient entre nos mains, sans puissance d'ailleurs sur une populace désordonnée, sur une armée mercenaire prête à les piller eux-mêmes, et sur une bourgeoisie avide de liberté, renoncèrent à se défendre. Ils redoutaient leurs sujets plus que l'ennemi; haines intestines

si invétérées que, en présence de notre invasion, la crainte même ne put amener la concorde!

Un jeune secrétaire de légation française était resté leur prisonnier; ils s'en firent un protecteur; ils se soumirent à ses conseils : la proposition de modifier démocratiquement leur constitution en fut le résultat. Cette offre montrait leur détresse que Bonaparte, par son inflexibilité, sut accroître encore. Alors, les abandonnant à eux-mêmes, il s'en fut de sa personne à Milan, soit qu'il voulût paraître étranger à la révolution intérieure prête à renverser cette vieille aristocratie, ou qu'il dédaignât, comme pour Turin, Rome et Mantoue, d'assister à une soumission dont il emportait la certitude.

En effet, quelques jours après elle s'accomplit : le 12 mai, cet antique Gouvernement prononça lui-même sa déchéance. La situation était si critique que ces Sénateurs s'empressèrent d'appeler à leur secours la division française qui les assiégeait. Cette révolution marque la fin de la campagne de 1797. Elle arrachait Venise à l'influence de l'Autriche en la rangeant au nombre des nouvelles républiques démocratiques alliées de la France. On pourrait encore à ses dépens, ce qui arriva, ressaisir Mantoue et l'Adige, cédées à Leoben trop facilement peut-être. Le Lion de Saint-Marc, les quatre célèbres chevaux de Corinthe, des tableaux des plus grands maîtres, six millions et vingt-quatre bâtiments de guerre armés, dont douze vaisseaux de soixante-quatre, furent les derniers trophées de cette guerre.

Cependant cette flotte, encore ennemie, pouvait,

comme la flotte hollandaise, se livrer à l'Angleterre. L'actif génie de Napoléon prévint ce malheur : il y mit garnison française; il y mêla nos bâtiments; enfin il envoya deux millions à Toulon, pour aider à en faire sortir une escadre, qui devait assurer notre domination sur ces vaisseaux, sur les Lagunes et sur les Iles Ioniennes.

La guerre continentale était épuisée; elle expira. Ainsi furent domptés, d'avril 1796 en avril 1797, en une seule année et par une seule armée, le Piémont, le Duc de Modène, Naples, Rome, Gênes, la Corse, Venise, l'Italie entière enfin, toutes les Alpes autrichiennes, six armées impériales, et Vienne elle-même.

CHAPITRE III.

Cette guerre, celle d'une révolution démocratique contre les royautés et les aristocraties réunies pour la détruire, était devenue conquérante et conséquemment révolutionnaire. Si ce n'était son droit, c'était sa nature. La cessation des hostilités n'avait donc pas tout terminé, et la conquête restait à conquérir par la paix après l'avoir été par la guerre. Les armes momentanément arrachées aux mains des anciens possesseurs de l'Italie, les principes, les mœurs restaient aux prises; au conquérant guerrier toujours prêt et menaçant, devait succéder le conquérant politique, le législateur. Ces génies divers se trouvèrent à la fois réunis dans

un seul homme. Dès l'âge de vingt-huit ans tel était Napoléon !

Pendant que les ratifications des préliminaires de Leoben s'échangent, et que, environné d'admiration dans Milan, il y attend l'ouverture des négociations pour la paix définitive, autour du jeune général républicain, tout devient république démocratique. A la chute de l'aristocratie vénitienne, le 16 mai, succède, le 31, celle de l'aristocratie génoise. Les 14 juin et 9 juillet, les Républiques Cisalpine et Ligurienne sont proclamées. Dans l'incertitude de la paix, pour l'assurer ou se préparer à la guerre, Bonaparte presse encore le Directoire de ratifier le traité offensif et défensif qu'il a fait le 16 février avec le Roi sarde. L'écroulement de ce trône qu'il prédit alors, soit qu'il en aperçoive l'infaillibilité, soit pour entraîner le Directoire à signer ce traité, en doit, dit-il, être la conséquence.

En ce moment, le joug des Lignes Grises, joug démocratique, le plus dur de tous, révoltait les Valtelins. Ces deux peuples le prirent alors pour arbitre dans leur querelle. Ses conseils, d'abord pacificateurs, déplurent à l'orgueil brutal des oppresseurs qu'excitait l'Autriche. Les opprimés persévérèrent seuls à rester soumis à l'arbitrage de Bonaparte, et la Valteline, affranchie du joug des Grisons, fut réunie à la Cisalpine.

C'était continuer à vaincre l'Autriche. En même temps, domptant aussi la nature, sa main savante trace cette grande route du Simplon qui doit un jour unir Lyon à Milan, et la nouvelle République, sa création,

à sa protectrice. Puis, l'œil partout à la fois et mettant le temps à profit, pendant qu'il achève de s'emparer sur mer des deux golfes italiens par la création d'une marine, sur terre il parvient à soumettre son armée, gorgée de butin, gonflée de victoires et presque toute composée de méridionaux naturellement *jactants* et querelleurs, à toutes les exigences d'une discipline et aux détails d'une instruction qui y étaient inconnues encore.

Dans le gouvernement de sa conquête, même activité, même coup d'œil embrassant et pénétrant tout, même génie à saisir tous les moyens de se l'attacher et à y faire tourner tout à son avantage. Au milieu de sa République italienne, véritable fondateur, lois constitutives, choix d'hommes, ménagements habiles pour les classes diverses et particulièrement pour les prêtres, les lettres, les artistes, les nobles même, il ne néglige rien. Tout cela peut étonner d'un jeune et si impétueux général; mais ce qui est plus remarquable encore, c'est que, forcé d'épuiser ces peuples pour son armée, il ait su conserver sur eux tant d'influence; c'est qu'il en ait pu commencer la transformation morale, et qu'il les ait alors poussés si avant dans une voie, pour eux innaccoutumée, de mœurs fières et belliqueuses, indispensables à leur liberté nouvelle.

En effet, en quelques mois, dans les écoles, dans les rues, dans les salons, jeux des enfants, éducation, usages, modes, esprit public enfin, tout fut changé ou modifié, tant fut puissante l'impulsion donnée par ses actions, ses institutions et ses paroles! Aux théâtres

il en fut de même. Là l'Italien, crédule quoique spirituel, jusque-là tous les soirs battu par le matador allemand, changea de rôle; il se révolta, battit à son tour l'Autrichien, et chaque soir il le chassa fièrement de son pays, dont il proclama l'indépendance.

Dans la haute société, les femmes avaient imposé jusque-là des mœurs efféminées comme elles; mais à la voix, à l'appel de Bonaparte, à la vue des jeunes guerriers français qui l'environnaient, devenues martiales, il fallut désormais devenir guerrier pour leur plaire. Dès lors, chez la jeunesse italienne, les oisives et tendres langueurs furent remplacées par des exercices militaires, la soutane par l'uniforme, et les chants d'église ou d'amour par des chants de guerre.

Mais pendant que, dans le nord de la Péninsule, sa force habile s'assimilait le plus grand nombre des esprits, contenant le reste par la crainte, il n'en était pas de même en France où, comme il arrive trop souvent, nous n'avions pas de plus grands ennemis que nous-mêmes. Au dehors, tout prospérait. Hoche, subitement arrêté, par les préliminaires de Leoben, dans sa carrière de gloire au delà du Rhin, venait d'être une seconde fois destiné à la conquête de l'Irlande. Déjà les flottes alliées de Cadix et du Helder n'attendaient qu'un vent favorable pour se réunir à celle de Brest. L'Angleterre, malgré sa victoire navale du cap Saint-Vincent, s'en épouvantait. Les équipages de deux de ses plus grandes flottes venaient de se révolter; les gages de ses emprunts tombaient en discrédit; sa banque suspendait ses payements; et sans l'établissement, par un sage et commun accord, d'un papier

monnaie, on ne sait comment elle eût pu se préserver d'une banqueroute. Pitt alors fut forcé de proposer la paix et des conférences sérieuses que, cette fois, accepta dans Lille le Gouvernement de la République.

Ce fut là, sans doute, le plus beau moment du Directoire; mais il ne méritait pas cette fortune; pour lui, tant de gloire était d'emprunt. Bonne renommée, crédit, autorité, tout lui manquait : soit insuffisance, incapacité, ou indignité dans les personnes, soit vices dans la constitution et malheur de ces temps révolutionnaires ; temps d'actions ou de réactions violentes, où les citoyens modérés purs et habiles se trouvaient sans force entre deux partis : l'un, celui du Gouvernement, les dégoûtait par sa brutalité, par son immoralité, et par ses criminels antécédents auxquels il prétendait les associer ; l'autre parti, le parti contre-révolutionnaire, compromettait leur opposition modérée, par ses passions royalistes et par ses intrigues avec l'émigration et les étrangers sur lesquels il s'appuyait.

Tandis que, chez les Directeurs, l'avénement de Barthélemy, meilleur que Letourneur, mais comme lui de la minorité, ne changeait rien à leur politique dans les deux Conseils, les élections nouvelles venaient de donner la majorité aux modérés que débordaient et qu'entraînaient les conspirateurs royalistes. Une guerre intestine s'était élevée entre cette majorité et le Directoire. Celle-ci, dans ses attaques sans mesure, ne ménagea rien, pas même l'armée d'Italie et son général. Les deux millions envoyés à Toulon et à Brest, par Bonaparte, furent saisis et détournés par son in-

fluence. Dans ses discours elle désapprouva, elle dénonça même, comme des abus d'autorité, les révolutions démocratiques de Gênes et de Venise.

En même temps, les lettres et les journaux colportaient, dans Milan, le persiflage dédaigneux des hommes légers et superficiels de la monarchie déchue. C'était une multitude d'épigrammes mordantes, de jeux de mots insultants sur le nom même de Bonaparte; sarcasmes amers et moqueurs, arsenal du parti aristocratique. Ce parti, maître encore d'un grand nombre de salons de la Capitale, s'y maintenait, fort de la conviction qu'il était toujours le dispensateur exclusif de l'honneur français; et que, hors de lui et sans son aveu, il n'existerait jamais de vraie et durable gloire. Il semblait persuadé que, tôt ou tard, rien, pas même le général, l'armée et les victoires d'Arcole et de Rivoli, ne pourrait résister à son arme favorite, celle du ridicule, arme naguère et pendant longtemps si puissante en effet, lorsque, dans notre pays, tout relevait d'une Cour et d'une société où régnait souverainement un esprit de conversation justement célèbre.

A quelque élévation que Napoléon se fût placé au-dessus d'atteintes si frivoles, il ne dédaigna pas assez les propos des restes de cet ancien monde; son origine, sa première éducation, son mariage même l'en rapprochaient. Il s'irrita de ces piqûres, quelque puériles qu'elles fussent. Il est vrai que Lavalette, alors à Paris, et le plus observateur de ses aides de camp, ne lui épargna pas le récit de ces injures. Elles s'ajoutaient d'ailleurs aux attaques plus sérieuses des Royalistes.

Bonaparte connaissait leurs projets et leurs intrigues. Il venait de découvrir lui-même, dans les papiers et dans les aveux de d'Entraigues, émigré saisi à Venise, la trahison de Pichegru et de ses complices. Les antécédents de Bonaparte depuis la Révolution, Toulon, le 13 vendémiaire, l'Italie conquise et républicanisée, l'opposaient à ce parti, et peut-être encore les pressentiments de son génie, auquel le champ sans limites d'une révolution convenait bien mieux que l'horizon borné d'une monarchie, dont il n'aurait pu être tout au plus que le général.

Nul plus que lui, d'ailleurs, ne pouvait apprécier tout ce que l'espoir d'une contre-révolution, donné par ces conspirateurs à l'Étranger, apportait d'entraves à la paix, dont il voulait couronner sa gloire. S'il est vrai qu'il eut un moment d'hésitation le 13 vendémiaire, cette fois il n'hésita point. L'armée, l'or de l'Italie, lui-même, il offrit tout au Directoire contre le parti royaliste; il défendit la circulation des journaux français au delà des Alpes. Quant aux officiers de son armée, ces vainqueurs, fiers d'eux-mêmes et de leur gloire, conquérants jaloux de ces grades, jusque-là le patrimoine exclusif de la noblesse, et que cette aristocratie, s'obstinant à les traiter de parvenus, leur reprochait d'avoir usurpés, ils s'indignèrent, ils s'écrièrent : « Qu'il fallait les ramener « au pas de charge, jusque dans Paris, pour sabrer « les aristocrates! »

Le 14 juillet leur jeune général les exalta dans leur orgueil et dans cette colère. Il érigea à Milan un trophée pyramidal, chargé de tous les noms de leurs

compagnons d'armes morts en Italie pour la République; il publia un ordre du jour conforme à leurs passions; il y déclarait la guerre au Royalisme. Dans le banquet qu'il présida, on but à la réémigration des émigrés rentrés. Le même jour il se fit envoyer, de toutes ses divisions, des adresses pleines des menaces les plus sanglantes contre les conspirateurs de la Capitale. Ces manifestations armées étaient illégales; il ne les transmit pas moins au Directoire. Le Gouvernement les publia, les Conseils les désapprouvèrent; lui, persévéra, et, sur la demande des Directeurs, il leur renvoya Augereau. C'était le plus révolutionnaire de ses lieutenants; il devait commander Paris et les troupes déjà détachées de l'armée du général Hoche, contre les réactionnaires des deux Conseils.

On jugera de l'irritation de Bonaparte par quelques passages de ses lettres au Directoire, en date du 27 messidor (15 juillet) et des jours suivants. Dans l'une il se plaint du détournement des deux millions qu'il venait d'envoyer à Toulon et à Brest pour le prêt arriéré des équipages. « Je vois, dit-il, que la Trésorerie « se soucie fort peu du bien du soldat, pourvu qu'elle « puisse conclure des marchés comme ceux de la « compagnie Flachat, par lesquels elle lui accorde cin« quante mille francs pour le transport d'un million à « Paris. » Et il prouve que sept à neuf mille francs, au plus, eussent dû suffire à ce transport en argent, et bien moins au moyen du change. « D'où il est facile de « se convaincre, ajoute-t-il, de la friponnerie qui « dirige toutes les opérations de la Trésorerie!.... « L'escadre de Brueys arrive à Venise, il faut deux

« millions pour son arriéré; la Trésorerie va-t-elle « dénoncer encore l'ordonnateur? En vérité, je ne « sache pas qu'on puisse pousser plus loin la malveil- « lance, l'ineptie et l'impudence. »

Dans une autre dépêche on lit : « L'indignation est « à son comble dans l'armée! Le soldat demande, à « grands cris, si, pour prix de ses fatigues et de six ans « de guerre, il doit être, à son retour dans ses foyers, « assassiné comme sont menacés de l'être tous les jours « tous les patriotes! Il est imminent que vous preniez « un parti. Quant à moi, je ne puis être insensible « aux outrages, aux calomnies que quatre-vingts jour- « naux répandent tous les jours et à toute occasion, « sans qu'il y en ait un seul qui les démente! Le club « de Clichy veut marcher sur mon cadavre pour ar- « river à la destruction de la République! N'est-il donc « plus en France de Républicains? Après avoir vaincu « l'Europe, serons-nous donc réduits à chercher quel- « que angle de la terre pour y terminer nos tristes « jours?... Vous pouvez, d'un seul coup, sauver la « République, deux cent mille têtes attachées à son « sort, et conclure la paix en vingt-quatre heures! S'il « n'y a point de remède pour faire finir les maux de « la patrie, je demande ma démission! La Cour de « Vienne traîne en longueur les négociations pour « attendre la décision des affaires intérieures. Voulez- « vous épargner cinquante mille hommes, de l'élite « de la nation, qui vont périr dans une nouvelle cam- « pagne, faites briser, avec quelque appareil, les presses « du *Thé*, du *Mémorial* et de la *Quotidienne!* faites « fermer le club de Clichy; faites publier cinq à six

« bons journaux constitutionnels ! Nous commandons « à l'Europe, et nous ne pouvons pas commander à « un journal évidemment vendu à l'Étranger, et qui « rend inutile le sang que nous versons pour la pa- « trie ! »

Le 3 septembre ses proclamations, dans le midi de la France, relèvent la confiance républicaine. Le 12 septembre, d'autres proclamations à son armée, et ses lettres au Directoire, applaudissent au coup d'État du 18 fructidor (5 septembre 1797). « Comptez, écrit-il « aux Directeurs, que vous avez ici cent mille hommes « qui, seuls, sauraient faire respecter les mesures que « vous prendrez pour asseoir la liberté sur des bases « solides ! Qu'importe que nous remportions des vic- « toires, si nous sommes honnis dans notre patrie ! Je « vous le répète, que cette nuée de journaux, qui cor- « rompent l'esprit public et font avoir de nous une « très-mauvaise opinion à l'étranger, soit étouffée ! »

CHAPITRE IV.

Tel était le sort de la Révolution Française déjà victorieuse de toute l'Europe avant de l'être d'elle-même ! Sa destinée venait de dépendre encore de deux avocats d'un triste renom, l'un violent, l'autre ridicule, et d'un gentilhomme cupide, prodigue et perdu de mœurs ! Leur puissance était toute dans leurs vices. Conventionnels sanguinaires et régicides, ces trois Directeurs ralliaient à eux et rassuraient à la fois toutes

les consciences coupables et tous les intérêts nés de cette Révolution dont ils violaient les principes et dont ils étaient le déshonneur.

La force des choses le voulait ainsi, et celle du mal qui vient si vite, quand le bien est si lent à croître et à s'accomplir. Pourtant on pouvait déjà, dans le moyen même que venait de choisir Barras pour prolonger ce mal et l'aggraver, en prévoir le terme. Ce coup d'État était un second pas dans le retour au Pouvoir par l'armée, contre le Pouvoir par le peuple, jusque-là le seul moyen de puissance depuis 1789. Le 13 vendémiaire avait marqué le premier pas; Bonaparte concourut à tous les deux; et deux ans plus tard il devait les compléter par un troisième, celui du 18 brumaire (9 novembre) 1799; dernière victoire qui dura jusqu'en juillet 1830, où le pouvoir militaire fut une seconde fois vaincu par le pouvoir populaire; après quoi, ces deux puissances ayant été réunies, semblèrent être rentrées sous l'empire commun de la légalité, lui prêtant main-forte.

Jusque-là dans ces conflits, des deux côtés, les moyens de succès des chefs des divers partis, soit gouvernants soit autres, et qu'ils se soient servis ou du peuple ou du soldat, avaient été plus ou moins illégaux et révolutionnaires. Les récriminations des uns ou des autres, sous ce point de vue, sont donc sans consistance; ils n'ont le droit de se rien reprocher entre eux; il ne les faut juger que par leurs œuvres, dans leurs faits, non dans leur droit. Et après tout, mieux valent, sans doute, les coups d'État par l'armée que par l'émeute, coup d'État des peuples, de tous

le plus corrupteur, le plus dangereux et le plus désordonné!

Celui du 18 fructidor, quelque inévitable qu'il fût devenu, exécuté d'abord militairement, et conséquemment avec ordre du moins, dégénéra presque aussitôt en proscriptions odieuses. Dirigé par ce qui restait de Conventionnels au Directoire, excepté Carnot et Barthélemy qui en furent chassés, outré même par leurs complices, les conséquences en furent aussi brutales et barbares, et bien plus révoltantes qu'eussent pu l'être les premiers moments d'une victoire populacière.

Bonaparte fut étranger à ces violences; il en eut horreur. On sait même que, un mois avant cette révolution, mieux instruit par Lavalette, soit mépris pour Barras et qu'il redoutât les excès de sa dictature, soit crainte aussi que le Directoire ne s'adjoignît un général autre que lui-même, ce qui faillit arriver, il s'était refroidi dans ses excitations. Lorsque, cédant à sa demande, il lui avait envoyé Augereau, ses lettres montrent que c'était pour débarrasser son armée « de ce général digne de Babeuf, de ce factieux qui « y jetait le désordre, » et auquel, le 13 septembre après le succès, il recommande surtout « sagesse et « modération. »

Néanmoins on a vu sa persévérance à approuver ce coup d'État dont il ignorait alors, il est vrai, les suites cruelles. Il eût été moins confiant sans doute encore dans la majorité victorieuse de ce Gouvernement, s'il eût su que, en dépit de ses conseils et des avis de Carnot, elle avait décliné et allait repousser aveuglément la paix avantageuse qu'alors Pitt pro-

posait sincèrement à la République. Ce ministre nous offrait douze millions en compensation de nos vaisseaux pris à Toulon et, le cap même compris, la restitution, hors Trinquemale et la Trinité, de toutes les conquêtes de l'Angleterre.

Mais bientôt d'autres sujets plus directs de mécontentement allaient exciter celui de Napoléon. Gonflé du succès de sa force brutale et révolutionnaire, le nouveau Directoire prétendit l'étendre au dehors comme au dedans. A Lille, il venait de rompre avec l'Angleterre; en Italie, il rappela Clarke, et, en dépit des recommandations de Bonaparte, il le disgracia, l'accusant de modérantisme et de s'être laissé gagner par le général en chef. A Paris, après avoir menacé Lavalette, il l'avait renvoyé à son général; il le fit suivre par un aide de camp d'Augereau, porteur d'une circulaire de ce grossier lieutenant à tous les généraux divisionnaires de l'armée d'Italie, ses anciens compagnons d'armes. En même temps, il se proposa d'envoyer Sieyès à Milan comme législateur; il persista dans le refus d'approuver le traité avec la Sardaigne; enfin il enjoignit à Bonaparte d'exiger de l'Autriche l'abandon entier de l'Italie jusqu'à l'Isonzo; ce qui était une désapprobation, non-seulement des préliminaires de Leoben, mais même des dernières limites données par Napoléon à la République Cisalpine.

Le jeune général ainsi offensé dans les choses, dans les personnes, et blessé dans ses sentiments si opposés, comme tous ses antécédents, aux atroces proscriptions directoriales, s'irrita contre ce Gouvernement

révolutionnaire. Le 21 septembre il se refusa à continuer les négociations en Italie; le 25 septembre il éclata. Il se plaignit de l'arrivée de cet aide de camp d'Augereau, de la circulaire de ce général, de l'autorisation donnée à l'aide de camp de puiser, dans les caisses de l'armée, l'argent dont il aurait besoin. « Il est constant d'après tous ces faits, écrivit-il, « que le Gouvernement agit envers moi à peu près « comme envers Pichegru après vendémiaire! Je « vous prie, citoyens Directeurs, de me remplacer, « de m'accorder ma démission! Aucune puissance « sur la terre ne sera capable de me faire continuer « de servir après cette marque horrible de l'ingra- « titude du Gouvernement à laquelle j'étais bien loin « de m'attendre! » Puis, il allègue sa santé et il ajoute : « La situation de mon âme a aussi besoin de se re- « tremper dans la masse des citoyens. Depuis trop « longtemps un grand pouvoir est confié à mes « mains. Je m'en suis servi, dans toutes les circons- « tances, pour le bien de la patrie. Tant pis pour ceux « qui ne croient point à la vertu et qui pourraient « avoir suspecté la mienne. Ma récompense est dans « ma conscience et dans l'opinion de la postérité! »

Il y avait du calcul jusque dans l'éclat de cette colère. Bonaparte savait bien qu'on ne pouvait se passer de lui en Italie, et qu'on redoutait son retour en France. Aussi, dans ses dépêches du lendemain et des jours suivants, le voit-on continuer à tout régler, à tout décider dans la Péninsule, certain, d'avance, du refus de sa démission et des excuses qu'il reçut bientôt du Gouvernement. Toutefois, avant

comme après cet incident, il affecta de demander le concours de Sieyès comme législateur de sa conquête. On remarque aussi, dans ses dépêches à Talleyrand, dont il semble vouloir gagner la confiance, comme il se plaît à y développer la supériorité de son génie organisateur et négociateur. Alors surtout il s'efforce de faire sentir les dangers de sa position politique et militaire, et combien peu l'on doit compter sur l'esprit guerrier et libéral de la nouvelle République Milanaise. C'était à la fois accroître sa propre importance et faire comprendre la nécessité d'une prompte paix avec l'Autriche.

C'est dans un semblable but, avec une même mesure, un même à-propos, que le 1er octobre, dans une autre lettre à Talleyrand, il revient sur celle du 25 septembre, mais cette fois sans irritation et se montrant plutôt malade que mécontent. « Tout « ce que je fais, écrit-il, tous les arrangements « que je prends en ce moment, c'est le dernier ser- « vice que je puisse rendre à la pâtrie. Ma santé est « entièrement délabrée. La santé est indispensable « et ne peut être remplacée par rien à la guerre. Le « Gouvernement aura sans doute, sur la demande « que je lui ai faite il y a huit jours, nommé une Com- « mission de publicistes pour organiser l'Italie libre; « de nouveaux plénipotentiaires pour continuer les « négociations ou les renouer; enfin, un général « qui ait sa confiance pour commander l'armée, car « je ne connais personne qui puisse me remplacer « dans ces trois missions, toutes trois également inté- « ressantes. » Et il s'offre pour donner tous les rensei-

gnements nécessaires. Il regrette la nécessité qui l'oblige à discontinuer ses travaux à l'instant où il ne s'agit peut-être plus que d'en recueillir les fruits. Il termine ainsi : « Je puis à peine monter à cheval; j'ai « besoin de deux ans de repos ! »

Cette lettre, en continuant à demander son rappel, en indiquait l'impossibilité et ne rompait plus aussi brusquement avec le Directoire. Il semble même qu'alors Bonaparte ait ménagé l'absurde et grossière ambition de ce Gouvernement par une soumission apparente à ses prétentions outrées contre l'Autriche. Mais l'occasion venue, secouant ce joug, on va le voir décider de tout à son gré, en donner dédaigneusement les motifs, et couronner sa renommée guerrière par celle d'une paix utile et glorieuse.

CHAPITRE V.

Dans cette double lutte politique intérieure et extérieure, tel fut Bonaparte en le considérant tourné contre son propre Gouvernement. Maintenant montrons-le retourné contre ses adversaires du dehors. Ceux-ci, pleins d'espoir dans nos discordes intestines, s'étaient relevés de leur abattement. Leurs Gouvernements, libres de tout contrôle, encouragés par nos excès de presse et de tribune, par cette fermentation violente des partis toujours aux prises, toujours prêts à tout sacrifier, jusqu'au pays même, aux passions qui

les divisent, avaient hérissé de prétentions nouvelles les négociations.

Jamais pour nous ces inconvénients des gouvernements représentatifs ne furent aussi graves qu'avant le 18 fructidor 1797, et ne mirent en plus grand péril la chose publique. Ils s'étaient faits surtout ressentir dans Milan et sur Bonaparte. Ses conquêtes, celles que son ambition croissante méditait encore, la paix qu'il traitait, et lui-même aussi, tout y fût compromis par nos discordes. Il ne faut donc pas s'étonner s'il pressa le Directoire de s'emparer de la dictature. On va voir ensuite, quand il n'eut plus d'autres obstacles que les absurdités des dictateurs et les prétentions de l'Autriche, avec quelle audace, en dépit des unes et des autres, l'ascendant de son génie sut terminer tout.

Depuis l'échange de ratifications des préliminaires il voyait échouer tous ses efforts pour la paix définitive. Vainement, fermant les yeux sur l'occupation de l'Istrie et de la Dalmatie par l'Autriche, et en lui cédant la préséance, avait-il fait cesser les réclamations de Gallo contre les révolutions de Gênes et de Venise, et obtenu sa renonciation à un congrès général à Berne. Le ministre autrichien Thugut, dans l'espoir d'une contre-révolution à Paris, avait désavoué et rappelé le négociateur napolitain. Puis, cédant aux menaces violentes de Bonaparte, il avait consenti, pour gagner du temps, à continuer les pourparlers dans Udine.

Bonaparte ne s'était pas laissé abuser par ce simulacre : Clarke seul avait assisté à ces conférences; il

avait dédaigné d'y prendre part. Quant à lui, de Milan, fortifiant Palma-Nuova et l'œil à la fois sur Vienne et Paris, il avait préparé son armée à tout événement contre l'une ou l'autre de ces capitales. Alors se grandissant, se hâtant en raison des difficultés, il s'était déterminé à proclamer, dès le 9 juillet, l'établissement de la République Cisalpine. Il la composait de toutes ses conquêtes sur Rome, Modène, l'Autriche et Venise jusqu'à Vérone; il corrigeait ainsi les préliminaires de Leoben en ne restituant plus à l'Empereur Mantoue et le Mincio, et en donnant à la nouvelle république italienne la forte limite de l'Adige.

On a vu par l'occupation de Gênes, de la Corse et de la Spezia d'une part, et de l'autre par celle d'Ancône et des sept îles, par l'argent et par les instructions qu'il envoya à Toulon, enfin par la saisie de la flotte vénitienne, qu'il s'établissait en maître dans les deux golfes. Mais il voulait bien plus encore : il embrassait déjà d'un vaste regard la possession entière de la Méditerranée, prétendant que cette mer devait appartenir à la France comme l'Océan à l'Angleterre.

Ses proclamations, sa correspondance en sont la preuve. Le 13 septembre, après avoir dit la veille à l'escadre de Brueys : « Sans vous, nous ne pourrions « porter la gloire du nom français que dans un coin « du continent; avec vous, nous traverserons les « mers, et la gloire nationale verra les régions les « plus éloignées; » il écrit au gouvernement : « La « grande maxime de la République doit être de ne « jamais abondonner Corfou et les îles voisines

« Pourquoi ne nous emparerions-nous pas de Malte? « Avec Saint-Pierre, Malte, Corfou, nous serions « maîtres de la Méditerranée; et si nous étions forcés « de céder le Cap à l'Angleterre, il faudrait nous « emparer de l'Égypte. »

Le 23 septembre : « Si nous avons la paix avec « l'Autriche, écrit-il encore, votre escadre de Corfou, « en retournant en France, pourra mettre deux mille « hommes de garnison à Malte, île qui tôt ou tard « sera aux Anglais, si nous avons la sottise de ne pas « les prévenir. Autorisez-moi à cultiver les intelli- « gences que j'y ai déjà, et au moment où je le ju- « gerai à propos, à m'en emparer! »

C'était alors que les suspicions et l'allure révolutionnaire du Directoire avaient refroidi puis révolté Bonaparte. Le 26 septembre, dans une lettre trop empreinte de machiavélisme, où perce encore son mécontentement de la veille, non plus pour ce qui le regarde personnellement, mais seulement contre les absurdités impolitiques du Directoire, il écrit à Talleyrand... : « Ainsi donc, vous perdez, en ne rati- « fiant pas le traité avec le Roi de Sardaigne : 1° dix « mille hommes de très-bonnes troupes qu'il vous « fournit; 2° dix mille hommes de nos troupes qu'on « est obligé de laisser sur nos derrières; et outre cela, « de très-grandes inquiétudes en cas de défaite et « d'événements malheureux. Quel inconvénient y a-t-il « à laisser subsister une chose déjà faite? Est-ce le « scrupule d'être alliés d'un Roi? Nous le sommes « bien du Roi d'Espagne, et peut-être du Roi de « Prusse. Est-ce le désir de révolutionner le Pié-

« mont et de l'incorporer à la Cisalpine? Mais le « moyen d'y parvenir sans choc, sans manquer au « traité, sans même manquer à la bienséance, c'est « de mêler à nos troupes et d'allier à nos succès un « corps de dix mille Piémontais, qui nécessaire- « ment sont l'élite de la nation : six mois après, le « Roi de Piémont se trouve détrôné! C'est un géant « qui embrasse un pygmée, le serre dans ses bras et « l'étouffe, sans qu'il puisse être accusé de crime!.... « Si l'on ne comprend pas cela, je ne sais qu'y faire; « et si, à la politique sage et vraie qui convient à « une grande nation qui a de grandes destinées à « remplir, des ennemis très-puissants devant elle, on « substitue la démagogie d'un club, l'on ne fera rien « de bon.

« Que l'on ne s'exagère pas l'influence des pré- « tendus patriotes cisalpins et génois!.... Ce n'est « pas lorsqu'on laisse derrière soi dix millions « d'hommes d'un peuple foncièrement ennemi des « Français, par préjugés, par l'habitude des siècles « et par caractère, que l'on doit rien négliger. Il me « paraît qu'on voit très-mal l'Italie et qu'on la con- « naît très-mal..... Tous les grands événements ne « tiennent jamais qu'à un cheveu. L'homme habile « profite de tout; il ne néglige rien de ce qui peut lui « donner une chance de plus. L'homme moins habile, « quelquefois en en méprisant une seule, fait tout « manquer. »

Le 29 septembre il écrit encore, qu'entre Naples, Rome et Florence il se forme une coalition; que cela devrait déterminer à ratifier le traité avec la Sardaigne.

« Le Pape n'a-t-il pas eu l'insolence d'appeler au « commandement de ses troupes à Rome, le général « autrichien Provera! » Et il déclare qu'il en exige l'expulsion; qu'enfin, malgré ses instructions de Paris, il interdit Rome au Roi de Naples. « S'il y venait, il « ferait emprisonner une soixantaine de personnes, « ferait prêcher les prêtres, se prosternerait devant le « Pape, dont il aurait en vérité la puissance, et nous « aurions tout perdu! »

Le 27 octobre il continue : « Ce que vous désirez que « je fasse, ce sont des miracles! Je n'en sais pas faire. « Je n'ai point d'Italiens à mon armée, excepté quinze « cents polissons ramassés dans les rues des différentes « villes. Ils pillent et ne sont bons à rien..... Vous « vous imaginez que la liberté fait faire de grandes « choses à un peuple mou, superstitieux.... Le Roi « sarde, avec un bataillon et un escadron, est plus « fort que toute la Cisalpine réunie..... Voilà l'histo- « rique. Tout ce qui n'est bon qu'à dire dans des pro- « clamations, dans des discours imprimés, sont des « romans..... Ce n'est qu'avec de la prudence, de la « sagesse et beaucoup de dextérité que l'on atteint à « de grands buts; autrement, on ne réussit à rien. Du « triomphe à la chute, il n'y a qu'un pas. J'ai vu, dans « les plus grandes circonstances, qu'un rien a toujours « décidé des plus grands événements. S'il arrivait que « nous adoptassions la politique extérieure de 1793, « nous aurions d'autant plus de tort que nous nous « sommes bien trouvés de la politique contraire, et « que nous n'avons plus ces grandes masses, ces « moyens de recrutement, et ce premier mouvement

« d'enthousiasme qui n'a qu'un temps. Le caractère « distinctif de notre nation est d'être beaucoup trop « vif dans la prospérité.... Si tel est l'ordre du destin, « je ne vois pas d'impossibilité à ce que l'on arrive, « en peu d'années, à ces grands résultats que l'imagi- « nation échauffée et enthousiaste entrevoit, mais « que l'homme extrêmement froid, constant et rai- « sonné atteindra seul. Je vous écris comme je pense; « c'est la plus grande marque d'estime que je puisse « vous donner. »

Comment ici ne pas remarquer quelque recherche dans ces formes sentencieuses, quelque complaisance dans ces raisonnements justes, dans ces observations plus ou moins neuves et profondes, quelque soin enfin à se parer de ces avantages devant Talleyrand, et cette expression de confiance dont il flatte ce ministre. C'est ainsi que ses rapports commencent avec ce personnage, et qu'il s'efforce de s'en faire un appui contre l'enflure révolutionnaire du Directoire.

Il lui fallait ainsi combattre les prétentions exagérées de Paris, comme celles de Vienne, alléchant déjà son Gouvernement de l'espoir, après la paix continentale, d'une gloire lointaine et de son propre éloignement qu'il offrait pour la conquérir.

Cependant, à la nouvelle du coup d'État de fructidor et du renversement de ses espérances, l'Autriche, se résignant à la paix, venait d'opposer à Bonaparte le plus renommé de ses diplomates. Cobentzel était arrivé à Udine le 28 septembre. Il y avait trouvé Napoléon. Ce jour-là, au premier abord, Cobentzel montra de la hauteur dans ses propositions, dans sa dis-

cussion et dans ses manières, soit qu'il crût à propos de contraster avec la souplesse de Gallo son prédécesseur, soit orgueil d'ancien diplomate reconnu pour le plus habile, accoutumé aux grands hommes, et fier du souvenir de ses longues relations avec Frédéric le Grand et la grande Catherine.

« J'ai eu, pour ma première visite, écrivait Bonaparte, le 28 septembre, une prise très-vive avec « M. de Cobentzel. Il m'a paru très-peu accoutumé à « discuter, mais bien à vouloir toujours avoir raison..... Sa conversation n'a été qu'un tissu d'extravagances..... » On sait qu'il lui répondit : « de « prendre garde que l'Europe ne vît bientôt la République de Vienne, comme elle voyait celles de « Milan et de Venise! »

Bonaparte ajoutait dans un post-scriptum : « Après « le dîner, moment où les Allemands parlent volontiers, j'ai causé quatre à cinq heures de suite avec « M. Cobentzel. » Et il raconte comment il réduisit au silence les prétentions outrées de ce ministre, par des prétentions contraires aussi exagérées. C'étaient celles du Directoire : les limites à la fois du Rhin et de l'Isonzo, c'est-à-dire tout exiger sans rien concéder ; chasser l'Empereur au delà du Rhin et de toute l'Italie ; enfin, tout remettre en question sur le Continent, à l'instant où l'on venait de rompre avec l'Angleterre !

Mais Napoléon, plein de mépris pour cette politique brutale, s'était convaincu que, pour obtenir le Rhin, Mantoue et l'Adige, il fallait céder à l'Empereur Saltzbourg, Venise et ses États de terre ferme jusqu'à Vé-

rone. Il s'y était déterminé; c'était là son ultimatum, et il était prêt à la guerre si ces limites étaient refusées par l'un ou l'autre Gouvernement; car dans cette négociation il avait tous les deux à vaincre.

Ce fut alors que, pour décider le sien à y souscrire, il répéta que sa santé le mettait hors d'état de commander; et que, insistant sur l'appui de la Sardaigne, il montra tout ce qu'avait d'incertain et de périlleux sa position dans la Péninsule. Quant à Venise, il avait écrit : « C'est un peuple mou, efféminé, lâche, sans « terre ni eau, et dont nous n'avons que faire ! »

Il préparait ainsi le dénoûment auquel il était résolu d'avance. Une instruction toute contraire qu'il reçut en ce moment ne fit qu'en hâter la conclusion. Dans les premiers jours d'octobre, un secrétaire de Barras était arrivé à son quartier général. Évidemment c'était un émissaire envoyé pour l'espionner. Il lui avait apporté l'ordre verbal de révolutionner l'Italie entière. Le 10 octobre Bonaparte répondit, à cet ordre odieux et ridicule, par une lettre courte, simple en apparence, mais singulièrement méprisante. Elle renfermait, une dernière fois, l'expression de ses dégoûts et la demande d'un successeur. Mais quelques heures après, dans ce même jour, il lève le masque, il annonce, il impose sa décision au Directoire, hautement, d'un ton de maître, et par l'une des plus remarquables, des plus judicieuses et des plus hardies de ses dépêches. « La paix définitive, écrivait-il, sera signée cette « nuit, ou la négociation rompue. En voici les con- « ditions principales, etc., etc. »

Dès lors, calculant les jours, les heures même, il

permit à Cobentzel de lui résister jusqu'au 16 octobre. C'était le jour où le Directoire devait avoir reçu son ultimatum. Il n'y voulait point de réponse ; il sentait que le moment était venu d'en finir avec l'ennemi extérieur comme avec l'ennemi intérieur. S'il attendit ainsi, au dernier moment, avec le moins dangereux des deux, c'est que, avec celui-là, il était certain du résultat et, s'il le fallait, d'en finir bon gré mal gré, à sa manière, par un coup de foudre, comme il arriva.

On alternait pour le lieu des conférences. Campo-Formio, village peu habitable, rendu neutre, leur donnait son nom ; mais elles se tenaient tantôt à Udine chez Cobentzel, et tantôt à la villa Passeriano, quartier général de Bonaparte. Le 16 octobre, elles eurent lieu chez Cobentzel. Bonaparte y arriva silencieux et déterminé. Cobentzel le reçut avec une politesse tranchante, annonçant que ses voitures étaient prêtes ; qu'on était arrivé à la dernière conférence ; puis, récapitulant sommairement, il déclara qu'il y allait de l'honneur pour l'Autriche, de n'abandonner les clefs de Mayence qu'en échange de celles de Mantoue. Que ce serait le traité le plus avantageux qu'eût jamais signé la France ; que s'il lui échappait, elle saurait juger le négociateur qui l'aurait sacrifiée à son ambition guerrière !

Jusque-là, dans ses entretiens précédents, Bonaparte avait usé avec réserve de ses avantages ; plein d'égards il s'était plu à montrer l'homme de l'ancien monde dans le général de la Révolution Française. Son langage avait étincelé d'images neuves, d'aperçus profonds, de couleurs brillantes avec des formes pleines

d'urbanité. Quand l'art des séductions n'avait pas suffi, il y avait joint quelques avertissements menaçants, mais sous une forme modérée. Il n'en avait pas été de même avec Gallo. On se souvient que, dès Leoben, il s'était assuré de la flexibilité de ce ministre en affectant, à sa première entrevue, une surprise repoussante pour l'intervention de ce Napolitain dans une négociation tout autrichienne. Gallo dès lors, pour être agréé, s'était vu forcé à des complaisances; Bonaparte s'était emparé de cette disposition craintive, il en avait jugé toute la portée; mais avec Merfeldt, avec Cobentzel surtout, il fallait plus de ménagements; il s'était conduit en conséquence.

Dans cette dernière séance il se montra d'abord froid et taciturne et laissa Cobentzel achever fièrement son ultimatum. Il encourageait pour mieux surprendre. Ce qu'il n'avait pu obtenir par la persuasion, il s'était décidé à l'arracher par la violence. On était assis en ce moment autour d'une table longue et rectangulaire. Les quatre négociateurs autrichiens d'un côté, et Bonaparte seul occupant l'autre. Pendant que Cobentzel, plein de sa vieille réputation, osait menacer, le teint de Napoléon change; il pâlit, ses traits se contractent; et tout à coup, éclatant en reproches foudroyants, à l'homme du génie des négociations succède subitement en lui le conquérant impétueux, le farouche général révolutionnaire. Gallo tenait la plume; elle lui tomba des mains, et, s'interposant, il essaya de balbutier quelques paroles. « Vos « phrases sont sans physionomie! » interrompit Bonaparte d'un ton méprisant. Puis, dans le transport

d'une colère simulée, il se dressa brusquement, frappa du pied le sol, et, de sa main, la table autour de laquelle restaient interdits les négociateurs. Alors, marchant avec agitation et s'approchant d'un guéridon chargé d'un riche cabaret de porcelaine, dont il savait que Cobentzel se parait comme d'un présent de la grande Catherine, il s'en saisit et, en le lançant avec violence sur le carreau, il s'écria : « Vous voulez la guerre! « eh bien, vous l'aurez! elle est déclarée! Mais sou- « venez-vous que, avant trois mois, j'aurai brisé votre « monarchie, comme je brise cette porcelaine! »

Aussitôt, rompant toute négociation, il s'élance tête nue hors de la salle, il ordonne à haute voix qu'on annonce à l'Archiduc Charles la reprise des hostilités sous vingt-quatre heures; et il se jette dans sa voiture sans paraître s'apercevoir des gestes suppliants dont, en lui rapportant son chapeau, l'ambassadeur napolitain l'accompagnait. Il avait déjà l'art des emportements calculés jusque dans leur plus grande violence apparente.

Cette violence, comme une réserve de guerre conservée pour tout achever, réussit complétement. Cobentzel, terrifié, renvoya sur-le-champ à Passeriano l'ultimatum de Napoléon revêtu de sa signature. Le lendemain, 17 octobre, il vint lui-même à ce quartier général conclure le traité de Campo-Formio. Le but était atteint; Napoléon, transformé, s'y fit pardonner sa feinte colère de la veille par l'accueil le plus aimable et l'entretien le plus enjoué. Le 18 il transmit, par Monge et Berthier, ce traité aux Directeurs. Il y joignit une lettre adressée à Talleyrand. Le grand homme

s'y montre tout entier; c'est un dernier trait de sa propre main; il complète sa physionomie; il faut la lire.

Ce traité fut ratifié par l'Empereur. Le Directoire s'y résigna, entraîné par les transports de joie de toute la France. Il y répondit en nommant Bonaparte plénipotentiaire au congrès de Rastadt et général en chef de l'armée destinée à descendre en Angleterre.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE I.

Au milieu des restes ou odieux ou ridicules de ces hommes de 1793, dont nos démagogues d'aujourd'hui trouvent grande l'énergie atroce, un véritable grand homme venait d'apparaître! On reconnaissait les premiers à la politique vaine, vide et brutale de ce Directoire de fructidor, toujours prêt à abuser de tout et à se gonfler au souffle de la fortune; quand, tout au contraire, quelque jeune et victorieux qu'il fût, quelque hardi dans la conception, quelque foudroyant dans l'exécution qu'il eût été, on voyait Bonaparte, jusque-là toujours simple, toujours sans enivrement au milieu de tant de gloire, comme dans une atmosphère propre à sa nature, rappeler que la véritable grandeur est sans enflure, la vraie force calme, et que, dans ses plus vigoureux élans, ce qui la décèle c'est qu'elle garde la mesure.

Nul désormais n'en pouvait douter, il y avait un grand homme de plus au monde! Il appartenait à la France, à notre Révolution qui ne l'avait pas créé; son origine était plus pure : j'ai dit ses commencements.

De tels hommes, d'ailleurs, sortent de la main de Dieu même; ils naissent grands; les événements viennent ensuite, qui les développent ou les annulent.

On ne saurait trop le répéter, évidemment ici la mystérieuse Providence, à l'instant où elle allait permettre la plus terrible et la plus féconde des révolutions, avait créé Napoléon pour faire triompher ce qu'elle avait d'équitable, et pour en réprimer un jour et en régler enfin les élans désordonnés. Elle venait de l'élever, elle allait le grandir encore et assez, au milieu de tant de ruines, pour qu'il en pût reconstruire ce monde nouveau dont la forme désormais, quoi qu'il soit arrivé et quoi qu'il arrive, portera toujours l'empreinte de sa main puissante.

L'époque de la réunion de son île natale à la France, celle de sa naissance, son éducation française, son âge quand notre Révolution éclata, tout vint à temps! De même encore dans cette tourmente on a vu que le Ciel l'avait protégé, préservé, conduit comme par la main sur le théâtre de sa gloire, où dès lors il va laisser sa renommée le proclamer, le montrer à tous les regards comme l'homme des circonstances.

Maintenant que l'auréole de cette gloire l'environne et que tous ses mouvements en sont éclairés, à ses premiers pas tracés sans lacunes, dont quelques-uns étaient inconnus, joignons ceux désormais bien connus qui vont suivre, mais en donnant sur eux, comme sur les premiers, plusieurs détails scrupuleusement recueillis, et qui sont ignorés encore. L'un de ces détails, oublié dans le livre précédent, caractérise trop bien la bonté native de son cœur et l'équité de son

esprit pour ne pas réparer cette omission. Il attendait à Milan avec anxiété la ratification du traité conclu, lorsqu'il apprit qu'une députation, chargée d'or, venait d'être envoyée par Venise au Directoire pour en racheter son indépendance. C'était tout ce qu'il avait de plus à craindre. Aussitôt Duroc, expédié sur ses traces, la lui ramène, et dans son irritation Bonaparte l'accueille rudement. Mais lorsque Dandolo, éloquemment inspiré par l'amour de la patrie, en invoqua les droits, en peignit le désespoir, des témoins disent qu'ils virent leur général s'attendrir, ses yeux se baigner de larmes, et que, forcé de retenir ces députés, il ne songea plus qu'à les consoler de leur infortune.

Le 17 novembre, un mois après la signature du traité de Campo-Formio, mois rempli par la prise de possession de Corfou et des Iles Ioniennes, par l'envoi secret de Poussielgue à Malte, par ses soins à diriger la politique française à Naples, Florence et Rome surtout, où son frère Joseph était ambassadeur, enfin à achever l'installation de la nouvelle République Cisalpine, l'Italie étant préparée à son absence, Napoléon quitte Milan; il part pour Rastadt. Depuis Turin jusqu'à Berne et au delà, Rois, Princes, Peuples, tous également avides de le contempler, accourent sur son passage! En Piémont, l'empressement du Roi à le voir et le soin qu'il prit de l'éviter furent observés. En Suisse on remarqua son insouciance pour Coppet et Ferney, sa visite du champ de bataille de Morat, son refus de l'ovation offerte par l'aristocratie de Berne, tandis qu'à Soleure, malgré le Gouvernement, son passage fut annoncé par le canon de cette ville. A

Bâle il fut reçu triomphalement. A Offenbach, quartier général d'Augereau devenu général en chef de l'armée du Rhin, il ne daigna pas descendre de voiture pour voir ce chef jacobin si digne de Santerre, que, dans la journée du 18 fructidor, il s'était associé ce misérable. A Rastadt enfin, après y avoir échangé les ratifications, et repoussé rudement la présence de Fersen, envoyé de Suède, comme une offense à la République Française, il se hâte de faire exécuter l'évacuation de Mayence, Philisbourg, Ulm et Ingolstadt par l'Autriche; puis aussitôt, laissant le reste à faire à d'autres, il repart en poste pour Paris, où il arrive le 5 décembre.

Ici sa position allait être embarrassante. Quelque accoutumé qu'il dût être à se modérer par l'habitude du commandement, des négociations, et du gouvernement de ses conquêtes, enfin par l'éducation de la Terreur et une soumission forcée, de plusieurs années, à ces mêmes hommes qu'il retrouvait à la tête des affaires, le rôle qu'il avait à jouer était délicat et difficile. En lui il avait tout à contenir; autour de lui, tout à ménager. En lui c'était le sentiment d'une supériorité sans comparaison, et par comparaison plus disproportionnée encore; c'était son mépris, son aversion pour l'incapacité grossière et barbare du Directoire, dont il avait été pourtant la créature. Ce Gouvernement, il est vrai, lui devait sa gloire et peut-être même son existence. Déjà Bonaparte lui avait rendu mille fois plus qu'il n'en avait reçu; mais on ne mesure point ainsi la reconnaissance. Il l'avait d'ailleurs fait si puissant, si victorieux, que ces dictateurs, n'ayant

pas encore eu le temps de gâter son œuvre, en profitaient. Ils cachaient, sous cet amas de lauriers, leur insuffisance.

Au dehors de lui, il avait à ménager leur envie inquiète et soupçonneuse, et à se préparer à combattre la guerre sourde et perfide qu'il en attendait.

Paris, centre du goût, et si délicat, si exigeant sur les formes, sur la mesure, sur les convenances qu'il impose et que dans toute situation il veut qu'on observe, était un autre écueil à éviter. Napoléon allait avoir à y compter avec l'explosion toute française d'un enthousiasme général; avec les regards attachés sur tous ses mouvements; avec l'attention universelle prête à recueillir ses moindres paroles. Il ne pouvait se refuser à cette admiration, et il ne fallait pas s'y prodiguer.

Les avances, les tentations des divers partis n'étaient pas un moindre péril. Patriotes, Jacobins, Royalistes même, tous allaient rechercher son patronage; et lui, qui ne pouvait vouloir compromettre son héroïsme avec ces passions, ni se montrer dès lors ingrat pour le Directoire, ni se faire le soutien responsable d'un pareil Gouvernement, il fallait que, au milieu de toutes ces ardeurs contraires, il se tînt en réserve, à part, comme un point de ralliement à venir, comme le génie prédestiné au salut de la France, alors que, dans un nouveau péril facile à prévoir, elle l'invoquerait.

Sa nature était forte et contenue. Le bonheur ne l'avait pas encore rendue expansive et trop mise à l'aise. Son caractère convenait donc merveilleusement à une situation si périlleuse. Aussi n'y manqua-t-il d'aucune

manière : actions, paroles, attitude, tout y répondit. Son premier pas dans Paris fut conforme à cette règle de conduite. Ce jour-là, il se renferma dans une maison de peu d'apparence. Il l'avait fait acheter dans une rue alors écartée, que le peuple de Paris, si ingénieux dans ses admirations, avait aussitôt appelée *rue de la Victoire*. Le soir, Barras vint l'y trouver; Talleyrand n'y put pénétrer. Le lendemain, Bonaparte alla chez ce personnage. Il s'y montra calme, froid et taciturne. Au milieu d'un nombreux concours de gens remarquables d'alors, il ne sembla s'ouvrir et se plaire qu'avec un homme dont l'ancienne illustration, étrangère aux affaires du jour, avait frappé son adolescence; c'était Bougainville.

Au reste, on ne le vit pas seulement chez ce ministre : toutes les autorités, même les plus subalternes, étaient venues lui rendre hommage; il leur rendit lui-même leur visite, et à toutes sans exception, avec la simplicité la plus polie et la plus modeste.

CHAPITRE II.

Le 10 décembre fut une journée mémorable. Le Directoire obéit à l'exaltation reconnaissante de toute la France. Un héros, après avoir, coup sur coup, comblé Paris de trésors, de trophées et de conquêtes, y revenait la paix à la main. Il s'agissait de l'accueillir. Les vastes appartements du Luxembourg furent trouvés insuffisants pour une aussi grande circonstance

La cour de ce palais, transformée en une salle immense, parut seule convenir à la réception publique d'un homme déjà si extraordinaire. Ce fut là que les membres du Gouvernement et ceux des Conseils, avec leur costume théâtral, l'attendirent. Il y fut introduit au bruit des canons, aux sons d'une musique guerrière, entre un double rang des nombreux trophées de drapeaux de six armées ennemies abattues, et des chefs-d'œuvre des arts antiques et modernes dont il avait enrichi et orné la France.

Talleyrand, flatteur adroit, en le présentant, proclama sa modestie dans sa gloire; il vanta son goût des poésies ossianiques, sa passion des sciences abstraites; il dit qu'on aurait peine à l'arracher à sa retraite studieuse. Un silence religieux attendait la voix de Bonaparte. Son discours, en quelques phrases brèves, d'une portée illimitée, d'un sens profond, ne loua la Révolution que dans son principe; les faits, que dans leurs résultats utiles et glorieux; le bonheur du peuple, qu'avec l'espoir de le voir assis sur de meilleures lois organiques.

Barras présidait; au milieu d'un éloge aussi odieux que mensonger des horreurs de fructidor, il lui répondit en l'appelant l'homme de la Providence, l'un de ces prodiges dont la nature avare ne gratifie que de loin en loin le genre humain! Alors, cédant à l'émotion universelle, les Directeurs se précipitèrent, ils serrèrent le grand homme contre leur sein, les yeux mouillés d'enthousiasme. Les acclamations unanimes, les cris d'admiration mêlés aux fanfares, au retentissement des canons, enivraient les spectateurs de tous

les transports de la gloire. Leurs regards avides étaient fixés sur le triomphateur; ils se montraient, l'un à l'autre, les traits à la fois fins, fermes et fortement prononcés de sa figure sévère et méditative, et cette pâleur en contraste avec les cheveux noirs et longs qui l'accompagnaient comme aux temps de la renaissance. Au milieu de leur exaltation, d'autres faisaient observer dans ses yeux l'éclat du génie; la singulière puissance du feu pénétrant et profond de ses regards scrutateurs; la simplicité sérieuse de ses vêtements, de son attitude grave, et la dignité calme de ses manières. Tous s'écriaient : que, dès l'âge de vingt-sept ans, conquérant, fondateur et législateur, en quelques mois il avait accumulé toutes les renommées des plus grands hommes des temps antiques! Modération, désintéressement, générosité, n'était-ce pas aussi toutes leurs vertus sans leurs vices! Quant à la gloire des armes, ils remarquaient qu'il n'y avait point eu là, du vainqueur aux vaincus, de ces différences d'art, d'armes, de mœurs et de civilisation, qui pussent expliquer, comme pour les héros grecs et romains, sa grande fortune; ici, tout lui appartenait! Alors, par un retour sur eux-mêmes, vantant leur bonheur d'être nés à temps pour joüir d'un si grand spectacle, ils s'échauffaient à leurs transports, ils s'enorgueillissaient, ils disaient que désormais les temps modernes avaient enfin leur héros! Que la France agrandie, illustrée, en avait l'honneur, et leur époque, toute la gloire! Combien la postérité la leur envierait! Les maîtres, les historiens, n'auraient plus à aller chercher des exemples dans les temps anciens, il ne leur fau-

drait plus remonter les âges; le présent avait vaincu le passé, il suffirait pour servir de modèle à l'avenir!

Quelque ambitieux et audacieux que fût le génie de Bonaparte, l'éclat d'un si grand triomphe ne put l'éblouir; il fut plus grand, et le domina. Lui seul resta calme et observateur au milieu de l'enthousiasme général. Il comprit que rien n'était assez mûr encore. Dans l'intérieur, devant la toge l'épée était restée obéissante. Le Gouvernement et les deux Conseils, d'accord entre eux, et sans contradicteurs, depuis les proscriptions du 18 fructidor, régnaient alors souverainement. L'âge de Napoléon l'empêchait de prétendre au Directoire. D'ailleurs, la défiance et l'envie l'y eussent isolé, tenu en tutelle et amoindri.

Dans les armées, la mort de Hoche venait, il est vrai, de faire disparaître son rival le plus redoutable; mais il savait que Moreau et cent autres généraux étrangers à sa gloire la jalousaient; que ses propres lieutenants, l'envieux Bernadotte, l'inculte Augereau ne cessaient de le dénoncer; qu'ils l'accusaient de prétendre à la dictature; que le dernier surtout se vantait partout impudemment d'avoir été en Italie la tête et le bras, le génie protecteur enfin de son général en chef lequel, ajoutait-il, sans lui, dans maintes occasions perdant contenance, aurait succombé? Desaix était le seul général de l'armée du Rhin qui fût venu jusqu'en Italie lui rendre hommage. De quelque tentation que Paris l'environnât, quel que fût le sentiment de sa supériorité personnelle et relative, il sentit donc le besoin d'accroître encore l'ascendant de sa renommée; et comme il avait su s'arrêter au dehors, au dedans il sut attendre.

L'empressement à le contempler se signala, chez les membres et les ministres du Gouvernement, par une longue suite de fêtes pompeuses. Il ne put s'y refuser. Il reçut ces hommages sans contrainte, sans le moindre effort, sans sortir un seul instant de son caractère. Les journaux, qui chaque jour épiaient et recueillaient ses moindres mouvements, disent qu'il se montra le plus souvent silencieux, sévère et presque insensible aux joies mondaines. On remarqua pourtant que, soumis, comme nous le sommes tous, aux premières et ineffaçables impressions de son jeune âge, il éprouva et marqua plus d'attraits pour l'accueil qu'il trouva chez Talleyrand; soit qu'il eût attaché là plus de prix à plaire, ou qu'il y eût retrouvé le goût délicat de l'ancienne urbanité française. Là surtout on s'aperçut de l'épanchement de ses entretiens avec quelques hommes d'autrefois, comme ailleurs avec les célébrités du jour que dans la foule il choisissait. Ce furent autant de nouvelles conquêtes. On lui vit avec ceux-là cet air entièrement désarmé, cet accueil affable, ce son de voix caressant, ces sourires calmes et si doux qui depuis, devenus plus rares, plus flatteurs par le contraste et, en tombant de plus haut, plus précieux et plus inattendus, ont eu pour nous, dans son intérieur, tant de séduction.

Nourri de ses méditations ardentes et de ses relations avec tous les esprits supérieurs que, depuis son adolescence, il avait toujours recherchés, quelque scientifique ou métaphysique que fût le sujet qu'il abordait, il semblait ou l'avoir approfondi ou le pénétrer d'un coup d'œil et voir au delà. Son lan-

gage, inspiré comme ses actions, étincelait alors d'images imprévues, d'aperçus neufs, vastes et audacieux. Il y semblait ouvrir des voies nouvelles, il étonnait, entraînait, imposait l'admiration; il fut enfin là, conquérant encore!

Quant à ses hauts faits accomplis, sa nature créatrice était trop supérieure, trop pleine d'avenir pour s'y arrêter et s'y contempler. Il n'en parla, quand il le fallut, que pour louer l'infatigable valeur de ses soldats, l'amour de gloire, le patriotisme qui les enflammaient. Le forçait-on d'expliquer le prodige de tant de victoires, quelques mots rarement obtenus lui suffisaient pour s'emparer de ses auditeurs, pour les transporter soudainement au milieu du fracas des batailles, pour leur faire démêler, dans ces crises terribles, le point capital, juger le moment décisif, et comment il avait fallu le prévoir, s'y préparer, s'en emparer, et ne lâcher prise qu'après en avoir obtenu les plus grands résultats possibles.

On sait que, alors comme depuis, ce génie de l'ordre soit public soit privé souffrait avec indulgence les goûts frivoles et dispendieux de toilette, si communs aux femmes, et auxquels se livrait la sienne; mais que, en même temps, choqué de toute prétention qu'il croyait déplacée, il supporta mal l'ambition, trop avide d'éclat peut-être et d'influence sur les hommes et les événements, d'une autre femme d'ailleurs justement célèbre. L'une des habitudes de celle-ci était d'attaquer publiquement, par de brusques interpellations faites à haute voix, les personnages les plus distingués. S'étant fait présenter à Bonaparte, elle

lui demanda tout d'abord quelle était, à ses yeux, la femme la plus remarquable? « Celle qui a le plus d'enfants! » lui répondit-il trop sèchement, sans assez d'égards pour le rare génie d'une femme aussi illustre, qu'il laissa tout interdite.

Quand toutes ces nécessités de position étaient satisfaites, Bonaparte, soigneux de ne point se prodiguer, se renfermait dans son intérieur. S'il allait à quelque théâtre, c'était dans des loges dont la grille levée le cachait aux spectateurs. S'il arrivait qu'il y fût deviné et demandé avec acclamations, il se tenait en arrière et se refusait obstinément à céder aux vœux de cet enthousiasme.

Ce fut alors que dans l'Institut la classe des Sciences l'ambitionna pour un de ses membres. Il lui répondit par un empressement pareil, y prit le fauteuil que l'exil de Carnot venait de laisser vacant, et se plut à se montrer assis entre Laplace et Lagrange. Dès ce moment, dans les cérémonies publiques, il préféra l'uniforme civil de ce corps célèbre à son uniforme militaire. Quand vint l'odieuse commémoration du 21 janvier, vaincu, après une longue résistance, dans sa répugnance à y assister, il ne consentit à y paraître qu'avec cet habit de l'Institut, et confondu avec les membres de ce corps que l'obéissance y amenait.

Cette répugnance, que seul il osait manifester, ne fut point alors sa seule opposition à ces mœurs dictatoriales renouvelées de 1793. Vers ce même moment, en Allemagne des menées révolutionnaires d'Augereau, et à Paris des actes violents de l'infâme ministre de la police, compromettaient la paix exté-

rieure et intérieure. Napoléon s'en indigna si hautement qu'il força le ministre à désavouer et cesser ces brutalités, et le Directoire à ôter à Augereau son commandement.

CHAPITRE III.

Telle fut, quant à l'intérieur, sa désapprobation pour l'esprit du Gouvernement issu de la révolution de fructidor. Il n'approuvait pas plus sa politique extérieure; elle tendait à s'assimiler tous les États voisins. Le but, ou l'instinct de ce Gouvernement, était d'entourer la grande République d'une ceinture de gouvernements démocratiques et révolutionnaires semblables au sien. Qu'un tel système ait été celui de Talleyrand, ou que sa flexibilité se soit ployée aux instincts révolutionnaires de Barras et de Rewbel, ou bien encore que, dans cette époque ardente, deux passions, deux intérêts ennemis, deux grands systèmes contraires aux prises, la Démocratie et l'Aristocratie, aient tout dominé, tout entraîné; qu'enfin, dans la lutte à outrance de ces deux principes, on doive surtout considérer les événements comme d'inévitables résultats de cette lutte, le fait est que, trois mois après la paix de Campo-Formio, déjà tout était changé de face : qu'en Hollande une constitution unitaire, semblable à la nôtre, était imposée; que Milan et Gênes étaient de plus en plus démocratisés; qu'enfin Rome

et la Suisse envahies, l'une par Berthier et Masséna, après le meurtre de Duphot, l'autre par Brune, étaient bouleversées, livrées à leur démagogie, et si honteusement, si effrontément pillées, qu'à Rome surtout, l'armée entière, indignée contre ses chefs, s'écria qu'ils déshonoraient le nom français, et se révolta.

Et il allait en être ainsi du Piémont, de Lucques, de Florence et de l'Italie entière.

Pendant que ce fatal Directoire, proscripteur, terroriste, banqueroutier, et, au dehors comme au dedans, pillard et révolutionnaire, tantôt poussant aux circonstances, tantôt s'y laissant entraîner, et ne sachant pas plus commander aux autres qu'à lui-même, préparait ainsi contre la France le danger d'une coalition nouvelle, Bonaparte, de plus en plus dégoûté de ce spectacle, se tenait à part. Le Gouvernement et lui s'observaient avec une égale défiance; des deux parts on dissimulait.

On avait d'abord voulu se débarrasser de lui en le renvoyant à Rastadt; mais il avait répondu, que vouloir mettre à la fois dans une même main la plume de ce congrès et l'épée de la descente, c'était trop, et qu'elles n'y pouvaient tenir ensemble. Quelque gênant et gêné qu'il fût à Paris il y restait donc, sondant ce terrain avec Desaix, chef de son état-major, et se convainquant, de plus en plus, que le temps de la régénération de la France n'était point encore venu. Sa prudence en redoublait; mais de quelque réserve qu'il s'entourât, l'éclat de son génie rendait sa présence insupportable. L'ascendant en était si grand que sans cesse les agents du Directoire, mi-

nistres, généraux, administrateurs, lui soumettaient leurs instructions, et n'osaient agir sans le consulter. Les Directeurs eux-mêmes l'envoyaient souvent chercher avec une déférence apparente, soit que, cédant à l'opinion, ils voulussent paraître s'éclairer de ses conseils, soit pour s'en autoriser dans leurs actes violents, tels que celui du perfide envahissement de la Suisse en pleine paix, qu'ils commirent alors et où, en effet, ils le compromirent.

Au milieu de ces mensongers épanchements, ils affectaient l'abandon de la confiance jusqu'à lui montrer des dénonciations qui l'accusaient de méditer leur renversement. En même temps ils environnaient d'espions toutes ses démarches. Lui, de son côté, feignait de croire à leurs fausses protestations. Mais bien loin de là il cédait aux soupçons des siens contre ces Conventionnels si mal famés qu'on leur imputait la fin prématurée du général Hoche mort, disait-on, empoisonné ! On remarqua même, dans ses repas chez les Directeurs, que plusieurs fois il les laissa éprouver le vin et les aliments qu'ils lui servirent avant d'en user lui-même.

Ceci paraîtrait invraisemblable, sans le récit d'un autre témoin alors secrétaire intime de Bonaparte. Il affirme que, en ce moment, un projet d'empoisonnement, dont on venait d'avertir son général, était si réel que, quelque promptitude qu'on eût mis à le vérifier, déjà l'assassinat subit du révélateur en avait effacé la trace.

Cette situation, intolérable pour tous, ne pouvait durer. Bonaparte la fit cesser; il quitta Paris. Général

en chef de l'expédition contre l'Angleterre, il partit pour en aller inspecter les apprêts sur les côtes du nord de la France. Ce but pour lui n'était qu'apparent; ce fut un prétexte et une diversion utile à un autre but. Un double désastre venait d'annihiler nos deux alliés maritimes; les restes de leurs flottes battues étaient bloqués à Cadix et au Texel; réduits à nous-mêmes, les vents aussi nous manquaient; on ne pouvait plus compter sur leur secours avant l'automne. D'autre part, l'Angleterre, avertie par nos menaces, était debout prête à se défendre, et Napoléon, accoutumé à mieux préparer sa fortune avant de s'y livrer, se défiait du succès d'une expédition annoncée si longtemps d'avance et aussi ouvertement. Il savait combien l'étonnement des coups imprévus ajoutait de chances à son audace.

Tout éloignait donc de cette entreprise son génie impatient. En même temps tout le rappelait vers le sud. En effet, origine, habitude, gloire, tout de lui avait été jusque-là méridional. On sait par ses longues causeries avec Desaix, dans ses loisirs de Passeriano, on a vu par ses lettres mêmes d'alors, que ses dernières méditations en Italie avaient eu pour objet la Méditerranée, Malte et jusqu'à l'Égypte. Les soldats faits à son commandement, la plupart méridionaux comme lui, étaient encore sur ces rivages : tout l'y ramenait.

Aussi, dans ses épanchements intimes, en quittant Paris où, disait-il, « sa gloire s'usait, » avait-il ajouté: « Qu'il allait donner un coup d'œil vers le nord, et « voir ce qu'on y pourrait entreprendre; que s'il y

« avait là, comme il le prévoyait, trop peu d'espoir, « l'armée d'Angleterre deviendrait l'armée d'Orient, « et qu'il irait en Égypte; qu'il n'y avait plus, en « Europe, rien de grand à faire; que ce n'était qu'une « taupinière; que, en Orient, tout était vaste, illimité; « que là seulement se créaient les grands empires « et se faisaient les grandes révolutions civiles et re- « ligieuses! »

C'est pourquoi, dans les préparatifs d'un voyage qui semblait n'avoir que le nord pour but, il avait rempli sa voiture de tous les documents anciens et nouveaux, trouvés dans nos archives, sur l'Égypte et sur la possibilité de la conquérir. Pendant cette inspection des côtes de l'Océan, sa principale occupation fut de dévorer ces matériaux. Huit jours après son départ, en quittant Anvers, sa résolution était prise. Il détourna ses yeux de la côte anglaise, disant : « Que cette descente serait un coup de dé trop « chanceux; qu'il ne le hasarderait pas; qu'il ne « voulait pas jouer à ce point la fortune de la France. »

Ainsi, quand l'Angleterre, effrayée de sa présence, tremblait sous ses regards distraits, lui, l'imagination toute pleine de Sésostris, d'Alexandre et de César, s'écriait : « Que les grands noms ne se faisaient qu'en « Orient! » Sa pensée s'emparait de la Méditerranée qu'elle appelait « le grand Lac français! » Elle remontait le Nil dompté, et s'emportant au delà, elle allait menacer la puissance anglaise jusque dans les Indes Orientales!

Alors encore son âme ardente était fraîchement pénétrée de ces fortes impressions puisées aux études

solitaires et rêveuses de son adolescence. Pleine de Plutarque, jalouse, comme Barras venait de le lui dire publiquement « de se montrer au-dessus des parallèles, » elle était moins avide du pouvoir que de la renommée d'une conquête extraordinaire et lointaine. L'Égypte s'offrait. C'était la terre natale de la gloire! Là se trouvait la souche de cet arbre généalogique des héros de l'Histoire et de la Fable, dont il voulait de son nom couronner le faîte. Elle le conduisait à cet Orient où, tout, espace et monuments, noms et langage, était retentissant, coloré, majestueux et d'une nature si grandiose, que la terre y semblait toucher au ciel, y exalter, y diviniser les renommées et les rendre impérissables!

C'était donc là qu'il voulait porter la sienne. Cette détermination prise, il la rapporta dans Paris, profonde, passionnée, et d'autant plus irrésistible qu'il savait que le Directoire achèterait à tout prix le soulagement de son absence.

CHAPITRE IV.

Déjà, pour détourner au loin l'ardeur de son génie, cette Égypte avait été offerte comme un leurre à son imagination conquérante. Mais lorsqu'on vit qu'il s'agissait d'en venir sérieusement à la réalisation de ce mensonge, on recula; mille objections s'élevèrent; la ruine d'un effort aussi dispendieux; la difficulté des apprêts d'une aussi grande expédition, celle du tra

jet ; l'épuisement où tomberait l'armée après un détachement de trente à quarante mille hommes d'élite ; l'abandon de la descente en Angleterre ; la sainteté des traités ; une antique alliance à rompre avec la Turquie. De son côté Bonaparte, selon sa coutume déjà prêt à tout, montra, pour faire face à la dépense, les trésors récemment enlevés à Rome et à Berne ; quant aux moyens de transport, les vaisseaux de commerce oisifs dans tous nos ports ; quant aux troupes, les divisions de son armée d'Italie, les unes encore répandues dans la Péninsule, les autres rentrées dans le midi de la France. Elles se trouvaient justement à portée de Toulon, de Gênes, d'Ajaccio et de Civita-Vecchia, les quatre points d'embarquement les plus convenables !

Qu'avait-on à craindre de l'Europe ? Toutes coalitions n'y étaient-elles pas abattues pour longtemps encore ? Quant à l'Angleterre, ne la retrouverait-on pas sur le Gange autant que sur la Tamise ? C'était à ces deux sources que successivement il fallait attaquer son existence. Le Nil serait le plus court chemin pour conduire à l'une, comme pour l'autre était la Manche !

Et il ajoutait qu'à ces deux agressions, des temps divers convenaient : à celle de l'Égypte, le printemps où l'on allait entrer ; au passage de la Manche, l'automne dont huit mois séparaient encore ; qu'ainsi toutes deux, dans cette même année, pourraient s'accomplir ; que bien plus on verrait, réciproquement et successivement, s'entr'aider ces deux attaques. Pendant que, en ce moment, l'Angleterre menacée au

nord, y rassemble toutes ses forces, lui, dans le sud, ira la surprendre; il s'emparera de Malte, de cette Égypte clef de son commerce du Levant, de celui des Grandes Indes, seule barrière entre nous et sa puissance orientale. Six mois suffiraient à cette conquête!

Dès lors, la saison propice à l'attaque au nord venue, l'anxiété et les forces anglaises au loin détournées, et la seconde expédition prête sur la Manche, il reviendrait se mettre à sa tête pour la porter au cœur de l'ennemi étonné; renouvelant ainsi, mais dans une proportion colossale, mais avec le monde entier pour champ de bataille, avec deux armées, deux flottes, et dans deux parties du monde, sa manœuvre de prédilection, celle qui lui avait ouvert l'Italie le lendemain de Montenotte, qui la lui avait conservée à Castiglione et aux immortelles journées de Rivoli et de La Favorite!

L'envahissement de Malte éleva quelques scrupules : « Eh, ne voyez-vous donc pas que Malte est « à vendre? » répliqua-t-il.

Restait l'alliance turque qu'évidemment il faudrait briser. Mais il prétendait trop insidieusement que l'Égypte appartenait,de fait, bien moins à la Porte qu'aux Mamelouks, usurpateurs de cette province; que ce serait rendre service au Sultan de les détruire; qu'on pourrait donc encore s'entendre avec le Divan.

On dit que Talleyrand se proposa pour aller lui-même, à Constantinople, conjurer cette rupture. Quoi qu'il en soit, appuyé par ce ministre, Bonaparte l'emporta.

A l'importunité de sa présence s'ajoutait alors celle de ses frères Joseph et Lucien. Joseph, que son mariage à Marseille avait enrichi, tenait dans Paris table et maison ouvertes. Sa figure noble et son esprit agréable et doux plaisaient généralement. Il était revenu récemment de l'ambassade de Rome, après le meurtre de Duphot et la révolution qui en fut la suite.

Lucien était député au Conseil des Cinq-Cents. Il commençait à joindre à l'illustration de son nom l'influence d'un esprit ardent, hardi, et d'une éloquence qui ne manquait ni d'entraînement ni de séduction. D'autre part, Hoche mort, et Moreau compromis dans la trahison de Pichegru, laissaient Napoléon sans rivaux de gloire militaire. Tout cela augmentait l'inquiétude que donnait à ce misérable Directoire la présence de Bonaparte. Faudrait-il donc la supporter huit mois encore, jusqu'au moment de la descente en Angleterre? et bien plus, à la tête d'une armée rassemblée dans l'intérieur! Une occasion s'offrait de se débarrasser, sur une autre partie du monde, de cette grandeur qui rapetissait, de cet éclat qui éclipsait. Présente, elle était si oppressive! Absente au contraire, agrandie même, elle rejaillirait sur le Gouvernement, elle en augmenterait la puissance; et si elle échouait, soulagé d'une telle rivalité, au prix même d'un désastre national, on s'en consolerait!

Tels furent les motifs qui décidèrent le Directoire.

Des mémoires, inédits encore et discrédités d'avance par le ridicule attaché au nom du Directeur qui les a laissés, disent le contraire. L'histoire présente s'en est

déjà servie, et peut-être avec trop de confiance. L'histoire à venir sera plus morale, plus indépendante. Elle jugera les hommes d'alors sur des principes éternels, et non sur une morale de circonstance. Étonnée de plusieurs éloges donnés trop complaisamment en son nom, elle désavouera ces réputations d'intégrité et de pureté prodiguées à des complices, les uns du 21 janvier 1793 et des crimes du Comité de Salut Public, les autres de ce même meurtre de Louis XVI et des inutiles, iniques et atroces proscriptions de fructidor.

Quant aux mémoires dont il est ici question, en s'en servant elle se défiera de leur auteur, de cet avocat médiocre, de ce régicide, de ce proscripteur de fructidor, assez naïf pour s'être cru le droit et la mission de fonder une religion nouvelle plus philanthropique que le Christianisme, et pour se figurer qu'il était assez pur et assez capable pour diriger les destinées des Français, non-seulement dans ce monde-ci mais aussi dans l'autre monde!

Laissons-le donc se vanter de sa résistance aux exigences de Bonaparte pour les apprêts de son expédition, et d'avoir, par une fière acceptation, imposé silence aux offres de démission trop répétées dont ce général menaçait le Directoire.

Le fait est que tout céda d'une part à l'empressement d'éloigner Napoléon, et de l'autre à l'ascendant de sa volonté passionnée et irrésistible. De même encore, à la promptitude, à l'immensité des préparatifs qui suivirent, on reconnaît sa main de maître. Ce ne furent pas seulement une armée de terre, une armée

de mer et cinq cents voiles, ce fut aussi la civilisation du dix-huitième siècle qu'il voulut transporter de Paris au Caire : vaste entreprise, conçue, embrassée d'un même coup d'œil, et dans son ensemble et dans tous les détails d'une foule incommensurable d'apprêts divers, où rien ne fut oublié, où, jusques aux moindres particularités, tout fut prévu, tout ordonné et dirigé par un seul homme!

Son activité inouïe s'étendit à tout; partout elle se rendit présente. Nuits comme jours, on le vit assiéger, harceler le Luxembourg et les ministères. Non content d'en avoir arraché la multitude d'ordres qu'il jugeait indispensables, il y retournait en surveiller, en hâter l'expédition; puis, fatiguant les courriers, sa correspondance redoublée couvrait les chemins. Elle allait, de l'Océan au Tibre, remuer les ports, les arsenaux, les administrations, les quartiers généraux. Elle remplissait de lui l'Italie et toute la France.

Merlin, dont le fils devint alors aide de camp de Napoléon, fut celui des Directeurs qui travailla le plus avec Bonaparte. Quant à l'Angleterre et à l'Allemagne, on les trompa, lorsque tout fut prêt, l'une par un ordre bruyant qui parut envoyer Bonaparte à Brest, l'autre par une lettre de Napoléon lui-même, qui l'annonçait au comte de Cobentzel, à Rastadt. La réunion de la flotte et de tant de moyens de colonisation démentait le général et le Directoire; mais l'Angleterre, aveuglée d'effroi, prit le change; ce qui était dissimulation elle le crut vérité, et la vérité, mensonge.

Au milieu du bruit de tant de mouvements, tel fut

le secret que Bonaparte imposa et qu'il sut garder, et tels la confiance et l'entraînement universels, qu'ouvriers habiles, savants célèbres, artistes et poëtes, officiers et généraux, accourant en foule, s'offrant, se précipitant sur ses pas, ou ignorèrent ou parurent ignorer, jusqu'au dernier jour, où il allait les conduire. Lui sut se taire jusqu'au bout, eux se livrèrent aveuglément à son génie. Nul n'hésita, excepté Berthier qu'une passion, qui n'a d'autre excuse que d'avoir été celle de sa vie entière, faillit séparer de son général. Déjà tous reconnaissaient en Napoléon l'un de ces êtres rares, trombe et foudre pour qui leur résiste, mais foyers de chaleur et de lumière, centres d'attraction, astres vivifiants pour ceux qui les entourent et les secondent! Héros créateurs de mille autres, et qui, temps, hommes et choses, rendent héroïques tout ce qu'ils touchent!

Cet homme et cette nation se convenaient; ils étaient dignes l'un de l'autre!

Pourtant ici, il en faut convenir, si le Directoire entraîné sacrifiait trop à son repos, lui de son côté, ébloui de gloire, dans une entreprise ruineuse et périlleuse pour son pays et si machiavélique contre le Divan, sacrifiait trop aussi à l'intérêt de sa renommée, et à se préparer à tout prix et à tout hasard la grande destinée qui l'attendait.

Une autre étoile, d'une clarté douteuse et perfide, dès ses premières lueurs contraire à la sienne, et qui aujourd'hui y survit encore, celle de Bernadotte, faillit alors tout déranger. Ambassadeur à Vienne, la fougue républicaine y provoqua une émotion popu-

laire, où notre drapeau et la légation française furent insultés. On crut un moment que la guerre continentale allait renaître et qu'il faudrait renoncer à toute entreprise lointaine. Mais l'Autriche n'était pas prête; elle s'expliqua, s'excusa; Bernadotte fut rappelé.

Bonaparte venait d'achever ses préparatifs. Cent voiles de guerre, quatre cents bâtiments de transport, quarante mille hommes de débarquement, et dix mille matelots qu'on appelait l'aile gauche de l'armée d'Angleterre, enfin cent artistes, savants et hommes de lettres, l'attendaient sur les bords de la Méditerranée. Il partit de Paris le 3 mai; il arriva à Toulon le 9 mai 1798.

Parmi les livres qu'il emportait, les poëmes d'Ossian furent remarqués; on s'en étonna. Pourtant, dans cette expédition gigantesque où, bien loin d'être soutenu, comme jadis nos Croisés, par la foi religieuse, la passion seule de la gloire et des conquêtes l'inspirait, comment être surpris de cette préférence pour une poésie qui déifiait la guerre et la gloire! Ciel païen, à défaut d'un Ciel chrétien, où se plaisait son génie ambitieux prêt à s'exalter, comme on va le voir, jusqu'à des proportions presque fabuleuses!

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE I.

On n'avait point encore vu d'aussi grande expédition maritime! A tant d'apprêts deux mois suffirent; puis neuf jours à Toulon pour s'assurer de leur ensemble, haranguer l'armée, achever l'embarquement et se créer une tactique. Cinq cents grenadiers, exercés à la manœuvre du canon, furent placés sur chaque bâtiment de haut bord, et l'ordre donné, en cas de rencontre de la flotte anglaise, de courir sus vaisseau contre vaisseau, et d'aborder.

Avant son départ, il laissa à la Provence un adieu digne de lui et de la véritable mission que le Ciel l'avait appelé à remplir. « Je viens, écrivit-il aux Com-
« missions militaires de cette division, d'apprendre
« avec la plus grande douleur que vous avez jugé et
« fait fusiller des vieillards et des femmes prévenus
« d'émigration! Les soldats de la liberté sont-ils donc
« devenus des bourreaux? La pitié qu'ils ont portée
« dans les combats serait-elle donc morte dans leurs
« cœurs?.... » Puis, interprétant favorablement l'horrible loi du 19 fructidor, œuvre de ce Directoire dont il s'éloignait avec tant d'empressement, il ajou-

tait : « Que tous les militaires qui signaient de pareilles « sentences contre des êtres incapables de porter les « armes, étaient des lâches! »

Il venait de rester en France cinq mois et demi. Il mit à la voile le 19 mai. Vingt-deux jours après il avait, en passant, rallié tour à tour ses convois de Gênes, d'Ajaccio, de Civita-Vecchia, et il apparaissait le 9 juin, toutes ses voiles réunies, devant l'île de Malte. Dans les neuf jours suivants cette île fut prise, occupée militairement, et son Gouvernement organisé. La flotte y fut ravitaillée; elle en repartit le 19 juin et arriva le 1er juillet, en douze jours, six semaines après son départ de Toulon, en vue de l'Égypte.

Dans ce premier succès le génie organisateur, la rapidité, l'audace appartiennent à Napoléon. Voici maintenant la part de la Fortune : d'abord, quant à la prise soudaine de Malte, le sort voulut qu'il y trouvât un Grand Maître sans caractère, entre deux partis, l'un français, l'autre décidé à se défendre. Le prétexte de faire de l'eau ayant été repoussé, la descente s'effectua. Les remparts étaient inaccessibles, les chevaliers n'avaient qu'à s'y renfermer ; ils en sortirent; ils furent repoussés, et d'autant plus découragés qu'ils avaient été plus téméraires. Dès lors, perdant la tête, le cœur et l'honneur, le malheureux Grand Maître se laissa dominer par le parti français; il se vendit à Bonaparte pour quelque argent, ainsi que le siége de l'Ordre qu'il commandait.

La rapidité de cette conquête parut fabuleuse. Elle surprit moins ceux qui savaient que, depuis six mois, des intelligences secrètes avaient été commencées. Il n'y

a d'ailleurs guère à s'étonner, quelque invraisemblable que soit un succès, quand il est le résultat, non-seulement de l'habileté d'un grand homme à préparer et de son audace à exécuter, mais surtout de la faiblesse d'esprit de son adversaire troublé par l'ascendant de la renommée du génie qu'il lui faut combattre.

Toutefois, Nelson étant près de nous atteindre, deux jours d'hésitation du Grand Maître eussent tout compromis ; d'où vint l'exclamation du général du génie Caffarelli lorsqu'il vit ouverts ces remparts inabordables : « Nous sommes bien heureux, s'écria-t-il, qu'il « y ait eu quelqu'un dans cette place pour nous en « ouvrir les portes ! »

La part de la fortune de Napoléon dans ce qui va suivre est plus remarquable. Le jour fixé pour son départ de Toulon, Nelson l'observait. Un violent coup de vent, qui n'endommagea qu'une de nos frégates, chassa cet Anglais au loin et maltraita tellement son escadre, que, forcé d'aller se radouber, il ne put reprendre que le 1er juin sa station devant Toulon, depuis douze jours vide de notre flotte ! Un même bonheur voulut que, devinant son but et suivant sa trace, mais passant près de lui et le devançant sans l'apercevoir, Nelson arrivât trop tard devant Malte où il ne trouva plus Napoléon, trop tôt devant Alexandrie d'où, ne le trouvant pas encore, il courut le chercher ailleurs, et lui donna non-seulement le temps d'arriver à son tour et de débarquer, mais un mois entier pour prendre Alexandrie, le Caire même, l'Égypte enfin, et pour mettre notre flotte à l'abri des attaques de la flotte anglaise. Brueys eut même tout le loisir

ou de retourner en France, ou d'aller à Corfou se mettre à couvert; et tel fut, en effet, l'ordre formel qu'il reçut de Bonaparte.

En arrivant le 1[er] juillet en vue d'Alexandrie, Napoléon appela à son bord notre consul. Cet agent lui apprit l'apparition de Nelson le 28 juin, il y avait quarante-huit heures, à cette même place où il se trouvait; sa disparition subite le même jour, et qu'Alexandrie se préparait à se défendre. La nuit approchait, le vent du nord soufflait, la mer brisait avec violence sur les récifs d'une côte dangereuse; trois vaisseaux venaient de s'aborder; on était encore à trois lieues de l'anse du Marabout, point choisi pour le débarquement; mais il n'importait, il fallait se hâter pour tout prévenir. Brueys résista : il objecta la nuit, le danger extrême. « Amiral, lui répliqua Bonaparte, le « temps commande! La Fortune ne me donne que « trois jours; si je n'en profite pas, nous sommes « perdus! » Alors, se suspendant aux cordages et saisissant le moment où la vague soulevait la chaloupe, il s'y jeta sans hésiter. Aussitôt, derrière et autour de lui, la mer se couvrit de canots, l'ordre ayant été donné de descendre.

On dit que, en ce moment critique, une voile fut signalée, qu'on la crut anglaise, et que Napoléon se récria, accusant sa fortune de l'abandonner. Cette voile était française, la mer seule nous était ennemie; on la dompta; la lutte fut longue, mais peu de nos embarcations périrent.

Le 2 juillet, à une heure du matin, Bonaparte prit pied le premier sur la terre d'Égypte. Une autre mer

de sable, de trois lieues encore, le séparait d'Alexandrie; dès qu'il eut réuni cinq mille hommes sous Kléber, Bon et Menou, il s'y aventura à pied, sans artillerie, et parut avec le jour en vue de la cité d'Alexandre, qu'il fit sommer. D'effroyables hurlements, accompagnés de coups de canon et d'une grêle de pierres et de balles, lui répondirent. Mais déjà trois colonnes d'attaque étaient préparées. Un triple assaut, qu'aidèrent les feux de quelques-uns de nos bâtiments, fit taire sur-le-champ tout ce tumulte. Nos soldats franchirent les remparts dégradés, ils en culbutèrent ces barbares et changèrent en gémissements leurs clameurs sauvages. Pourtant ceux des assiégés que préservaient les maisons et de vieilles tours tenaient encore, lorsque Bonaparte, maître du port et d'une caravelle turque, en envoya le capitaine porter aux chefs musulmans des paroles pacifiques. « Il s'étonnait de leur résistance! Qu'avaient-« ils à craindre? Leurs propriétés, leurs femmes, leur « religion, tout serait respecté. Allié de leur Grand « Seigneur, c'était aux seuls Mamelouks, à ces en-« nemis communs, que les Français venaient apporter « la guerre! » Les chefs, ainsi rassurés, cédèrent; et Bonaparte maître d'Alexandrie leur tint parole.

Déjà un ordre du jour et une proclamation, des 21 et 30 juin, avaient prévenu le danger de ce premier contact entre l'incontinence, l'avidité, l'insouciance irréligieuse de l'armée et les passions fanatiques et jalouses de ces peuples. Ces documents historiques sont de la plus haute importance. On y voit, dans un style d'une concision pleine et vigoureuse,

la confiance de Bonaparte en sa destinée; le but, la portée de la conquête; les précautions que lui inspire la prudence; de quelle passion avide de surpasser toutes les gloires antiques et modernes son âme est transportée, et comme il s'efforce d'en enflammer ses compagnons d'armes.

Il y réussit. Tous, soldats comme généraux, quelque circonscrits que dussent être leurs divers renoms, s'exaltèrent à ses paroles. Car, dans son inexplicable ambition, tel est l'homme dont l'âme immortelle est si pleine d'avenir, que, possédant à peine un présent presque insaisissable, on le trouve sans cesse prêt à le sacrifier à l'espoir de laisser quelque trace de son passage en ce monde dans l'âme de ses semblables!

Dans les trois jours qui suivirent, le débarquement s'acheva; un Gouvernement civil, composé de Cheiks surtout, fut organisé; un nouveau système de défense tracé, et une instruction prudente donnée à la flotte. D'autre part, les harems, les mosquées furent respectés; le général en chef voulut assister à la prière; il fit plus, et trop peut-être : des proclamations, dont quelques-unes furent fallacieuses jusqu'à l'excès, commencèrent à gagner les Cophtes ou Égyptiens primitifs, les Arabes errants, les fellahs ou Arabes cultivateurs, et les Turcs eux-mêmes. C'était toute la population; on en séparait, on en isolait les Mamelouks qu'on accusait de la misère des peuples et sur lesquels on voulait concentrer la guerre.

En même temps il envoyait un détachement s'emparer des Bouches du Nil; une flotille, destinée à re-

monter ce fleuve, était organisée; l'armée, partagée en cinq divisions, allait être mise en marche; déjà même l'avant-garde, sous Desaix, avait été lancée à quinze lieues dans le désert; elle atteignait Demenhour; elle se dirigeait, à travers les sables et par Rahmanié, droit sur le Caire. Kléber blessé resta dans Alexandrie.

CHAPITRE II.

Le 6 juillet l'armée suivit son avant-garde. Dans ce trajet pénible de six journées sur un sable aride, avant de gagner le Nil, la patience, qui n'est point la première des vertus françaises, faillit manquer. Déjà quarante-deux jours d'embarquement l'avait mise à une forte épreuve; mais là du moins, l'ennui avait été seul à combattre, tandis qu'ici, c'étaient la soif, la fatigue, la famine; c'étaient l'aspect étrange et la chaleur dévorante d'une plaine sablonneuse et infinie, autre mer d'une monotone et déserte immobilité. Cette immensité stérile, sans eau, sans ombre et sans témoins, découragea. Les soldats, les officiers même s'en étonnèrent. Jusque-là leur flotte, la vue de cette Méditerranée dont les flots battaient aussi les rivages de la France, avaient été des intermédiaires, des liens encore avec la patrie absente. Ici Alexandrie, quoique sur les bords de cette même mer, ville de six cent mille âmes au troisième siècle, mais dégradée, sale, et de six mille âmes à peine aujourd'hui, ils la méprisèrent. « Qu'étaient-ils donc venus faire dans ces

« contrées désolées et si lointaines? C'était le Directoire, cet ennemi de Bonaparte, qui les envoyait s'y engloutir! Comment la passion de leur général pour la renommée avait-elle pu l'abuser sur cet exil d'une patrie qui devait cependant tout à leurs armes! Qu'importait à leur gloire moderne ces sables décorés d'une gloire antique? Ne s'étaient-ils pas déjà fait, en Italie, une renommée aussi grande et aussi durable? Sur cette terre de morts et de tombeaux tout était idéal, hors la faim, la soif, un sol, un climat dévorants qui n'étaient que trop réels! C'était acheter trop cher du bruit! Et quel bruit encore pourrait ressortir de cette immensité muette et solitaire, où ils n'avaient à triompher que de quelques Arabes voleurs indignes d'eux et de leur général! »

A ces murmures des plus braves et des plus fougueux se joignirent des imprécations, des gestes de fureur, et en cela Lannes et Murat eux-mêmes furent remarqués. Pourtant l'ascendant de Bonaparte contint les uns, l'importunité des attaques des Arabes, qui redoublèrent, fut pour d'autres une distraction, et pour tous le caractère mobile et gai de la nation qui vint en aide. On se prit à se plaisanter réciproquement sur les maux qu'on endurait, à persifler ses douleurs; on tourna le désert en ridicule. Au milieu de ces alternatives, le 11 juillet, le désert cessa, le Nil apparut, l'armée entière courut s'y précipiter; elle s'y abreuva délicieusement et y oublia toutes ses souffrances.

Les Mameloucks venaient aussi de se montrer. C'était la plus belle, la plus brave, la plus riche cavalerie

qu'on pût imaginer. En eux on retrouvait la guerre sous une forme neuve et brillante. D'abord, le canon de Desaix l'avait dissipée. Mais le 13 juillet, devant Cheibresse, elle reparut. Quatre mille Mamelouks, Mourad Bey en tête, vinrent caracoler autour de nos baïonnettes; leurs escadrons fondirent impétueusement sur nos bataillons carrés, et leur flottille attaqua la nôtre. Sur le Nil, la victoire, après avoir hésité, nous revint; elle fut sanglante. Sur terre, nos feux suffirent. Le choc eût été plus décisif si Bonaparte n'eût pas été forcé d'aller au secours de sa flottille. Du côté des Mamelouks ce ne fut qu'un essai; mais trois cents succombèrent. Le soldat put goûter assez de cette riche proie pour en devenir avide, et le général pour se confirmer dans une tactique appropriée à ce nouveau genre de guerre.

Il fallut marcher péniblement sept jours encore; mais le Nil guidait, mais toute la féerie des Mille et une nuits, dont on venait d'entrevoir une apparence, remplissait les imaginations. Le 21 juillet enfin, à cet espoir, quelque magnifique qu'il fût, succéda une réalité plus grande. Depuis quelques heures l'armée s'avançait, lorsque tout à coup se déploya devant elle le plus majestueux de tous les spectacles.

A la droite du Nil brillait au loin, de tous les feux du soleil, le Caire orné de ses innombrables minarets que dominait la puissante mosquée de Jemil-Azar, Vatican du Mahométisme égyptien. Sous ses murs et déjà sur la route de Belbeis, avec ses femmes, ses trésors et un millier de cavaliers prêts à fuir, on apercevait Ibrahim Bey, l'usurpateur civil de l'Égypte,

comme Mourad en était l'usurpateur militaire; tous deux en avaient ainsi fait le partage. Le Nil lui-même était couvert de djermes portant toutes les richesses de ces oppresseurs. Sur la rive gauche, devant l'aile gauche de l'armée française, se présentait le bourg retranché d'Embabeh, défendu par quarante canons et vingt-cinq mille fellahs et janissaires. Devant le centre, dix mille Mamelouks étincelants d'acier, et tous resplendissant d'or et de pierres précieuses. De riches aigrettes ornaient leurs turbans superbes; ils étaient vêtus des plus rares tissus de l'Orient; ils voltigeaient sur les plus admirables chevaux de la terre. En avant de notre droite enfin, grandissaient à chaque pas les gigantesques Pyramides! Des milliers d'Arabes, prêts à dépouiller les vaincus, fourmillaient au pied de ces énormes masses de granit.

Ainsi se montrèrent à la fois, sous les yeux et sous la main des nôtres, tous leurs ennemis réunis, toute la conquête promise, et pour témoins, pour gages d'une gloire impérissable, les plus antiques et les plus célèbres monuments du monde. Quel temps fut le nôtre! Et ici surtout, que de renommées anciennes et modernes en présence! D'un côté, l'Orient avec ses splendeurs presque fabuleuses; de l'autre, le plus grand homme de la civilisation moderne, avec l'armée la plus brave, la plus intelligente, la plus vive et impressionnable qui fut jamais. Merveilleux spectacle, où l'on ne sait ce qu'il y avait de plus admirable, ou des conquérants ou de la conquête!

A la vue de ces antiques monuments, dont on lui avait tant parlé, l'armée demeura quelques instants

muette et immobile. Bonaparte, le visage rayonnant, les yeux éclatants d'enthousiasme, parcourait les rangs; le bras tendu vers ces immenses trophées, et grand comme eux, il les leur montrait, il les enflammait de son héroïsme, il s'écriait : « Soldats, songez que, du « haut de ces Pyramides, quarante siècles vous con- « templent! »

Il cédait à l'inspiration de son génie passionné de gloire. Mais ce n'était pas d'excitation que les siens avaient besoin; il redoutait plutôt leur emportement. C'était, devant la plus impétueuse cavalerie de la terre, le plus grand danger qu'il eût à craindre. Depuis longtemps ses ordres étaient donnés en conséquence. Car dans l'action s'il se montrait prompt et audacieux comme la témérité, c'est que, dans la conception, il avait été prévoyant et prudent comme la crainte. Son ordre de bataille, dans cette journée célèbre, en est plus que jamais la preuve. De sa droite à sa gauche cinq divisions, se flanquant réciproquement, étaient formées en cinq carrés à rangs doubles, sur six hommes de hauteur; les canons aux angles; au centre, les généraux, les bagages et les grenadiers en réserve. C'étaient cinq citadelles épaisses, vivantes, mobiles, renfermant de quoi réparer leurs brèches, et de toutes parts hérissées de fer. Elles allaient s'avancer ainsi dans la plaine où, s'arrêtant de pied ferme et se couvrant de feux croisés et à bout portant, elles devaient foudroyer et anéantir toutes les charges.

Tel était leur ordre défensif. Quant à l'offensive, que des sorties devinssent opportunes, les carrés se dédoubleraient; ils resteraient sur trois rangs de pro-

fondeur, et les trois autres rangs, formés en colonnes d'attaque, s'en élanceraient.

Quant à la manœuvre, la disposition des lieux et celle de l'ennemi la lui dictèrent. Il se décida sur-le-champ. Ses deux carrés de gauche contournèrent Embabeh hors de portée du canon; ils y continrent l'infanterie égyptienne, et s'interposèrent entre elle et sa cavalerie. En même temps ses trois autres carrés, celui du centre sous Dugua et celui de Regnier, marchèrent droit aux Mamelouks, tandis que, à l'extrême droite, décrivant un arc de cercle, Desaix débordait leur gauche pour les pousser au delà d'Embabeh et les jeter, en se rabattant sur eux, dans le Nil.

Mais Mourad comprit Bonaparte; il voulut le prévenir. Il laissa deux mille Mamelouks au soutien d'Embabeh, et voyant la division Desaix en mouvement, ses rangs entrecoupés par quelques palmiers et à portée, il lança sur elle les six mille chevaux qui lui restaient. Cette masse énorme s'abattit sur Desaix avec la rapidité de la foudre. Elle faillit surprendre sa division désunie par le mouvement de sa marche; mais le carré, promptement reformé, se couvrit d'un feu roulant si bien nourri que la charge ennemie, criblée de balles et de mitraille, s'arrêta, flotta incertaine, tourna, furieuse et déconcertée, autour du carré de toutes parts inabordable, et disparut enfin en laissant le sol jonché de morts et de mourants qui se débattaient sur l'arène.

Mais s'ils renoncèrent à la victoire, ce ne fut pas sans des efforts inouïs, sans des dévouements sublimes! Beaucoup, ayant déchargé leurs armes à bout touchant, et les voyant insuffisantes, ivres de fureur, les jetèrent

à la figure des nôtres; leurs pistolets, leurs tromblons, jusqu'à leurs cimeterres, ils lancèrent tout comme s'ils eussent voulu en finir, et que ce combat fût le dernier; puis, se précipitant eux-mêmes sur nos baïonnettes, ils les saisissaient, les mordaient de rage! Abattus enfin, ils se traînaient jusque dans les jambes des soldats que, en expirant, ils cherchaient encore à déchirer. On en vit même qui, croyant nos soldats liés l'un à l'autre, retournèrent leurs chevaux effarouchés, les forcèrent à reculer, à se cabrer et à se renverser sur nos rangs pour les écraser et les ouvrir à ceux qui les suivaient! Quelques-uns, culbutés ainsi jusque dans le carré, y vinrent mourir aux pieds du général.

Ces faits, je les tiens de plusieurs témoins, longtemps mes compagnons d'armes, tous d'accord sur ces détails et vivants encore.

Mourad, sans avouer sa défaite, n'abandonna Desaix que pour tenter, sur le carré de Regnier, une meilleure fortune. Ses Mamelouks y furent reçus de même, et se rebutant ils voulurent se rallier vers Embabeh et le Nil; mais déjà le carré du centre, celui de Dugua, les en séparait. Dès lors chacun ne prit plus conseil que de soi-même : la plus grande partie s'en fut en déroute, le long du désert, vers la Haute Égypte; le reste se jeta dans Embabeh, au travers des balles de Dugua et de sa mitraille.

La plaine ainsi nettoyée et victorieusement occupée, Bonaparte poussa sur-le-champ Bon et Menou contre le village. Les trois premiers rangs de leurs carrés s'en détachèrent; ils se formèrent en colonnes d'attaque, et les deux carrés ainsi dédoublés marchèrent

à l'appui de leurs colonnes. Ceux des Mamelouks qui venaient de se réfugier sous les retranchements, voyant ces carrés ébranlés, les jugèrent rompus; ils s'en crurent maîtres. L'aigle, quand il fond sur sa proie, n'est pas plus impétueux que ne fut leur charge furieuse; mais plus prompts encore nos carrés, s'arrêtant, se rétablirent; les colonnes d'attaque elles-mêmes se transformèrent subitement en carrés pareils, et toute la fougue ennemie vint expirer sous les décharges meurtrières qui en sortirent.

Vaincus une troisième fois et désespérés, ces Mamelouks se rejetèrent, en partie, dans le camp retranché d'Embabeh où ils portèrent leur désordre, où la division du général Bon pénétra sans coup férir, et d'où les deux mille Mamelouks qui y soutenaient leur infanterie, abandonnés par elle, s'échappant, crurent pouvoir fuir le long du Nil, entre ce fleuve et leurs retranchements. Mais Marmont, les prévenant, court avec la quatrième légère à l'extrémité du parapet, d'où, abattant hommes et chevaux, il obstrue ce défilé et arrête leur fuite en tête, pendant que ceux des nôtres qui remontaient le bord du fleuve la poussent en queue. Les malheureux n'ayant de refuge que le Nil, s'y précipitent; le plus grand nombre y périt. Ceux qui échappèrent rejoignirent Ibrahim Bey sur la rive droite. Celui-ci, tout au contraire de Mourad, s'en fut vers Belbeis et la Syrie, après avoir mis le feu à la flotte chargée de toutes ses richesses.

Deux mille Mamelouks, tués ou noyés, avaient succombé. Leurs dépouilles tinrent aux soldats les promesses de Bonaparte. Car pour beaucoup, l'espoir d'un

butin que, en rentrant dans leurs foyers, ils pourraient échanger contre un champ et une chaumière, s'ils ne le mangeaient en chemin, avait été pour un bon nombre, dans une si lointaine expédition, l'un de leurs mobiles : ceux-là furent satisfaits. Jamais plus riches dépouilles n'ajoutèrent d'aussi vives joies aux ravissements plus nobles de la victoire. Le corps de chaque Mamelouk, tué dans la plaine ou retiré du Nil, leur offrit des armes d'une trempe rare et superbement ornées, des bourses gonflées d'or, et des châles d'un prix inestimable.

Telle fut la victoire des Pyramides. Elle ne nous coûta qu'une perte insignifiante, tant avait été appropriée à ce nouveau genre de guerre la tactique adoptée par Bonaparte. Le Grand Caire en fut le prix. C'était le sommet du Delta, la capitale de l'Égypte, le centre du Gouvernement. Mais à cette conquête matérielle il en fallait joindre une morale, et là tout était obstacle, tout séparait, tout était contraste et opposition; et pourtant tout fut rapidement surmonté. Bonaparte, dès ses premiers pas au milieu de cette population de trois cent mille âmes, s'y montra plus égyptien et presque aussi musulman que les Turcs eux-mêmes. Les Cheiks arabes, chefs civils et religieux, ceux surtout de Jemil-El-Azar, étaient tout-puissants sur l'esprit des peuples; il les gagna. Formés en Divan de gouvernement, ils se déclarèrent pour le vainqueur. Bonaparte se soumit à leurs pratiques religieuses: il voulut que l'armée entière concourût aux solennités des fêtes du Nil et du Prophète. Respectés par elle, commerce, mœurs, coutumes de toute nature, tout

continua. Les nôtres souriaient, mais ils avaient compris leur général. Dans cette armée sceptique mais intelligente, soldats comme chefs, tous se conformèrent à la politique habile, mais en cela, comme on le verra bientôt, trop peu scrupuleuse de Napoléon.

Ces peuples étaient accoutumés à être la proie du vainqueur; délivrés du joug oppresseur des Mamelouks, protégés, imités même dans leurs usages, ils furent saisis d'admiration. Dans leur ravissement, ils se demandaient : « Quel était donc cet invincible « conquérant, ce favori du grand Allah, ce *Sul-« tan de feu*, qui ne prenait rien, qui apportait tout, « ordre, affranchissement, bienfaits de la civilisation ! » Ils le divinisèrent, ils l'appelèrent l'Envoyé de Dieu, et mêlèrent son nom à leurs hymnes religieuses.

CHAPITRE III.

Pourtant, Mourad au sud, Ibrahim au nord, maîtres des deux rives du Nil, l'un au-dessus l'autre au-dessous du Caire, y resserraient Napoléon et rendaient sa position incertaine encore. Il opposa Desaix au premier, et lui-même, le 7 août, redescendit le Nil jusqu'à Salehieh contre Ibrahim. Ce fut sans assez de précautions sans doute, puisqu'il faillit succomber dans un combat de cavalerie trop inégal. Mais il reprit bientôt le dessus à force d'audace, et Ibrahim, chassé dans le désert de Syrie, y disparut. Le bonheur voulut que, par ce même coup de main, une caravane

de la Mecque, arrachée au pillage des Arabes, fût protégée.

Le Delta nettoyé, Damiette occupée par Kléber, et Salehieh par Regnier, il revenait au Caire lorsqu'il reçut la nouvelle du désastre d'Aboukir. On a vu que, d'après l'instruction donnée il y avait un mois à Brueys par Bonaparte, la flotte avait dû se mettre ou à couvert dans le vieux port d'Alexandrie ou sous voiles pour gagner Toulon ou Corfou. Mais Brueys avait désobéi. Dans son indécision il avait pris un de ces partis mixtes, les pires de tous, surtout en guerre. Inquiet sur le sort de l'armée de terre, et ne voulant ni l'abandonner ni se renfermer dans le port de peur d'y être bloqué, il s'embossa dans la rade d'Aboukir. Là, aussi négligent qu'imprudent, il se ravitailla trop lentement, n'appuya point assez ses ailes, ne se fit point éclairer en mer, et se laissa surprendre par Nelson, à demi désarmé de ses équipages. Le 1er août il fut tourné dans cette position par sa gauche, enveloppé jusqu'à son centre, écrasé entre deux feux, et coupé de son aile droite qui l'abandonna. Celui qui la commandait s'en fut sans combattre, tandis que périssaient héroïquement les deux tiers de notre flotte et son amiral.

Tel fut ce désastre. Les forces étaient égales, treize vaisseaux de chaque part; nous en perdîmes huit. Napoléon ne les couvrait plus de son étoile. Il suffisait sans doute au Ciel que sa propre fortune, destinée à rendre victorieuse et à organiser la Révolution du dix-huitième siècle, eût échappé à la fortune anglaise. Il prévit toutes les conséquences de cette ca-

tastrophe : son effet sur le fatalisme oriental; la mer perdue; le Sultan livré à l'influence anglaise; la foi égyptienne ébranlée; tous moyens de communication et de retour en France enlevés à l'expédition; lui-même séparé de Paris, centre de sa double ligne d'opérations du Caire à Londres, et désormais forcé de renoncer à l'une des plus hardies et des plus vastes conceptions qui eussent jusque-là étonné le monde.

En effet, une lettre à l'aîné de ses frères et ses plaintes secrètes d'alors montrent assez que, jusque-là, il avait persévéré dans le rêve gigantesque de dater en quelques mois sa victoire, un jour des ruines de Memphis et un autre jour de la Tour de Londres!

Plus que tout autre il sentit donc toute la portée de ce coup funeste : « Malheureux Brueys, qu'as-tu « fait! » s'écria-t-il à plusieurs reprises. Mais l'émotion qu'il éprouva nul ne put l'apercevoir, et nous ne la connaissons que par lui-même. « A cette nou- « velle je me demandai, nous a-t-il dit depuis, si « j'étais abandonné de ma fortune? Mais aussitôt, je « récapitulai tout ce qu'elle avait fait pour moi de- « puis mon départ de France; j'en conclus que cet « événement ne pouvait me regarder; qu'il était « hors de moi, qu'il ne m'était pas adressé; et dès « lors je demeurai calme et tranquille. »

Tous conviennent que, dans ce cruel moment, ils le virent ferme et impassible. « Eh bien, leur dit-il, « nous mourrons ici ou nous en sortirons grands « comme les Anciens! » Il écrivit à Kléber : « Ceci « nous oblige à de plus grandes choses que nous ne

« voulions en faire. » Et Kléber, avec une même grandeur d'âme, lui répondit : « Qu'il y préparait « ses facultés. »

L'armée cependant restait consternée. Le désespoir d'être séparée de l'Europe, l'aspect d'un peuple redevenu hostile la décourageaient. Mais dans un ordre du jour Napoléon, saisissant l'à-propos d'un anniversaire, exalta les siens de leur gloire passée et présente. Il leur montra tous les regards de l'univers fixés sur eux. « Dignes d'eux-mêmes quoi qu'il arrive, que « leur destinée est belle! S'ils meurent, leurs noms « vivront éternellement gravés sur les Pyramides! Vi- « vants, au contraire, ils reparaîtront dans leurs foyers, « entourés de l'admiration universelle! »

A ce courage tous les autres se rallumèrent. Pour de tels hommes, l'ennui, les regrets de la patrie étaient seuls à craindre; mais en ce moment trop d'occupations en distrayaient. Il y avait à la fois : Mourad-Bey à dompter; la Haute Égypte à subjuguer; le Caire à contenir; tous les moyens de gouverner et de se défendre à organiser; car il n'en fallait plus douter, au dedans comme au dehors ce désastre d'Aboukir allait avoir des retentissements funestes. Dans les cinq mois qui suivirent, toutes ces difficultés furent vaincues. L'Institut d'Égypte fut fondé; le sol, de toutes parts, exploré au profit des arts, des sciences, des nécessités des peuples et de l'armée. Le germe de la civilisation moderne fut jeté sur la terre de Sésostris.

Cependant, le 7 octobre, Desaix achevait d'anéantir Mourad-Bey après cent combats couronnés par la victoire de Sediman, semblable à celle des Pyramides,

et la Haute Égypte conquise l'appelait *Le Sultan juste!* De son côté, le 22 octobre, le *Sultan de feu*, surnom donné par la Basse Égypte à Bonaparte, écrasait dans le Caire même une révolte furieuse; après quoi, lui pardonnant, il y continuait les bienfaits de la civilisation en y rendant désormais toute rébellion impossible.

Alors, plein d'une vaste pensée, celle d'unir la Méditerranée à l'Océan, il parcourt l'isthme de Suez. C'est là, le 26 décembre, en revenant des sources de Moïse, qu'imprudent comme Pharaon, mais avec quelques hommes d'escorte au lieu d'une armée, il est près d'être englouti dans la mer Rouge. Déjà ses guides poursuivis, atteints jusqu'à la ceinture et dépassés par les flots sans cesse croissants, allaient perdre pied; ils s'efforçaient d'entraîner leur général en chef hors de cet abîme; mais environnés d'ombres et d'eaux de toutes parts, et sondant à chaque pas le sol prêt à leur échapper, ils étaient incertains s'ils prenaient la seule direction qui pût les sauver d'un si grand péril. Enfin on gagna un lieu plus élevé, où l'épuisement et l'obscurité arrêtèrent. Dans cette halte sans vivres et sans feu, tous étaient glacés par la fraîcheur de la nuit et par des vêtements imprégnés des eaux de la mer et de la vase du rivage. Caffarelli, que sa jambe de bois n'avait point empêché d'accompagner Napoléon, le gourmandait de son imprudence. Mais Bonaparte lui répondit gaiement : « Que ce n'était point « à lui de gronder si fort, étant le moins à plaindre, « puisqu'il n'avait froid qu'à une jambe. »

Le lendemain, quand toute l'escorte fut ralliée, et

qu'il eut été pourvu à la défense de Suez et de la côte occidentale de la mer Rouge, Bonaparte suivit la trace du canal d'Amrou jadis destiné, dit-on, à joindre une mer à l'autre. Il marchait péniblement dans un sable profond, quand la rencontre de deux dromadaires sellés frappa son active imagination. Deux jeunes officiers, Colbert et Beauharnais, étaient près de lui. Il leur ordonna de monter ces animaux et de les lancer dans le désert, où il les poursuivit lui-même de toute la vitesse de son cheval sans les atteindre. L'un de ces officiers dit que ce fut à dater de cet essai, que leur général créa, contre les Arabes, ce régiment de dromadaires depuis si célèbre, et dont chacun portait deux hommes faisant face en avant et en arrière. Colbert ajoute que, dans la Haute Égypte, Desaix faisait alors poursuivre Mourad-Bey par un bataillon monté pareillement; et il trouvait remarquable que, à cette distance et au même instant, Napoléon et son lieutenant eussent été inspirés de même.

Revenu au Caire, il y retrouva de nouveaux embarras de guerre et de politique. Mais ce qui surprend plus aujourd'hui qu'alors, c'est son espoir, sérieusement conçu et si longtemps conservé, de tromper le Grand Seigneur sur le but de la conquête. A Malte, il lui renvoie les musulmans qu'il vient d'arracher des prisons de l'Ordre; à Alexandrie, il traite en alliés les marins turcs; il expédie sur l'un de leurs bâtiments qu'il a protégés, un envoyé chargé de porter à Constantinople les protestations les plus pacifiques; au Caire, il continue : il prétend n'apporter la guerre qu'aux Anglais et aux Mamelouks. Il s'efforce même

de persuader à la Porte, en lui promettant le tribut accoutumé, que cet envahissement est un service d'allié rendu contre les Beys à la Puissance Ottomane. Bien plus, avec l'insouciance religieuse de cette époque, l'intérêt présent de sa politique l'entraîne jusqu'à donner aux musulmans qui l'entourent le faux espoir d'une abjuration possible de son armée. Il en discute les conditions avec les Cheiks de Jemil-El-Azar; la circoncision, la prohibition du vin sont ses seules objections. Enfin, dans l'espoir de séduire ces peuples et leur maître, il semble disposé à devenir musulman lui-même! Il est vrai que, pour rassurer les siens, il déclare qu'il ajournera cette cérémonie jusqu'à l'époque où la grande mosquée, qu'il a dit vouloir bâtir, dont il a fait tracer le plan, et qu'il comptait bien ne pas finir, serait achevée.

Un scandale presque inouï vint bientôt à l'appui de ces mensonges. On vit le plus voltairien et le plus complaisant des généraux de Bonaparte les réaliser : il se fit mahométan! Apostasie qui fut sans succès; elle n'en parut même pas une aux yeux des Turcs. Ils n'y virent qu'un déguisement propre à la circonstance, et dans cette insulte à leur religion comme à la nôtre, qu'un mépris effronté de tous les cultes. Enfin, quelque peu de part que Napoléon ait pu avoir à une action aussi scandaleuse, l'histoire est forcée de déplorer ici l'influence de ces temps de bouleversements sur ce génie créé pour les dominer. Elle réprouve l'emploi, même avec des Barbares, de cette politique astucieuse sacrifiant trop au succès, insouciante de la foi religieuse, de celle des traités, et s'aveuglant sur

l'immoralité des moyens par la grandeur et la magnificence du but qu'elle veut atteindre.

Son excuse est d'avoir puisé ce machiavélisme dans ses rapports avec le Directoire, et surtout dans les instructions de son ministre. Celui-ci devait aller, avait-il dit, les seconder lui-même dans Constantinople, mais il n'eut garde; et pourtant la Porte hésita. On ignore même ce que nos protestations pacifiques et la présence de notre flotte victorieuse eussent pu produire; mais la défaite navale d'Aboukir et l'influence anglaise déterminèrent le Grand Seigneur. Déjà toutes ces supercheries étaient vaines; il venait de nous déclarer la guerre. La révolte du Caire en avait été le premier symptôme; déjà même deux grands armements, l'un en Syrie, l'autre à Rhodes, se préparaient. Celui de Syrie était même poussé dans le désert jusqu'à El-Arisch. Bonaparte devait être attaqué par mer et par terre. Cette dernière agression s'étant annoncée la première, il se décida à la prévenir quelque temps après son retour au Caire.

S'il faut en croire l'opinion que m'a confiée l'aide de camp Eugène Merlin qui, chaque jour alors, travaillait dans le cabinet de Bonaparte, l'ennui du séjour du Caire entra pour beaucoup dans cette détermination dont le siége d'Acre a marqué le terme. Quant à moi, l'on verra bientôt pourquoi j'en doute.

Quoi qu'il en soit, il est trop certain qu'alors, cet ennui le portant à se distraire, on le vit se laisser séduire par les charmes de la jeune compagne de l'un de ses officiers subalternes. Il est même trop vrai que, pour en jouir plus librement, il envoya en mission

le mari de cette femme par delà les mers. Sa passion dans le premier moment fut si forte, que lui, jusque-là réservé et mystérieux même sur ce point, oublia pour elle les convenances. Ce jour-là, l'ayant attirée à dîner chez lui avec plusieurs autres dames françaises, il l'avait fait asseoir à son côté, lorsque, renversant une carafe d'eau glacée sur elle, comme par mégarde, il l'entraîna dans son appartement, sous prétexte de réparer le désordre de sa toilette; les apparences étaient à peu près conservées, mais cela dura trop longtemps, tandis que ses convives l'attendaient à table.

Eugène Merlin et Eugène de Beauharnais, aides de camp de Bonaparte, dont les éloges avaient bien involontairement attiré sur cette femme l'attention de leur général, disent qu'elle était alors par ses charmes, et qu'elle resta toute sa vie, par son dévouement fidèle, digne de l'hommage de Napoléon. Pour lui, hors ce premier moment d'emportement, il rentra dans son caractère, ne sacrifiant à cette fantaisie que les moments inutiles à sa gloire. On sait qu'il quitta cette maîtresse en même temps que l'Égypte, où il la laissa sans toutefois l'abandonner: il lui continua depuis sa protection, mais en restant désormais entièrement séparé d'elle.

Quant au mari, dont il s'était débarrassé en l'envoyant aux hasards des mers, il y fut pris, puis rendu malicieusement par Sydney Smith, puis expulsé du 22e de Chasseurs par ses camarades ennuyés de ses doléances et que sa patience avait indignés. Pour le général, les uns, s'en prenant à l'Égypte, pardonnèrent à leur César cette faiblesse; d'autres plus

sévères remarquèrent que, après avoir, avec les Cheiks, manqué au respect pour Dieu, ce manque au respect humain avec des convives, devait peu surprendre. Ils s'étonnaient plutôt de cet envoi d'un mari par delà les mers, ajoutant que c'était passer bien brusquement de l'imitation de Scipion à celle du siècle de Louis XV, et trop montrer que plus on devient maître des autres, moins on reste maître de soi-même.

Je ne sais, après m'avoir vu applaudir à sa continence en Piémont au début de la campagne de 1796, si l'on ne blâmera pas le récit d'un tel détail. Peut-être paraîtra-t-il trop minutieux dans l'histoire d'une vie aussi colossale. Quant à moi, j'ai pensé que ce fait étant certain je ne devais point le taire, et que, d'ailleurs, l'historien contemporain d'un grand homme n'a le droit d'être cru sur les bonnes actions qu'il cite et loue dans son héros, qu'alors qu'il cite et blâme aussi franchement les mauvaises.

Ce n'était point, il est vrai, seulement ainsi que Bonaparte échappait à l'ennui d'une inaction forcée, incompatible avec son caractère : il laissait errer son imagination sur les traces d'Alexandre. On le surprit souvent alors, couché sur ses cartes, mesurant la distance qui le séparait de l'Inde; on l'entendit regretter qu'il lui manquât quinze mille hommes pour en entreprendre la conquête; on sait même que, à tout hasard, il dicta alors et envoya une lettre à Tippoo-Saeb, pour essayer de se faire un allié de cet Indien célèbre.

En ce même moment, quelques symptômes intérieurs lui montrèrent qu'il n'y avait point à s'endormir au

milieu des difficultés qui l'environnaient. Chez les siens l'étrangeté des mœurs orientales, l'éloignement, les souvenirs de la patrie, avaient reproduit l'ennui, le dégoût même : la tête de l'armée fermentait. Dans ces hommes nés de la Révolution et de la guerre il y avait, de la sensation à l'action, peu d'intervalle. Aussi, quelque imposant que fût Napoléon, lorsqu'il revint de son excursion sur la mer Rouge, avait-il été accueilli par des murmures. Bientôt même l'un de ses généraux, un mulâtre, l'impétueux Dumas, éclata ouvertement. Il vint lui déclarer : « Qu'il ne voulait « pas se faire Égyptien; que cette expédition n'était « qu'un exil imposé par le Directoire à leur général; « qu'il fallait le faire cesser; que pour lui, il était « décidé à s'y soustraire. » Bonaparte, irrité, voulut d'abord réprimer cette insubordination; mais Dumas osa lui répondre par une menace violente, voie de fait que, dans sa fougue, il eût effectuée sur-le-champ sans la modération forcée de son général.

Bonaparte apprit bientôt que cet éclat scandaleux n'était qu'un premier éclair d'un orage qui se formait; qu'une trame commençait vaguement à s'ourdir, que les plus dévoués des siens avaient même prêté à ce complot une oreille complaisante; qu'enfin il s'agissait d'enlever du Caire et les drapeaux et le général en chef lui-même, de l'entraîner dans Alexandrie, et là, de le contraindre à traiter, avec l'ennemi, de l'abandon de la conquête et du retour de l'armée au sein de la France.

Il était temps qu'un mot de lui calmât cette effervescence. Il se fit donc inviter à dîner à Giseh, ainsi

que plusieurs généraux qu'il savait instruits ou complices de ce projet, chez le général Dugua, commandant du Caire. Pendant le repas, ayant mis l'entretien sur ce sujet : « Oui, répondit-il négligemment au « premier qui l'aborda, j'ai appris que cette idée fer- « mentait dans quelques têtes; mais je vous conseille « de les avertir qu'il existe, de moi à ces généraux, « la même distance que d'eux aux tambours, et que, « s'ils s'avisaient d'un pareil acte de révolte, je les « ferais fusiller sur-le-champ et sans différence! »

Ces mots suffirent. Toutefois les plus insubordonnés furent renvoyés en France, et quand, presque aussitôt après, l'expédition de Syrie vint distraire ces esprits impatients, tous étaient rentrés dans l'ordre.

CHAPITRE IV.

Cette expédition fut composée de douze mille hommes, sous Kléber, Regnier, Lannes, Bon et Murat. Elle commença le 4 pluviôse (23 janvier) 1799. Le lendemain la nouvelle du bombardement d'Alexandrie par les Anglais ne l'arrêta point. Bonaparte n'y vit qu'un effort pour le détourner du but qu'il se proposait.

Le 21 pluviôse (9 février) la plus grande partie du désert ayant été franchie, El-Arisch fut prise d'assaut et son fort cerné. L'avant-garde turque, sous Ibrahim-Bey, accourut alors; mais, surprise le 13 février et mise en déroute, elle perdit son camp, ses chameaux et tous ses bagages.

Le soir de ce jour-là même, Bonaparte se promenait près de Massoudiah et de la fontaine de ce nom, lorsque, au milieu de tant de fatigues et de préoccupations, un retour de son esprit sur son foyer domestique et un malencontreux épanchement de son interlocuteur sur Joséphine l'enlevèrent, pendant quelques heures, à l'Égypte, à l'Asie et à son armée elle-même. Une indiscrète révélation de cet aide de camp, qui avait plus d'esprit naturel que d'éducation, et plus de cœur que d'esprit, substitua tout à coup le plus violent accès de jalousie aux passions ambitieuses de son général. Aussitôt des accents de fureur lui échappèrent; déjà même, dévorant l'espace et le temps, il voulait écrire et punir, quand Bourienne, qu'il interpella, opposa à ces déterminations violentes la possibilité que sa lettre interceptée tombât en des mains ennemies; qu'en tous cas il fallait attendre. « Pourquoi d'ailleurs prendre des propos inconsidé« rés pour des certitudes? N'étaient-ce point là de « ces bruits calomnieux qu'on se plaît à répandre sur « toutes les femmes? » Dans l'excès de sa détresse Bonaparte saisit cet espoir que lui présentait son secrétaire, puis, le doute le soulageant, il aida comme tant d'autres son adroit consolateur, et retrouva bientôt la tranquillité d'esprit qu'une imprudence lui avait fait perdre.

Cependant le fort d'El-Arisch continuait à se défendre. Déjà les vivres nous manquaient assez pour que, dans la nuit, nos soldats affamés dérobassent les ânes et les chevaux pour s'en nourrir. Enfin, après huit jours de siége, la garnison se rendit. Ces barbares, la

plupart Arnautes, furent renvoyés libres sur parole de ne plus servir; et l'armée, ravitaillée par les magasins du fort, se mit successivement en marche pour la Palestine.

Une dernière journée de onze lieues de désert en séparait. La première colonne, sous Kléber, s'égara; les autres la suivirent. Pendant qu'elles se perdaient ainsi au milieu des sables, Bonaparte, mieux guidé, mais suivi d'une seule escorte, arriva aux puits du Santon sans trouver leurs traces. Etonné, inquiet, il poussa trois lieues plus avant, jusqu'à Kan-Joune. L'ennemi occupait ce premier village de la Palestine; Bonaparte l'en fit chasser. Mais au delà, seul avec vingt-cinq hommes seulement, il se trouva tout à coup en présence de deux mille Mamelouks rangés sur un coteau et qui n'avaient qu'à en descendre pour le saisir. Heureusement le soleil disparut en ce moment, et le jour, comme il arrive en ce pays, finit soudainement et sans crépuscule. L'obscurité sauva Bonaparte : il put reculer et se retirer jusqu'au Santon. Ses divisions égarées ne l'y rejoignirent que le lendemain, après quarante-huit heures de marche dans un sable profond, sous un soleil dévorant, presque mortes de soif, de fatigue, et ne trouvant pour s'abreuver qu'une eau saumâtre, insuffisante, et bientôt tarie; car, au lieu de se succéder à ces puits, elles y arrivaient ensemble.

La marche en avant reprise, et un désert de soixante lieues enfin traversé, on poussa l'ennemi devant soi jusqu'au delà de Gaza qui ouvrit ses portes et livra ses magasins; après quoi, laissant Jérusalem à

droite, on rejeta douze mille Turcs et Mamelouks par delà Jaffa, dont la garnison fut sommée le 3 mars et qui, pour toute réponse, coupa la tête au parlementaire.

Cette ville arrêta deux jours. Il y avait, entre autres obstacles, une grosse tour carrée que plusieurs étages de feux rendaient imprenable. Tous ceux qui en avaient tenté l'assaut avaient succombé; le reste hésitait, quand Duroc, aide de camp de Bonaparte, s'élança. Entraînés par ce dévouement, quelques grenadiers le suivirent. Les Turcs ne s'étonnèrent pas; mais cette fois, envahis d'étage en étage, ils furent tous massacrés sur place. Lannes et sa division achevèrent, car, les dehors enlevés, il fallut pour chaque maison un nouveau siége!

La ville ainsi prise, ses habitants furent préservés; mais on retrouva dans ses défenseurs restés debout ceux d'El-Arisch qu'on avait généreusement laissés libres sur parole. Ils venaient, en y manquant, de nous faire perdre deux cent cinquante Français et un temps aussi précieux que les hommes. S'y fier encore, c'eût été à recommencer sans cesse. Les garder sans vivres, ou les renvoyer en Égypte par une mer couverte d'Anglais ou par le désert sous escorte, quand entouré d'ennemis on manquait de combattants, cela était impossible. D'ailleurs, eux ne faisaient point de prisonniers. Ces parjures formaient les deux tiers de la garnison; tous venaient d'être pris d'assaut; ils avaient assassiné un parlementaire; ils avaient refusé quartier; la peste enfin régnait parmi eux! Le Conseil de guerre hésita deux jours; le troisième enfin le salut de l'armée prévalut. Ces prisonniers étaient environ trois mille:

on en sépara les Égyptiens et les Mamelouks. Deux mille Arnautes, l'élite des Turcs, furent mis à part. On les conduisit sur la plage, où, partagés en pelotons, ils se recommandèrent à Dieu; et là, sans se plaindre, sans demander grâce, et avec une résignation orientale, tous subirent le sort de la guerre!

Un témoin bien impartial, car il fut disgracié depuis par l'Empereur, dit encore aujourd'hui que, dans le Conseil, Bonaparte avait persisté le dernier à refuser son acquiescement à ce massacre, mais qu'enfin, ployant sous une nécessité impérieuse, le général en chef en ordonnant et les soldats en exécutant parurent plus consternés que leurs victimes.

Au reste la lettre, d'ailleurs si ferme et si précise, où Napoléon annonce ce fait au Directoire, montre assez combien son esprit était obsédé de tout le sang qu'il venait d'être forcé de répandre. Cette lettre est datée du 13 mars et de Jaffa même. « La garnison de « quatre mille hommes, écrit-il sans autres détails, « a été passée au fil de l'épée. » Il n'en diminue point le nombre, sa douleur l'augmente! puis il s'écrie : « Jamais la guerre ne m'a paru si hideuse! » A ce cri de douleur, et aussitôt après à l'agitation, au désordre des citations superflues, qu'il fait à plusieurs reprises, de tous ceux auxquels il a pardonné, on reconnaît toute sa souffrance, on voit qu'il s'efforce de soulager son cœur révolté de la terrible exécution à laquelle l'ont contraint et le Conseil, que contre son usage il a rassemblé, et les circonstances.

On eût moins parlé de cette action, qui en rappelle plusieurs bien autrement cruelles de César, si, dans

le moment de l'assaut, Bonaparte, d'abord aussi généreux là qu'à Alexandrie et surtout au Caire après la barbare révolte de cette capitale, n'eût point arrêté le carnage. L'horreur de l'exécution eût alors été attribuée au soldat, que l'emportement du combat et la férocité de l'ennemi eussent excusé. Du reste, Napoléon n'a jamais désavoué ce fait, quelque pénible qu'en dût être la mémoire. On verra même que, sept ans après, à Saint-Cloud, et à propos d'un acte de faiblesse qu'il reprochait à notre expédition en Calabre, dont je venais lui rendre compte, me prenant vivement à partie selon son habitude, il me rappela ce massacre de Jaffa, me le citant comme un exemple de tout ce que le salut d'une armée exigeait de son général.

Le 14 ventôse (4 mars) une affaire, trop chaude inutilement par l'emportement de Lannes, refoula Abdallah Pacha et ses douze mille hommes dans les montagnes de Samarie. Le 16 mars, Caïffa et le mont Carmel furent occupés. Le 17 enfin, on fut en présence de Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre, dont le siége commença le 20 mars 1799.

Cette ville était entourée d'un mur flanqué de bonnes tours et d'un fossé profond de quinze pieds, avec escarpe et contrescarpe. Un colonel du génie fut chargé de l'examiner; il y fut blessé, la reconnut mal, la crut sans fossé, et fit partager son erreur à Caffarelli et à Bonaparte. Les succès d'El-Arisch et de Jaffa avaient gâté; Acre fut méprisée, elle fut attaquée avec des armes insuffisantes, et, la brèche à peine ébauchée le 25 mars, on s'y précipita. La garnison effrayée aban-

donna d'abord le rempart, qui, s'étant défendu lui-même par sa hauteur augmentée de la profondeur du fossé qu'on n'avait point calculée, rappela la garnison enhardie. Elle nous repoussa. Dès lors, redevenue fière, elle comprit à la fois et sa force et notre impuissance.

A cette faute, des malheurs vinrent s'ajouter. Le germe de la peste avait été pris dans Jaffa; elle se déclara dans l'armée. Bonaparte venait d'appeler d'Alexandrie trois frégates et une flottille dont plusieurs bâtiments portaient des canons de siége; ce furent justement ces bâtiments-là qui, s'égarant, allèrent se faire prendre par l'escadre anglaise. Les moyens réels d'attaque et les premiers moments favorables à une surprise ainsi perdus, Sidney Smith, d'une part, jeta dans la place armes, munitions, canonniers, ingénieurs, et successivement plus de vingt-deux mille hommes. D'autre part, aux cris de Djezzar, Pacha d'Acre, et attirée par ses trésors, une armée turque de trente mille hommes accourut de Damas à son secours. C'étaient, avec la garnison déjà aussi forte que notre armée, et sans compter la flotte anglaise, plus de quarante mille hommes en présence de dix mille, qui s'épuisaient, sans canons de siége, contre des remparts dès lors indestructibles.

Dans cette extrémité Bonaparte ne se rebute pas, il persévère. Tyr, au loin à sa droite, lui est ennemie; il l'envoie prendre le 3 avril. Derrière lui, les Turcs passent le Jourdain et forcent Junot et cinq cents hommes à reculer près de Nazareth malgré une résistance glorieuse; ils sont trente mille, et Napoléon,

sans lâcher prise sur Acre, envoie Kléber, avec deux mille cinq cents hommes seulement, contre cette masse. Il convint avec ce général, il est vrai, d'un mouvement combiné : Murat marchera sur la droite de cette foule d'ennemis incapables de comprendre une manœuvre; et, comme Bonaparte les juge vaincus d'avance, il lui prescrit de s'emparer du Jourdain et de leur retraite. Lui-même, le 14 avril, après avoir fait miner les remparts d'Acre et repousser une sortie furieuse, il s'échappe de ce siége avec trois mille hommes; il tourne au loin par sa gauche le Pacha, le sépare des Mamelouks, et le 16 au matin, apparaissant soudainement, il aperçoit, au pied du Thabor, Kléber et ses deux mille cinq cents hommes en carré, résistant à trente mille Ottomans et s'environnant de leurs morts comme d'un rempart. Un coup de canon qui l'annonce à ce général est pour les Turcs un coup de foudre! Aussitôt, se précipitant du Thabor, il met leur multitude entre deux feux, lui prend son Pacha et la dissipe entièrement. Ibrahim et ses Mamelouks sont en même temps surpris au pied des monts Samaritains, et les camps ennemis enlevés nous laissent maîtres de quarante canons, de cinq cents chameaux, d'un immense approvisionnement, et du plus riche des bagages.

Napoléon fit grâce aux prisonniers; les Samaritains, quoiqu'ils eussent égorgé nos hommes isolés, furent épargnés pareillement.

Dans ce combat sur les mêmes lieux saints que ceux de nos Croisés, on dit que Murat surtout rappela l'héroïsme des Chevaliers du douzième siècle. Le cimeterre en main, il se précipitait au plus fort de la mêlée, il

terrassait, il foulait aux pieds les Chefs musulmans, quand l'un d'eux acceptant le combat le soutint avec un acharnement digne des temps de Philippe-Auguste. Ce qui étonna, c'est que l'ardeur belliqueuse de ces deux guerriers, leurs coursiers la partagèrent! Dans la plus grande chaleur de cette lutte, on les vit, se joignant à leurs maîtres, combattre comme eux, se cabrer, se frapper de leurs pieds de devant, et s'efforcer avec leurs dents de se déchirer. Murat l'emporta!

Cependant Bonaparte, victorieux, était retourné plus ardent contre Djezzar. Ses frégates étaient arrivées devant Jaffa, mais elles n'avaient débarqué que trois pièces de siége. Acre résistait. Plusieurs fois nos soldats, logés dans la tour de brèche, avaient été forcés de l'abandonner. Djezzar répondait à nos travaux souterrains par des contre-mines; à nos ouvrages d'attaque, par des travaux de contre-attaque; à nos assauts vainement multipliés, par des sorties repoussées de même. La poudre aussi nous manqua, nos feux se ralentirent, l'audace des assiégés s'en accrut. Enfin, dans la soirée du 7 mai, après quarante-huit jours d'essais sanglants et infructueux, Napoléon, voyant entrer dans le port un secours de douze mille hommes, voulut le prévenir par un prompt et grand effort. Aussitôt un canon de vingt-quatre, placé contre un nouveau point d'attaque, le fait écrouler! La nuit venue, nos grenadiers, lancés sur l'éboulement, s'en emparèrent; ils surmontèrent tout et pénétrèrent victorieusement jusques au milieu de la place. Ils s'en croyaient maîtres, mais en ce même moment une violente sortie, qu'un défaut d'ensemble dans cet as-

saut empêcha de contenir, prenait la brèche à revers, et renfermait les vainqueurs dans leur conquête. En même temps, les douze mille Turcs de renfort débarqués, entrant dans Saint-Jean d'Acre, les y assaillaient de front. Enveloppés ainsi tous furent pris ou tués, tandis qu'au dehors la sortie turque, repoussée par le reste des nôtres, éprouvait trop tard le même sort.

Ce cruel revers étonna l'armée, mais non Bonaparte; son opiniâtreté s'en exalta jusqu'à la fureur. Il n'accorda aux siens que deux jours d'un sombre repos, et voulut que, le 10 mai, un dernier assaut décidât entre lui et sa fortune. Soldats et généraux, tous le secondèrent. La brèche encore ce jour-là fut emportée, mais il y avait une armée retranchée derrière, et dépasser le rempart fut impossible!

Ce fut en ce moment que, sur une redoute, les bras croisés, le regard fixe et en butte à tous les feux de la place, on vit Napoléon, comme longtemps après à Arcis-sur-Aube, paraître désespérer de sa fortune. Il la bravait, et, l'affrontant, il semblait lui demander jusqu'à quel point elle l'abandonnerait. Eugène de Beauharnais qu'il chérissait, et de qui je tiens ce détail, fut renversé et presque enterré à ses pieds par l'explosion d'une bombe; et lui demeurait là, toujours immobile! Il fallut, pour l'arracher à ce péril, que les guides de son escorte se jetassent sur lui; ils l'entraînèrent. Napoléon venait ainsi de tenter le sort; il en avait été épargné; sa fortune n'était donc pas à son terme!

CHAPITRE V.

Saint-Jean d'Acre l'avait vaincu! Mais tout en lui était trop vaste pour qu'un si grand dépit n'eût pour cause que la résistance d'une place forte. Derrière elle il avait entrevu, d'une part la possession de toute la Syrie, de l'Euphrate, du golfe Persique, et d'autre part surtout, avec le secours des Druses et de toutes les peuplades ennemies de la Porte, la conquête du Liban, celle de l'Asie Mineure, un nouvel Empire d'Orient, et son retour en Europe par Constantinople!

Merlin, l'aide de camp chargé de la correspondance, sans contester l'existence de ce projet, n'en a point alors, m'a-t-il dit, aperçu la trace; mais des pensées aussi aventureuses, lorsqu'elles sont encore dans leur germe, se confient peu, et au papier surtout. Rappelons-nous que Constantinople avait, dès 1795, occupé les méditations du génie de Bonaparte. Enfin pour nous, qui, la veille d'Austerlitz, dans une chaumière, et pendant les causeries d'un repas prolongé plus que de coutume, avons entendu de la bouche même de Napoléon l'aveu détaillé de ce gigantesque espoir, il est hors de doute.

Ce fait confirme les souvenirs d'Andréossy, quand il nous racontait que, remplaçant au siége d'Acre Berthier momentanément malade, Bonaparte lui dit : « Si nous prenons Acre, je marche sur Constanti- « nople, et je suis Empereur d'Orient! »

Cette confidence, que m'a répétée Andréossy lui-même, atteste la réalité de l'épanchement de confiance,

que, avant le dernier assaut, Bonaparte eut avec son secrétaire, lorsqu'il lui dit : « Cette misérable bicoque « m'a coûté bien du temps et bien du monde, mais « les choses sont trop avancées, je dois tenter un « dernier assaut. S'il réussit, les trésors, les armes « de Djezzar, dont la Syrie maudit la férocité, me « fourniront de quoi armer trois cent mille hommes! « Damas m'appelle; les Druses m'attendent; j'en « grossirai mon armée; j'annoncerai l'abolition de la « tyrannie des Pachas, et j'arrive à Constantinople à « la tête de ces masses. J'y renverse l'Empire Turc; « j'y fonde un nouvel et grand Empire; j'y marque « ma place dans la postérité; et peut être alors re- « tournerai-je à Paris par Vienne, en anéantissant la « Maison d'Autriche! »

L'histoire peut donc être vraie quand elle rapporte que, rebuté par le dernier assaut, Bonaparte s'écria : « Sydney m'a fait manquer ma fortune! » Mais s'il pensa, s'il parla ainsi, il se méprit. Tant, dans la vie, les plus clairvoyants marchent en aveugles! Bientôt l'on verra que, au contraire, c'était ce même Commodore que le sort destinait à mettre involontairement Napoléon sur la voie réelle et directe où l'appelait cette fortune.

Depuis ce dernier assaut, toute son activité se reporta sur la conservation des siens et sur ses moyens de retraite. C'était son devoir. Jamais armée n'eut plus de droits à tous les soins de son général, et jamais devoir ne fut plus entièrement accompli. On le vit essayer d'abord la voie des négociations, dans l'espoir de sauver les prisonniers qu'il venait de laisser dans Saint-

Jean d'Acre. Mais Djezzar ne lui répondit que par de nouvelles sorties plus furieuses, et Sydney par une tentative d'embauchage.

Alors, et pendant dix jours encore, ne pouvant remporter ses munitions dans le désert, il acheva de les épuiser sur Acre, qu'il écrase plus que jamais de ses feux, et sur la garnison qu'il repousse quatre fois, toute mutilée, dans ses murailles.

Cependant le dernier terme était venu. La peste lui avait enlevé sept cents hommes, la guerre environ cinq mille; l'armée était réduite de moitié : il en restait à peine six mille hommes! D'autre part, les nouvelles d'Égypte annonçaient des révoltes d'autant plus dangereuses, quoique réprimées, que la saison des débarquements approchait, et qu'il fallait s'attendre à une descente. Déjà les pièces de siége, les malades, les blessés, tout ce qui ne pouvait plus combattre, avait été envoyé à Tantoura. Le 20 mai enfin, à la nuit tombante, il leva le siége. Le lendemain, il avait rejoint ses ambulances sans avoir été aperçu par les Anglais, sans rien laisser derrière lui, et sans qu'on eût osé le poursuivre.

Là, sur la plage de Tantoura, pendant deux jours et deux nuits, tout entier au salut de ses malades et de ses blessés, il y sacrifia tout le reste. Il s'agissait de les transporter d'abord à Jaffa, dont plusieurs marches séparaient. Après avoir fait détruire caissons et munitions, l'artillerie aussi qu'il fit jeter à la mer, il voulut que, sans exceptions, les chameaux, les ânes, les chevaux de train et de troupe, ceux des officiers et des généraux, et que les siens même, fussent char-

gés de ces infortunés. Un seul cheval lui avait été conservé malgré son ordre, mais l'écuyer trop zélé qui le lui amena s'en repentit. Dans son irritation, il le maltraita de ses reproches, le frappa de son fouet, et sur-le-champ lui-même aida à monter, sur ce cheval, l'un de nos malades.

Notre malheureuse armée partit ainsi de Tantoura. Ceux des blessés qui ont survécu disent encore que, pendant les trois jours de marche qui suivirent, tout faible et maladif que semblait être leur général, ils le virent, par trente-six degrés d'une mortelle chaleur, marcher à pied au milieu d'eux, les protégeant contre les pillards, et veillant lui-même à ce que nul d'entre eux ne restât en arrière de la colonne. Le 25 mai, on atteignit Jaffa sans avoir été inquiété. Napoléon avait tout détruit sur son passage; il s'était fait, des cendres et de la famine, une arrière-garde.

A Jaffa, l'embarras s'accrut par le surcroît des blessés et des malades. Mais Bonaparte parcourut les hôpitaux où se trouvaient des pestiférés mêlés aux blessés. Il encouragea tous ceux qui étaient en état de se lever à le suivre. Il en fit embarquer plus de deux mille sur la flottille. Ceux-là arrivèrent sains et saufs à Damiette, Sidney-Smith, qu'on n'aperçut pas, ayant négligé de les poursuivre. Les autres, les plus transportables, furent tous placés sur diverses montures. Ils partirent successivement, sous la protection de nos colonnes.

Le troisième jour, au moment de son propre départ, toutes les ambulances et les hôpitaux étaient vides, hors un seul, où gisaient environ vingt malades sans

espoir. Ceux-ci avaient atteint le dernier degré d'une peste horrible. Déjà séparés des autres ils étaient hors d'état d'être transportés. D'ailleurs nul matelot, sur aucune embarcation, ne se fût chargé de les conduire. Bonaparte hésita! Mais abandonner leurs derniers moments aux supplices dont infailliblement les auraient torturés un ennemi féroce, lui parut la pire des cruautés. L'humanité le décida à ordonner qu'on endormît pour jamais leurs douleurs avec de l'opium. Cette résolution, quelque jugement qu'on en puisse porter, fut prise publiquement; elle fut accomplie à l'insu de ces infortunés, sans résistance de personne, à la connaissance de l'armée et avec l'approbation générale. Ce fait, je le tiens de cent témoins, dont l'année d'après j'étais devenu le compagnon d'armes. Tous ont été d'accord sur ces détails, et toute assertion contraire ne peut être qu'erronée ou mensongère.

Jusqu'à Kan-Joune, de justes représailles et la nécessité forcèrent à tout détruire derrière soi. El-Arisch, seul fruit qui restât de l'expédition, fut seul conservé. On s'y fortifia. Cependant, après Kan-Joune, le désert, un désert de soixante lieues, avait commencé. Là, quelles qu'eussent été les précautions, il y eut bien des victimes : la faim en tua quelques-unes; la soif et la fatigue un plus grand nombre; la chaleur, excessive cette année, en suffoqua d'autres; il y en eut aussi qui se firent sauter la cervelle de désespoir. L'excès des maux enfin révolta contre toute discipline. Pourtant, au milieu de cette exaspération de douleurs, partout où Bonaparte fut aperçu l'ordre se rétablit.

Mais le soldat méconnaissait toute autre voix que la sienne. Il y eut là bien des imprécations de mourants qu'il lui fallut feindre de ne point entendre; il en souffrit, mais sans s'ébranler; car de combien de ces fins cruelles un chef ambitieux surcharge sans remords sa responsabilité quand lui-même aussi les affronte, et même lorsque, ensuite et de plus haut, il les impose sans s'y exposer, s'autorisant de ses périls passés qu'il donne en exemple!

Lorsque enfin reparut la terre d'Égypte, quand on revit le Nil, l'ordre, la gaîté même, tout revint subitement. Quelques jours de bien-être suffirent. On s'enorgueillit même de tant de souffrances. Les plus faibles avaient succombé. Ce qui restait étaient des soldats tous éprouvés par sept ans de guerre, et des Français! c'est-à-dire des hommes nerveux, pleins de verve, ne s'étonnant de rien, et s'accommodant facilement à toutes choses. Ils obéissaient, avec une familiarité docile, à des chefs qui, sans exception, partageaient leurs épreuves les plus dures. Ils se plaisaient à cette égalité, à cette communauté de périls et de souffrances; gens d'esprit, qu'un bon mot, qui ne leur manquait jamais, consolait de tout; les mêmes qui, de leurs vaisseaux, en se montrant les sables du grand désert, s'étaient dit gaiement l'un à l'autre : « Regarde « bien, voilà les six arpents de terre qu'on t'a décrétés « pour ta retraite; » les mêmes encore qui, en arrivant sur la limite du premier désert, quand il fallut s'aventurer dans cette immensité pour atteindre le soir un bivouac autour d'un puits d'eau saumâtre, entendirent leur officier leur dire : « Mes amis, nous

« allons coucher à Beida; vous entendez, à Beida; ce « n'est pas plus difficile que cela : marchons, mes « amis! » et qui marchèrent, ne rencontrant au delà, pour vivre, que quelques fruits secs qui leur suffirent parce qu'ils les appelèrent *Sainte Pastèque!* Voilà nos soldats, avec leur courage insouciant et cette confiante gaîté, qu'ils ne perdent jamais que momentanément; encore même alors, dans leur humeur, dans leurs murmures, auxquels il faut les abandonner, la plupart de leurs imprécations sont-elles plaisantes.

Ils se seraient ainsi soutenus jusqu'aux antipodes, et ceux de Desaix ne s'en croyaient pas bien loin. Ceux-là, pendant que leurs compagnons étaient en Syrie, poussés jusqu'à Syène, au delà des cataractes du Nil, au fond de la Haute Égypte, y étaient arrivés harassés, manquant de tout, sans linge, sans chaussure et les pieds enveloppés des lambeaux de leurs vêtements. On les eût crus découragés par tant de travaux et de souffrances; et pourtant, dès le lendemain, tournant en gaîté une situation aussi extrême, ils avaient établi plaisamment, au-dessus des portes de leurs logis, des enseignes de toute espèce : de tailleurs, de cordonniers, de restaurateurs, d'orfévres même, faisant contraster comiquement cette apparence de luxe avec leur misère, persiflant même jusqu'à l'énormité de leur exil par l'établissement d'une borne milliaire sur laquelle ils mirent cette inscription : « Route de « Syène à Paris, numéro un million cent soixante et « sept mille trois cent quarante-cinq. »

Ils savaient bien pourtant que, arrivés jusque-là, à force de dangers et de fatigues, ils n'en pourraient re-

venir qu'au travers de cent combats contre les fellahs, les Mamelouks et de fanatiques et féroces Mekkains, dont notre expédition menaçait de détruire avec la superstition toutes les richesses. Et il ne faut pas qu'on voie une légèreté brute et inconsidérée dans une gaîté si imperturbable et si courageuse. A de tels hommes, toutes les idées d'honneur et de gloire étaient accessibles. Ils comprenaient la grandeur de leur entreprise et savaient l'apprécier. C'étaient ceux-là mêmes qui, à Rivoli, avaient dit à Bonaparte : « Tu veux de la « gloire! Eh bien, nous allons t'en f..... de la gloire! » Dignes de l'ambition de leur chef, ils s'y associaient. On l'avait bien vu quelques jours avant, quand, tels que leurs savants, attirés par la célébrité des ruines de Tyntyra, et oubliant leur extrême lassitude, tous, sans permission et d'un commun accord, se détournant de leur route, étaient accourus. A leur saisissement, à leur silencieuse et longue contemplation devant cette ruine majestueuse, il était évident qu'ils avaient compris tout ce qu'avait de solennel ce rapprochement de leur renommée moderne avec cette renommée antique, et combien l'une consacrait l'autre. Ils sentaient qu'en ce moment, sur cette conquête, sur cette grande scène de la gloire des siècles passés, ils attachaient le souvenir de leur gloire présente, et pour une suite aussi longue de siècles à venir.

De même encore, à l'aspect de l'immensité des ruines de la grande Thèbes aux cent portes, et quoiqu'ils fussent aux prises avec l'ennemi, transportés d'une émotion électrique, on les avait vus, oubliant la guerre, suspendre d'eux-mêmes le combat, battre

des mains, et saluer d'une acclamation unanime ce grand spectacle. Denon dit qu'alors, les uns s'empressèrent d'offrir à ses crayons leurs genoux pour table, tandis que d'autres se pressaient en foule autour de lui, afin que l'ombre qu'ils projetaient protégeât son dessin contre le soleil. Et lui-même ajoute, qu'ému, transporté, jusqu'aux larmes, de leur enthousiasme, jamais il ne se sentit plus fier d'appartenir à une nation de soldats d'une sensibilité à la fois si impressionnable, si intelligente, et si héroïque!

CHAPITRE VI.

Il n'y avait pas un mois que cette conquête était achevée d'une part, et que d'autre part Bonaparte était revenu de Ptolémaïs au Caire, lorsque son attention fut éveillée par un rassemblement d'Arabes aux lacs Natron, et par la double apparition, à droite et à gauche du Nil, des restes des Mamelouks échappés aux expéditions de Syrie de la Haute Égypte. Les uns se montraient à Sébahiar, sur l'isthme de Suez; les autres, au nombre de quatre cents sous Mourad-Bey, dans le Fayoum, d'où ils cherchaient à rejoindre les Arabes des lacs Natron. Ces rassemblements étaient évidemment concertés; ils tendaient vers le littoral; ils annonçaient une descente.

Ceux de Sébahiar et de Natron furent aussitôt dissipés par les lieutenants de Bonaparte; quant à Mourad, le général en chef lui-même, à la tête de ses guides,

courut à Giseh dans l'espoir de le surprendre, de l'anéantir, ou de le refouler dans le désert qui borde la Haute Égypte.

Le 5 juillet au soir, il le cherchait encore vainement au pied des Pyramides, et ne réussissait qu'à le rejeter dans le Fayoum, quand un Arabe, accourant en toute hâte, lui apprend que, le 11 juillet, cent voiles turques et anglaises sont apparues en vue d'Aboukir. A cette nouvelle, il court à Giseh et s'y enferme dans le palais de Mourad. Il s'est décidé à se précipiter à l'instant sur l'audacieux Pacha qui vient lui disputer sa conquête. Mais il s'attend autour de lui à un ébranlement général; c'est pourquoi ses instructions, que jusqu'à trois heures du matin il dicte rapidement, et dans un détail infini prévoyant tout, s'étendent d'El-Arisch jusqu'à Cosséir et à Syène. En même temps d'autres dépêches partent et mettent tout en mouvement dans le Delta. Lui-même, dès le surlendemain 16 juillet, il redescend le Nil. Il n'a pas même voulu rentrer au Caire; il marche droit par Rahmanieh, sur Aboukir.

Ses ordres furent donnés et il les fit exécuter avec une promptitude et une précision si admirables, en dépit et de la surprise, et de la dispersion des corps, et des distances, et des déserts qu'il fallut franchir, que le 25 juillet (7 thermidor), en neuf jours, tout fut accompli. Ces neuf jours suffirent à son départ des Pyramides, à l'approvisionnement, à la réunion de l'armée à Rahmanieh, à sa marche sur Alexandrie par Birket, à la reconnaissance du champ de bataille et des positions d'un ennemi triple en nombre, enfin

à la conception, à l'exécution des manœuvres et à l'anéantissement de toute l'invasion par la plus complète et la plus terrible des victoires!

Mustapha Pacha avait d'abord réussi. La redoute, le village, le fort d'Aboukir, tout avait été enlevé de vive force ou s'était rendu. Ce général, à la tête de seize à dix-sept mille hommes d'élite, la plupart Arnautes, venait d'achever sa descente sur cette étroite langue de sable qui sépare le lac Mahadieh de la mer, dont Aboukir marque le point le plus saillant et qui joint ce fort à Alexandrie. Il n'avait point encore osé s'avancer au delà du cap allongé dans la mer, et à droite comme à gauche bordé par elle, sur lequel était élevé le fort. C'était sur cet étroit terrain, entre deux mers, qu'il s'était retranché sur plusieurs lignes.

Une redoute en sable et un village, liés ensemble par un retranchement, marquaient la droite et le centre de la première. La gauche, à mille mètres en avant du centre, occupait une grosse dune; elle couvrait les puits les plus abondants de la presqu'île.

Six cents mètres séparaient le centre de cette première position de la seconde. Celle-ci, bien plus forte, avait aussi plus d'ensemble : une grande redoute en marquait le centre ; la droite en était liée à la mer par un retranchement, et la gauche, à la plage opposée, par une tranchée et des mamelons de sable. Ces deux ailes, également appuyées à la mer, étaient défendues par quarante pièces de vingt-quatre sur vingt chaloupes canonnières.

A trois ou quatre cents mètres encore plus en ar-

rière enfin, étaient, en troisième ligne, le camp du Pacha et le fort d'Aboukir.

Cinq mille hommes défendaient la première ligne, dix mille la seconde, quinze cents la troisième. De notre côté, Kléber n'avait pas encore rejoint; Bonaparte n'avait avec lui que six mille hommes.

Le 7 thermidor (25 juillet), aux premiers rayons du jour, il sortit d'Alexandrie. Deux heures après, ses tirailleurs étaient aux prises. Alors, et d'un coup d'œil l'ennemi ayant été reconnu, il plaça Murat et sa cavalerie au centre, un corps d'infanterie à chaque aile, un autre en réserve, et attaqua. La droite de la première ligne des Turcs ne tint pas; elle fut rejetée sur leur centre dans le village. Leur gauche, déjà trop aventurée, resta isolée : elle était de deux mille hommes. Abordés de front par Lannes, ils furent à la fois tournés par leur droite et si entièrement coupés de toute retraite par Murat, que la mer devint leur unique asile. Aucun ne se rendit, et tout ce qui ne fut pas tué, y alla périr.

Restait encore le village retranché, centre de cette première ligne; mais déjà notre gauche marchait dessus. Mustapha envoya vainement à son secours; ce village fut emporté d'un premier élan, et tout ce qui put s'échapper de cette première position alla se réfugier dans la seconde.

Douze à treize mille hommes environ s'y trouvèrent alors réunis contre six mille. Et d'abord nos batteries seules les attaquèrent, tandis que nos troupes, reprenant haleine, se reformaient. Ici, leur première disposition fut changée en raison des lieux : la droite

et le centre de l'ennemi étaient retranchés, et sa gauche à découvert; on opposa à cette gauche Murat et sa cavalerie, et notre infanterie, se réunissant, fut chargée du reste. Cet entr'acte avec intermède de canon fut court, quoique l'ennemi fût double en nombre et la position formidable.

Murat devait attaquer la gauche; il s'y enfonça victorieusement à plusieurs reprises; mais, environné des feux convergents du fort, de ceux des canonnières et de la grande redoute du centre, il fut chaque fois forcé d'en ressortir. Cependant, l'infanterie de notre aile gauche marchait contre les retranchements de l'aile droite ennemie, tandis que, du village conquis, notre centre secondait de ses canons cette vive attaque. Les premiers feux essuyés, ceux des Arnautes, ceux de trente canons de campagne et de quarante pièces de vingt-quatre turques et anglaises, notre infanterie se préparait à escalader le retranchement, quand tout à coup les Arnautes le franchirent, et jetant leur fusil sans baïonnette sur leur épaule, le pistolet et le sabre au poing, ils se ruèrent sur nous. La lutte fut longue et acharnée, mais ils l'emportèrent. Un renfort, envoyé de notre réserve, renouvela vainement le combat: il fallut reculer, et abandonner nos morts, nos blessés même au pied des ouvrages, et à la férocité cupide de ces ennemis auxquels le Pacha payait nos têtes. Ce fut là ce qui décida de la victoire.

Les Turcs, restés à la défense de leur grande redoute du centre, virent le champ de bataille jonché des nôtres. Dans leur avidité, sautant en foule par-dessus

leurs retranchements, ils les laissent vides; ils ne songent plus qu'à recueillir cette riche moisson de têtes que le sort de la guerre leur abandonne. Mais Bonaparte, calme et attentif, les observait. A son ordre, Lannes d'abord, puis Murat s'élancèrent. Le premier, avec son infanterie, tourna la redoute : il y pénétra à gauche et par la gorge. En même temps, Murat, par une dernière charge, s'empare, en arrière, de tout l'espace qui sépare cette seconde position de la forteresse. Il enlève le camp du Pacha; il pénètre jusqu'au village d'Aboukir. La ligne entière des Turcs, leur Pacha lui-même, les uns coupant des têtes, l'autre les leur payant, sont surpris en flagrant délit. Mustapha, saisissant ses pistolets, voulut se défendre; Murat le désarma d'un coup de sabre et le fit prisonnier. Déjà toute fuite était coupée à ses janissaires; leur foule éperdue tournoyait, lorsque, poussés par nos baïonnettes et n'ayant plus que la mer pour ressource, ils s'y jetèrent. En un instant on vit la surface de l'abîme semée de huit mille têtes qui, successivement, y disparurent, sous nos coups de fusil et notre mitraille!

Deux mille avaient été tués sur place, et deux cents seulement pris avec Mustapha leur général. Kléber, tantôt dévoué, tantôt grondeur et jaloux, arrivait en ce moment. A ce terrible spectacle, transporté d'admiration, il serra Bonaparte dans ses bras en s'écriant : « Mon général, que je vous embrasse! Ah! vous êtes « grand comme le monde! »

Il ne restait de toute cette expédition que la garnison du fort et deux mille cinq cents blessés et fuyards qui s'y étaient réfugiés. Ces quatre mille hommes, en-

tassés dans ce court espace, y restèrent d'abord immobiles et muets de terreur; mais, dans la nuit suivante, leur flotte les ayant ravitaillés et encouragés, il fallut un siége. En huit jours, la soif, la famine et nos feux en tuèrent la moitié. Le 3 août, l'autre moitié vint d'elle-même se rendre à genoux et à discrétion. Ils étaient deux mille; ils ne traitèrent pas, car ils sont sans confiance dans les capitulations, ne les respectant point eux-mêmes.

CHAPITRE VII

Pendant ce dernier acte de sa victoire, Bonaparte était retourné dans Alexandrie. Le désappointement d'Acre, la grande défaite navale d'Aboukir, venaient de recevoir une compensation; ce triomphe sur la plage avait répondu au désastre de la rade. La mer, la terre d'Égypte, demeuraient plus que jamais partagées entre Sydney et Bonaparte; et chacun, resté maître sur son élément, sentant qu'il ne pourrait en finir par la guerre seule, y joignit la politique. Tous deux persévérèrent dans leur espoir opposé : l'un, de détacher la Porte de l'Angleterre; l'autre, de décourager notre armée, son chef même, et de leur faire abandonner l'Égypte. Bonaparte commença.

Il demanda au Pacha vaincu : « Pourquoi il « était venu lui faire la guerre. C'est aux Russes, « ajouta-t-il, à ces idolâtres qui adorent trois dieux, « qu'il fallait t'attaquer. Moi, je suis comme ton

« Prophète, je ne crois qu'à un seul Dieu. Je veux « faire respecter ta religion et rendre les Turcs puis- « sants sur toute la terre ! » Mais le Pacha s'était contenté de lui répondre : « Tout cela est bon si tu l'as « dans le cœur. »

S'adressant alors à l'Amiral ottoman, Napoléon lui fit offrir un échange de prisonniers. Sidney crut pouvoir profiter de l'occasion ; il savait, par des communications interceptées, que Bonaparte ignorait encore les malheurs qui, depuis son départ, affligeaient la France : la guerre civile de l'ouest, renouvelée; l'anarchie, la terreur renaissant sous d'autres formes; une coalition formidable reformée, et déjà victorieuse; le Rhin repassé, l'Italie reprise; la France épuisée, ruinée, battue de toutes parts; enfin, toutes les conquêtes de Bonaparte et de son armée complétement effacées par une retraite désastreuse. Comment ne pas tout espérer de l'effet de nouvelles aussi funestes? Elles allaient révolter le patriotisme des uns, abattre le courage du plus grand nombre; elles irriteront surtout l'orgueil du conquérant, en lui apprenant que son œuvre de gloire était détruite. En tous cas, la joie de sa dernière victoire en serait flétrie.

Sidney répondit donc à la démarche de Bonaparte en lui envoyant son secrétaire. L'Amiral turc et le Commodore acceptaient l'échange. Le secrétaire ajouta : « Que le Commodore, sachant le général Bo- « naparte privé de nouvelles, croyait lui faire plaisir « en lui envoyant une liasse toute fraîche de papiers « publics. » Ce fut Menou qui les reçut dans sa tente, au pied du fort d'Aboukir, dans la soirée du 3 août,

jour où les restes de la garnison venaient de demander grâce. Eugène Merlin, aide de camp de Bonaparte, était présent. Le secrétaire congédié, on s'empressa d'ouvrir d'une main inquiète ces journaux qui, sans doute, renfermaient de tristes nouvelles; puis l'aide de camp repartit à toute bride avec ce présent perfide, dont le Commodore espérait tant, mais dont l'effet devait être bien contraire à son attente.

Merlin m'a dit, et même écrit, qu'il arriva vers minuit chez son général, et que, aussitôt le réveillant d'un sommeil profond pour lui présenter cet envoi qui allait changer la face du monde, il lui annonça qu'il y trouverait de tristes nouvelles. « Que se passe-« t-il donc en Europe? » s'écria Bonaparte en se dressant sur son séant avec une agitation visible. L'aide de camp répondit : « La guerre! Jourdan, Schérer « battus! L'un repoussé derrière le Rhin; l'autre der-« rière la Bormida; l'Italie perdue!...... » Il n'avait pas achevé, que Napoléon s'était précipité hors de son lit, et que, saisissant ces journaux, il s'était mis à les dévorer d'un regard avide. Il continua ainsi jusqu'au point du jour. Des exclamations, des cris de colère et d'indignation, s'échappaient à chaque instant de sa bouche. Le jour à peine venu, il fit appeler le contre-amiral Gantheaume. Pendant deux heures ils restèrent enfermés ensemble; son départ était résolu!

Dans cette même journée, le secrétaire de Sidney ne manqua pas de se présenter encore. Cette fois, ce fut à Alexandrie. Il ramenait quelques prisonniers; il venait observer l'effet et recueillir le fruit de ce

qu'il avait apporté la veille. Mais circonvenu de près, accablé de questions, obsédé de déférence, il ne put s'expliquer qu'avec le général en chef. Dans son embarras il commença par s'étendre sur les préjugés, les mœurs et les institutions égyptiennes, et il conclut qu'on devait prodigieusement s'ennuyer au milieu d'un peuple aussi barbare. Bonaparte ne répondit d'abord à ce début que par un silence méprisant. Puis, d'un ton froidement ironique, il répliqua : « Et « vous, vous devez vous ennuyer singulièrement en « mer. Il est vrai que vous avez la ressource de la « pêche. Pêchez-vous beaucoup? »

Cette réponse ayant fait sentir à l'envoyé le vide ridicule et inconvenant de ses paroles, il entra sérieusement en matière. Sa proposition consista dans la demande, que Bonaparte évacuât l'Égypte pour aller reprendre l'Italie à Suwarow. Napoléon venait de se résoudre à ressaisir sa première conquête; mais il voulait aussi garder la seconde. Il feignit pourtant d'être ébranlé, trompa le trompeur, et ajournant la négociation jusqu'à son retour d'un voyage qu'il allait, dit-il, faire dans la Haute Égypte, il donna publiquement des ordres en conséquence. Il les adressa ostensiblement et surtout aux membres de l'Institut, qui devaient l'accompagner dans cette excursion savante.

Le secrétaire le quitta, persuadé qu'il avait réussi, et que cet ajournement serait suivi d'une capitulation. Il alla transmettre cette erreur à l'escadre anglaise, que cet espoir porta à se relâcher de sa surveillance. Ainsi, le résultat de cette communication fut d'a-

buser le Commodore, de déterminer Bonaparte à rentrer en France, et de l'instruire, par ses prisonniers échangés, que le besoin d'eau et un accident survenu à l'un des vaisseaux anglais, allaient suspendre le blocus et favoriser son départ pour la métropole.

Dès lors, d'autant plus occupé de sa conquête et de son armée qu'il allait les abandonner, il passa le reste de ce jour, et la nuit suivante, à multiplier ses instructions pour mettre l'Égypte, du côté de la mer et de la Syrie, dans le plus redoutable état de défense. Kléber et Regnier furent envoyés à Damiette et à Belbeis autant dans ce but que pour les éloigner des apprêts de son départ. Il importait de les cacher à tous les yeux, pour que le découragement de ceux des siens qu'il allait laisser derrière lui, et que l'éveil qu'en pourrait alors recevoir l'ennemi, ne rendissent pas ce départ impossible. Ce secret resta renfermé entre lui, Gantheaume, Bourrienne et Berthier. S'il transpira, ce ne fut que dans les derniers jours, et seulement autour de Napoléon, dans son quartier général.

Le lendemain, 5 août, il partit pour Rahmanieh, où il laissa son escorte et ses chevaux, et, s'embarquant sur le Nil, il le remonta jusqu'au Caire. Ce retour achevait de tromper les siens et les Anglais; il donnait à Gantheaume le loisir de préparer ses deux frégates, et à la mer le temps d'être nettoyée de l'escadre anglaise forcée d'aller se ravitailler. Bonaparte voulut d'ailleurs retourner une dernière fois à ce centre du Gouvernement : pour confirmer sa victoire par sa présence et raffermir les Cheiks encore ébranlés; pour

envoyer les savants explorer la Haute Égypte, car c'était là une des gloires de son expédition; enfin pour donner un souffle puissant de vie et imprimer un ferme et dernier mouvement à toute l'administration de la conquête.

Ce fut aussi de là que, redoublant de soins, il jugea devoir écrire au Grand Vizir, dont en Syrie l'armée commençait à se rassembler. Le but de cette dépêche était de suspendre les hostilités, et même de rallier offensivement les deux Puissances. L'histoire, forcée de consigner le mal comme le bien, dira que, dans cette dépêche, il y eut trop de mépris pour son ennemi, trop peu de respect pour soi-même; qu'il proposa au Sultan une transformation impossible, et qu'enfin le choix au moins manqua dans ses moyens de persuasion.

On doit encore dater du Caire son instruction à Kléber, auquel il allait laisser le commandement en chef, et quoiqu'il fût décidé à ne la lui faire parvenir qu'après son départ, tant il se défiait de l'humeur indocile de ce général. Tout y était prévu pour l'administration, la paix et la guerre. Il y supposait son départ ordonné par le Gouvernement. Rien n'y annonçait le 18 Brumaire. Cette instruction est admirable. C'est l'une des œuvres les plus habiles de Bonaparte.

Entre ces deux dernières pièces le contraste est remarquable; le génie lui-même manquant toujours où manque la vérité, et ne se retrouvant qu'en elle!

Sa dernière apparition au Caire dura six jours. Tout alors étant terminé, il annonça qu'une inspec-

tion de quelques instants l'appelait dans la province de Damiette. Le lendemain au soir, à onze heures, ceux de son service particulier m'ont dit qu'ils furent transportés d'une joie muette, car ils n'osèrent même entre eux se la communiquer, en voyant, dans la cour intérieure du quartier général, vingt chameaux de charge réunis pour un aussi court voyage. Une djerme les attendait ainsi que le général en chef.

Bonaparte partit du Caire à minuit précis. Il s'embarqua à Boulak et descendit le Nil jusqu'à Bad-el-Bakara. A cette hauteur, laissant la branche de Damiette à sa droite, il fit gouverner sur Menouf, quartier général de Lanusse, où il s'arrêta le 20 août. Ce général, blessé du mystère qu'on lui faisait, voulut montrer qu'il n'en était pas la dupe : interpellant donc Bonaparte au milieu d'un dîner et à haute voix, il le pria de ne point oublier l'armée près du Directoire, dans le cas où le bruit de son départ serait fondé. Mais Bonaparte répliqua : que ce bruit était faux, répétant qu'il allait visiter le Delta, et cherchant même à expliquer la direction, contraire à ce but, qu'il allait prendre.

Ce fut de Menouf que, étant décidé à éviter la présence gênante et l'humeur peu gouvernable de Kléber, en ménageant toutefois son amour-propre, il lui donna rendez-vous à Rosette le 23 août (7 fructidor), « pour « conférer avec lui sur des affaires extrêmement im- « portantes. » L'envoi de cet avis fut calculé de manière à ce qu'il ne devait parvenir à ce général que le 21 août (5 fructidor) au soir, c'est-à-dire, la veille du jour où, près du phare d'Alexandrie, Bonaparte devait quitter l'Égypte. On voit, par l'heure et les dis-

tances, que ce rendez-vous était donné, d'avance et à dessein, vingt-quatre heures trop tard.

De Menouf il vogua directement sur Rahmanieh, où, montant aussitôt à cheval suivi de cinquante hommes et d'un détachement de dromadaires, il poussa jusqu'à Birket, à six lieues d'Alexandrie. La nuit l'y surprit, et il ordonna qu'on y dressât sa tente. Le lendemain 6 fructidor (22 août) il déjeûna trois lieues plus loin, à Beida. Ce fut à cette halte, sur le sable et sous un soleil brûlant, que, ne dissimulant plus sa résolution, il fit copier son instruction pour Kléber par l'aide de camp E. Merlin chargé de sa correspondance. Puis, soit qu'il voulût tromper l'attente de la garnison d'Alexandrie, ou que, sur cette plage découverte, il craignît d'attirer l'attention anglaise, il partagea sa suite trop nombreuse en deux parties : l'une, dans laquelle se trouvait Denon, Lannes, Murat, Monge et Berthollet, continua jusque dans la ville ; l'autre, Bonaparte en tête, tourna brusquement à droite et se dirigea sur le rivage qu'elle atteignit en une heure et d'où elle aperçut distinctement, à trois lieues en mer, une voile anglaise.

Une vive inquiétude s'empara de Bonaparte. Sidney, qui, depuis huit jours, forcé d'aller se ravitailler à Chypre, avait disparu, revenait-il reprendre sa croisière? L'occasion avait-elle été manquée? Quand reviendrait-elle? Comment l'attendre? Comment rentrer au sein de l'armée, désormais instruite des projets d'abandon de son général? Aucune explication serait-elle alors possible?

Dans son anxiété, Bonaparte envoya chercher Gan-

theaume et Menou. Ces deux généraux l'attendaient à la citerne qu'on voit à une lieue d'Aboukir. Ils accoururent. Gantheaume vit, dans cette voile ennemie, le présage du retour du Commodore; il déclara à Bonaparte qu'il n'avait plus un instant à perdre. Mais la prudence voulait que la nuit cachât l'embarquement; il fallut l'attendre.

Bonaparte mit à profit ces derniers instants. Menou, selon Berthier, était aimable, désintéressé, facile; sa conversation spirituelle étincelait d'aperçus ingénieux, d'anecdotes et de souvenirs intéressants. C'était là, en effet, l'une des qualités remarquables de la conversation de l'ancien monde, dont avait été Menou. La sienne avait un charme auquel tous ses compagnons d'armes, et jusqu'aux troupes elles-mêmes, s'étaient soumis. Bonaparte, à qui il devait tout, était sûr d'en être compris et approuvé. Menou commandait à Rosette; il se trouvait naturellement sous sa main; il lui convenait comme intermédiaire avec Kléber. Ce fut à lui qu'il se décida à laisser ses dernières paroles, et à confier ce qu'il n'avait pu écrire.

Dès qu'il l'aperçut il mit pied à terre; et là, pendant plusieurs heures, il lui détailla toutes les raisons qui le décidaient à braver la croisière anglaise; lui montrant que « Désormais le sort de l'armée d'Égypte était « en France; qu'on y était divisé, vaincu, prêt à « subir le joug; qu'il y courait au travers des mers « auxquelles il confiait sa fortune; que la loquacité « de nos tribunes publiques avait tout perdu; qu'il « allait en faire cesser le règne et en détrôner pour « jamais le bavardage! » Il joignit à cette confidence

des éloges flatteurs pour Kléber, le jugeant digne de le remplacer et capable de défendre la conquête. Menou se donnait pour un administrateur habile; Bonaparte flatta cette prétention gratuite; il s'étendit sur cette partie du Gouvernement et sur la direction qu'il convenait de donner à la politique.

Ce dernier entretien se passa entre l'anse de Canope et le Pharillon, où devait avoir lieu l'embarquement. Il finit quelques instants avant la nuit. Alors, se séparant de Menou, Bonaparte l'expédia dans Alexandrie pour y contenir la garnison, dont on pouvait craindre l'effervescence, et pour lui renvoyer le reste de sa suite. Lui-même, se couvrant des dunes pour n'être point aperçu des Anglais, car tout était à redouter, atteignit le Pharillon. Il s'arrêta à environ cinq cents mètres des remparts. C'était le lieu du rendez-vous donné aux chaloupes des frégates. Mais la nuit était devenue si noire, que nos marins ne savaient plus où le rejoindre. Il les attendit, près d'une heure, dans une agitation vive et silencieuse. Il n'osait hasarder le moindre signal de peur qu'il ne fût aperçu, surtout de la ville. On se décida enfin à brûler quelques amorces, et les chaloupes arrivèrent. Napoléon s'étant embarqué, il y eut quelques moments d'un vif désordre où les rangs furent méconnus par l'extrême empressement à le suivre; ce fut un tumulte, mais bientôt la joie eut tout apaisé et l'on atteignit la frégate la Muiron, où gaiement l'on se mit à table.

Cependant la nuit s'écoulait, et un calme plat retenait dans une immobilité désespérante. On voyait, à l'impatience de Bonaparte partagée par tous les siens,

que, craignant également la croisière anglaise et le mécontentement d'Alexandrie, il faisait des vœux ardents pour que, au lever du soleil, les frégates fussent hors de portée de ces deux écueils. C'était heureusement mal juger l'armée, et trop avantageusement Sidney Smith. En effet, le soleil du 23, ayant retrouvé les frégates à la même place que la veille, montra la mer libre de toute voile anglaise. Quant à la garnison d'Alexandrie, Bonaparte put la distinguer tout entière, couvrant toutes les avenues du port neuf, mais calme, intelligente, appréciant la résolution de son général en chef, et faisant des vœux pour le succès de son entreprise!

Il en fut de même dans l'armée. Beaucoup, il est vrai, murmurèrent; plusieurs en voulurent à Napoléon, et surtout du secret qu'il avait gardé; mais la nécessité de ce départ et de ce secret fut bientôt comprise.

A huit heures du matin, le calme absolu se maintenant, Gantheaume découragé lui proposa de le débarquer. « Non, soyez tranquille, lui répondit Bo-« naparte, nous passerons! » En ce moment même, vers neuf heures, une légère brise de terre s'éleva et permit de mettre à la voile; à dix heures elle avait fraîchi, et, deux heures après, Bonaparte avait perdu de vue la côte d'Égypte!

CHAPITRE VIII.

Ces frégates, la Muiron et la Carrière, suivies de deux avisos, la Revanche et la Fortune, étaient vé-

nitiennes, vieilles, lourdes et si mauvaises voilières, qu'elles n'auraient pu soutenir six heures de chasse. Mais le Ciel voulut que ce premier souffle les portât à cent lieues sur la gauche d'Alexandrie, en vue de la grande Cyrénaïque; puis, qu'il tournât au nord-ouest et les retînt, vingt-quatre jours entiers, sur cette côte aride et déserte, où les Anglais n'avaient que faire et ne pouvaient guère aller chercher Bonaparte. On eût pu surmonter ce vent contraire en courant de grandes bordées, s'en garantir ensuite en se couvrant de l'île de Candie, et traverser l'archipel de Grèce, mais ç'eût été multiplier les chances d'une rencontre, et la prudence retint Gantheaume.

Bonaparte lui-même avait exigé qu'il serrât la côte d'Afrique. Il prétendait que, attaqué par les Anglais, il s'y échouerait; qu'ensuite, à la tête de cinq cents hommes qui l'accompagnaient, et quoiqu'il n'eût que dix-sept mille francs, seul argent qu'il eût rapporté d'Égypte, il gagnerait à pied soit Oran, soit Tunis, ou tout autre port où il se rembarquerait.

Mais chaque matin, en faisant l'estime, on se retrouvait au même point que la veille, quelquefois même plus en arrière! Alors, autour de Napoléon, s'élevaient mille suppositions désolantes. « Sidney, de retour sans « doute devant Alexandrie! la disparition des frégates, « signalée; lui, à leur recherche! Des croisières par- « tout établies! » Quant à Bonaparte, tout chargé qu'il était de présent et d'avenir, seul il restait, calme, serein, sans impatience; sa raison forte, quelque active qu'elle fût, savait attendre l'occasion, ne s'agiter qu'à propos, et repousser toute émotion inutile. Pen-

dant ces vingt-quatre mortelles journées et les suivantes, on le vit constamment égayer les siens d'entretiens ingénieux, de jeux même; plus souvent encore les intéresser par de longues causeries avec Berthollet et Monge, non plus, comme dans son premier passage, sur les diverses espèces de Gouvernement, sur l'âge du monde, sur l'habitation des planètes, sur la probabilité de la destruction de la nôtre par l'eau ou le feu, enfin sur les rêves et sur leur interprétation, mais sur la chimie et sur les mathématiques. Dans d'autres instants toute son attention semblait absorbée par la lecture du Coran et de la Bible, de ces deux livres tout remplis de Dieu, et des lieux et des peuples qu'il venait de conquérir. On eût dit que, convaincu qu'il était l'un de ces rares prédestinés du Ciel aux révolutions des temps, il se sentait sur la voie promise, et que, placé comme ces peuples sans cesse sous la main de Dieu, il puisait dans leur histoire une foi plus entière en son étoile!

Le 15 septembre enfin (2 ou 3 complémentaire) le vent, se retournant, souffla fortement du sud-sud-ouest; il dura huit jours. On en profita aussitôt, et déjà le 19 septembre (2 vendémiaire) on s'était écoulé entre le cap Bon et la Sicile. Ce détroit était gardé par une croisière anglaise. On y arriva juste à la chute du jour. Plus tôt, on eût été vu par l'ennemi; plus tard, on n'eût pas assez vu soi-même pour oser franchir ce passage aussi près de la côte et pendant la nuit, comme il le fut, et si à propos que, au lever du jour suivant, on se trouva hors de vue de la croisière dont on avait, dans l'obscurité, aperçu les feux. La

mer désormais était libre à Bonaparte et à sa fortune!

Un premier souffle heureux l'avait poussé à cent lieues de Sidney Smith et l'avait laissé à l'abri sur une mer solitaire; ce second coup de vent le porta, d'un seul et même soufflé aussi, le 24 septembre (6 vendémiaire) en vue d'Ajaccio. Une seule haleine de plus, et il est vraisemblable qu'il eût été jeté au milieu de la flotte anglaise! Mais à cet instant même, retournant au nord-ouest, et lui redevenant contraire en apparence, le vent l'arrêta comme par un ordre d'en haut, et comme s'il n'avait dû seulement que pousser le héros dans l'île et dans le port de la ville qui l'avait vu naître!

Cependant Bonaparte ignorait si les Anglais n'en étaient pas redevenus possesseurs. L'un de ses avisos prit langue d'une barque de pêcheurs; ils répondirent que la Corse était française. Mais ces pauvres gens n'en purent dire autant de la Provence. Dans l'incertitude sur la destinée de cette partie de la France, et décidé par le changement du vent, on porta sur Ajaccio. Un corsaire en sortit pour reconnaître; au nom de Bonaparte, transporté de joie il revira, faisant feu de toutes ses pièces, et s'empressant, à force de voiles et de rames, d'apporter le premier l'heureuse nouvelle. En un moment tous les canons de la ville répondirent. Chacun ne prit d'ordre que de soi-même; on oublia toutes les lois sanitaires; soldats, peuple, municipaux, tous accoururent. La mer se couvrit de leurs barques; ils escaladèrent la frégate, avides de revoir, de contempler leur immortel compatriote! Dans leur orgueilleuse ivresse ils s'écriaient : «Point de quarantaine

« pour Bonaparte! Nous ne voulons point de qua-
« rantaine pour le sauveur de la France! Vive, vive
« Bonaparte! » Et lui, se laissant entraîner jusque dans la maison de ses pères, acceptait ce triomphe précurseur d'un autre plus grand, mais qui le toucha moins sans doute!

Les jours suivants, redevenu contraire le vent persista. Il dura ainsi neuf jours entiers et rendit inutile toute tentative. Pendant ce séjour, quoique son âme restât ferme et assurée, il s'affecta des derniers revers qui venaient d'effacer en Italie la trace entière de ses victoires. Son esprit devint impatient : il s'irrita contre le vent, contre Gantheaume qu'il força vainement de lutter contre cet obstacle. Il craignait que la flotte anglaise ne finît par être instruite de son arrivée en Corse ; il s'agitait enfin dans l'obscurité de sa destinée prochaine. Toulon était son but : décidé à tout tenter pour l'atteindre, il fit acheter une chaloupe qu'il arma de douze vigoureux rameurs. La Muiron dut la remorquer. Mais, en supposant la croisière anglaise évitée, il ne prévoyait pas qu'il pût à Toulon, comme à Ajaccio, secouer le joug souvent absurde et si absolu de la quarantaine. La perspective de cette captivité lui était insupportable. Pendant un retard si inopportun, que d'ennui à subir! que d'intrigues machineraient ses envieux! combien d'obstacles lui susciterait le Directoire!

Enfin, le 7 octobre, le vent redevint favorable et Bonaparte quitta les foyers de ses ancêtres. Il cingla vers la Provence, espérant aborder le surlendemain dans Toulon, la première de ses conquêtes. La nuit

approchait ; dix lieues seulement le séparaient de ce port depuis si longtemps désiré, et déjà les officiers de la suite de Napoléon se livraient aux éclats bruyants d'une joie française, quand du haut d'un mât, Jugan, l'adjudant de Gantheaume, s'écria : « Que, à six lieues « en mer, et par le reflet des rayons du soleil cou« chant, il apercevait vingt-deux voiles ! »

A ce cri d'alerte tous les cris de joie cessèrent. Gantheaume était d'un caractère faible et irrésolu ; il fut saisi d'une émotion trop vive ; il crut tout perdu, et proposa à Bonaparte de le jeter dans la chaloupe pour qu'il gagnât le point le plus rapproché de la côte. Napoléon se contenta de sourire : il tourna en plaisanterie la proposition trop précipitée du contre-amiral ; mais Gantheaume ayant insisté, il lui répondit : « Qu'un semblable moyen ne pouvait être pris qu'en « dernier recours, après l'échange au moins de quel« ques boulets, et quand toute autre voie de salut « serait impossible ! » Il fit remarquer que d'ailleurs c'était le soleil couchant qui seul avait éclairé les voiles ennemies à nos regards, et que, ce même soleil devant avoir laissé nos frégates dans l'obscurité, celles-ci avaient sans doute échappé à la vue de la flotte anglaise. Au même instant les signaux de lord Keith à cette flotte, indiquèrent qu'en effet, le jour tombant, elle prenait tranquillement sa bordée du large.

Cependant Gantheaume, soit qu'il comprît mieux le danger, soit faiblesse, car tous disent que sa tête semblait perdue, proposait encore de retourner en Corse. « Non, non ! s'écria Bonaparte, faites force de « voiles ! Tout le monde à son poste ! Au nord-ouest !

« au nord-ouest! » On obéit; et, le calme ainsi rétabli autour de lui, il fit gouverner sur le plus prochain mouillage. A minuit on en était si près, qu'on fut forcé de s'en éloigner pour attendre la pointe du jour. Enfin, le lendemain 9 octobre (17 vendémiaire), à huit heures du matin, après quarante-quatre jours de traversée, Napoléon aborda dans la baie de Saint-Raphar, à huit cents mètres du village de ce nom, qu'une demi-lieue sépare de Fréjus.

Un officier de marine fut aussitôt envoyé pour annoncer son arrivée et qu'il entrait en quarantaine; mais, de même qu'à Ajaccio, la municipalité et toute la population du village se précipitèrent; leurs embarcations entourèrent les frégates; et, n'écoutant que leurs transports, ils montèrent de toutes parts à l'abordage. Ils répondaient : « Qu'ils préféraient la peste « aux Autrichiens! que la quarantaine n'était point « faite pour leur sauveur, pour le héros qui venait « défendre la Provence! »

Là, comme en Corse, Napoléon, se laissant faire violence, descendit sur le rivage; il marcha vers Fréjus, où il entra au milieu des acclamations de la population ivre de joie et accourue tout entière sur son passage.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE I.

Dans Ajaccio, s'il faut en croire des témoins, l'amour d'une gloire héroïque, l'emportant sur l'ambition du pouvoir ou l'ajournant, avait exalté Napoléon. Il y avait rêvé son apparition subite en Piémont, au milieu de notre armée vaincue, que d'un premier bond il eût faite victorieuse! Il s'était figuré les transports de la France à la nouvelle simultanée de son triomphe d'Aboukir et de cette victoire, en Italie, qui annoncerait son retour! Mais dans Fréjus, où il apprit toute l'étendue de nos misères, et que cette victoire, son rêve en Corse, Masséna venait de la réaliser en Suisse, il s'écria : « Que le mal était trop profond; que ce n'était plus « au dehors mais au dedans qu'il fallait songer à le « réparer! »

Déjà les invocations des Corses et des Provençaux du littoral lui indiquaient Paris comme la source de tant de malheurs; elles le pressaient d'y remonter pour en arrêter le cours. Il ne resta que quatre heures dans Fréjus. A Aix, Avignon, Valence et Lyon, l'explosion d'un enthousiasme inouï dans l'histoire éclata sur son passage. A son aspect seul, la France ruinée, humiliée,

se relevait, en lui, toute glorieuse et triomphante. Dans Lyon surtout, ce fut un délire! Ses transports d'admiration, les élans de l'ivresse universelle le proclamèrent l'honneur, la gloire, le sauveur de la patrie, l'arbitre des destinées de la République! Des masses de citoyens de tout sexe, de tout âge et de toute classe, se renouvelant sans cesse sous ses fenêtres, invoquaient le bonheur de le contempler. Et lui, selon des témoins intimes dont la sincérité n'est point douteuse, ému jusqu'au fond du cœur, profondément attendri au milieu de cette nation si sensible à l'héroïsme, si enthousiaste de la gloire et qui savait si bien la récompenser, s'engageait à en combler les vœux, et se décidait à tout risquer pour la rendre heureuse.

Dès lors, et bien plus qu'à son départ d'Égypte, quelques chances qu'il dût courir, sa résolution fut prise; il n'envisagea que ce but, et, voulant sur-le-champ l'atteindre, il trompa jusqu'à sa famille sur le chemin qu'il se décida à prendre. Il s'était annoncé par la Bourgogne, et ce fut par le Bourbonnais que de Lyon il se fit conduire à Paris nuit et jour et à toute bride. Il arriva inopinément, le 16 octobre (24 vendémiaire) rue de la Victoire, dans sa maison qu'il trouva vide: sa femme et ses frères avaient couru séparément au-devant de lui par l'autre route.

Deux heures après, il se présenta tout à coup au Directoire, selon son habitude des champs de bataille, voulant surprendre cet autre ennemi, l'étonner, et lui enlever un accueil qui ne pût être concerté d'avance. C'était, d'ailleurs, paraître empressé de remplir un devoir, et rassurer. Il entra au Luxembourg aux accla-

mations de la garde directoriale, monta rapidement chez le président Gohier, et convint avec lui, pour le lendemain, de sa réception officielle. Il n'en put être inquiet, certain que, dans ces vingt-quatre heures, l'explosion d'enthousiasme de Paris en commanderait les formes.

Dans cette séance publique, du 17 octobre, il dit aux Directeurs : « Qu'après avoir consolidé sa con-« quête par une dernière victoire, il avait appris les « dangers de la République, et que, laissant l'Égypte « au général le plus capable, il était accouru au se-« cours de la France ; qu'il la trouvait sauvée par ses « compagnons d'armes, et qu'il s'en réjouissait. » Alors, la main sur la garde de son épée, il ajouta : « Qu'il ne la tirerait jamais que pour le salut de la « République ! » Ces paroles étaient sincères ; les derniers mots seulement étaient susceptibles d'interprétations diverses. Le Président lui répondit par des éloges, par une accolade, et par une dissimulation pareille.

Rentré chez lui, Napoléon y retrouva ses frères ; sa femme n'était point arrivée encore, ce fut un malheur. Le fait suivant est trop connu pour le taire ici ; il le faut dire promptement pour ne plus songer qu'à des récits dignes de l'histoire. Déjà, quels qu'en fussent les motifs, commençait l'inimitié de sa famille contre Joséphine. Pendant que celle-ci courait inutilement au-devant de Bonaparte, on profita de son absence. Dans un moment si critique pour Napoléon, on ne craignit pas de le blesser cruellement dans ses affections, dans son amour-propre

d'époux, de compliquer sa position, et d'embarrasser son esprit de soins intérieurs. D'où vint que, après trois jours de vaines fatigues, quand Joséphine enfin arriva, Bonaparte refusa de la recevoir ! Une seule porte, celle de la chambre qu'il occupait, le séparait d'elle; mais il resta si obstinément sourd à ses prières et à ses protestations, qu'il la rebuta. Elle se retirait désespérée et le mal devenait irréparable, quand l'une de ses femmes lui fit comprendre que pour elle tout dépendait de ce premier moment, et la ramena. Cette femme fit plus; elle courut chercher le fils et la fille de sa maîtresse, Eugène et Hortense, que Bonaparte chérissait, et joignit leurs voix à celle de leur mère. Alors seulement le cœur de Napoléon s'attendrit. En même temps les représentations de son secrétaire, ancien compagnon de son enfance, ayant achevé de le persuader, il céda, sa porte s'entr'ouvrit, et peu de moments après, son esprit, avant tout jaloux de gloire, revint tout entier à une préoccupation plus conforme à la grande destinée qui l'attendait.

CHAPITRE II.

Avant cette pénible scène, dès son arrivée, dans la nuit du 16 et le lendemain, on avait achevé de dérouler à ses yeux le tableau des malheurs dont la France était accablée. Le désastre naval d'Aboukir avait produit tout l'effet que l'Angleterre en devait attendre. Pendant qu'un abîme, qui semblait devenu

infranchissable, séparait l'Europe du vainqueur des Pyramides, les Rois humiliés, affranchis du joug de son génie, avaient vu la France, et les Républiques nouvelles dont elle s'était environnée, en proie à la plus honteuse, à la plus inexprimable confusion de désordres, de violences et de rapines. Au dehors comme au dedans, toutes les plus mauvaises passions déchaînées; nos alliés dévorés par nos armées; dans nos armées elles-mêmes, les généraux sans subordination, les soldats sans distributions, sans solde, sans discipline, dépouillés par leurs propres administrateurs, et désertant au nombre de quatre-vingt mille! Dès lors s'était préparée la seconde coalition européenne. Déjà l'intervention violente du Directoire pour s'assimiler les Républiques Batave et Italienne; la conquête révolutionnaire de Rome; la réunion de Genève à la France; l'envahissement brutal et frauduleux de la Suisse, et bientôt du Piémont, de Lucques et de la Toscane, avaient augmenté la haine. Naples commença. Gouvernée par une sœur de notre Reine martyre de la Terreur, elle était, de toutes ces Cours irritées, la plus passionnée et la plus violente. Son agression subite, jusque dans Rome et au delà, avait éclaté le 29 novembre 1798; et sept semaines plus tard, le 23 janvier 1799, vaincu honteusement ce Royaume avait été transformé en une septième République.

C'était ainsi que quatre avocats et un gentilhomme régicides avaient compromis et gâté les conquêtes de Bonaparte : ils les avaient étendues sans mesure et révolutionnées de plus en plus. En même temps ils avaient continué à provoquer, dans Rastadt, l'Empire

Allemand, comme l'Empire Russe dans Malte sa protégée, et l'Empire Turc en Égypte, après avoir repoussé dans Lille les propositions inespérées de l'Angleterre.

Entraînés par la grande lutte des deux principes aristocratique et démocratique, haïs au dehors, méprisés au dedans, mais jusque-là soutenus par des victoires, ils avaient pris leur arrogance révolutionnaire pour une énergie antique. Leur absurde démagogie n'avait espéré la durée de son pouvoir que du violent état de la guerre.

De là cette rupture de l'Autriche à Rastadt par l'assassinat de nos plénipotentiaires démagogues.

C'était toujours, sous une autre forme, le Gouvernement de la Terreur, mais vieilli, mais usé par ses excès; insultant, de ses déclamations grossières, les Rois étrangers; prétendant étendre chez eux sa Révolution qu'il ne savait comment gouverner chez lui; nous imposant tous les sacrifices, et prodiguant le reste des forces et des dévouements de la France!

Il s'était attiré ou avait voulu partout la guerre et n'avait su nulle part la préparer. Voilà comment, le 23 août 1798, quinze cents Français d'avant-garde, lancés en Irlande, y avaient été sacrifiés, les fonds indispensables à l'embarquement des six mille hommes réunis, qui devaient les soutenir, ayant été oubliés ou détournés. Il est vrai qu'alors deux mille Anglais, descendus et pris dans Ostende, avaient compensé cette perte; mais une banqueroute des deux tiers, l'accroissement des impôts, une vente de biens nationaux, un emprunt forcé, la loi de la conscription, une levée de deux cent mille hommes, et le reste de l'année 1798,

n'avaient pas suffi à ce Gouvernement pour organiser la guerre que ses envahissements, ses rapines et son insolence avaient provoquée. Enfin quand, au commencement de 1799, la coalition des quatre Empires Turc, Russe, Allemand et Britannique, s'était déclarée, pris au dépourvu, il n'avait su opposer à cette ligue qu'environ cent cinquante mille hommes. Bien plus, son incapacité présomptueuse, en plaçant mal sa confiance et en disséminant offensivement, de Naples au Helder, cette force insuffisante de moitié, en avait encore doublé la faiblesse.

C'était pourquoi, lorsqu'en Égypte la gloire de Bonaparte s'était agrandie, en Europe la plupart de nos renommées guerrières, s'éclipsant, avaient laissé tous les regards et tous les vœux de plus en plus fixés sur le vainqueur de l'Italie, de Vienne, de Malte et des Pyramides.

Ces réputations secondaires avaient pâli ou s'étaient éteintes, l'une, du 20 au 25 mars 1799, au delà du Rhin que Jourdan, deux fois vaincu par l'Archiduc Charles, avait repassé, et les autres en Italie, sur le théâtre même de la gloire de Napoléon. On y avait vu, le 5 avril, Schérer battu sur l'Adige, fuyant derrière l'Adda, où, le 27, vaincu encore il avait abandonné à Moreau, comme en Suisse Jourdan à Masséna, un reste d'armée. Moreau, repoussé par les Austro-Russes vers Alexandrie, s'y était d'abord habilement maintenu ; mais, en ne se réunissant pas à notre armée de Naples, accourue le 17 juin jusqu'à la Trebbia, il y avait laissé battre Macdonald.

Ajoutons ici, qu'à Moreau rappelé on avait sub-

stitué Joubert, vaincu et tué dès Novi le 15 août, et rémplacé par Championnet qui, le 4 novembre, dans les premiers jours du retour de Bonaparte, se faisait battre à Genola, y perdait Coni, le Piémont entier, sa réputation et la moitié de son armée. L'autre moitié s'était partagée en deux corps, dont l'un était rejeté dans Gênes sous Saint-Cyr, et l'autre en France.

Ailleurs, il est vrai, pendant et après le retour de Bonaparte, deux autres réputations s'étaient accrues : celle de Brune en Hollande, où quarante mille Anglo-Russes vaincus avaient capitulé. Mais la renommée de celui-ci était contestée; on disait que, en s'opposant mal à la descente, il avait laissé toute la flotte Hollandaise déserter à l'ennemi; on ajoutait que, ensuite dans sa victoire, ses lieutenants avaient plutôt suppléé que secondé leur général.

Restait Masséna, qui venait de s'illustrer en Suisse d'une gloire si grande, que, s'il eût eu plus d'ambition, on eût alors pu l'opposer en rival au conquérant de l'Italie et de l'Égypte. Le fait est si important qu'ici une simple indication ne suffit pas.

Le Conseil Aulique, jaloux de l'Italie, où le fatiguaient la présence et la gloire de Suwarow, avait donné l'ordre à ce maréchal de passer en Suisse. Le prétexte fut l'à-propos de la réunion des Russes dans un climat plus conforme à leurs habitudes. Masséna y commandait alors soixante et quinze mille hommes. Après avoir glorieusement, hors à Feldkirch, défendu pied à pied les Grisons et la Haute Suisse, débordé par nos défaites d'Italie et d'Allemagne, il avait été forcé de reculer jusque derrière la Limat et

le lac de Zurich. Là, renforcé des débris de Jourdan, sa droite au Saint-Gothard, sa gauche au Rhin, et placé en travers de l'Helvétie, il s'était maintenu contre les Russes de Korsakow et l'Archiduc Charles.

Cependant Suwarow, remplacé en Italie par une armée Autrichienne, marchait pour se substituer en Suisse à l'Archiduc, qu'un même ordre du Conseil Aulique faisait passer à l'armée d'Allemagne. C'était là un de ces grands mouvements de flanc toujours dangereux à portée d'un ennemi actif et résolu. Masséna, jusque-là accusé de lenteur et d'inaction, s'était décidé à en profiter. Il avait appris que, à jour fixe, les Russes de Korsakow, qu'il avait en face, allaient attaquer de front toute sa ligne, et que, le même jour, Suwarow, déjà monté sur le Saint-Gothard, devait en descendre, se précipiter sur son flanc droit, pour le déposter, le chasser de l'Helvétie, et s'ouvrir la France.

Masséna avait laissé la plus grande partie des Autrichiens se retirer et les Russes s'engager; il ne prévint ceux-ci que de vingt-quatre heures. Ce fut par une manœuvre inverse à celle qu'ils avaient préméditée, mais toute pareille. Il les avait donc, le 24 septembre, attaqués inopinément sur tout leur front et de flanc par son aile gauche. Korsakow, surpris entassé dans Zurich, d'où il comptait déboucher le jour suivant, y avait été environné et écrasé. Le reste des Austro-Russes de la ligne ennemie, au-dessus et au-dessous du lac, avait été simultanément renversé et poursuivi, et Suwarow, en descendant le lendemain du Saint-Gothard, au lieu d'y trouver les siens, y avait

rencontré Gudin, Lecourt et notre aile droite commandée par Soult. Il avait été acculé dans la montagne, poussé, culbuté, de précipice en précipice, jusque par delà le Haut Rhin. Ainsi, les deux armées Russes et leurs alliés avaient été presque détruits, la Suisse délivrée, et la République Française sauvée d'une invasion menaçante! La coalition elle-même en fut désunie par le dépit de Suwarow et de son Empereur contre le Conseil Aulique.

Telles avaient été, au dehors, et la politique et la guerre. Bonaparte retrouvait la Suisse et la Hollande conservées encore, mais les sept îles, Mantoue, l'Italie entière, et la flotte Hollandaise étaient perdues, nos armées désorganisées, et la France, à découvert, était encore près d'être envahie au travers du Rhin, du Var et des Alpes!

Au dedans, la marche des affaires n'avait pas été moins déplorable. Les dernières élections avaient donné la majorité aux plus chauds révolutionnaires. Le dégoût général pour l'incapacité administrative et politique du Gouvernement, et le désir de s'en rendre maîtres, avaient décidé les Conseils à porter Sieyès au Directoire. Ces mêmes motifs leur en avaient fait chasser, le 18 juin 1799, Merlin, Treilhard et La Réveillère. Ils avaient remplacé ces trois avocats par deux autres plus médiocres et par un général jacobin, obscur, borné, et sans services. Dans ce Directoire ainsi renouvelé illégalement, au profit de Sieyès et des deux Conseils, Barras seul, cette personnification de tous les vices de l'Ancien Régime et de la Révolution, s'était maintenu par ses intrigues.

C'était un second coup d'État dans le sens de celui du 18 fructidor, mais tout civil; convulsion intérieure du Gouvernement, où ces conventionnels s'étaient, entre eux, plus ménagés; où la violence avait été plus morale que matérielle, et la Constitution moins violée en apparence.

Un accord passager, d'abord tout révolutionnaire, en était résulté. De là, et pour faire face aux divers besoins : à ceux de la guerre, l'appel des cinq classes de la conscription nouvelle; à ceux des finances, un brutal emprunt forcé sur les riches; au besoin d'ordre intérieur ou à la répression d'une chouannerie générale, l'odieuse loi des otages : aveu de dissolution sociale; représaille de brigands contre des brigands; prétendue répression de vols et d'assassinats, décorés du nom de guerre civile, au moyen de violences pires encore par leur forme légale, par des extorsions et des proscriptions iniques, exercées, non sur les coupables, mais sur leurs parents et sur des classes entières de suspects de tout sexe et de tout âge!

Et cependant ce Gouvernement, quelle que fût sa tyrannie révolutionnaire, avait bientôt perdu son ensemble; il s'était vu dépasser par les plus fougueux Jacobins et par les restes des Babouvistes que soutenaient Augereau, Jourdan même, Marbot commandant de Paris, Bernadotte ministre de la guerre, et la licence de la presse. Le seul mérite des nouveaux Directeurs était de ne s'être pas laissé entraîner jusqu'au fond de cet abîme. Trois d'entre eux, Sieyès, Ducos et Barras, celui-ci conseillé par Fouché, ministre de la police, avaient résisté; et, par la clôture

du club des Jacobins, la destitution de Marbot, de Bernadotte, et la suppression des onze journaux les plus séditieux et corrupteurs, ils avaient préservé la France d'une terreur plus grande, et du renouvellement des plus dégoûtantes et sanglantes horreurs du Jacobinisme.

Mais cette lutte, entre des révolutionnaires usés et corrompus, avait achevé de briser tous les liens. Le désordre était, de toutes parts, monté à son comble. L'armée, dévorée par la misère, était en proie à la désertion; l'administration entière, au pillage de ses propres agents. De tous côtés des nuées de brigands infestaient les grandes routes; partout, jusques aux portes mêmes de la capitale, il me souvient que nous étions forcés de passer la nuit sous les armes pour nous en défendre.

Dans cette confusion, dans cette dissolution universelle, la faible majorité du Directoire et des Conseils, maîtresse encore incertaine de Paris, semblait avoir accepté Sieyès comme son chef. C'était là sa tête, à la fois peureuse et prétentieuse, insuffisante et pleine de suffisance. A cette tête, il manquait un bras et une épée contre tant d'ennemis intérieurs et extérieurs: Joubert, qu'on avait d'abord choisi, avait été tué; Moreau, battu, était discrédité; et Masséna n'était point encore le vainqueur de Zurich. Ces guerriers étaient d'ailleurs des hommes nuls en politique. Quant à Bonaparte, désiré, appelé par toute la France, hors par ceux qui la pillaient et qui prétendaient la gouverner, il en paraissait séparé par un abîme. C'était au milieu de cette désorganisation, de ce désespoir

universel, que Paris venait d'apprendre coup sur coup, en quinze jours, du 24 septembre au 9 octobre 1799, la victoire de Masséna en Suisse, celle de Brune en Hollande, celle d'Aboukir, et l'arrivée de Bonaparte!

A ce tableau on ajoutait que, à Paris et partout en France comme à Lyon, à la grande nouvelle de son retour répandue par les télégraphes, toutes les cloches avaient été mises en branle et des feux de joie allumés; que, annoncée sur les théâtres, les représentations avaient été suspendues par des cris, des transports extraordinaires et des chants patriotiques; que, dans d'autres lieux publics, on avait vu la foule s'amasser, les citoyens se serrer les mains et se jeter dans les bras l'un de l'autre en pleurant de joie et d'enthousiasme. Dans le Conseil même des Cinq-Cents, son frère Lucien avait été porté par acclamations à la présidence. Enfin, une grande nation entière était passée, subitement, d'un morne désespoir à une ivresse orgueilleuse et triomphante! C'est même un fait incontesté qu'on vit des citoyens s'exalter jusqu'à en mourir de bonheur et de saisissement!

CHAPITRE III.

Dès le premier jour de l'arrivée de Bonaparte à Paris, chaque moment, en ajoutant à ce triomphe, lui en confirma l'étendue et la puissance. Tous les membres du Gouvernement lui offrirent, à l'envi l'un de

l'autre, des fêtes pompeuses. Députés, généraux, administrateurs, accoururent en foule lui rendre hommage. Chaque jour on vit chez lui les ministres, celui de la guerre surtout, venir lui porter leur travail. Les Directeurs eux-mêmes, ployant sous l'ascendant de son génie, n'osaient prendre de décisions sans les lui soumettre. On en concluait que, si toute grande révolution devait être un fait accompli d'avance dans tous les cœurs, jamais on n'en verrait d'aussi clairement annoncée que celle de son avénement au Pouvoir suprême. Évidemment la nation voulait que ses destinées lui fussent confiées. Il n'y avait donc plus d'embarras que dans les moyens à prendre pour exaucer ce vœu de la France.

Mais c'était là le point difficile ! Comment, seul, sans commandement, au milieu de généraux, ses égaux en grade, et de supérieurs civils maîtres de toutes les parties du pouvoir, s'emparer du commandement des troupes, se mettre à la tête du Gouvernement, dompter deux Conseils souverains, et changer une Constitution qu'il avait juré de défendre? Napoléon était arrivé, au lieu et au moment décisifs, avec un but évident, mais sans avoir pu former de plan pour l'atteindre. Aussi, dans ces premiers instants, sa marche fut-elle incertaine. On l'égara même dans une direction doublement fausse : on l'induisit à tenter son élévation au Directoire par une dispense d'âge; et, comme il ne pouvait vouloir y entrer que pour prendre la première place que Sieyès occupait, on imagina de le substituer à ce Directeur. Or Sieyès était le chef du parti modéré des deux Conseils : il tendait à un but semblable

à celui de Bonaparte. Les mettre en rivalité c'était donc, à la fois, et jeter Napoléon dans les bras du parti révolutionnaire que, par nature et position, il venait combattre, et lui opposer le chef du parti qui pouvait le mieux seconder son entreprise.

Et cependant il se laissa d'abord entraîner, sans précautions, sur cette voie si dangereuse. En effet, soit instinct de rivalité ambitieuse, ou antipathie d'un génie fier et positif pour un esprit fertile mais rêveur et vaniteux, soit mépris pour ce conseiller des violences de fructidor et du bannissement en masse de toute la ci-devant Noblesse française, tout, dans son attitude et ses propos, déclara d'abord la guerre à ce prêtre régicide. Au Luxembourg même, il ne daigna ni l'aborder ni le saluer; il sembla ne le reconnaître qu'avec dégoût pour l'un des Chefs de la République. On l'entendit s'écrier : « Que ce prêtre était vendu à « la Prusse, et qu'il lui vendrait la France! »

De son côté Sieyès, gonflé d'orgueil et d'une renommée qu'il ne croyait pas exagérée, ne craignit pas d'appeler *petit insolent* le conquérant de l'Égypte et de l'Italie, s'indignant, ajoutait-il, « qu'il osât mé« connaître, en lui, le membre d'un Gouvernement « qui eût dû le faire fusiller pour avoir abandonné « son armée sans ordre! »

A cette inimitié si mal à propos provoquée se joignit, d'autre part, un désappointement qu'il était facile de prévoir. Les fautes s'engendrent; elles sont rarement stériles. En flattant Napoléon du singulier espoir d'obtenir, des autres Directeurs, par l'exclusion du plus renommé d'entre eux, et par déviation à la

loi constitutive, son avénement au Directoire, on avait compté sur la scission établie entre les deux Directeurs Gohier et Moulins et leurs collègues. C'était à ces deux personnages que l'on avait inconsidérément adressé Bonaparte, sans connaître leurs dispositions. On ne peut attribuer cette double faute qu'à la chaleur inexpérimentée de Lucien, à l'ignorance des hommes et des choses de France, que Napoléon avait dû rapporter d'Égypte; peut-être aussi, à une liaison intime de Joséphine avec Gohier et sa femme, liaison sur laquelle on compta trop. On doit croire enfin à un premier emportement de confiance de Bonaparte.

Cette tentative fut nécessairement infructueuse : elle mit à découvert son ambition; elle rallia contre lui tout le Directoire; on délibéra : Gohier, d'accord avec Moulins, proposa d'éloigner Napoléon en lui offrant le choix d'un commandement militaire; Sieyès, soit humeur ou calcul qui ne l'abandonnaient guère, prétendit qu'au contraire il fallait le faire oublier en le reléguant dans une obscure inaction; Ducos, selon sa coutume, répéta Sieyès; et, comme on avait parlé de l'Italie, Barras, dont l'argent était le principal mobile, s'écria : « Que ce général n'avait plus besoin d'y « retourner; qu'il y avait assez fait sa fortune! » Ces premières chaleurs évaporées, on en revint à la proposition de Gohier; et Bonaparte, bientôt instruit de cette délibération, fut mandé au Luxembourg.

Il s'y présenta, l'œil étincelant, la voix menaçante, et, commençant aussitôt, il interpella Barras; il cita le vil propos qu'il avait tenu; et, le regardant fixément, il ajouta : « Que, en tous cas, s'il avait fait sa fortune

« en Italie, ce n'était pas aux dépens de la Républi-
« que! » Barras, ainsi provoqué, pâlit, demeura atterré, et n'osa répondre. Gohier présidait : il coupa court à cet incident. « Le Directoire, dit-il, était « convaincu que les lauriers du général étaient la seule « fortune qu'il eût rapportée de ses conquêtes. » Puis, allant au fait, il lui offrit le choix du commandement de l'une des armées de la République. Bonaparte répliqua sèchement : « Que la transition entre des cli-
« mats trop divers l'avait fatigué; qu'il avait besoin de « repos! » Et sur-le-champ, sans autre explication, il se retira sans attendre de réponse.

C'était là un premier engagement, une espèce de reconnaissance sur un terrain nouveau pour lui. Il vit qu'on l'y avait fourvoyé. Il s'arrêta, examina mieux sa position, et changea de route. Son plan, quant au fond, ne pouvait varier : il fallait toujours qu'il se servît de la Constitution pour la détruire; d'une part des Gouvernants, pour les supplanter tous; et de l'un des deux partis des Conseils, pour maîtriser l'autre. Mais, en continuant à rallier à lui tous les gens de guerre, il comprit que, quant aux membres du Gouvernement auxquels il fallait qu'il s'alliât, et à la marche à adopter, il avait un tout autre choix à faire que celui dans lequel son frère l'avait égaré.

CHAPITRE IV.

Voici quels étaient les principaux personnages auxquels il avait affaire.

Dans le Directoire, sur cinq hommes, deux étaient marquants à des titres divers. L'un, que Bonaparte connaissait bien, avait été noble et officier subalterne, puis Conventionnel régicide, Terroriste même, enfin dégoûté de la Terreur, qu'il avait contribué à renverser et que, depuis, il renouvelait ou comprimait suivant l'intérêt de son égoïsme : c'était Barras, roué d'autrefois et d'aujourd'hui. Ce personnage était décrié par la perfidie de ses intrigues, par ses déprédations et son entourage d'hommes de joie et de proie, qui, sous sa protection, dévoraient avec lui, depuis quatre ans, les dernières ressources de la France. Il ne s'était maintenu jusque-là que par un reste d'audace, par la clientèle que lui donnait son immoralité politique et administrative, enfin par le retentissement de sa coopération aux trois coups hardis des 9 thermidor, 13 vendémiaire, et 18 fructidor, frappés à propos, et en sens contraires, mais plutôt en vue de sa propre conservation que pour le salut de la République.

Bonaparte était plein d'aversion pour cet « homme « pourri, » comme il l'appelait. Il persévéra à ne point lui cacher son mépris. Il en fut de même de sa répugnance pour Fouché, créature de Barras et son conseil. Pourtant, comme celui-ci était ministre de la

police, il se résigna à souffrir ses assiduités, sans l'éconduire. Fier de sa gloire, des invocations de la France, de la conscience du bien qu'il lui voulait et qu'il sentait pouvoir lui faire, il lui répugnait de ternir sa renommée en s'associant, dans son œuvre régénératrice, des hommes aussi tarés et salis dans nos désordres politiques.

L'autre Directeur remarquable était ce prêtre renégat, et régicide aussi, mais d'un esprit supérieur, dont une brochure (1), suivie d'un mot heureux (2), commença la fortune, qu'achevèrent l'une des phrases les plus déclamatoires de Mirabeau (3) et plusieurs grandes idées de politique et d'administration qu'on lui doit encore. Tout, en lui, imposait à la foule de nos législateurs par des contrastes : sa physionomie grave et bilieuse, à l'emportement de leur ardeur révolutionnaire; son orgueilleuse, son observatrice et froide taciturnité, à leur vanité loquace; et son langage sentencieux, à leur faconde empressée de succès oratoires. Il avait su jusque-là, par de tels dehors, leur cacher une âme intéressée, un esprit moins profond que subtil et systématique, dont les rêves constitutionnels, surchargés de complications redoublées, étaient d'une application impossible.

Quelque antipathie qu'inspirassent à un génie positif et impérieux ces défauts, ces qualités et cette ambition rivale, on était forcé de s'en servir. Mais, le

(1) *Qu'est-ce que le Tiers?*

(2) « Ils veulent être libres, et ne savent pas être justes! »

(3) « Le silence de Sieyès est une calamité publique! »

succès obtenu, on verra ce fantôme mystérieux, grossi dans l'ombre, s'évanouir tout à coup à la lumière du génie de Bonaparte. Obligé de produire à ce grand jour son œuvre si longtemps promise, à part le côté utile qu'on en retint, l'idéologie du reste en fit faire aussitôt justice. Quant à l'hypocrisie de son républicanisme, Bonaparte le démasqua pareillement au prix d'un million qu'il lui offrit et pour lequel ce Révolutionnaire, tant vanté, lui vendit son patriotisme.

Les trois autres Directeurs ne dirigeaient rien : ils étaient dirigés, Ducos par Sieyès, et Gohier et Moulins par les membres les plus exaltés des deux Conseils. Toutefois, ils étaient moins emportés, dans leur marche, que ces révolutionnaires, parce qu'ils étaient arrivés à ce Pouvoir qui, lorsqu'il est absolu, aveugle et enivre, mais qui, partagé et disputé, instruit et modère.

Tous les trois, gens déplacés et sortis de leur sphère naturelle, étaient de ces hommes publics qu'on appelait honnêtes gens par comparaison, par une molle indulgence pour l'entraînement des circonstances, et par une condescendance corruptrice aux nécessités de ces temps si difficiles.

Il se peut aussi que, s'ils fussent restés hommes privés, ils eussent mérité ce titre. En effet, dans cette occasion, Gohier et Moulins se montrèrent républicains de bonne foi; leur fidélité à leur parti, à leur poste et à leur serment fut inébranlable; elle persévéra jusqu'à un entier sacrifice, que l'histoire ne doit point railler comme on fit alors.

Quant aux deux Conseils, dans celui des Anciens,

les hommes d'ordre et de modération dominaient. Ils offraient le pouvoir à Bonaparte ; ils le conjuraient de s'en saisir, de leur rendre la paix, l'ordre et la sécurité, enfin tout ce qui manquait à la France.

Dans le Conseil des Cinq-Cents, la majorité était aux révolutionnaires. Ils se défiaient de Bonaparte ; ils ne voulaient de lui que pour général, comme leur instrument, prétendant toujours tout dominer de leur tribune turbulente et irresponsable. Leur nature était de ne point supporter de chefs, voulant tous l'être !

Quant aux gens de guerre, la plupart s'offraient à servir Napoléon. Quelques exceptions étaient pourtant à considérer. Ses principaux obstacles, de ce côté, se rencontrèrent : dans les généraux en chef Jourdan et Augereau ; dans Lefebvre, commandant la division militaire ; dans Bernadotte ex-ministre, et Dubois-Crancé, alors ministre de la guerre. Le républicanisme franc et fidèle, mais jacobin, de Jourdan et de Dubois-Crancé fut obstiné ; il fallut se passer de leur concours. La brutalité révolutionnaire d'Augereau fut méprisée. Le brave, inculte et loyal Lefebvre, depuis maréchal et Duc de Dantzick, était nul en politique, mais tout d'élans, de premiers mouvements, et chéri des troupes ; ce soldat détestait les hommes de tribune : on attendit le moment de l'action pour l'entraîner.

Bernadotte était allié au frère aîné de Bonaparte. On crut d'abord pouvoir compter sur lui ; on se trompa. Doué de cette énergie commune au mal comme au bien, il avait noblement commencé. En lui la première jeunesse avait été généreuse ; comme

souvent elle est brave, par inexpérience. Il voulut d'abord être vertueux sans en connaître les conséquences. Depuis, l'ambition l'ayant gâté, on le vit marcher, avec plus d'habileté qu'il ne convient, entre la vertu et le vice, se servant indifféremment de l'une ou de l'autre.

C'était alors un esprit inquiet, mécontent de tout; agité peut-être de sa grande fortune à venir, dont il semble qu'il ait eu longtemps le pressentiment, sans le comprendre. Il était républicain, comme tant d'autres, par envie, par haine de toute supériorité qui gênait la sienne. Du reste, général trop susceptible d'émotions, subordonné indocile, camarade jaloux, jusqu'à la perfidie, sur le champ de bataille, et en même temps supérieur caressant, séduisant, généreux même. En un mot, sujet dangereux, détestable compagnon d'armes, mauvais citoyen, excellent maître. Aussi l'a-t-on vu, suivant qu'il convint à ses intérêts, guerrier dévoué ou traître; démagogue ou royaliste; catholique ou protestant; et successivement, ardent révolutionnaire, puis Duc, Prince, Roi enfin! Et ce qui est remarquable, c'est que, tortueusement monté à ce faîte de la fortune, depuis trente ans qu'il est parvenu au trône et qu'il s'y maintient, il en montre les vertus et s'en rend digne.

Un tel caractère était sans prises; toutes les tentatives furent inutiles; Bonaparte le trouva insaisissable.

Hors ceux-là, tous les autres militaires, alors à Paris, ne reconnaissaient dejà plus que Bonaparte pour Chef de la République. Dans la plupart c'était admiration; dans quelques autres, des mécontentements

personnels contre le Gouvernement; dans tous, une juste indignation contre tant de brouillons de tribune, qui exploitaient, au profit de leur ambition, et achevaient d'épuiser les dernières forces de la France. Moreau, entre autres, les réprouvait surtout depuis que, ayant celé la trahison de Pichegru, cette générosité l'avait fait soupçonner par eux d'en être complice. Bonaparte s'était aperçu de son malaise; il avait fait vers lui les premiers pas; son abord, en rendant hautement hommage au mérite de Moreau, l'avait touché; et, par le don, fait en public, d'un sabre turc d'un riche et précieux travail, il avait flatté l'amour-propre de ce général. Moreau, guerrier sage, probe et habile, mais de peu d'esprit et gauche dès que, en dépit de son naturel simple et droit, on l'entraînait dans quelque intrigue, s'était mis à la disposition de Bonaparte. Il lui déclara qu'il ne voulait pas connaître son projet, mais qu'il serait prêt à répondre à son signal. Il en fut de même de Macdonald.

Ainsi, du côté de l'armée, dès le premier jour, la marche de Napoléon fut habile et mesurée. Il ne fit lui-même que ce qui était indispensable, laissant faire le reste aux siens et à sa renommée. Quant à sa conduite privée, elle fut aussi prudente. Il évita toute manifestation publique. L'honneur d'être passé en revue par lui était demandé par tous les corps de l'armée et de la garde nationale; cela pouvait devenir une occasion, il l'accepta; mais il remit de jour en jour cette prise d'armes, la réservant pour le moment où il serait prêt à s'en servir. Il paraissait ne vouloir vivre qu'en particulier, recevant peu, allant souvent

chez son frère Joseph à Mortefontaine, et ne se montrant en public qu'avec répugnance. Il craignait d'user l'enthousiasme, d'autant plus éphémère à Paris qu'il y est plus vif. Il sentait, d'ailleurs, qu'étant indispensable il ne perdait rien à attendre ; qu'il laissait ainsi l'attente universelle s'irriter, le nombre de ses partisans s'accroître, la voix publique se grossir et appeler, de plus en plus, son génie au secours de la République.

Cette circonspection était nécessaire. Bonaparte n'ignorait pas que déjà Sieyès, dans sa colère, avait demandé : « De quel droit il était revenu d'Afrique? « Qui l'avait rappelé? s'écriant, qu'il était partout le « même! qu'il en usait avec la France comme avec « l'Égypte! Que sa descente à Fréjus, en foulant aux « pieds nos lois sanitaires, n'était pas moins violente « que sa descente à Alexandrie, au mépris de l'al- « liance turque! Que son retour à Paris ressemblait « à une invasion! Qu'on l'y verrait bientôt traiter le « Gouvernement en usurpateur, et la France comme « une conquête! »

C'était là justement l'opinion qu'il fallait craindre de faire naître; car il ne s'agissait pas ici d'un coup de guerre, mais d'un coup d'État, où, pour ne pas révolter beaucoup d'intérêts et de consciences, il fallait se couvrir d'une apparence de légalité; ne montrer de force militaire qu'en aide et comme instrument de la puissance civile; enfin, ne paraître changer le Gouvernement et la Constitution que par les Gouvernants et par la Constitution elle-même!

Dans cette nécessité, les refus de Goyer et de Moulins poussaient inévitablement Bonaparte vers Sieyès.

Ils avaient besoin l'un de l'autre. Et pourtant aucun des deux ne faisait encore le premier pas; ils s'attendaient mutuellement. Mais bientôt leurs amis communs s'entremirent : ce fut entre autres Rœderer, et surtout Talleyrand, dès lors espèce de thermomètre politique; ministre récemment disgracié du parti révolutionnaire malgré ses complaisances de fructidor, et déjà si prévoyant appréciateur des Pouvoirs mourants et à naître! celui qu'on a vu, depuis, ministre de plus en plus renommé de toutes les fortunes naissantes; toujours prêt pour leurs avénements successifs, quelle que fût leur diversité de nature et de principes; sachant constamment se rendre nécessaire et grandir à leur élévation, s'en détacher à propos, et leur survivre.

A celui-ci plusieurs autres personnages distingués du Gouvernement et des deux Conseils s'ajoutèrent. On remarqua parmi eux Regnaud, Rœderer et Cambacérès, alors ministre de la justice. Celui-ci, esprit fin, sage et éclairé, mais de peu de caractère, comme tous les faibles qui recherchent un point d'appui, était naturellement attiré par la force de Bonaparte. Avec de tels négociateurs le rapprochement fut bientôt préparé.

Ce fut Barras qui y mit involontairement la dernière main. Fouché, sentant ce digne protecteur prêt à défaillir, s'efforçait de le rattacher à Bonaparte. Il ménagea entre eux une explication : elle eut lieu au Luxembourg, où Barras, accoutumé à l'intrigue avec des esprits médiocres, aveuglé par l'habitude de la puissance, et par ses souvenirs de protecteur, osa se jouer au génie de Bonaparte.

La nécessité de la concentration du pouvoir était

la pensée universelle. Dans ce but, chacun avait sa révolution prête : il lui expliqua la sienne ; il se prétendit usé, dégoûté du pouvoir et disposé à l'abdiquer en faveur d'un Président de la République. Bonaparte, le regard fixé sur le sien, l'écoutait silencieusement, quand, pour ce poste élevé, il lui nomma Hédouville, personnage d'un esprit doux, modéré, de mœurs pures et honnêtes il est vrai, mais qui ne pouvait être qu'un prête-nom évidemment et maladroitement substitué à celui de Barras lui-même. Quant à Napoléon, Barras parut le supposer exclusivement épris de la gloire militaire; il se rendrait donc à l'armée, ajouta-t-il, pour accroître sa renommée, pour replacer la France au rang dont elle était digne, tandis que lui, Barras, irait dans une retraite se reposer.

Cette inconcevable communication était trop absurde pour qu'on pût la croire sérieuse : elle demandait une réponse. Barras s'attendait à la proposition du partage du Pouvoir civil et militaire entre lui et Bonaparte. Mais Napoléon, les yeux toujours fixés sur ceux du Directeur, resta muet; il l'interdit de son regard méprisant et de son silence; puis, l'abandonnant à sa confusion, il lui tourna le dos, passa sur-le-champ chez Sieyès, et déclara à cet autre Directeur, qu'il était prêt à s'entendre avec lui seul ; qu'il ne s'agissait donc plus que de convenir de leur projet et des moyens de l'accomplir. Dès ce moment tout fut décidé ; le jour même de l'exécution fut indiqué entre le 15 et 20 brumaire (6 et 11 novembre), et chacun alla préparer, l'un civilement, l'autre militairement, la révolution prochaine.

Quant à Barras qui ne pouvait plus tromper personne, ses amis, voyant le mépris qu'il avait inspiré, l'avertirent de sa maladresse. Il accourut le lendemain, dès huit heures du matin, chez Bonaparte, qui ne répondit à ses offres empressées que par des défaites. Son sort était décidé : on attendit au dernier moment pour imposer réellement à son abjection cette retraite qu'il avait feint de désirer. Fouché lui-même alors l'abandonna ; il se retourna tout entier vers Bonaparte. Et en cela, il faut bien le dire, puisque lui-même, dans une circonstance qu'on verra plus tard, me l'expliqua avec une naïveté cynique, il ne suivait que son système, « celui d'arrêter la marche d'une révolution « désormais sans but, à ses yeux, depuis qu'on en « avait obtenu tous les avantages personnels aux-« quels on pouvait prétendre. »

Il ne réussit d'abord qu'à demi près de Bonaparte. Celui-ci, avec une hauteur remarquable dans un moment aussi critique, persévéra à dédaigner la coopération de ces hommes de sang devenus hommes d'intrigues. Il ne le repoussa point ; mais, en dépit de ses obsessions, il lui tut son projet, laissant Sieyès diriger ce personnage, et n'acceptant de ce ministre de la police, qui pouvait être si dangereux, que son silence.

CHAPITRE V.

Les affaires en étaient là vers le 10 brumaire, quinze jours après l'arrivée de Bonaparte. Dans les six jours

suivants, Sieyès, ses partisans, les frères de Napoléon et ses généraux Murat, Lannes et Berthier, s'étaient assurés de la majorité des Anciens, de quelques membres des Cinq-Cents, et, ce qui était bien important, de la Commission administrative du premier de ces Conseils. Les généraux en avaient fait autant de la garnison, et entre autres, des 9e de Dragons et 21e de Chasseurs; ce qui n'avait pas été difficile. Le premier de ces régiments venait de l'armée d'Italie, et Sébastiani le commandait. Le second avait été formé à Paris par Bonaparte lui-même, en 1796; comme alors le furent aussi la garde du Directoire, celle des Conseils, et l'état-major de la garde nationale; souvenir qui devait répondre de ces corps à leur ancien général.

Le 15 brumaire fut un jour remarquable. Le plan de la conjuration dut être arrêté, dans la soirée, entre Sieyès et Bonaparte; deux jours seulement avant l'exécution, temps indispensable aux préparatifs, et aussi court qu'il était possible pour que le secret pût être gardé.

Ce jour-là fut aussi celui d'un banquet public assez mal imaginé. Lucien n'avait pu décider les Cinq-Cents, quoiqu'il les présidât, à l'offrir officiellement à Bonaparte; il ne l'avait obtenu que par souscriptions individuelles, mais seulement de cinq à six cents membres des deux Conseils : manifestation plutôt dangereuse qu'utile! mêlée imprudente! rapprochement d'ennemis où régna le soupçon, où tous s'observèrent dans un morne et froid silence, qu'interrompirent à peine des chuchotements à voix basse, quelques essais de chants patriotiques et des toasts portés par des initiés, avec

un enthousiasme de commande qui demeura sans échos dans cette assemblée inquiète et incohérente.

Bonaparte lui-même s'y montra sombre, gêné, et préoccupé des déterminations qu'il allait prendre. Assis à la droite du Président du Directoire, sa défiance fut telle qu'il ne but et mangea que le vin et le pain apportés par son aide de camp, et tel son dégoût pour cette vaine et intempestive représentation, que, n'y pouvant plus longtemps tenir, il se leva le premier, fit le tour du festin, suivi de Berthier, adressa à chacun quelques paroles, et se retira en laissant les convives encore à table.

Sieyès l'attendait : tout fut arrêté, dans cette nuit-là même, entre ce Directeur et le général.

Le but de la conjuration était de substituer au Directoire et aux Conseils un Consulat provisoire, composé de Bonaparte, Sieyès et Roger Ducos, et deux Commissions législatives choisies dans les deux Conseils, avec charge de présenter, dans trois mois, à l'acceptation de la France, une Constitution nouvelle. Mais, qu'on le remarque bien, ce but, jusqu'à l'exécution, dut rester secret entre Sieyès et Bonaparte. On laissa croire aux autres conjurés qu'ils ne travaillaient qu'à une modification dans le Directoire, à un changement de gouvernants et non d'institutions, de personnes et non de choses!

Quant aux moyens, ce furent : l'annonce publique dès le lendemain, par les journaux, du danger de la République menacée d'une conspiration jacobine; la réunion secrète, dans la nuit du 17 au 18 brumaire, de la Commission administrative du Conseil des Anciens;

la convocation des deux Chambres le 18, à des heures différentes, avec la précaution de n'en avertir que ceux des Anciens sur lesquels on pouvait compter. Ces députés devaient, dès sept heures du matin, être réunis. Aussitôt, sur la dénonciation d'un prétendu complot tramé par le parti révolutionnaire, on obtiendrait de cette Chambre un décret de translation, à Saint-Cloud, des deux Assemblées, et celui de la nomination du général Bonaparte au commandement de toutes les troupes de la division, avec l'ordre d'assurer l'exécution de cette mesure.

Le premier de ces décrets était constitutionnel; le second commençait le coup d'État, le Conseil des Anciens n'ayant pas le droit de choisir un général.

Les Cinq-Cents ne devaient être convoqués que cinq heures après les Anciens, et seulement quand déjà, tous ces préliminaires étant accomplis, les deux Conseils se trouveraient sous la main de Bonaparte. Tel dut être le début du 18 Brumaire! Alors interviendrait la démission volontaire de Sieyès et de Ducos, et, volontaire ou forcée, celle d'un troisième Directeur; d'où résulterait la nécessité de pourvoir à un nouveau Gouvernement; décision qu'on obtiendrait encore des Anciens, et dans laquelle on s'efforcerait d'entraîner, de gré ou autrement, l'autre Conseil.

Ceci devait être l'œuvre du lendemain, 19 brumaire.

Dans cette conjuration si habilement ourdie, et dont la conception fait honneur surtout à Sieyès, ce Directeur se chargea de la partie civile : elle fut aussi mystérieusement et aussi bien exécutée que méditée. Bo-

naparte répondit de la partie militaire. Mais voici la différence de caractère que chacun des deux y apporta. L'ex-abbé Sieyès, quoiqu'il semblât s'être résolûment préparé à tout risquer, en apprenant même à monter à cheval, ce qui parut assez ridicule, avait tout prévu, même sa fuite pour laquelle une voiture de poste attelée fut prête. Bonaparte, qui ne regardait jamais derrière lui, ne prit nulle précaution contre un revers; mais contraint, pendant l'action, à marcher de pair avec ce prêtre que, comme égal et collègue, son ambition et son respect humain réprouvaient, il était décidé à se débarrasser de ce coopérateur dès qu'il n'aurait plus besoin de s'en servir.

Répétons ici que, si toutes les grandes révolutions sont nécessairement faites d'avance dans les esprits, et conséquemment prévues, jamais aucune ne fut autant annoncée et aussi généralement et impatiemment invoquée que celle du 18 Brumaire. C'était le sujet de tous les entretiens; la nécessité en était si évidente, elle était si inévitable, que nul n'en doutait, même les plus résolus à la combattre. Quant à ceux-ci, gens de délibération, il suffisait de les surprendre par l'action : on leur en cacha les moyens, le jour et l'heure.

Les 16 et 17 furent employés à rallier ses partisans, à s'en assurer; à s'efforcer d'ébranler ou de tromper l'un ou l'autre des Directeurs; enfin, à tout disposer pour la matinée du 18 Brumaire. On fut discret; tant de conjurations précédentes et leurs périls avaient appris à l'être. Sébastiani lui-même, dont le régiment était, m'a-t-il dit, d'environ mille dragons à pied et à cheval, et sur qui l'on comptait le plus, ne fut averti

que le 18, dans la nuit, peu d'heures avant l'exécution, pendant que la Commission des Anciens, enfermée sous clef et les volets clos, préparait la convocation de ce Conseil.

Cependant l'anxiété publique croissait d'heure en heure. Les yeux du peuple entier, ceux des gens de guerre, n'étaient fixés que sur Bonaparte. C'était de lui seul qu'ils attendaient tout, et chacun se demandait : Que va-t-il faire? Parmi les hommes d'État, beaucoup ne le séparaient pas de Sieyès et du chef-d'œuvre mystérieux que l'on supposait à ce publiciste. Sieyès leur semblait être le complément de Bonaparte. Il n'était bruit que du Gouvernement de Bonaparte et de la Constitution de Sieyès! Celui-ci, aveuglé d'orgueil et de sa manie d'être le Législateur de la France, n'aspirait qu'au renversement d'une Constitution qu'il n'avait point faite, et à y substituer la sienne. Il s'imaginait qu'il allait éblouir Napoléon de son œuvre, et qu'il lui imposerait sa rêverie, comme il venait de le décider à se conformer à son plan et à n'agir qu'avec lui seul : Bonaparte le laissa dans cette confiance.

Cette dernière journée fut agitée; le secret de la conjuration perça; le ministre de la guerre en fut averti; il la dénonça aux Directeurs; mais Fouché rassura ceux de ces magistrats qu'on pouvait craindre. Bonaparte lui-même, soit que Barras l'eût appelé, soit qu'il espérât encore gagner Gohier qu'il estimait, crut devoir se rendre au Luxembourg. Mais trouvant Gohier inébranlable, il endormit sa défiance par une invitation pour le lendemain, à l'heure même où il pré-

voyait que le Président serait devenu son prisonnier, au lieu d'être son hôte ou son convive.

Il n'en fut point ainsi de Barras : il se laissait entraîner à l'événement, s'efforçant en vain d'y jouer un rôle. Il ne crut pas aux dénégations de Napoléon. Il offrait son concours et le sentait dédaigné. Pourtant, afin de gagner du temps sur son désespoir, on lui promit une entrevue au milieu de la nuit suivante; et il put espérer encore que ses sollicitations vaincraient les mépris de Bonaparte. Mais, à l'heure dite, ce Directeur ne vit arriver chez lui qu'un secrétaire, avec des excuses et un ajournement pour le lendemain. Alors Barras, qui se sentait à son dernier jour, s'écria : « Qu'il voyait bien que tout était fini pour « lui, puisque celui qui lui devait tout le trompait « comme ses collègues! »

Je tiens de Sébastiani lui-même que, dans cette même nuit, celle du 17 au 18 Brumaire, il fut mandé rue de la Victoire. Il y reçut ses instructions : elles consistaient à faire occuper le lendemain, dès cinq heures du matin, le jardin des Tuileries et la place de la Révolution par huit cents hommes; et lui-même à venir se ranger, avec deux cents dragons à cheval, devant l'hôtel de son ancien général. On avertit les autres régiments, que, le lendemain de bonne heure, Napoléon les passerait en revue. En même temps, généraux, officiers, adjudants de la garde nationale, tous ceux enfin sur lesquels on croyait pouvoir compter, furent prévenus de se rendre avec le jour chez le général en chef. Lefebvre commandait tout; on ne l'instruisit de rien; il reçut seulement à minuit l'invitation de venir, à

six heures du matin, voir Bonaparte. On prévint pour tous l'étonnement, en annonçant qu'un voyage obligé de Napoléon exigeait un rendez-vous aussi matinal.

Joséphine était dans le secret : rien ne lui fut caché. Dans toutes les conférences dont elle fut témoin, sa discrétion, sa douceur, la grâce et l'adresse pleine d'à-propos de son esprit fin et mesuré intervinrent utilement. Elle justifia le retour de confiance en elle de Bonaparte.

Toutes ces mesures prises, Napoléon se reposa tranquillement, comme à la veille des batailles il disposait à volonté de son sommeil. C'était pour lui un préparatif de plus à l'activité du lendemain. Il savait en cela se commander. On voyait son esprit, maître de lui-même, déposer toute inquiétude : aussitôt son corps obéissant passait de la veille au repos, avec un calme profond, quelque agité qu'eût été le moment précédent et que dût être le réveil!

CHAPITRE VI.

Le jour revenu le trouva prêt et tranquille, ainsi que nous le vîmes constamment les jours d'action : jours de hasard qui lui plaisaient, dont il recherchait même les situations fortes et violentes, où, plus le danger pressait, plus il se sentait d'avantages; son génie, prompt comme l'occasion, étant sûr de la saisir avec une décision plus rapide qu'aucun de ses adversaires.

Sa demeure avait été l'une de ces maisons de plaisir du siècle dernier; elle était parfaitement ornée, située au milieu d'un jardin spacieux, mais fort petite. Déjà une foule d'officiers de toutes armes en remplissaient la cour et l'avenue, car tous accoururent avec ardeur. Cette révolution contre les révolutionnaires, à part ceux-ci, était celle de tout le monde.

Lefebvre arriva l'un des premiers, étonné qu'on eût pris les armes sans son ordre, et fort irrité contre Sébastiani, qu'il venait de rencontrer, et qui n'avait répondu à ses interpellations qu'en le renvoyant à Bonaparte. Mais quand celui-ci, en offrant à ce brave général un sabre turc qu'il avait, dit-il, porté aux Pyramides, lui eut demandé : « Si lui, l'un des plus « intrépides soutiens de la patrie, voulait la laisser « périr dans la main de ces avocats qui la perdaient! » Lefebvre, dont il connaissait bien les aversions, transporté d'une exaltation soudaine, s'écria : « Que « s'il s'agissait de cela, il était prêt! qu'il fallait « jeter sur-le-champ tous ces b...... d'avocats à la « rivière! »

Bientôt tous les généraux à cheval, et revêtus de leurs grands uniformes, arrivèrent successivement. Bernadotte seul, que Joseph amena, était en habit de ville. Bonaparte le lui reprocha; et comme, au lieu de s'excuser, Bernadotte se vantait d'être seul vêtu comme tous auraient dû l'être, il le prit à part, s'ouvrit à lui, et s'efforça encore de l'entraîner : ce fut vainement; il n'obtint pas même sa neutralité, qu'il lui demanda; il ne put vaincre l'obstination hostile et jalouse de ce chef, alors jacobin, dont le dernier

mot fut : « Non! vous échouerez! Je vais ailleurs, où « peut-être alors je vous sauverai! »

Dès lors, retournant aux autres généraux, il enflamma leur ardeur en attendant, et déjà même avec quelque impatience, qu'on vînt lui annoncer sa nomination au commandement en chef. Il les excitait par ses sentiments accoutumés, le patriotisme, l'amour de la gloire, l'indignation contre l'incapacité, la cupidité et les mœurs révolutionnaires qui déshonoraient, ruinaient et perdaient la chose publique! Agissant au contraire de tant d'autres ambitieux, il invoquait les passions nobles et honnêtes qu'il ralliait à lui, contre ces mauvaises passions par lesquelles, ordinairement, les chefs de conjurations conspirent.

Cependant son jardin était rempli de la foule des officiers qui se pressaient autour du péristyle, et les rues de Paris, de tous les régiments en armes qui croyaient marcher à sa revue. Son nom passait de bouche en bouche; ce grand mouvement militaire l'annonçait, et déjà tout était plein de Bonaparte! Enfin, vers huit heures et demie, le décret de sa promotion et de la translation des Conseils, apporté par l'un des Anciens, lui fut remis. Ce décret venait de passer à la presqu'unanimité, suivant le programme tracé par Sieyès. Bonaparte alors fit ouvrir les portes, s'avança sur le perron, et haranguant les officiers : « La République, leur dit-il, est en danger; il s'a« git de la secourir! » Puis, leur ayant lu le décret des Anciens, il les interpella, leur demandant, d'une voix animée et impérative : « S'il pouvait compter « sur eux pour sauver la République? » Il n'y eut

qu'un mouvement et un cri : tous portèrent la main sur leurs armes; tous s'écrièrent qu'ils étaient prêts à le suivre!

En ce moment Fouché accourut, offrant son dévouement d'autant plus qu'on le lui demandait moins. Il annonça qu'il venait de faire fermer toutes les barrières. Mais Bonaparte, sans le repousser, lui répondit hautement : « Que ces précautions étaient inutiles; « qu'il marchait avec la nation entière; qu'il comp- « tait sur elle! » Et aussitôt il donna l'ordre du départ.

Au milieu de cette action, songeant à tout, et fidèle à son estime pour Gohier qui ne s'était pas rendu à son invitation, il lui envoya dire qu'il se perdait inutilement. Avec Bernadotte, tentant un dernier effort, il lui ordonna de le suivre, comptant que le mouvement universel entraînerait enfin ce général. Mais Bernadotte, roidi d'orgueil et d'envie, demeura inébranlable; il se refusa à faire cortége à Napoléon, attendant son éloignement pour aller prévenir le parti révolutionnaire. Bonaparte comprit son intention : il la dédaigna, le laissa libre, et, s'élançant sur son cheval, il marcha suivi de la plus imposante escorte qui fut jamais : de Moreau, Macdonald, Lefebvre, Berthier, Lannes, Marmont, Murat; d'une foule d'autres généraux et officiers renommés, enfin de Sébastiani, dont les dragons ouvraient et fermaient la marche.

Il arriva ainsi aux Tuileries, où Sieyès et Ducos, ayant abandonné le Luxembourg, l'avaient précédé. En traversant le jardin, il y trouva les Dragons du

9e régiment, qui s'en étaient emparés avant le jour. Il parcourut leurs rangs, les enorgueillit des témoignages de sa confiance, et s'assura de leur enthousiasme. Alors, mettant pied à terre, il se présenta devant le Conseil des Anciens, dont la barre lui fut ouverte.

Dans cette enceinte, où les cris d'ardeur des soldats de Sébastiani l'avaient annoncé, à l'aspect de ce conquérant entouré de tant de victoires et d'un si formidable état-major, tous commencèrent à reconnaître que, par leur décret, ils venaient de mettre le sceau à une puissance désormais irrésistible! Et lui, fort des acclamations de la France, à la tête de tant de guerriers illustres, de ces grands témoins, qui tous, en ce jour-là du moins, le reconnaissaient pour chef, il prit la parole d'une voix haute et assurée : « Citoyens Représentants, dit-il à cette assemblée « favorable et déjà compromise dans la cause, la Ré- « publique allait périr, votre décret vient de la sauver! « Malheur à ceux qui voudraient en arrêter l'exécu- « tion! Aidé de mes compagnons d'armes, rassemblés « ici autour de moi, je saurai prévenir leurs efforts! « On cherche en vain des exemples dans le passé pour « inquiéter vos esprits : rien dans l'histoire ne res- « semble au dix-huitième siècle, et rien dans ce siècle « ne ressemble à sa fin! Nous voulons la République; « nous la voulons fondée sur la vraie liberté et sur le « régime représentatif; nous l'aurons, je le jure en « mon nom et au nom de mes compagnons d'armes! » Tous ces guerriers répétèrent : « Nous le jurons! » Un seul député osa faire remarquer que, dans ce serment,

la Constitution était passée sous silence ; mais le président lui retira la parole, alléguant le décret de translation, l'interdiction, jusqu'au lendemain, de toute discussion, et annonçant aussitôt la levée de la séance.

Ce premier pas fait décidait de tout! Dès lors, la révolution devenait surtout militaire, et Bonaparte commandait. Déjà les régiments accouraient de toutes parts; ils remplissaient le jardin des Tuileries. Bonaparte y redescendit promptement, et, aux rayons de l'un des plus beaux jours de cet automne, passant en revue chacun de ces corps, il les harangua, leur montrant dans cette révolution leur propre triomphe; promettant le retour de la victoire à leurs drapeaux et tous les biens qui suivent la gloire!

On a dit à tort que, en ce moment, l'affluence du peuple était considérable : le fait est que, à cinq cents pas de là, tout était ignoré encore. Tout alors, d'ailleurs, s'accomplissait exclusivement dans la région de ces Gouvernants qui avaient imposé une seconde Terreur par la peur du châtiment de leurs crimes commis pendant la première. Quant au public, que, depuis trois ans, leur brutalité avait mis à part, muet, craintif, désarmé sous leur oppression qu'il détestait et méprisait, il espérait tout de Bonaparte ; mais sans pouvoir lui prêter main-forte, sans oser même, hors quelques centaines de curieux parmi lesquels le hasard me fit trouver, assister au spectacle de cette lutte, dont allait pourtant dépendre son salut! Nous errions autour du jardin, dont toutes les entrées étaient fermées; les troupes seules y étaient admises : on

entendait leurs acclamations, leurs transports, et leurs cris de *Vive Bonaparte!*

C'était ailleurs, c'était au palais des Cinq-Cents, qu'une autre foule, animée de sentiments tout contraires, mais composée de députés, s'amassait en cet instant même. Il était à peine onze heures; ils accouraient tumultueusement, aux bruits vagues encore de cette révolution nouvelle. A peine furent-ils assis sur leurs bancs, que, à la lecture du décret des Anciens, ils se récrièrent avec fureur. Mais Lucien Bonaparte, leur président, frappa d'inertie leur résistance : il les rappela à cette Constitution qu'ils invoquaient, leur déclarant que, convoqués à Saint-Cloud pour le lendemain, ils n'avaient plus qu'à se séparer, toute délibération devenant inconstitutionnelle.

Ils eussent cependant pu répondre que la promotion de Bonaparte outre-passait les pouvoirs de l'autre Conseil; qu'elle entachait d'illégalité la décision qu'il avait prise. Mais ils n'avaient point eu le temps de s'entendre : surpris, déconcertés, aveuglés par leur colère, ils sortirent par groupes de leur salle, dans une exaspération ardente. On entendait les uns former et abandonner mille projets violents, et les autres s'épuiser en menaces et en invectives; les plus fougueux coururent ameuter les faubourgs autour de ce misérable Santerre, de ce général d'échafauds et de supplices, qui reparut alors quelques instants, avec ses Jacobins, pour disparaître sans retour. Son odieux nom salit ici pour la dernière fois les pages de l'histoire.

On lui opposa Fouché et sa police. Celui-ci étouffa

ce commencement d'émotion en suspendant les douze municipalités de Paris, et en invitant les citoyens à laisser le Gouvernement assurer le repos de la République.

De son côté Bonaparte, ayant achevé sa revue, se réunit à Sieyès et à Ducos dans la salle des inspecteurs des Anciens : ce fut de ce quartier général qu'il donna à chacun son poste. Celui de Lannes fut les Tuileries; d'autres répondirent des autres quartiers; Serurier alla occuper le Point du Jour et Murat Saint-Cloud, où le lendemain tout devait finir! Quant à Moreau, le plus renommé comme général en chef, et que Bonaparte voulait le plus compromettre dans sa cause, il accepta l'ordre d'aller, avec un bataillon, prendre le commandement du Luxembourg, d'y relever et de lui envoyer la garde directoriale, et d'y cerner les trois Directeurs récalcitrants, en interceptant toutes leurs communications avec le reste de la capitale.

Le prétexte, dont on couvrit cette mission, fut d'assurer la sûreté d'un Gouvernement qui déjà n'existait plus, Sieyès et Ducos s'étant démis et Barras s'étant annulé. Ce Directeur, selon son habitude, avait, jusqu'au dernier moment, promis son concours à tous les partis, et manqué de parole à tous. On lui envoya Bruix et Talleyrand, qui le décidèrent. Ces négociateurs lui promirent la jouissance d'une fortune et d'un repos qu'ils lui dirent être honorables; ils lui arrachèrent sa démission dans des termes qu'ils lui dictèrent; et, comme cela ne rassurait pas encore, on le fit partir, sous escorte et sur-le-champ, pour son château de

Grosbois, où l'on n'a plus enfin entendu parler de ce personnage !

Les deux autres Directeurs, Moulins et Gohier, montrèrent un autre caractère. Entourés de baïonnettes ennemies, abandonnés de leur garde, de leurs ministres, et de ce collègue sur lequel ils avaient compté, ils tentèrent un dernier effort. Bonaparte le permit à leur impuissance, admettant le mal nécessaire pour réussir, et rien au delà. Il les laissa venir aux Tuileries, où ils osèrent invoquer au secours de la Constitution, leurs collègues Sieyès et Ducos. Quels que fussent d'ailleurs Gohier et Moulins, il faut le dire à leur éloge, ils ne reculèrent pas devant Bonaparte, qu'ils trouvèrent entouré de leurs ministres, d'une foule de députés et d'officiers, et parlant, en maître irrité, des hésitations de Barras et des vains efforts de révolte de l'odieux Santerre. Son accueil, il est vrai, ne fut point hostile à ces deux magistrats; il se contint dans sa force; ce qu'il pouvait commander, il le sollicita. Aussi éloquent dans ces sortes d'entretiens et dans le conseil que peu fait pour la discussion dans des assemblées libres et délibérantes, il espéra les subjuguer de sa parole animée, ardente comme l'action, et à laquelle sa renommée ajoutait déjà tant de puissance.

Il leur montra d'abord sa révolution consommée, l'inutilité de leur résistance, et demanda le sacrifice de leur démission à leur patriotisme. Puis, sur leur réponse ferme et négative, comme Moulins défendait le vil Santerre, osant l'avouer pour son ami, et que Gohier, invoquant la Constitution, accusait hautement

de trahison ceux qui l'abandonnaient : « Santerre, « votre ami ! répliqua Napoléon au premier, avec dé- « goût ; eh bien, avertissez ce misérable, que, s'il ose « remuer un instant, je le fais fusiller sur l'heure ! « Votre Constitution ! dit-il au second, qu'en voulez- « vous faire? Elle croule de toutes parts ! » Ici, s'échauffant de plus en plus, il s'écria : « Qu'avez- « vous tous fait de cette France que j'avais laissée « si brillante? J'avais laissé la paix, j'ai retrouvé la « guerre ! J'avais laissé des victoires, j'ai retrouvé des « revers ! J'avais laissé les millions de l'Italie, et j'ai « retrouvé des lois spoliatrices et la misère ! Que sont « devenus cent mille Français, tous mes compagnons « de gloire? Ils sont morts ! »

A cette apostrophe foudroyante, Gohier résistant encore : « Oui, leur dit-il enfin, la République est en « péril, il la faut sauver ! Je la sauverai ! Je le veux ; « j'en ai le pouvoir ! Vous, vous n'êtes plus que deux « isolés, deux impuissants, qui ne peuvent pas même « achever de la perdre par leur résistance ! Démettez- « vous donc comme vos collègues, je vous y engage. »

Alors, comme ils demeuraient inébranlables, déclarant que rien ne leur ferait abandonner leur poste, trop fort pour être aussi violent en actions qu'en paroles, il les laissa retourner au Luxembourg, où Moreau les retint captifs avec les égards dus à leur rang, mais en leur ôtant tout moyen de nuire.

C'était le moins qu'on pouvait faire ; et toutefois, la conscience française, si délicate, trouva cette triste mission, qu'accomplit Moreau, peu digne d'un général en chef aussi renommé !

Le jour alors finissait; il s'agissait de préparer le lendemain. Le moment était venu de déclarer aux Représentants jusque-là les plus devoués, le véritable but de l'entreprise. Ces députés ne croyaient pas s'être engagés aussi avant. A cette proposition inattendue, ils hésitèrent : « Ne pourrait-on marcher avec les lois « existantes? Pourquoi répudier la Constitution? Pourquoi ce changement dans les choses? celui des per« sonnes suffirait! » Mais Bonaparte, avec ce ton d'autorité que le danger lui inspirait, déclara la Constitution éteinte; la nécessité de la concentration du pouvoir; enfin, l'impossibilité de rien fonder au milieu de l'agitation loquace et tumultueuse des deux Conseils.

On s'était trop compromis pour s'arrêter ou rétrograder; et puis, comment courber, comment enchaîner, à la cinquième part du Gouvernement, un génie hors de toute proportion? Ne serait-ce pas à la fois et l'invoquer et le réduire à l'impuissance? Il était et on l'avait déjà rendu trop fort; le projet qu'il imposait fut admis sans résistance.

Quant aux moyens, Sieyès, bien inspiré, proposa l'arrestation, pendant la nuit, des quarante membres les plus violents du jeune Conseil. Bonaparte s'y refusa, soit confiance d'un homme de guerre ou inexpérience des assemblées, soit horreur de toute apparence de proscription telle que celle de fructidor, et de tout ce qui pouvait rappeler les violences du terrorisme. Il aima mieux affronter les hasards du lendemain. Il faisait une révolution pour les finir toutes, sans vouloir être révolutionnaire.

Ce dénoûment convenu, il se retira chez lui satisfait de cette journée, et laissant les Anciens, guidés par Sieyès, préparer le reste. Il prétendait se couvrir, jusqu'au dernier moment, de l'autorité de ce Conseil.

La nuit, pour lui, fut aussi calme qu'agitée chez ses adversaires. Les Jacobins du faubourg coururent vainement de l'un à l'autre. Dans cette ville immense, foyer d'action, où il suffit d'un regard curieux pour former un attroupement; où le moindre cri, répété par mille échos, se change en clameur soudaine; où le moindre mouvement peut devenir un tumulte, le froissement de quelques intérêts privés, un combat général, et chaque étincelle, un incendie, ces terroristes voyaient bien que, affamé d'ordre, on n'aspirait plus qu'au repos; qu'après avoir été si longtemps la proie de tant de déclamateurs intarissables, d'agitateurs sanguinaires, apercevant enfin un grand homme, la nation entière l'invoquait et se réfugiait sous sa main puissante. Eux-mêmes, usés dans leur révolution vieillie d'excès, n'avaient plus leur première audace; dégénérés même de leurs vices, leur exaspération s'en tint aux paroles : ils disparurent avec le jour dans leurs repaires, où Fouché, qui les connaissait bien comme transfuge de ce parti, les contint sans peine.

CHAPITRE VII.

Le lendemain 19 brumaire (10 novembre), Paris n'offrit aux regards qu'une ville entière de specta-

teurs calmes en apparence, mais mentalement faisant les vœux les plus vifs pour Bonaparte et attendant le succès pour applaudir. D'ailleurs, dans ce drame ainsi commencé, les conjurés, comme on l'a vu, s'étaient habilement gardés d'observer l'unité de lieu. C'était à Saint-Cloud que le dénoûment devait se passer, et c'était seulement par un récit, que Paris, comme le public de nos tragédies du grand siècle, devait l'apprendre.

Le succès de ce dénoûment devant les Conseils, c'est-à-dire avec l'apparence du droit, était douteux. Il ne l'était pas quant au fait, la force des armes en répondait. Sous ce rapport, avant le commencement de cette seconde journée, il avait été assuré. Dès la veille, le château de Saint-Cloud, où devaient s'assembler les deux Conseils, et tous ses environs avaient été militairement occupés : Murat y commandait. A leur arrivée ces deux Assemblées allaient s'y trouver cernées, isolées de tout appui extérieur, et prisonnières. Quant à l'ascendant de Jourdan, d'Augereau, ou de Bernadotte sur les soldats, ce danger avait été prévu, et l'ordre donné de faire repousser à coups de sabre tout harangueur, quel qu'il fût, assez hardi pour tenter de les séduire!

Bonaparte s'y trouva avant midi, à cheval, en tête des troupes. Il sentait bien que c'était là une crise, et des plus vives, et que pour être moins dangereuse il fallait qu'elle fût courte! Mais lorsqu'au dehors tout était prêt pour en finir, dans l'intérieur du château, un détail matériel négligé amena un retard, de plus de deux heures, dont l'influence devint fâcheuse.

Les préparatifs des salles d'Assemblées dans la galerie de Mars et dans l'Orangerie n'avaient point été achevées à l'heure convenue. On s'aperçut de ce contretemps à l'agitation de Bonaparte. Tant qu'il dura, on le vit aller, venir, et donner des ordres multipliés d'une voix brève et impatiente. Pendant ces deux heures d'attente, les Députés des Cinq-Cents mêlés aux Anciens, dans les cours et dans le parc, s'efforcèrent de les ébranler. Ils y réussirent d'autant mieux, que, entrevoyant alors clairement le but de la révolution, ils se montrèrent faciles sur l'avénement de Bonaparte au Directoire, mais inflexibles, mais révoltés contre toute autre atteinte portée à la Constitution, c'est-à-dire à leurs propres pouvoirs, que tous, Anciens comme Cinq-Cents, tenaient d'elle seule, et qu'allait leur ravir à tous une Dictature. La cause ainsi devint commune; et quand enfin les deux séances s'ouvrirent séparément, une même opposition, quoique plus générale et bien plus exaltée chez les Cinq-Cents, anima les deux Conseils.

Il était alors près de trois heures. Aux Anciens, cet esprit d'opposition fut d'abord contenu; mais aucun des conjurés n'osa aborder le véritable ordre du jour, et le temps se perdit encore en préliminaires inutiles. Chez les Cinq-Cents au contraire, la crise marcha rapidement. Dès le premier instant, Gaudin, fidèle au programme convenu entre lui, Sieyès et Bonaparte, osa déclarer le danger de la République, proposer l'approbation du décret des Anciens, et un message pour leur demander par quelles mesures ils croyaient pouvoir assurer le salut public. A ces paroles une ex-

plosion de rage soudaine éclata en vociférations violentes. On l'interrompit : « Point de Dictature! la « République ou la mort! A bas les Césars et les « Cromwells! » s'écria-t-on de toutes parts. Lucien Bonaparte présidait. Il se roidit vainement contre ces cris accusateurs de son frère; ses rappels à l'ordre, au lieu de suspendre cette fureur, en augmentèrent la violence. Elle se prolongeait sans résultat, quand un Député proposa le serment aux lois existantes : il entraîna tout le Conseil. Chacun successivement vint voter avec enthousiasme, et le Président lui-même, à son tour, se vit forcé de jurer fidélité à cette Constitution qu'il voulait détruire!

En ce moment critique, mais prévu sans doute, Bonaparte s'était réuni à Sieyès dans une salle intermédiaire; car ces deux scènes se passaient d'un même côté du château, les deux salles d'Assemblées, de plain pied entre elles, n'étant séparées que par deux salons et un vestibule. Là, voyant sa cause perdue aux Cinq-Cents, et n'attendant plus d'appui que des Anciens, il s'irritait de la langueur de leur séance. Il hésitait pourtant à s'y rendre, quand une insolente raillerie d'Augereau le décida. Ce général, incapable d'apprécier le génie et la vraie situation de son ancien général en chef, maître, en dernier ressort, de tout terminer par la force à défaut du droit, l'aborda d'un air moqueur en lui disant : « Voilà vos affaires, citoyen, dans une « jolie position! — Elles étaient bien plus fâcheuses « à Arcole! » lui répliqua sèchement Bonaparte; et sur-le-champ, vers quatre heures, d'après l'avis de Sieyès, qui alla attendre l'événement dans sa voiture,

prenant le parti d'affronter les deux Conseils pour décider l'un et dompter l'autre, il entra dans celui des Anciens.

Là, d'une voix forte, saccadée comme ses paroles, il parla par phrases entrecoupées, qu'il prononça avec une émotion que l'inhabitude des Assemblées et des ménagements oratoires ne rendirent que trop visible. On s'en aperçut surtout lorsqu'il lui fallut répondre à des interpellations malveillantes. « Citoyens Représen-« tants, leur dit-il d'abord, vous n'êtes point dans « des circonstances ordinaires; vous êtes sur un vol-« can!.... Permettez-moi quelques explications.... » Puis, leur ayant fait sentir avec adresse jusqu'à quel point leur décret de la veille les avait compromis, et qu'il ne se trouvait lui-même engagé comme eux que d'après leurs ordres, il se plaignit des calomnies dont on l'abreuvait déjà, lui et ses compagnons d'armes. « On parle d'un nouveau Cromwell, d'un nouveau « César! ajouta-t-il; Citoyens, si j'avais voulu d'un tel « rôle, il m'eût été facile de le prendre à mon retour « d'Italie, quand l'armée, quand tous les partis m'of-« fraient de m'en emparer. Je ne l'ai point voulu alors, « je ne le veux point aujourd'hui; ce sont les dangers « de la patrie qui ont éveillé mon zèle et le vôtre! » Alors, décrivant ces dangers, il les excita à les prévenir et à sauver la Liberté et l'Égalité, pour lesquelles la France avait fait tant de sacrifices.

Il en était là, non sans efforts, quand Linguet lui cria : « Tout cela est bon, général, mais vous ne parlez « pas de la Constitution qui seule peut sauver la Répu-« blique. » A cette interpellation hostile il fallait une

réponse : elle allait décider de tout, et les conjurés eux-mêmes l'attendirent en silence; aucun n'osait faire le premier pas que tous étaient prêts à suivre. Bonaparte lui-même, avant de se déclarer publiquement contre la Loi devant les Représentants, avant de passer ce Rubicon, demeura dans une hésitation muette et dans un trouble manifeste.

Enfin, franchissant l'obstacle : « La Constitution! « vous n'en avez plus, répliqua-t-il, c'est vous qui « l'avez détruite! » Et au milieu des murmures il cita, en paroles sans ordre et sans cesse interrompues, toutes les atteintes qu'on lui avait portées : le 18 fructidor, le 22 floréal, le 30 prairial! Il y eut un moment où, forcé par les interrupteurs à se défendre, et se voyant abandonné par ceux qui devaient le soutenir, il dit : « Que cette Constitution qu'on lui opposait, tous « les partis concouraient pour la détruire, » déclarant : « Qu'il en avait la confidence; que s'il le fallait, il « nommerait ces partis et les hommes eux-mêmes! » Il cita Barras, ce qui était vrai; mais le nom de Moulins lui échappa. Ici de bruyantes dénégations l'accueillirent : on exigea à grands cris ces révélations. Toutefois la force d'inertie du Président et des conjurés finit par calmer ce tumulte. On dit que, en cet instant surtout, les répliques manquèrent à Napoléon, et que, s'il n'eût eu recours à l'action où il était maître, tout se fût gâté par cet incident. Heureusement l'agitation bruyante de l'Assemblée fut assez longue pour l'aider à se remettre : il comprit qu'il était temps d'en finir par les seuls moyens qui lui étaient propres, afin de rendre le courage à ses partisans et d'imposer à

ses adversaires. Il y eut quelque trouble encore dans sa parole quand il récapitula, une seconde fois, les dangers de la République; mais reprenant enfin le dessus et rentrant dans son caractère : « Sauvez-la « donc ! s'écria-t-il; environné de mes compagnons « d'armes je saurai vous seconder ! J'en atteste ces « braves grenadiers dont j'aperçois les baïonnettes ! « J'en atteste leur courage, la Patrie sera sauvée !.... « Et si quelque orateur payé par l'étranger, ajou- « ta-t-il d'un ton menaçant, osait parler de me mettre « hors la loi, j'en appellerais à mes compagnons « d'armes !.... Songez-y bien..... Songez que je mar- « che accompagné du Dieu de la Fortune et du Dieu « de la Guerre ! »

A cette déclaration audacieuse et décisive, ses ennemis confus restèrent muets à leur tour; ses partisans encouragés triomphèrent, et le Président s'empressa de lui accorder les honneurs de la séance.

Ce fut là tout ce qu'ils osèrent; mais lui, qui sentait l'action commencée, s'y précipita. Il ne répondit aux vains honneurs de cette assemblée timide qu'en en sortant aussitôt et en s'écriant : « Qui m'aime me « suive ! » Puis, descendant rapidement, il alla se jeter au milieu de ses soldats. Ceux-ci le reçurent avec des cris d'enthousiasme !

Dans cet instant si critique, soit que, sa décision de recourir à la force étant prise et déclarée aux Anciens avec une apparence d'acquiescement de ce Conseil, il ne doutât plus du succès; soit qu'il voulût rassurer Paris et Joséphine, il lui fit écrire « d'être tranquille; « que tout allait bien ! » En même temps (il était cinq

heures) appelant un peloton de grenadiers, il remonta le grand escalier du château, se fit ouvrir les portes de l'Orangerie où siégeaient les Cinq-Cents, laissa son escorte, et seul, le chapeau à la main, il s'avança, d'un pas ferme et rapide, au milieu de cette Assemblée ennemie qu'il espérait interdire de sa présence et de ses paroles. Il n'y avait point été appelé; il n'avait pas demandé la permission de s'y introduire. A la vue de cette entrée violatrice des formes, et de ces baïonnettes qui pourtant n'avaient pas dépassé les portes, sa fortune voulut qu'une exaspération subite et sans mesure, saisissant cette Assemblée pleine de passions, ne lui laissât pas le temps de s'expliquer; car, en vérité, qu'aurait-il pu dire? Transportés d'indignation, ils s'élancèrent de leurs bancs; et non-seulement leurs cris, leurs rugissements l'interrompirent, mais une foule des plus furieux, le bras levé, se ruant sur lui, l'environna. Ils l'assourdirent de vociférations, lui criant : « Des soldats, des baïonnettes ici! A bas le Dictateur! « à bas le Tyran! »

Des témoins, existants encore aujourd'hui, affirment qu'ils virent luire des poignards! Ce qui est certain, c'est que les officiers et les grenadiers, présents à ce tumulte, voyant leur général disparaître au milieu de ces forcenés qui l'assaillaient, le crurent perdu, et que, se précipitant, il leur fallut charger comme au travers de l'ennemi, lutter, parer les coups qu'on lui portait, le saisir au milieu du corps, et l'entraîner, pâle d'émotion, hors de la salle, pour l'arracher à ce péril, le plus grand, a-t-il dit lui-même, qu'il ait couru!

Ce fut un député normand, nommé Beauvais, homme

d'une taille et d'une force herculéennes, qui, entrant dans la salle, aperçut le premier le danger de Bonaparte. Il écarta de ses deux bras les flots furieux de ces démagogues, puis, l'enlevant de terre, il le remit à ses grenadiers qui accouraient.

Quant aux poignards, dont on s'est tant défendu, le fait est avéré. On en était donc aux coups! Bonaparte, promptement remis de sa surprise et ramené dans la cour, était remonté à cheval au milieu des siens. Il leur disait : « Que des conspirateurs avaient failli l'as-« sassiner! qu'il venait d'être sauvé par leurs cama-« rades! » Les troupes répondaient par des cris d'irritation; elles agitaient leurs armes, et cependant l'empire des lois est si puissant, que maître de profiter de cette colère il ne l'osa point encore.

De leur côté, fiers de leur droit, forts de ces lois, les Cinq-Cents assourdissaient leur Président de leurs imprécations contre son frère; et lui, luttant seul contre tous avec le courage du désespoir, leur reprochait de n'avoir pas voulu l'entendre; il leur demandait de le rappeler. Mais eux, de plus en plus emportés, couvraient sa voix des cris de « Hors la loi le Tyran! » Cri de la Terreur, jusque-là si redoutable, qu'il avait mis fin à la Terreur elle-même! Lucien se débattait vainement au milieu de leurs gestes menaçants et des armes que plusieurs lui portaient à la figure. Vaincu enfin, dans un beau mouvement d'indignation, il arracha ses insignes et déposa la Présidence en s'écriant : « Misérables! vous voulez que je déclare hors la loi « mon propre frère! Je renonce au fauteuil, et je des-« cends à la barre pour le défendre! »

En ce moment Bonaparte, averti de son danger, envoya dix Grenadiers et leur capitaine l'en arracher. Ils pénétrèrent, cette fois sans obstacle, jusqu'au milieu de l'Assemblée, soit à la faveur du tumulte, soit plutôt qu'on les eût pris d'abord pour une députation de l'armée qui venait en apporter la soumission. Mais, parvenus jusqu'à Lucien, ils le tirèrent de la mêlée, en répondant à leurs interpellations : « A bas les poi-« gnards ! » et le ramenèrent à son frère. Alors Bonaparte, décidé, le fit monter à cheval à côté de lui, et le présenta aux troupes. « Citoyens soldats, leur dit Lucien « d'un ton résolu et plein de colère, moi, le Président « du Conseil des Cinq-Cents, je vous déclare que l'im-« mense majorité de ce Conseil est, en ce moment, sous « la terreur de quelques Représentants à stylets ! Ces « brigands, sans doute soldés par l'Angleterre, veulent « mettre hors la loi votre général ! Chargé de l'exécu-« tion du décret des Anciens contre lequel ils sont en « révolte, au nom du Peuple j'en appelle aux guer-« riers ! Citoyens soldats, sauvez les Représentants du « Peuple des Représentants du poignard, et que la « majorité du Conseil soit délivrée des stylets par les « baïonnettes ! » Il termina par le cri de *Vive la République !* auquel les soldats répliquèrent par des acclamations mille fois répétées de *Vive Bonaparte !*

Cependant Lucien, ne les voyant pas se précipiter, s'imagina qu'ils hésitaient encore, tandis que, habitués à recevoir l'ordre ou l'exemple, ils l'attendaient. C'est pourquoi, tirant et agitant en l'air son épée de législateur, « Je jure ici, cria-t-il surabondamment, d'en « percer le sein de mon propre frère, si jamais il por-

« tait atteinte à la Liberté Française ! » A ces mots, sur un signe impatient de Bonaparte à Murat, celui-ci, se jetant en bas de son cheval, prit la tête des Grenadiers ; lui et Leclerc les entraînèrent ; ils montèrent au pas de course jusqu'à la salle des Cinq-Cents.

Le désordre y était à son comble ! Les uns demandaient le retour des Conseils dans Paris ; d'autres, un appel aux troupes, et de les gagner en les prenant pour leur garde sous Bernadotte ! Mais la nouvelle de l'entière désorganisation du Gouvernement, l'exaltation tumultueuse des plus ardents, la peur du plus grand nombre, empêchaient de rien décider, lorsque, vers cinq heures et demie, les Grenadiers, Leclerc en tête, forcèrent les portes. Ses premiers mots furent : « Ci-« toyens Représentants, vous êtes dissous ! » puis : « Ci-« toyens, vous n'êtes plus en sûreté ! Le général en chef « ordonne que les bons citoyens se retirent ! » Néanmoins les vociférations recommençaient, lorsqu'un roulement de tambours et le cri de charge, *En avant !* couvrirent ces exclamations furibondes.

Ils n'eurent point le courage de leurs paroles ! A l'instant même, tous, éperdus et se culbutant, s'enfuirent par toutes les issues qui s'offrirent à leur détresse. Un seul, s'écriant qu'il voulait mourir à son poste, se cramponnait à son banc, que, sur un sarcasme d'un officier, il abandonna aussitôt pour aller rejoindre ses collègues. Leur foule effarouchée s'était échappée, par les fenêtres, dans le jardin, où, fuyant sans être suivis et se dépouillant de leurs toges, ils se dispersèrent !

CHAPITRE VIII.

La violence de ce dénoûment, provoqué par l'alternative de périr ou de vaincre une prétendue Représentation nationale désavouée par la nation, et doublement illégale par son élection mensongère sous la terreur des atroces proscriptions de fructidor et par les actes odieux de sa tyrannie révolutionnaire, terminait au fond, sinon dans la forme, le Gouvernement représentatif; elle commençait la Dictature d'un grand homme qu'appelait à ce Pouvoir la détresse universelle. L'intérêt général, la conscience publique, la force des choses enfin, le voulaient ainsi. Cette Assemblée eût-elle gardé plus de mesure dans sa résistance, le résultat n'eût pas été différent.

Dès lors, à l'agitation la plus violente, dans ce lieu, dans tous les cœurs, dans l'esprit même de Bonaparte, succédèrent le calme subit d'un choc fini, d'une dangereuse difficulté vaincue, et la préoccupation des chefs pour recueillir les fruits de la victoire.

Cependant les Anciens, étonnés de ce qu'ils venaient d'autoriser, et quelques Députés des Cinq-Cents, partisans de Bonaparte, erraient dans le château et dans les cours, regardant, avec une curiosité inquiète encore, le champ de bataille. Ce reste d'hésitation dura peu; bientôt, tous se mirent de la victoire par leurs gestes, leurs sourires et leurs paroles. Ils félicitaient les chefs, les soldats même; ils sentaient qu'ils s'étaient donné un maître, et déjà commençaient à vouloir lui plaire. Il était évident que l'un des cercles

vicieux de la Révolution de 89 était achevé; que, à force d'excès, on en était revenu au Pouvoir d'un seul, mais avec d'autres conditions, avec d'autres hommes, sous un héros né de cette Révolution, qui promettait d'en conserver les biens, d'en réparer les maux, et dont la France entière invoquait le génie puissant et régénérateur.

Le décret de translation de la veille, la nécessité de reconstruire, sans désemparer, un édifice constitutionnel à la place de celui qu'on venait de renverser, enfin l'espoir intéressé de chacun retenaient ces Députés autour des vainqueurs. On pourvut à leurs besoins et à ceux des troupes. D'ailleurs des postes multipliés gardèrent toutes les issues, tandis que Bonaparte, Sieyès, Talleyrand, Rœderer et les principaux conjurés, achevaient de préparer les décrets constitutifs du Gouvernement provisoire convenu la veille.

A onze heures du soir Napoléon appela son secrétaire. « Je veux, lui dit-il, dès demain, à son ré-« veil, occuper de moi toute la Capitale. Écrivez! » Et il lui dicta, d'un seul jet, cette proclamation que, à part le mot de *majorité des Cinq-Cents*, fausseté qu'il était impossible d'éviter, on reconnaîtra pour être le résumé exact des principaux faits qu'on vient de lire.

A minuit, tout étant prêt, on rappela les deux Conseils. Celui des Anciens se retrouva en majorité; Lucien ne parvint à rallier de celui des Cinq-Cents qu'environ cinquante membres. On s'en contenta, et une apparence, toujours indispensable, de consécration légale, fut donnée à la Révolution du 18 Brumaire.

Vers deux heures après minuit, 20 brumaire (11 novembre) 1799, les deux Conseils, réunis dans l'Orangerie, remirent le Gouvernement à Bonaparte, Sieyès et Ducos, nommés Consuls provisoires. Ils étaient chargés de gouverner la République et de préparer une Constitution nouvelle avec l'aide de deux Commissions législatives. Soixante et un Députés des Cinq-Cents furent déclarés indignes, par leurs attentats de la veille, de représenter désormais le peuple.

Enfin, à trois heures du matin, Bonaparte, déjà réellement maître de la France, quitta Saint-Cloud. Il en partit dans une voiture avec Lucien et son secrétaire. Pendant ce trajet ils le virent muet et absorbé soit dans une extrême fatigue, soit dans la méditation du grand avenir dont il venait de s'emparer. Il acheva la nuit dans sa maison privée de la rue de la Victoire. A son arrivée, sortant de son absorption, il se hâta d'aller rassurer Joséphine alarmée de la prolongation de son absence. Il s'entretint gaiement devant elle de plusieurs incidents de ce dernier jour. Il se tut sur la scène violente des Cinq-Cents; mais il se plaisanta lui-même du trouble qu'il avait éprouvé devant les Anciens, et, comme orateur, dans une assemblée délibérante.

Dans la journée qui suivit, après avoir fait avertir Gohier et Moulins qu'ils étaient libres, son premier acte fut d'aller prendre leur place au Luxembourg; puis, d'annuler les décrets exacteurs et proscripteurs de ce Directoire. Il fut alors forcé d'emprunter quelque argent pour l'expédition des courriers indispensables. Le Gouvernement précédent était tellement à bout

de ressources, que, dans le trésor, il ne se trouva pas même douze cents francs pour ce service.

Cette révolution, commencée le 18 brumaire avec l'un des pouvoirs politiques et achevée militairement contre l'autre, le lendemain, ne fut suivie, pour toutes sévérités, que de l'exil, dans l'intérieur de la France, de quatre députés des Cinq-Cents, et de cinquante-sept personnages, la plupart ou déshonorés par leurs crimes révolutionnaires, ou dangereux au repos public par l'exagération de leur démagogie. Sieyès, en qui la peur était cruelle, avait voulu déporter à Sinnamari les trente-huit plus dangereux de ces révolutionnaires.

Napoléon, qu'on fit ensuite revenir à des sentiments plus doux, et qui, pour quelques-uns, eut lieu de s'en repentir, avait d'abord consenti à frapper ce coup pour s'en épargner mille autres moindres qui eussent prolongé la crise. Après quoi élevant, comme il le disait et comme il le fit, un « mur d'airain entre le « passé et le présent, » il ne voulut plus songer qu'à rallier autour de lui tous les talents, tous les dévouements de la France; espérant tout purifier au feu de son génie, effacer ainsi tous autres souvenirs, et faire tout dater de son avénement! C'est pourquoi Fouché lui-même, qu'il avait traité si insoucieusement jusqu'à ce 18 brumaire, il le défendit le lendemain contre Sieyès, et le conserva ministre de la police : il l'acceptait comme instrument, après l'avoir dédaigné comme associé, soutien, ou complice.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME ET DU TOME PREMIER.





